This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

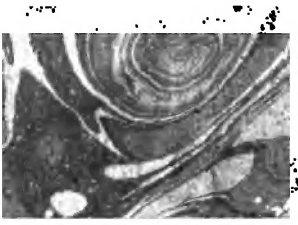
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

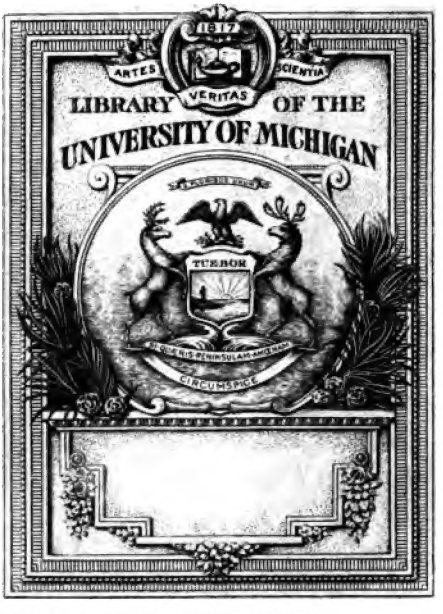
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

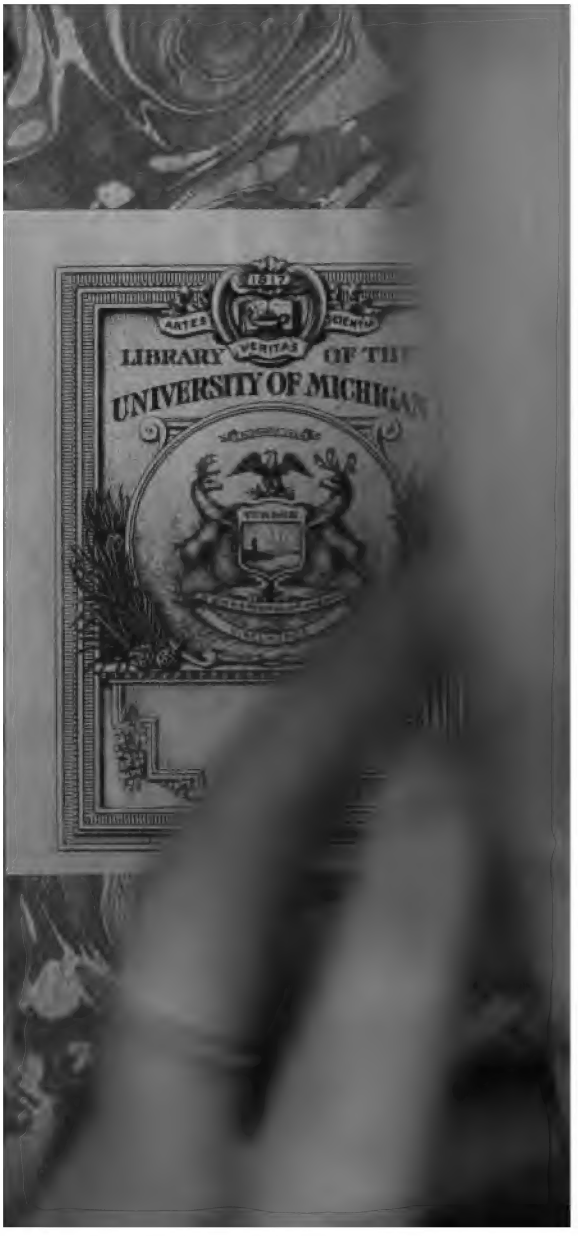
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`




1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE


ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN

2900

HISTOIRE
ANCIENNE
DES EGYPTIENS,
DES CARTHAGINOIS,
DES ASSYRIENS,
DES BABYLONIENS,
DES MEDES ET DES PERSES,
DES MACEDONIENS,
DES GRECS.

Par M. ROLLIN, *ancien Recteur de l'Université de Paris, Professeur d'Eloquence au Collége Royal, & Associé à l'Académie Roiale des Inscriptions & Belles-Lettres.*

TOME CINQUIEME.

Nouvelle Edition.

A PARIS,
Chez les Freres ESTIENNE, rue S. Jacques, à la Vertu.

M. DCC. LXIV.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

D
57.
R75
1769
v.5

AVERTISSEMENT

DE L'AUTEUR.

QUOIQUE le Public n'attende pas de moi une apologie ſur la promtitude avec laquelle je le ſers, je me croi néanmoins obligé de lui rendre compte de mon travail, & de lui expliquer comment, au lieu d'un ſeul Volume de mon Hiſtoire, qui eſt le tribut annuel que j'avois coutume de lui paier, je me prépare cette année à lui en fournir deux. En voici déja un qui paroit; & j'eſpére que vers le mois d'Août, il ſera ſuivi d'un autre. Il peut y avoir quelque lieu d'en être ſurpris, & de douter ſi c'eſt aſſez reſpecter le Public, que de ſe hâter ainſi de lui donner Livre ſur Livre, ſans paroitre avoir pris tout le tems néceſſaire pour les travailler & les polir comme il convient. *En 1733.*

Je ſerois fâché qu'on me ſoupçonnât d'une pareille négligence, que je

regarde comme directement contraire au devoir d'un Ecrivain. Je ne le ſerois guére moins qu'on attribuât cette promtitude à une heureuſe fécondité de génie, à une grande facilité de compoſition, à un fonds de connoiſſances amaſſé de longue main. Je ne me reconnois point, ou peu, à tous ces traits.

Il eſt vrai, & le Public ne me ſaura pas mauvais gré de cet aveu, que pour répondre à ſon eſtime & à ſon attente, je me livre tout entier à mon Ouvrage, que j'en fais mon unique affaire, que j'y donne tout mon tems & tous mes ſoins, & que j'écarte ſévérement toute autre occupation, parce que celle-ci me paroit dans l'ordre de la Providence, & que j'ai lieu de croire, par le ſuccès que Dieu y a donné juſqu'ici, que c'eſt à quoi il m'appelle, & le travail qu'il m'impoſe.

Mais ce qui a avancé cette année mon ouvrage au-delà de la meſure ordinaire, ſont les ſecours conſidérables que j'ai tirés de pluſieurs Livres ſur les principales matiéres dont traitent les deux Volumes qui ſuivent le quatriéme. A ce prix il eſt aiſé de de-

venir Auteur, & l'on gagne bien du tems quand on trouve une partie de la beſogne faite par d'excellens Ouvriers; & qu'il ne reſte qu'à l'adopter, & à en faire uſage comme de ſon propre bien. C'eſt la poſſeſſion où je me ſuis mis dès le commencement, & dont il ſemble que le Public m'a paſſé titre.

Outre ces ſecours, j'en trouve d'autres qui ne ſont pas moins importans; dont le Public ſouffrira que je lui rende ici compte, parce que ma reconnoiſſance ne peut pas demeurer muette plus lontems. J'ai l'avantage de paſſer près de quatre mois de ſuite au voiſinage de Paris dans une agréable campagne, qui me fournit tout ce que je puis déſirer & pour le travail, & pour le délaſſement: la bonne compagnie, la converſation, le bon air, la promenade, des prairies enchantées, un bord de riviére toujours amuſant, une vûe douce & qui ſe préſente toujours avec un nouveau plaiſir, &, ce qui fait l'aſſaiſonnement de tout le reſte, une pleine & entiére liberté.

Deux Freres, (Monſieur l'Abbé & Monſieur le Marquis d'Asfeld.) qui ſe

ſont tous deux également diſtingués, chacun dans leur profeſſion, par un mérite rare & ſolide, me ſont auſſi tous deux, d'un ſecours infini pour mon Ouvrage. L'un qui a fait & ſoutenu des ſiéges, & qui s'eſt trouvé à pluſieurs actions, (le Public ſait avec quel ſuccès) veut bien que je lui liſe les principales batailles dont je fais mention dans mon Hiſtoire, & par là m'épargne beaucoup de fautes & de bévûes groſſiéres, telles que Polybe en releve un grand nombre dans les Ecrits du Philoſophe Calliſthéne, qui avoit accompagné Alexandre le Grand dans ſes glorieuſes campagnes, & qui s'étoit mal à propos ingéré de décrire les expéditions guerriéres de ce Conquérant où il n'entendoit rien, ſans avoir pris la précaution de conſulter les gens du métier.

Polyb. l. 12. p. 662. 666.

L'autre Frére, l'un de mes plus anciens & de mes plus intimes amis, qui, outre la ſcience profonde de la Théologie, & la connoiſſance des Ecritures où il excelle, poſſéde nos Hiſtoriens grecs & latins auſſi bien qu'aucune perſonne que je connoiſſe, & qui paroit n'avoir rien oublié de tout ce qu'il a lu, a la patience de

lire & de relire tous mes Ouvrages avant qu'ils paroiſſent en public, & ne refuſe pas de me donner ſes remarques, de me faire part de ſes vûes, de me communiquer ſes réflexions; & il m'en fournit d'excellentes. Je ſens bien que la tendre amitié dont il m'honore depuis lontems, entre pour beaucoup dans toutes les peines qu'il veut bien ſe donner pour perfectionner mon Ouvrage: mais je lui dois ce témoignage, que l'amour du bien public, qui fait l'un des principaux caractéres de ces deux Freres, y a encore plus de part; & ce ſentiment, loin de rien diminuer de ma reconnoiſſance, la rend encore plus vive, & j'oſe dire plus religieuſe.

Qu'on juge, après cela, ſi Colombe ne doit pas être pour moi un ſéjour agréable & utile en même tems. Je voudrois que ce fût encore la coutume, comme autrefois, d'inſcrire ſes Ouvrages du lieu où on les a compoſés. Je mettrois à la tête des miens, DE MA MAISON DE COLOMBE: car le Maître de celle-ci veut que je la regarde comme mienne. Je lui deſire pour récompenſe, moins la graiſſe de la terre, que la roſée du ciel; & *E Columba no meo.*

je ſouhaite de tout mon cœur, trop heureux ſi j'y pouvois contribuer en quelque choſe, qu'il ait la conſolation de voir ſes aimables enfans croître ſous ſes yeux de plus en plus en ſageſſe & en grace devant Dieu & devant les hommes.

HISTOIRE

HISTOIRE
ANCIENNE
DES PERSES
ET
DES GRECS.

SUITE DU LIVRE DIXIÉME.

CHAPITRE TROISIÉME.

De la Religion.

ON a pu remarquer juſqu'ici, & on le remarquera encore dans la ſuite, que dans tous les ſiécles & dans toutes les contrées, les nations, quelque différentes & quelque oppoſées qu'elles aient été par leurs caractéres, leurs inclinations, leurs mœurs, ſe trouvent toutes réunies dans un point eſſentiel, qui eſt le ſentiment intime d'un culte dû à un Être ſu-

prême, & des pratiques extérieures qui ſervent à manifeſter ce ſentiment au-dehors. Dans quelque pays qu'on ſe tranſporte, on y trouve des prêtres, des autels, des ſacrifices, des fêtes, des cérémonies religieuſes, des temples, ou des lieux conſacrés à la religion. Par-tout on aperçoit chez les peuples un reſpect & une crainte pour la Divinité, des hommages & des honneurs qui lui ſont rendus, un aveu public de leur entiére dépendance à ſon égard dans toutes leurs entrepriſes, dans tous leurs beſoins, dans tous leurs périls. Incapables de pénétrer par eux-mêmes dans l'avenir, & de s'aſſurer des ſuccès, on les voit attentifs à conſulter la Divinité par les oracles, & par d'autres voies ſemblables, & à mériter ſa protection par des priéres, des vœux, des offrandes. C'eſt par cette autorité ſuprême qu'ils croient mettre un ſceau inviolable à la ſolennité des Traités : c'eſt elle qu'ils font intervenir dans les ſermens : c'eſt à elle que par les imprécations ils confient & abandonnent la punition des crimes & des perfidies qui échapent à la connoiſſance ou au pouvoir des hommes. Dans tous les beſoins particuliers, voiages, mariages, maladies, la Divinité eſt invoquée. C'eſt par là que commencent & finiſſent tous les repas. Nulle guerre ne ſe décla-

re, nul combat ne ſe donne, nulle entrepriſe ne ſe forme, ſans avoir auparavant imploré ſon ſecours; & la gloire des ſuccès lui eſt toujours raportée par des actions de graces publiques, & par l'oblation des plus précieuſes dépouilles, que l'on ne manque jamais de mettre à part, comme appartenantes de droit à la Divinité.

On ne voit point de variété ſur le fond de cette croiance. Si quelques particuliers, gâtés par une mauvaiſe philoſophie, oſent de tems en tems s'élever contre cette doctrine, ils ſont auſſitôt déſavoués par un cri public, & demeurent ſeuls, ſans faire corps, & ſans former de ſecte. Tout le poids de l'autorité publique tombe ſur eux, juſqu'à mettre leur tête à prix; & ils ſont regardés par-tout comme des hommes exécrables, & comme des peſtes de la ſociété civile, avec qui l'on ne peut conſerver aucun commerce.

Un conſentement ſi général, ſi uniforme, ſi conſtant de toutes les nations de l'univers, que ni l'intérêt des paſſions, ni les faux raiſonnemens de quelques philoſophes, ni l'autorité & l'exemple de certains Princes n'ont jamais pu affoiblir ni faire varier; ce conſentement n'a pu venir que d'un premier principe qui fait partie de la nature de

l'homme, d'un ſentiment intime gravé dans le fond de ſon cœur par l'Auteur de ſon être, & d'une tradition primordiale, auſſi ancienne que le monde même.

Voila l'origine & la ſource de la religion des Anciens, véritablement digne de l'homme, s'il avoit pu ſe tenir à la ſimplicité & à la pureté de ces premiers principes. Mais les erreurs de l'eſprit & les vices du cœur, funeſtes effets de la corruption de la nature humaine, ont étrangement altéré ces principes. Ce ne ſont plus que de courtes lueurs & des étincelles brillantes, qu'une dépravation générale n'a pu éteindre, mais incapables de diſſiper la nuit profonde & noire qui régne preſque par-tout, & qui ne préſente qu'abſurdités, que folies, qu'extravagances, que licence de mœurs & de déſordres; en un mot, qu'un amas monſtrueux d'égaremens & de diſſolutions.

Eſt il rien de plus admirable que ces principes qu'établit [a] Cicéron; qu'avant tout il faut être perſuadé qu'il y a

[a] Sit hoc jam principio perſuaſum civibus: Dominos eſſe omnium rerum ac moderatores deos, eaque quæ gerantur eorum geri judicio ac numine; eoſdemque optimè de genere hominum mereri; & quales quiſque ſit, quid agat, quid in ſe admittat, quâ mente quâ pietate religiones colat, intueri; piorumque & impiorum habere rationem..... Ad divos adeunto caſte. Pietatem adhibento, opes amovento. *Cic de leg. lib. 2. n. 15. & 19.*

un Être ſuprême qui régle tous les événemens de l'univers, & qui diſpoſe de tout en maître & en arbitre ſouverain : que c'eſt lui qui comble de biens le genre humain ; qu'il pénétre & connoît ce qui ſe paſſe de plus intime dans le fond de nos cœurs : qu'il traite les gens de bien & les impies, chacun ſelon leurs mérites ? Que le vrai moien de ſe rendre la Divinité favorable & de lui plaire, n'eſt pas d'emploier les richeſſes ni la magnificence dans le culte qu'on lui rend, mais de lui préſenter un cœur pur & chaſte, & d'avoir pour elle un ſincére & profond reſpect ?

Ces ſentimens ſi ſublimes & ſi religieux étoient l'effet des réflexions de quelques particuliers, attentifs à étudier le cœur de l'homme, & à remonter aux premiers principes de ſon inſtitution, dont ils conſervoient encore d'heureux reſtes. Mais le corps de la religion, l'eſprit de ſes fêtes & de ſes cérémonies, l'ame de la Théologie payenne, dont les Poétes étoient les maîtres & les docteurs, l'exemple même des dieux, dont les paſſions violentes, les avantures ſcandaleuſes, les crimes abominables, étoient célébrés dans les cantiques, & propoſés en quelque ſorte à l'imitation auſſi bien qu'au culte des peuples : tout cela certainement n'étoit pas capable

d'éclairer l'eſprit des hommes, ni de les former aux bonnes mœurs.

Il eſt remarquable que dans les plus grandes ſolennités de la religion payenne, dans les Myſtéres les plus ſacrés & les plus vénérables, loin qu'on y aperçût rien qui portât à la vertu, à la piété, à la pratique des devoirs les plus eſſentiels de la vie commune; l'autorité des loix, la force impérieuſe de la coutume, la préſence des Magiſtrats, le concours de tous les Ordres de l'État, l'exemple des peres & des meres, tout entraînoit dès l'enfance une nation entiére à un culte impur & ſacrilége, ſous le nom & comme ſous la ſauvegarde de la religion même, comme on le verra bientôt.

Après ces réflexions générales ſur le paganiſme, il eſt tems d'entrer dans le détail de ce qui regarde en particulier la religion des Grecs. Je réduirai cette matiére, infinie par elle-même, à quatre articles, qui ſont, 1°. les fêtes; 2°. les oracles, les augures, les divinations; 3°. les jeux & les combats; 4°. les ſpectacles & les repréſentations de théatre; & je ne prendrai dans chaque article que ce qui me paroitra le plus digne de la curioſité du Lecteur, & qui aura le plus de raport à l'hiſtoire. Je ne parle point des ſacrifices, parce que j'en ai donné ailleurs une idée ſuffiſante.

Maniére d'enſeigner, Tome I.

ARTICLE PREMIER.

DES FÊTES.

IL SE célébroit dans les différentes villes de la Gréce, & ſur-tout à Athénes, un nombre infini de fêtes : je n'en raporterai ici que trois, qui ſont les plus célébres ; ſçavoir, les Panathénées, les fêtes de Bacchus, & les fêtes Eleuſiennes.

§. I. *Panathénées.*

CETTE fête ſe célébroit à Athénes en l'honneur de Minerve, déeſſe tutélaire de cette ville, à qui elle donna ſon * nom, auſſi bien qu'à la fête dont il s'agit. L'inſtitution en étoit ancienne. Elle s'appelloit d'abord ſimplement *les Athénées :* mais depuis que Théſée eut réuni dans une ſeule ville les différens bourgs de l'Attique, elle prit le nom de *Panathénées.* Il y en avoit de deux ſortes : les grandes, & les petites, qui ſe célébroient à peu-près avec les mêmes cérémonies : les petites chaque année, les grandes après quatre ans révolus.

* Αθήνη.

On repréſentoit dans ces fêtes trois ſortes de combats : ceux de la courſe, les gymniques, ceux de muſique ; & l'on comprend dans ces derniers les

combats de poéſie. Dix Commiſſaires, choiſis des dix tribus, préſidoient à ces combats, en réglоient la formé, & en diſtribuoient les récompenſes. La fête duroit pluſieurs jours.

Le matin du premier jour il ſe faiſoit une courſe à pié, où les contendans portoient chacun un flambeau allumé, qu'ils ſe donnoient de main en main, par un échange mutuel, ſans interrompre leur courſe. Ils partoient du Céramique, fauxbourg d'Athénes, & traverſoient toute la ville. Celui qui arrivoit au but ſans avoir laiſſé éteindre ſon flambeau, remportoit le prix. L'après midi la même courſe ſe faiſoit à cheval.

Le combat gymnique, ou des Athlétes, ſuccédoit à la courſe. Le lieu de cet exercice étoit ſur les bords de l'Iliſſe, petite riviére qui paſſe dans Athénes, & va ſe rendre dans la mer au Pirée.

Ce fut Périclès qui, le premier, inſtitua le combat de Muſique. On y chantoit les louanges d'Harmodius & d'Ariſtogiton, qui ſacrifiérent leur vie pour délivrer Athénes de la tyrannie des Piſiſtratides, & on y joignit dans la ſuite l'éloge de Thraſybule, qui chaſſa les trente Tyrans. Les diſputes étoient très-vives, non-ſeulement entre les Muſiciens, mais encore plus entre les Poé-

tes; & c'étoit une grande gloire que d'y être déclaré vainqueur. On ſait qu'Eſchyle mourut de regret d'avoir vû la palme adjugée à Sophocle, qui étoit beaucoup plus jeune que lui.

Ces combats étoient ſuivis d'une proceſſion générale, où l'on portoit avec grande pompe & grande cérémonie un voile brodé d'or, où étoient tracées artiſtement les actions guerriéres de Pallas contre les Titans & les Géans. Ce voile étoit attaché à un vaiſſeau qui portoit le nom de la déeſſe. Ce vaiſſeau, équipé de voiles & de mille rames, étoit conduit par terre depuis le Céramique, juſqu'au temple Eleuſinien, non par des chevaux ou des bêtes de ſomme, mais par des machines cachées, apparemment dans le fond du vaiſſeau, qui faiſoient mouvoir les rames, & gliſſer le vaiſſeau; où il y avoit ſans doute pluſieurs perſonnes qui faiſoient jouer les machines. *Philoſtrat. in Herod. Sophiſt. lib. 2. p. 549.*

La marche étoit auguſte & majeſtueuſe. On voioit à la tête les vieillards, qui portoient en main des branches d'olivier, θαλοφόροι; & l'on choiſiſſoit ceux qui étoient les mieux faits, & d'une meilleure ſanté. Des Dames Athéniennes, auſſi fort âgées, les accompagnoient dans le même équipage.

Les hommes faits & robuſtes for-

moient le ſecond corps. Ils étoient
armes avec des boucliers & des lance
ſuivis des étrangers établis à Athéne
qui portoient un hoiau, c'eſt-à-dire, u
inſtrument propre à remuer la ter
Après eux marchoient les femmes Atl
niennes de même âge, accompagn
des femmes étrangéres, qui portoie
des vaſes propres à puiſer de l'eau.

Le troiſiéme rang étoit compoſé
jeunes perſonnes de l'un & de l'au
ſexe, tirées des meilleures familles de
ville. Les garçons étoient en caſaque,
tête couverte de couronnes, & ils cha
toient une hymne particuliére en l'ho
neur de la déeſſe. Les filles portoient c
Φέρει. corbeilles, où étoient renfermées
choſes ſacrées, néceſſaires pour ce
cérémonie, & couvertes d'un vo
pour en dérober la vûe aux ſpectateu
Celui qui avoit en dépôt ces choſes
crées, devoit, pluſieurs jours avant q
d'y toucher, & de les diſtribuer a
vierges Athéniennes, avoir gardé u
exacte [a] continence; ou plutôt, comr
le dit Démoſthéne, toute ſa vie & tou
ſa conduite devoient avoir été un m
déle parfait de vertu & de pureté. C
toit un grand honneur pour une fi

a Οὐχὶ πρωΐμνέον ἡμερῶν ἀριθμὸν ἀγνεύειν μόνον, ἀλλὰ τὸν βίον ὅλον ἁγνεύειν. *Demoſth. extrema Ariſ.*

d'être choiſie pour ce noble & auguſte miniſtére, & un affront inſupportable d'en être jugée indigne. Nous avons vû qu'Hipparque fit cet affront à la ſœur d'Harmodius, ce qui anima extrêmement les conjurés contre les Piſiſtratides. Ces vierges Athéniennes étoient ſuivies de jeunes filles étrangéres, qui portoient pour elles des parafols & des ſiéges.

Des enfans, de l'un & de l'autre ſexe, faiſoient la clôture de cette pompe.

Il étoit ordonné de faire chanter dans cette auguſte cérémonie, par ceux qui étoient appellés ῥαψῳδοὶ, des vers d'Homére, preuve éclatante de l'eſtime qu'on faiſoit des ouvrages de ce Poéte, même par raport à la religion : c'étoit Hipparque, fils de Piſiſtrate, qui le premier avoit introduit cette coutume.

J'ai remarqué ailleurs que ce fut dans les combats gymniques de cette fête, qu'un Héraut prononça à haute voix que le peuple d'Athénes avoit accordé une couronne d'or au célébre médecin Hippocrate, pour marque de reconnoiſſance des ſervices ſignalés qu'il avoit rendus à l'État pendant la peſte. *Troiſiéme Volume de l'Hiſt. Anc. p. 508.*

Dans cette fête, le peuple d'Athénes ſe mettoit lui & toute la République ſous la protection de Minerve, déeſſe tutélaire de la ville, & lui demandoit

bientôt apres, augmentoit l'horreur de la nuit : des ſpectres, des coups de tonnerre, un tremblement de terre achevoient de répandre la terreur. Le Récipiendaire, glacé de crainte, & tout couvert de ſueur, écoutoit en tremblant la lecture de certains livres myſtérieux, ſi pourtant en cet état il pouvoit rien écouter. Ces cérémonies nocturnes donnoient lieu à bien des déſordres, que la loi auſtére du ſilence impoſée aux Initiés, ſervoit à couvrir [a], comme le marque ſaint Grégoire de Nazianze. Que ne peut point la ſuperſtition ſur l'eſprit humain, quand une fois l'imagination eſt échaufée ? Celui qui préſidoit à la cérémonie s'appelloit *Hierophantes*, & il étoit revétu d'un habit ſingulier ; il ne lui étoit point permis de ſe marier. Le premier qui fit cette fonction, & que Cérès même en inſtruiſit, fut Eumolpus, dont les ſucceſſeurs par cette raiſon ſont nommés *Eumolpides*. Il avoit trois Collégues : l'un qui tenoit un flambeau ; un Héraut, deſtiné apparemment à prononcer certaines paroles myſtérieuſes ; & un troiſiéme, qui ſervoit à l'autel.

Δαδοῦχος. Κήρυξ.

Outre ces Officiers, il y avoit un des premiers Magiſtrats de la ville, prépoſé

a Οἶδεν Ἐλευσὶν τἄυτα. | σιωπῆς ὄντων ἀξίων, ἐποπτῶν δὲ τῶν σιωπωμένων, ἢ | τας. *Orat. de Sacra lumin.*

pour cet effet les piéces ſoit tragiques ſoit comiques, qu'ils avoient compoſées, & que l'on repréſentoit devant le peuple.

Ces Fêtes duroient pluſieurs jours. Ceux qui y étoient initiés imitoient tout ce qu'il a plu aux Poétes de feindre du dieu Bacchus. Ils ſe couvroient de peaux de bêtes; tenoient en main des thyrſes, c'eſt-à-dire, des demi-piques couvertes de feuilles de lierre; avoient des tymbales, des cors, des ſiſtres, & d'autres inſtrumens propres à faire beaucoup de bruit; portoient ſur la tête des couronnes de branche de lierre, de vigne, & d'autres arbres conſacrés à Bacchus. Les uns repréſentoient Siléne, les autres Pan, les autres des Satyres, tous habillés en maſcarades. Pluſieurs étoient montés ſur des ânes: d'autres traînoient des * chévres pour les immoler. Hommes & femmes, traveſtis de la ſorte, paroiſſoient en public & le jour & la nuit, contrefaiſant les ivrognes, danſant d'une maniére tout-à-fait indécente, & couroient en foule ſur les montagnes, & dans les forêts, pouſſant des cris & des hurlemens terribles; les femmes ſur-tout qui paroiſſoient plus forcenées que les hommes, & qui toutes hors d'elles-mêmes & tranſ-

* *On immoloit les chévres, parce qu'elles ruinent les vignes.*

portées de *fureur, appelloient à grands cris le dieu dont on célébroit la fête : εἶνοῖ Βάκχε, ou ὦ Ἴακχε, ou Ἰόβακχε, ou Ἰὼ Βάκχε.

Cette troupe de Bacchantes étoit ſuivie de ce qu'il y avoit dans la ville de Vierges plus reſpectables par leur naiſſance, appellées κανηφόροι, parce qu'elles portoient ſur leurs têtes des corbeilles couvertes de pampres & de lierre.

On joignoit à tout cela d'autres cérémonies de la derniére obſcénité, & dignes du dieu qui vouloit être ainſi honoré. Tous les Spectateurs entroient dans les mêmes diſpoſitions, & étoient ſaiſis du même eſprit. Ce n'étoient que danſes, ivrogneries, débauches, & tout ce que la licence la plus effrénée peut imaginer de plus grandes abominations. Voila ce que tout un peuple, qui a paſſé pour l'un des plus ſages de la Gréce, non-ſeulement ſouffroit, mais admiroit & pratiquoit. Je dis tout un peuple : car [a] Platon, en parlant des Bacchanales, dit en termes formels qu'il avoit vû toute la ville d'Athénes plongée dans l'ivrognerie.

iv. lib. 39. 8-19. Tite-Live nous apprend que cette li-

* *C'eſt cette fureur des Bacchantes qui faiſoit appeller ces Fêtes* Orgia. ὀργή, ira, furor.

[a] Πάσαν ἰδὼν ἐμπεπλεσμένην τὴν πόλιν περὶ τὰ Διονύσια μεθύουσαν. *Lib.* 1. *de Leg. pag.* 637.

comme un maudit & comme un excommunié quiconque avoit violé ce ſecret. Pauſanias, en pluſieurs endroits, où il parle du temple d'Eleuſis, & des cérémonies qui s'y pratiquoient, s'arrête tout court, & marque qu'il n'en peut pas dire davantage, parce qu'il a eu en ſonge une viſion qui le lui a défendu. *Lib. 1. p. 71.*

Cette fête, la plus célébre de toute l'antiquité profane, duroit neuf jours. Elle commençoit le quinziéme du mois Boédromion. Après quelques cérémonies obſervées les premiers jours, & quelques ſacrifices offerts aux déeſſes, le quatriéme vers le ſoir, ſe faiſoit la proceſſion de la Corbeille, qui étoit portée ſur un[a] char traîné lentement par des bœufs, & ſuivi d'une grande troupe de femmes Athéniennes. Elles portoient toutes des corbeilles myſtérieuſes, remplies de diverſes choſes qu'on tenoit fort cachées, & couvertes d'un voile de pourpre. Cette cérémonie repréſentoit la corbeille où Proſerpine avoit mis les fleurs qu'elle venoit de cueillir lorſque Pluton l'enleva.

Le cinquiéme jour étoit appellé *le jour des flambeaux*, parce que la nuit de ce jour hommes & femmes en por-

a Tardaque Eleuſinæ matris volventia plauſtra.
Virgil. Georg. lib. 1. verſ. 163.

ment à Cérès même, laquelle, ſous le régne d'Erechthée, étant à Eleuſis, petite ville de l'Attique, pour chercher ſa fille Proſerpine que Pluton avoit enlevée, & aiant trouvé le pays affligé d'une grande famine, y apporta un promt reméde par l'invention du blé dont elle gratifia les habitans. Elle ne leur [a] enſeigna pas ſeulement à faire uſage du blé, mais elle leur donna des principes de probité, de bonté, de douceur, d'humanité; ce qui a fait appeller ſes myſtéres θεσμοφορία & *Initia*; & c'eſt à ces premiéres & heureuſes leçons que l'antiquité fabuleuſe attribuoit le caractére de douceur, de politeſſe, & d'urbanité qui régnoit ſinguliérement à Athénes.

Ces Myſtéres étoient diviſés en petits & grands Myſtéres, dont les premiers ſervoient de préparation aux autres. Les petits ſe célébroient au mois Antheſté-

a Multa eximia divinaque videntur Athenæ tuæ peperiſſe, atque in vitam hominum attuliſſe: tum nihil melius illis myſteriis, quibus ex agreſti immanique vita exculti ad humanitatem & mitigati ſumus, initiaque ut appellantur, ita re vera principia vitæ cognovimus. *Cic. lib. 2. de leg. n. 36.* Teque, Ceres, & Liberа, quarum ſacra, ſicut opiniones hominum ac religiones ferunt, longè maximis atque occultiſſimis ceremoniis continentur: à quibus initia vitæ atque victus, legum, morum, manſuetudinis, humanitatis exempla hominibus & civitatibus data ac diſpertita eſſe dicuntur. *Id. Cic in Verr. de ſupplic. n. 186.*

rion ; qui répond à Novembre ; les grands, au mois Boédromion, qui répond à celui d'Août. Les Athéniens ſeuls y étoient reçus. Tout ſexe, tout âge, toute condition y avoient droit. Les Étrangers en étoient abſolument exclus. Il falut qu'Hercule, Caſtor, & Pollux ſe fiſſent adopter par des Athéniens, pour y être admis : encore ne le furent-ils qu'aux petits Myſtéres. Je m'arréterai principalement aux grands, qui ſe célébroient à Eleuſis.

Ceux qui demandoient à y être initiés, étoient obligés de ſe purifier auparavant par les petits Myſtéres, en ſe lavant dans la riviére d'Iliſſe, en faiſant certaines priéres, offrant des ſacrifices, & ſur-tout en vivant dans la continence pendant un intervalle de tems qui leur étoit marqué. On emploioit ce tems à les inſtruire des principes & des élémens de la doctrine ſacrée des grands Myſtéres.

Quand le tems de s'y faire initier étoit venu, on les faiſoit entrer dans le temple, & la cérémonie ſe faiſoit de nuit, pour inſpirer plus de reſpect & de fraieur. Là ſe paſſoient des choſes bien merveilleuſes. On avoit des viſions, on entendoit des voix extraordinaires, un grand éclat de lumiére diſſipoit tout d'un coup les ténébres, & diſparoiſſant

reurs chrétiens. Valentinien avoit réſolu de l'abolir : mais Prétextat, Proconſul de la Gréce, lui repréſenta d'une maniére ſi vive & ſi touchante la douleur que cauſeroit à tous les peuples l'abolition de cette fête, qu'il la laiſſa encore ſubſiſter. On croit que ce fut le grand Théodoſe qui l'abolit entiérement, auſſi bien que toutes les autres cérémonies payennes.

ARTICLE SECOND.

Des Augures, des Oracles, &c.

RIEN n'eſt plus commun dans l'hiſtoire ancienne, que d'entendre parler d'oracles, d'augures, de divinations. On ne faiſoit point de guerres, on n'envoioit point de colonies, on n'entreprenoit, ſoit en public ſoit en particulier, aucune affaire qui fût de quelque conſéquence, ſans avoir auparavant conſulté les dieux. C'étoit une coutume généralement établie chez tous les peuples, Egyptiens, Aſſyriens, Grecs, Romains : ce qui marque ſans doute, comme je l'ai déja obſervé, qu'elle venoit d'une ancienne tradition, & qu'elle avoit pris ſon origine dans la Religion même, & dans le culte du vrai Dieu. En effet, on ne peut douter qu'avant le

déluge

déluge Dieu ne manifeſtât aux hommes ſes volontés en différentes maniéres, comme il l'a fait depuis à ſon peuple; tantôt par lui-même & de vive voix, tantôt par le miniſtére des anges, ou par des prophétes qu'il inſpiroit, d'autres fois par des apparitions ou par des ſonges. Quand les enfans de Noé ſe partagérent en différens pays, ils y portérent cette tradition qui s'y conſerva toujours, mais qui fut altérée & corrompue par les ténébres de l'idolâtrie. Aucun des Anciens n'inſiſte plus ſur la néceſſité de conſulter les dieux en tout par les augures & par les oracles, que Xénophon, & il fonde cette néceſſité, comme je l'ai remarqué ailleurs plus d'une fois, ſur un principe puiſé dans les lumiéres de la raiſon la plus épurée. Il repréſente en pluſieurs endroits que l'homme, par lui-même, ignore le plus ſouvent ce qui lui eſt utile ou pernicieux; que loin de pouvoir percer dans l'avenir, le préſent même échape à ſa vûe, tant elle eſt courte & bornée; qu'il eſt arrêté dans ſes plus grands projets par les plus légers obſtacles; que la Divinité ſeule, à qui tous les ſiécles ſont ouverts, peut lui faire connoître ſûrement l'avenir; qu'elle ſeule peut lui faciliter le ſuccès de ſes entrepriſes; & qu'il eſt raiſonnable de croire qu'elle ac-

corde ſes lumiéres & ſa protection à ceux qui lui rendent un hommage plus pur, qui l'invoquent dans tous les tems avec plus de conſtance & de fidélité, & qui la conſultent avec plus de ſincérité & de bonne foi.

§. I. *Des Augures.*

QUELLE honte pour la raiſon humaine, qu'un principe ſi lumineux l'ait conduite à des raiſonnemens ſi pitoiables ſur tout ce qui concerne la ſcience des Augures & des Aruſpices, & lui en ait fait embraſſer avec un reſpect aveugle les puérilités les plus ridicules! Faire dépendre les plus importantes affaires de l'état du chant d'un oiſeau, du côté droit ou gauche où il a été aperçu, de l'avidité des poulets à manger, de l'inſpection des entrailles des bêtes; du bon état & de l'intégrité du foie, qui, ſelon eux, diſparoiſſoit quelquefois tout-à-coup, & ne laiſſoit aucune trace ni aucune marque qu'il eût jamais ſubſiſté! Ajoutez à toutes ces obſervations ſuperſtitieuſes les rencontres fortuites, les paroles dites au hazard, & enſuite tournées en bon ou mauvais préſage, les preſſentimens, les prodiges, les monſtres, les éclipſes, les cométes, tous les phénoménes extraordinaires, les accidens imprévus, & une infinité d'autres choſes pareilles.

Comment a-t-il pu arriver que tant de grands hommes, tant d'illuſtres Généraux, tant d'habiles Politiques, & même tant de ſavans Philoſophes, aient donné de bonne foi dans des réveries ſi abſurdes ? Plutarque ſur-tout, ſi eſtimable d'ailleurs, me fait pitié par ſon aſſerviſſement aux uſages les plus inſenſés des cérémonies payennes, & par ſa ridicule crédulité pour les ſonges, les ſignes, les prodiges. Il avoue quelque part qu'il s'abſtint long-tems de manger des œufs, à cauſe de quelque ſonge qu'il avoit eu, & qu'il n'a pas jugé à propos de nous apprendre.

Plut. Sympoſ. lib. 2. Quæſt. 3. p. 635.

Les plus ſenſés d'entre les Payens ſavoient bien ce qu'il faloit penſer de tout ce qui regarde l'art de la divination, & ils en parloient entre eux, & ſouvent même en public, de la maniére du monde la plus mépriſante, & la plus propre à en faire ſentir le ridicule. Caton, ce grave Cenſeur, ne croioit pas qu'un Aruſpice en pût regarder un autre ſans rire. Annibal admira la ſimplicité de Pruſias, à qui il conſeilloit de donner la bataille, & qui en étoit détourné par l'inſpection des entrailles d'une victime. Quoi ! lui dit-il, vous en croiez plutôt le foie d'une bête, qu'un vieux Capitaine comme moi ? Marcellus, qui avoit été cinq fois Con-

Cic. lib. 1. de Divin. n. 5.

Ibid. n. 30.

Ibid. n. 77.

ſul, & qui étoit Augure, diſoit avoir trouvé un bon moien de ne pas être arrété par le vol ſiniſtre des oiſeaux, c'étoit de tenir ſa litiére bien cloſe & bien fermée.

Cicéron s'en explique ſans ambiguité & ſans ménagement. Perſonne n'étoit plus capable d'en parler pertinemment que lui, comme le marque Monſieur Morin, dans la diſſertation qu'il a faite ſur ce ſujet. Adopté dans le Collége des Augures, il avoit eu la connoiſſance de leurs ſecrets les plus cachés, & toutes les facilités poſſibles pour étudier cette ſcience à fond; & il paroit qu'il l'avoit fait par les deux livres qu'il nous a laiſſés de la divination, où l'on peut dire qu'il a épuiſé la matiére. Dans le ſecond, où il réfute ſon frere Quintus qui avoit pris le parti des Augures, il combat & détruit ſes faux raiſonnemens avec une force, & en même tems avec une fineſſe & une délicateſſe de raillerie, qui ne laiſſent rien à déſirer; & il démontre par des preuves plus convaincantes les unes que les autres l'inutilité de cet art, ſa fauſſeté, ſes contrariétés, ſon impoſſibilité. [a] Ce

Mémoires de l'Acad. des Belles-Lettres. Tom. I. pag. 291.

a Errabat multis in rebus antiquitas: quam vel uſu jam, vel doctrina, vel vetuſtate immutatam videmus. Retinetur autem & ad opinionem vulgi, & ad magnas utilitates reipub. mos, religio, diſ-

qu'il y a d'étonnant, c'eſt qu'au milieu de tout cela, il ne laiſſe pas de blâmer les Généraux & les Magiſtrats, qui, dans les occaſions importantes, en avoient mépriſé les pronoſtics, & de ſoutenir que cet uſage, tout abuſif qu'il étoit ſelon lui, devoit cependant être reſpecté par raport à la religion & à la prévention des peuples.

Tout ce que j'ai dit juſqu'ici fait voir que le paganiſme étoit partagé en deux ſortes d'hommes, qui détruiſoient preſque également la religion; les uns par le reſpect ſuperſtitieux & aveugle qu'ils témoignoient pour les augures, les autres par le mépris irréligieux avec lequel ils s'en moquoient.

Le principe des premiers, fondé d'un côté ſur l'ignorance & l'impuiſſance de l'homme dans les affaires de la vie, & de l'autre ſur la preſcience de la Divinité & ſa providence toute-puiſſante, étoit vrai : mais la conſéquence qu'ils en tiroient pour les augures étoit fauſſe. Ils auroient dû montrer qu'il étoit certain que la Divinité avoit elle-même établi ces ſignes exté-

ciplina, jus augurum, collegii auctoritas. Nec verò non omni ſupplicio digni P. Claudius, L. Junius Conſules, qui contra auſpicia navigarunt. Parendum enim fuit religioni, nec patrius mos tam contumaciter repudiandus. *Divin. lib.* 2. *n.* 70. 71.

rieurs, pour manifeſter ſes deſſeins, &
qu'elle s'étoit engagée à y être fidéle e
toutes les occaſions. Mais il n'y avoi
rien de tel. Ces augures & ces aruſpi
ces étoient l'effet & l'invention de l'i
gnorance, de la témérité, de la curio
ſité, & de toutes les paſſions de l'homm
qui prétendoit interroger Dieu, & l'o
bliger à lui répondre ſur toutes ſe
phantaiſies, & ſur ſes entrepriſes le
plus injuſtes.

Les autres qui, dans le fond, ne cro
oient rien de tout ce que la ſcienc
des Augures preſcrivoit, ne laiſſoien
pas d'obſerver ces puériles cérémoni
par politique, afin de mieux s'aſſujett
l'eſprit des peuples, & de les conduir
à leurs fins par la ſuperſtition. Ma
par le mépris qu'ils faiſoient des Augu
res, & par la conviction intime où i
étoient de leur fauſſeté, ils étoient co
duits à nier la providence divine, &
mépriſer la religion même, qu'ils r
gardoient comme inſéparable de tout
ces abſurdités, qui la rendoient en eff
ridicule, & indigne de tout homme ſenſ

Les uns & les autres ſe ſont condui
de la ſorte, parce qu'aiant méconnu
Créateur, & n'aiant pas profité de
lumiére naturelle, qui devoit le lei
faire connoitre & adorer, ils ont m
rité d'être livrés à leurs propres tén

leurs & à un ſens réprouvé; & ſi la véritable religion ne nous avoit éclairés, nous donnerions encore aujourd'hui dans les mêmes ſuperſtitions.

§. II. *Des Oracles.*

NUL PAYS ne fut plus riche ni plus fertile en oracles que la Gréce: je ne parlerai que de ceux qui étoient les plus connus.

L'oracle de Dodone, ville ſituée chez les Moloſſes dans l'Epire, étoit fort célébre. Jupiter y rendoit ſes réponſes, ſoit par * les chênes parlans, ſoit par les colombes qui avoient auſſi leur langage, ſoit par les baſſins d'airain retentiſſans, ſoit par la bouche des Prêtres & des Prêtreſſes.

Les oracles de Trophonius dans la Béotie, quoiqu'il ne fût qu'un ſimple Héros, avoient une grande réputation. Après beaucoup de cérémonies préliminaires, comme de ſe laver dans le fleuve, d'offrir des ſacrifices, de boire d'une *Pauſan. lib. 9. pag. 602-604.*

* *On attachoit au haut des chênes certains inſtrumens, leſquels agités par le vent, ou d'une autre manière, rendoient un ſon confus. Servius remarque que le même mot, en langue Theſſalienne, ſignifioit* colombe & devineresſe; *ce qui avoit donné lieu à la tradition fabuleuſe des colombes qui parloient. Il étoit aiſé d'exciter du bruit dans ces baſſins d'airain, par quelque voie ſecrette, & de faire ſignifier à ce bruit confus & inarticulé tout ce qu'on vouloit.*

eau appellée *Lethé*, parce qu'elle faiſoit tout oublier ; on deſcendoit dans ſon antre ſur de petites échelles par un trou aſſez étroit. Quand on y étoit deſcendu, on trouvoit une autre petite caverne, dont l'entrée étoit auſſi fort étroite. On ſe couchoit à terre : on prenoit dans chaque main de certaines compoſitions de miel, qu'il faloit néceſſairement porter : on paſſoit les piés dans l'ouverture de la petite caverne, & auſſitôt on ſe ſentoit emporté au-dedans avec beaucoup de force & de viteſſe. C'étoit là que l'avenir ſe déclaroit, mais non pas à tous d'une même maniére. Les uns voioient, les autres entendoient. On ſortoit de là tout étourdi, & tout hors de ſoi, & on étoit placé dans la chaiſe de Mnemoſyne, déeſſe de la Mémoire. On avoit grand beſoin de ſon ſecours pour ſe ſouvenir, dans un ſi grand trouble, de ce qu'on avoit vû ou entendu, ſuppoſé qu'on eût vû ou entendu quelque choſe. Pauſanias, qui avoit été lui-même conſulter cet oracle, & qui avoit paſſé par toutes ces cérémonies, nous en a laiſſé une deſcription fort ample. Plutarque y ajoute encore quelques circonſtances particuliéres, que j'omets pour éviter une ennuieuſe longueur.

Plut. de gen. Soc. p. 590.

Herod. lib. cap. 157. Le temple & l'oracle *des Branchides*

dans le voiſinage de Milet, ainſi appellé de Branchus fils d'Apollon, étoit fort ancien, & extrêmement reſpecté par tous les Ioniens & les Doriens de l'Aſie. Xerxès, à ſon retour de Gréce, fit brûler le temple après que les Prêtres lui en eurent livré les tréſors. Ce Prince, en récompenſe, leur accorda un établiſſement dans le fond de l'Aſie, pour les mettre à l'abri de la vengeance des Grecs. Après la fin de la guerre, les Miléſiens rétablirent ce temple avec une magnificence, qui, ſelon Strabon, ſurpaſſoit celle de tous les autres temples de la Gréce. Quand Alexandre le Grand eut défait Darius, il détruiſit abſolument la ville où les Prêtres Branchides s'étoient établis, & où leurs deſcendans demeuroient encore actuellement, puniſſant dans les enfans la perfidie ſacrilége des peres.

Strab. l. 14 pag. 634.

Tacite raporte une choſe bien ſingulière, mais peu vraiſemblable, de l'Oracle de Claros, ville d'Ionie dans l'Aſie Mineure près de Colophon. » Germanicus, dit-il, alla conſulter Apol» lon de Claros. Ce n'eſt point une » femme qui y rend les oracles comme » à Delphes, mais un homme qu'on » choiſit dans de certaines familles, & » qui eſt preſque toujours de Milet. » Il ſuffit de lui dire le nombre & les

Tacit. Annal. lib. 2. cap. 54.

» noms de ceux qui viennent le con-
» ſulter : enſuite il ſe retire dans une
» grote, & aiant pris de l'eau d'une
» ſource qui y eſt, il répond en vers
» ſur ce que les conſultans ont dans
» l'eſprit, quoique le plus ſouvent il
» ſoit très-ignorant, & ne ſache ce que
» c'eſt que de verſifier. On diſoit qu'il
» avoit prédit à Germanicus une prom-
» te mort, mais en termes obſcurs &
» envelopés, comme cela eſt ordinaire
» aux oracles.

Je paſſe un grand nombre d'autres oracles, pour venir au plus fameux de tous : on ſent bien que je veux parler de celui d'Apollon à Delphes. Il y étoit honoré ſous le nom de *Pythien*, nom qui vient ou du ſerpent Python qu'il avoit vaincu & tué, ou d'un mot grec qui ſignifie interroger, πυθέσθαι, parce que c'étoit là qu'on alloit le conſulter. De-là vient que la Prétreſſe de Delphes étoit appellée *la Pythie*, & les Jeux qu'on y célébroit *Pythiens*.

Delphes étoit une ancienne ville de la Phocide en Achaïe. Elle étoit ſur la pente & vers le milieu de la montagne du Parnaſſe, bâtie ſur un peu de terre-plain, & environnée de précipices qui la fortifioient ſans le ſecours de l'art

Lib. 14. pag. 27. 428. Diodore dit qu'il y avoit ſur le Parnaſſe un trou d'où il ſortoit une exhalaiſon

qui faiſoit danſer les chévres, & qui montoit à la tête. Un berger curieux de connoitre la cauſe d'un effet ſi extraordinaire, s'en étant approché, ſe ſentit tout d'un coup ſaiſi de mouvemens violens, & prononça des mots, que ſans doute il n'entendoit point, mais qui prédiſoient l'avenir. D'autres firent la même épreuve. Le bruit s'en répandit bientôt dans tout le voiſinage. On n'approcha plus de ce trou qu'avec reſpect. On conclut qu'il y avoit quelque choſe de divin dans cette exhalaiſon. Une Prêtreſſe fut établie pour en recevoir les effets. On plaça ſur le trou un trépié, appellé par les latins *cortina*, peut-être à cauſe de la peau qui le couvroit. C'eſt de-là qu'elle rendoit ſes oracles. Autour de cet antre ſe forma inſenſiblement la ville de Delphes. On y bâtit un temple, qui dans la ſuite devint très-magnifique; & la réputation de cet oracle effaça preſque, ou du moins ſurpaſſa de beaucoup celle de tous les autres. *Corium.*

On ſe contenta dans les commencemens d'une ſeule Pythie. Elle ſuffiſoit pour lors à ceux qui venoient conſulter l'oracle, & qui n'étoient pas encore en grand nombre. Mais dans la ſuite, lorſque l'oracle fut tout-à-fait accrédité, on en élut une ſeconde pour monter ſur le trépié alternativement avec la

niére de l'exprimer étoit de la Prêtreſſe; ſouvent néanmoins les oracles ſe donnoient en proſe.

Le caractére ordinaire des oracles étoit [a] l'ambiguité, &, s'il eſt permis de parler ainſi, l'entortillement, enſorte qu'une même réponſe pût convenir à pluſieurs événemens tout différens, & ſouvent même oppoſés. A la faveur de cet artifice, les démons, qui ne peuvent point connoitre par eux-mêmes l'avenir, couvroient leur ignorance, & ſe jouoient de la crédulité des payens. Lorſque Créſus, prêt d'attaquer les Médes, conſulta l'oracle de Delphes ſur le ſuccès de cette guerre, on lui répondit *qu'en paſſant le fleuve Halys, il ruineroit un grand empire.* Quel empire? Le ſien, ou celui des ennemis? C'étoit à lui à deviner: mais quel que dût être le ſuccès, l'oracle aura toujours dit vrai. Il en faut dire autant de la réponſe du même dieu à Pyrrhus.

Aio te, Æacida, Romanos vincere poſſe.

Je la raporte en latin, parce que l'équivoque, qui marque également que Pyr-

a Quòd ſi aliquis dixerit multa ab idolis eſſe prædicta: hoc ſciendum, quòd ſemper mendacium junxerint veritati, & ſic ſententias temperarint, ut ſeu boni, ſeu mali quid accidiſſet, utrumque poſſit intelligi. *Hieronym. in cap. 42. Iſaiæ. Il cite les deux exemples de Créſus & de Pyrrhus.*

rhus peut vaincre les Romains, & les Romains Pyrrhus, ne ſubſiſte plus dans la traduction. A la faveur de pareilles ambiguités, le dieu ſe tiroit toujours d'affaire, & n'avoit jamais tort.

Il faut pourtant avouer que quelquefois auſſi la réponſe des oracles étoit claire & circonſtanciée. J'ai raporté, dans l'hiſtoire de Créſus, la ruſe qu'il emploia pour s'aſſurer de la véracité des oracles, qui fut de leur faire demander par ſes ambaſſadeurs ce qu'il faiſoit dans un certain tems. L'oracle de Delphes répondit en vers, qu'il faiſoit cuire une tortue avec un agneau dans un vaſe d'airain; & cela étoit ainſi. L'Empereur Trajan emploia une pareille épreuve par raport au dieu d'Héliopolis, en lui envoiant une lettre * cachetée, à laquelle il demandoit réponſe. L'oracle, pour toute réponſe, commanda qu'on lui envoiât un papier tout blanc, bien plié & bien cacheté. Trajan l'aiant reçu, en fut dans l'admiration, en voiant une réponſe ſi ſemblable à la lettre qu'il avoit envoiée, & dans laquelle il ſavoit lui ſeul qu'il n'avoit rien écrit. La [a] faci-

Macrob. lib. 1. Saturnal. cap. 23.

* *Les billets cachetés que l'on mettoit ſur l'autel du dieu, ſans les ouvrir, étoient une des maniéres dont on conſultoit les oracles.*

a Omnis ſpiritus ales. Hoc & angeli, & demones. Igitur momento ubique ſunt: totus orbis illis

lité merveilleuſe qu'ont les démons de ſe tranſporter preſque en un moment en différens lieux, fait qu'ils ont pu rendre par eux-mêmes les deux derniéres réponſes que je viens de raporter, & prédire dans un pays ce qu'ils avoient vû dans un autre. C'eſt le ſentiment de Tertullien.

Que ſi l'on raporte quelques oracles que l'on aſſure avoir été ſuivis d'un événement précis, on peut penſer que Dieu, pour punir l'aveugle & ſacrilége crédulité des payens, a quelquefois permis que les démons euſſent connoiſſance de l'avenir, & le prédiſſent aſſez clairement. Cette conduite de Dieu, quoique fort élevée au-deſſus de la raiſon humaine, eſt ſouvent atteſtée par les divines Écritures.

On demande ſi les oracles, dont il eſt parlé ſi ſouvent dans l'hiſtoire profane, doivent être attribués à l'opération du démon, ou ſimplement à la malice & à la fourberie des hommes. Un médecin Hollandois, nommé Van-andale, a ſoutenu ce dernier parti, & Monſieur de Fontenelle, encore jeune

locus unus eſt : quid ubi geratur tam facilè ſciunt quàm enuntiant. Velocitas divinitas creditur, quia ſubſtantia ignoratur.... Cæterùm teſtitudinem decoqui cum carnibus pecudis Pythius eo modo renuntiavit, quo ſupra diximus. Momento apud Lydiam fuerat. *Tertull. in Apolog.*

pour lors, adopta son sentiment, dans la persuasion où il étoit (c'est lui-même qui parle ainsi) qu'il étoit indifferent pour la vérité du christianisme que les oracles fussent l'ouvrage des démons, ou une suite d'impostures. Le P. Baltus Jésuite, Professeur de l'Écriture-Sainte dans l'Université de Strasbourg, les a réfuté l'un & l'autre par un Écrit très-solide, où il démontre invinciblement par le consentement unanime des Peres de l'Église, que les démons agissoient véritablement dans les oracles, & où il attaque avec force & succès la téméraire hardiesse du Médecin Anabaptiste, qui révoquant en doute la capacité & le discernement de ces saints Docteurs, travailloit sourdement à effacer de l'esprit des fidéles la haute idée qu'ils doivent avoir des Maîtres de l'Église, & à donner atteinte à une autorité si respectable, qui embarrasse tous ceux qui s'écartent des principes de l'ancienne tradition. Or, s'il y en a une certaine & constante, c'est celle dont il s'agit ici, puisqu'elle est soutenue & attestée par tous les Peres de l'Église & tous les Auteurs Ecclésiastiques de tous les siécles, qui tous ont reconnu le démon pour auteur de l'idolâtrie en général, & des oracles en particulier.

Ce sentiment n'empêche pas de croi-

re que ſouvent il y avoit de la fraude & de l'impoſture de la part des prêtres ou prétreſſes dans les réponſes des oracles. Le démon n'eſt il pas le pere & le maitre du menſonge ? Nous avons vû dans l'hiſtoire Grecque que plus d'une fois la Prétreſſe de Delphes s'étoit laiſſé corrompre par des préſens. C'eſt ainſi qu'elle perſuada aux Lacédémoniens d'aider ceux d'Athénes à chaſſer les Tyrans ; qu'elle fit dépouiller de la roiauté Démarate, pour faire entrer à ſa place Cléoméne ; qu'elle avoit préparé un oracle pour appuier la fourberie de Lyſandre, lorſqu'il entreprit à Sparte de changer la ſucceſſion à la roiauté ; & je ſerois aſſez porté à croire que Thémiſtocle, qui ſentoit de quelle importance il étoit d'agir ſur mer contre les Perſes, inſpira au dieu la réponſe qu'il donna *de ſe défendre dans des murs de bois.* Démoſthéne, perſuadé que les oracles étoient d'ordinaire ſuggérés par la paſſion ou par l'intérêt, & ſoupçonnant avec raiſon Philippe de les avoir fait parler en ſa faveur, diſoit avec eſprit que la Pythie *philippiſoit ;* & il faiſoit reſſouvenir les Athéniens & les Thébains que Périclès & Epaminondas, au lieu de préter l'oreille & de s'amuſer aux frivoles réponſes de l'oracle, vain épouvantail des lâches & des

Plut. in Demoſth. p. 854.

timides, ne conſultoient & n'écoutoient que la raiſon pour prendre leur parti & pour l'exécuter.

Le même P. Baltus examine avec un pareil ſuccès un ſecond point de diſpute, qui regarde la ceſſation des oracles. Monſieur Van-an-dale, pour combattre avec quelque avantage une vérité ſi glorieuſe à Jeſus-Chriſt deſtructeur de l'idolâtrie, avoit falſifié le ſentiment des Peres, en leur faiſant dire que *les oracles ceſſérent préciſément au moment de la naiſſance de Jeſus-Chriſt.* Le ſavant Apologiſte des Peres montre qu'ils ont tous enſeigné que les oracles avoient ceſſé après la naiſſance de Jeſus-Chriſt & la prédication de ſon Évangile, non pas tout d'un coup, mais à meſure qu'il a été connu des hommes, & que ſa doctrine ſalutaire s'eſt répandue dans le monde. Le ſentiment unanime des Peres eſt confirmé par le témoignage irréprochable d'un grand nombre de payens, qui ſont d'accord avec les Peres ſur le tems où les oracles ont ceſſé.

Quel honneur ne faiſoit point à notre ſainte religion ce ſilence impoſé aux oracles par la victoire de Jeſus-Chriſt! Le premier venu d'entre les chrétiens avoit ce pouvoir. Tertullien, dans une de ſes apologies, défie les payens d'en *Tertull. in Apolog.*

faire l'épreuve, & conſent qu'on faſſe mourir un chrétien qui ne pourra pas obliger ces donneurs d'oracles à avouer qu'ils ne ſont que des démons. Lactance nous apprend que tout chrétien, par le ſigne de la croix ſeulement, les rendoit muets. Tout le monde ſait que Julien l'Apoſtat, étant venu à Daphné fauxbourg d'Antioche pour conſulter Apollon, ce dieu, malgré tous les ſacrifices que l'Empereur lui offrit, demeura muet, & ne recouvra la parole que pour répondre à ceux qui lui demandoient la cauſe de ſon ſilence, qu'il s'en faloit prendre à de certains morts enterrés dans le voiſinage. Ces morts étoient des martyrs chrétiens, & entr'autres ſaint Babylas.

Lib. de vera ſapient. c. 27.

Ce triomphe de la religion chrétienne nous doit faire comprendre quelle obligation nous avons à Jeſus-Chriſt, & en même tems à quelles ténébres tout le genre humain, avant lui, avoit été livré. On [a] voioit chez les Carthagi-

a Tam barbaros, tam immanes fuiſſe homines, ut parricidium ſuum, id eſt terrum atque execrabile humano generi facinus, ſacrificium vocarent. Cùm teneras atque innocentes animas, quæ maximè eſt ætas parentibus dulcior, ſine ullo reſpectu pieratis extinguerent, immanitatemque omnium beſtiarum, quæ tamen ſortus ſuos amant, feritate ſuperarent. O dementiam inſanabilem! Quid illis iſti dii ampliùs facere poſſent ſi eſſent iratiſſimi, quàm faciunt propitii? Cùm ſuos cultores parricidiis inquinant, orbitatibus mactant, humanis ſenſibus ſpoliant. *Lactant. lib. 1, cap. 21.*

On choiſiſſoit à leur gré des vic-
de toute ſorte d'état, de ſexe,
& de condition. Ces ſanglantes
ions étoient honorées du nom de
es, & ſervoient à leur rendre
lieux propices. Quel plus grand
s'écrie Lactance, pouvoient-ils
auſer dans leur plus furieuſe co-
que de dépouiller ainſi leurs ado-
s de tout ſentiment d'humanité,
r faire égorger à eux-mêmes leurs
s enfans, & de ſouiller leurs
ſacriléges par de ſi exécrables
ides ?
lle fourberies, mille fauſſetés, dé-
rtes évidemment à Delphes &
ut ailleurs, n'avoient point def-
s yeux des hommes, ni diminué
n le crédit des oracles. Il ſubſiſta
nt plus de deux mille ans, & fut
à un point qui ne ſe conçoit pas,

plus de prudence & de politique. On peut juger de ce crédit par la magnificence du temple de Delphes, & par les richeſſes immenſes que la crédulité des peuples & des Rois y avoit accumulées.

Herod. lib. 2. cap. 180. & l. 5. c. 62. Le temple de Delphes aiant été brûlé vers la LVIIIe Olympiade, les Amphictyons, ces Juges célébres de la Gréce, ſe chargérent du ſoin d'en rebâtir un autre. Ils firent marché avec l'architecte à trois cens talens, c'eſt-à-dire, à neuf cens mille livres. Les villes de la Gréce devoient fournir cette ſomme. Les habitans de Delphes furent taxés à en donner la quatriéme partie, & firent pour cela une quête de tous côtés juſques dans les pays étrangers. Amaſis, pour lors roi d'Égypte, auſſi bien que les Grecs qui habitoient dans ſon pays, les aidérent de ſommes conſidérables. Les Alcméonides, famille puiſſante d'Athénes, ſe chargérent de la conduite de l'édifice, & le firent plus magnifique qu'on ne ſe l'étoit propoſé dans le modele, y aiant beaucoup mis du leur.

Gygès, roi de Lydie, & Créſus, l'un de ſes ſucceſſeurs, enrichirent le temple de Delphes d'un nombre incroiable de préſens. A leur exemple, pluſieurs autres Princes, pluſieurs villes, & même

même pluſieurs riches particuliers, y avoient entaſſé, comme à l'envi les uns des autres, trépiés, vaſes, tables, boucliers, couronnes, chars & ſtatues d'or & d'argent de toutes grandeurs, & d'un nombre auſſi bien que d'un prix infinis. Les ſeuls préſens que Créſus avoit faits en or au temple de Delphes, montoient, ſelon Hérodote, à plus de deux cens cinquante-quatre talens; c'eſt-à-dire, à ſept cens ſoixante & deux mille livres de notre monnoie; & ceux d'argent n'alloient peut-être pas à moins. La plupart de ces préſens ſubſiſtoient encore du tems d'Hérodote. Diodore de Sicile, en y joignant ceux des autres Princes, les fait monter à dix mille talens, c'eſt-à-dire, à trente millions.

Herod. l. 1. cap. 50. 51.

Diod. l. 16. pag. 453.

Parmi les ſtatues d'or que Créſus conſacra dans le temple de Delphes, il y mit celle de ſa boulangére; & en voici la cauſe. Alyatte, pere de Créſus, s'étant marié en ſecondes noces, & aiant eu des enfans de ſa ſeconde femme, la marâtre ſongea à ſe défaire de ſon beau-fils, pour faire tomber la couronne à l'un de ſes enfans. Elle engagea la boulangére à mettre du poiſon dans l'un de ſes pains, qui devoit être ſervi au jeune Prince. Celle-ci, à qui un tel crime fit horreur, (elle n'auroit point dû y prêter en aucune ſorte ſon miniſ-

Plut. de Pyth. orac. p. 401.

tére) en fit donner avis à Créſus. Le pain empoiſonné fut ſervi aux enfans mêmes de la Reine, & leur mort aſſura la couronne au ſucceſſeur légitime. Quand il fut monté ſur le trône, il voulut marquer ſa reconnoiſſance à ſa bienfaitrice, & lui érigea une ſtatue d'or dans le temple de Delphes. Mais, peut-on dire, une perſonne d'une ſi baſſe condition méritoit-elle un ſi grand honneur? Oui, répond Plutarque, & à plus juſte titre que tous ces conquérans & tous ces héros tant vantés, qui ne ſont devenus fameux qu'à force de meurtres & de carnages.

Il n'eſt pas étonnant que des richeſſes ſi immenſes aient tenté l'avarice des hommes, & aient expoſé Delphes à pluſieurs pillages. Sans parler de ceux qui ſont plus anciens, Xerxès, qui entra dans la Gréce avec un million d'hommes, eſſaia de s'emparer des dépouilles de ce temple. Plus de cent ans après, les Phocéens, proches voiſins de Delphes, le pillérent à différentes repriſes. Le deſir de profiter de ces riches dépouilles, fut l'unique ſujet de la troiſiéme irruption que les Gaulois firent dans la Gréce ſous la conduite de Brennus. Le dieu protecteur de Delphes, ſi l'on en croit les Hiſtoriens, défendit quelquefois ſon temple par des prodi-

ges merveilleux; & quelquefois auſſi, ſoit impuiſſance, ſoit diſtraction, il ſe laiſſa piller. Néron étant allé viſiter ce temple ſi fameux dans tout l'univers, & y aiant trouvé à ſon gré cinq cens belles ſtatues de bronze, tant d'hommes illuſtres que de dieux, qui avoient été conſacrées à Apollon, (celles d'or & d'argent avoient apparemment diſparu) il les enleva, & les aiant fait charger ſur ſes vaiſſeaux, il les emporta avec lui à Rome.

Si l'on eſt curieux de s'inſtruire plus à fond de ce qui regarde les oracles & les richeſſes du temple de Delphes, on peut conſulter quelques diſſertations ſur ce ſujet, imprimées dans les Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres, dont j'ai fait bon uſage à mon ordinaire. *Troiſ. Tome.*

ARTICLE TROISIÉME.

Des Jeux & des Combats.

Les Jeux & les Combats faiſoient partie de la religion, & entroient dans preſque toutes les fêtes des Anciens; & par cette raiſon ils doivent ici trouver leur place. Soit qu'on en conſidére l'origine, ou qu'on en examine le but, il ne doit pas paroitre étonnant qu'ils aient eu un ſi grand cours parmi les peuples les plus policés.

Hercule, Théſée, Caſtor & Pollux,

& les plus grands Héros de l'antiquité; non-ſeulement en furent les inſtituteurs ou les reſtaurateurs, mais ils ſe firent encore une gloire d'en pratiquer eux-mêmes les exercices, & un mérite d'y réuſſir. Vainqueurs des monſtres & des ennemis publics du genre humain, ils ne crurent pas ſe rabaiſſer en aſpirant aux victoires qu'on remporte dans ces combats, ni que les nouvelles couronnes dont on ceignoit leurs têtes dans ces Jeux ſolennels fiſſent perdre aux anciennes leur éclat & leur verdure. Auſſi voions-nous que ces Combats & ces Jeux faiſoient la matiére des vers des plus fameux poétes, qui en s'immortaliſant eux-mêmes par la beauté de leur poéſie, prétendoient bien auſſi procurer une immortalité de gloire à ceux dont ils célébroient les victoires. De-là vint cette ardeur qui alluma dans toute la Gréce un ſi vif deſir de marcher ſur les pas de ces anciens héros, & de ſe ſignaler comme eux dans ces combats publics.

Une raiſon plus ſolide, & puiſée dans la nature même de ces combats & des peuples qui s'y appliquoient, lui donna du cours. Les Grecs, naturellement guerriers, & attentifs à former également le corps & l'eſprit de leur Jeuneſſe, avoient introduit ces exerci-

de près, parce qu'alors il n'y avoit
l'armes à feu, & où la force du
décidoit ordinairement de la vic-

Ces exercices athlétiques leur te-
it lieu de ce qu'eſt à l'égard de
Nobleſſe la danſe, l'art de faire
rnes, de voltiger, de monter à
l; mais ils ne ſe bornoient pas à
nne grace, ni aux agrémens de la
& de la contenance; ils vouloient
ıdre la force.

éſt vrai que ces exercices, ſi illuſ-
par leurs auteurs, & ſi utiles par
t qu'on s'y propoſa d'abord, don-
it lieu aux maîtres publics qui les
gnoient à la Jeuneſſe, & qui les
quoient avec plus de ſuccès, d'en
montre & oſtentation, de s'y li-
entiérement, d'en outrer les prati-
, d'y joindre des raffinemens de
de faire aſſaut les uns contre les

à le divertir. C'eſt ainſi à-peu-près que nous voions nos maîtres à danſer, dont l'objet naturel & primitif étoit d'apprendre aux jeunes gens à marcher & à ſe préſenter avec grace, que nous les voions monter ſur les théatres, exécuter des balets en habits de comédiens, faire des ſauts, des cabrioles, des mouvemens affectés & outrés. Nous verrons dans la ſuite ce que les gens ſages penſoient de ces ſortes d'athlétes, & de ces maîtres de lutte.

Il y avoit quatre Jeux ſolennels dans la Gréce : LES OLYMPIQUES, ainſi appellés d'Olympie, autrement dite Piſe, ville de l'Elide dans le Péloponnéſe, auprès de laquelle ils ſe célébroient après quatre ans pleins & révolus en l'honneur de Jupiter Olympien ; LES PYTHIQUES, conſacrés à Apollon, ſurnommé * Pythien, à cauſe du ſerpent Python qu'il avoit tué, & célébrés de même de quatre ans en quatre ans ; LES NÉMÉENS, qui tiroient leur nom de Némée, ville & forêt dans le Péloponnéſe, & qui furent établis ou renouvellés par Hercule, après qu'il eut tué le lion de la forêt Némée : ils ſe célébroient de deux ans en deux ans ; enfin LES ISTHMIQUES, qui ſe célébroient dans l'iſthme de Corinthe, de quatre ans en quatre ans, en l'honneur de

* *On apporte pluſieurs raiſons de ce mot.*

Neptune, dont Théſée fut le reſtaurateur, & qui continuérent même après la ruine de Corinthe. Afin qu'on pût aſſiſter à ces ſpectacles avec plus de tranquillité & de ſûreté, il y avoit, pendant tout le tems qu'ils duroient, une ſuſpenſion d'armes dans la Gréce, & toutes les hoſtilités y ceſſoient. *Pauſan. lib. 2. pag. 88.*

Dans ces Jeux, qu'on célébroit avec une magnificence incroiable, & qui attiroient de tous côtés une prodigieuſe multitude de ſpectateurs & de combattans, on ne donnoit pour toute récompenſe qu'une ſimple couronne, d'olivier ſauvage, aux Jeux Olympiques; de laurier, aux Jeux Pythiques; d'ache verd, aux Jeux Néméens; & d'ache ſec, aux Jeux Iſthmiques. Les Inſtituteurs de ces Jeux avoient voulu par-là faire entendre que l'honneur ſeul en devoit être le but, & non un bas & vil intérêt. Et de quoi n'étoient pas capables des hommes accoutumés à n'agir que par ce principe! Auſſi nous avons vu que durant la guerre des Perſes, Tigrane, l'un des Chefs les plus conſidérables de l'armée de Xerxès, aiant oui parler de ce qui faiſoit le prix des Jeux de la Gréce, il ſe tourna vers Mardonius qui commandoit l'armée, & s'écria, frapé d'étonnement : [a] *Ciel!* *Apium.* *Herod. lib. 8. cap. 26.*

[a] Παπαὶ, Μαρδόνιε, κόιους ἐπ' ἄνδρας ἤγαγες

avec quels hommmes nous allez-vous mettre aux mains ! Insensibles à l'intérêt, ils ne combattent que pour la gloire. Cette exclamation, que Xerxès regarda comme l'effet d'une timide lâcheté, étoit pleine de sens & de jugement.

Plin. lib. 16. cap. 4. C'est sur le même principe qu'à Rome, pendant qu'on accordoit en d'autres occasions des couronnes d'or & d'un fort grand prix, on persévéra toujours constamment à ne donner à celui qui avoit sauvé la vie à un citoien qu'une couronne de feuilles de chêne. » O mœurs dignes d'une éternelle mémoire, s'écrie Pline, en raportant cette louable coutume ! » O grandeur » vraiment Romaine, de n'avoir point » voulu mettre de prix à un service qui » en effet n'en a point, de n'y avoir » attaché d'autre récompense que celle » de l'honneur, & d'avoir cru en devoir écarter sévérement tout motif » de lucre & d'intérêt ! *O mores aeternos, qui tanta opera honore solo donaverint; & cùm reliquas coronas auro commendarent, salutem civis in pretio esse noluerint, clara professione servari quidem hominem nefas esse lucri causa.*

Entre tous les Jeux de la Gréce, les Olympiques tenoient sans contredit le

μαχόμενοι ἡμῖν; οἳ ἂ | τοιοῦνται, ἀλλὰ περὶ ἀρε
περὶ χρημάτων τὸν ἀγῶνα | τῆς.

premier rang ; & cela pour trois raiſons. Ils étoient conſacrés à Jupiter, le plus grand des dieux : ils avoient été inſtitués par Hercule, le plus grand des héros : enfin, on les célébroit avec plus de pompe & de magnificence que tous les autres, & ils attiroient un plus grand nombre de ſpectateurs, qu'on y voioit accourir de toutes parts.

Si l'on en croit Pauſanias, les femmes n'y étoient point admiſes : il y avoit peine de mort contre celles qui auroient oſé s'y préſenter ; & pendant tout le tems que duroient les Jeux, il leur étoit défendu même d'approcher du lieu où ils ſe célébroient, & de paſſer au-delà du fleuve Alphée. Une ſeule eut la hardieſſe de violer cette loi ; & s'étant déguiſée, ſe gliſſa parmi ceux qui exerçoient les Athlétes. Elle fut citée en Juſtice, & auroit ſubi la peine marquée par la loi : mais les Juges, en faveur de ſon pere, de ſes freres, & de ſon fils, qui tous avoient remporté la victoire aux Jeux Olympiques, lui pardonnérent ſa faute, & lui ſauvérent la vie. *Pauſan. lib. 5. pag. 297.*

Cette loi étoit fort conforme aux mœurs des Grecs, chez qui les Dames étoient fort retenues, paroiſſoient rarement en public, avoient un appartement ſéparé qu'on appelloit *le Gy-*

nécée, & ne mangeoient jamais à table avec les hommes quand il s'y trouvoit des étrangers. Certainement la bienſéance demandoit qu'elles ne fuſſent point admiſes à de certains Jeux, comme à la Lutte, au Pancrace, & à quelques autres, où les Athlétes combattoient nuds.

ib. 6. pag. Le même Pauſanias dit, dans un autre endroit, qu'une femme, Prétreſſe de Cérès, avoit une place honorable dans ces Jeux, & que le ſpectacle n'en étoit point interdit aux Vierges. Je ne puis deviner la raiſon d'une pareille bizarrerie, qui ne me paroit pas même croiable.

Les Grecs ne concevoient rien de comparable à la victoire qu'on remportoit dans ces Jeux : ils la regardoient comme le comble de la gloire, & ne croioient pas qu'il fût permis à un mortel de porter plus loin ſes deſirs. Cicéron nous [a] aſſure qu'elle étoit pour eux, ce que l'ancien Conſulat, dans toute la ſplendeur de ſon origine, étoit pour les Romains. Et il dit en un autre endroit [b], que vaincre à Olympie, c'étoit preſque, dans le point de

a Olympiorum victoria, Græcis Conſulatus ille antiquus videbatur. *Tuſcul. Queſt. lib. 2. n. 41.*

b Olympionicam eſſe, apud Græcos prope majus fait & glorioſius, quàm Romæ triumphaſſe. *Pro Flacco, num. 32.*

vie des Grecs, quelque choſe de plus grand & de plus glorieux, que de recevoir à Rome les honneurs du triomphe. Mais Horace parle de ces ſortes de victoires dans des termes encore plus forts : il [a] ne craint point de dire qu'elles élevoient les vainqueurs au-deſſus de la condition humaine; ce n'étoient plus des hommes, c'étoient des dieux.

Nous verrons dans la ſuite les honneurs extraordinaires qu'on rendoit au vainqueur, dont un des plus intéreſſans étoit de dater l'année par ſon nom. Rien en effet n'étoit plus capable de faire faire tant d'efforts & de dépenſes, que l'aſſurance où l'on étoit d'immortaliſer ſon nom, qui dans la ſuite des ſiécles devoit ſe trouver dans tous les faſtes, & à la tête de tous les actes paſſés pendant l'année de la victoire. Ajoutez à ce motif la joie de ſavoir que leurs louanges ſeroient célébrées par les poétes les plus fameux, & feroient l'entretien des plus illuſtres aſſemblées : car ces Odes étoient chantées dans toutes les maiſons, & faiſoient une partie de la joie des repas. Quel éguillon plus

a Palmaque nobilis
Terrarum dominos evehit ad deos. *Od.* 1. *lib.* 1.
Sive quos Elea domum reducit
Palma cœleſtes. *Od.* 2. *lib.* 4.

Saint Paul ſe ſert de la comparaiſon des Athlétes, pour exhorter à une vie ſobre & pénitente les Corinthiens, près de la ville deſquels ſe célébroient les Jeux Iſthmiques. *Les Athlétes*, leur dit-il, *gardent en toutes choſes une exacte tempérance, & cependant ce n'eſt que pour gagner une couronne corruptible; au lieu que nous en attendons une incorruptible.* [a] Tertullien emploie la même penſée pour animer les Martyrs par la comparaiſon de ce que l'eſpérance de la victoire faiſoit ſouffrir aux Athlétes, & par la vûe des durs & pénibles exercices où ils étoient aſſujettis, de la gêne & de la contrainte continuelle où ils paſſoient les plus belles années de leur vie, & de la privation volontaire où ils ſe réduiſoient de tout ce qui flate plus vivement les paſſions. Il eſt vrai que dans la ſuite les Athlétes ne gardérent pas toujours un régime ſi dur, & qu'ils y ſubſtituérent une voracité & une molleſſe de vie qui en étoient bien éloignées.

1. *Corinth.* 9. 25.

Les Athlétes, avant les exercices, ſe faiſoient huiler * & froter par des onctions & des frictions propres à commu-

* *Les Officiers, employés à ce miniſtére, s'appelloient* Aliptæ.

[a] Nempe enim & Athletæ ſegregantur ad ſtrictiorem diſciplinam, ut roborificandō vacent; continentur à luxuria, à cibis lætioribus, à potu jucundiore: coguntur, cruciantur, fatigantur. *Tertull. ad Martyr.*

§. I. *Des Athlétes.*

Le nom d'*Athlétes* eſt dérivé du mot grec ἆθλος, qui ſignifie *travail, combat.* On donnoit ce nom à ceux qui s'exerçoient à deſſein de pouvoir diſputer les prix dans les Jeux publics. L'art qui les formoit à ces combats, s'appelloit *Gymnaſtique*, à cauſe de la nudité des Athlétes.

Ceux que l'on deſtinoit à la profeſſion d'Athléte, fréquentoient, dès leur plus tendre jeuneſſe, les Gymnaſes ou Paleſtres, qui étoient des eſpéces d'Académies, entretenues pour cela aux dépens du public. Là ces jeunes gens étoient ſous la direction de différens Maîtres, qui emploioient les moiens les plus efficaces pour leur endurcir le corps aux fatigues des Jeux publics, & pour les former aux combats. Leur régime de vie étoit très-dur & très-auſtére. Ils n'étoient nourris, dans les premiers tems, que de figues ſéches, de noix, de fromage mou, & d'un pain groſſier & peſant, μάζα. Le vin leur étoit abſolument interdit, & la continence commandée, ce qu'Horace exprime ainſi :

Art. poet. verſ. 412.

Qui ſtudet optatam curſu contingere metam,
Multa tulit fecitque puer, ſudavit & alſit,
Abſtinuit venere & vino.

tas roi de Macédoine, ſe préſenta pour y diſputer le prix, ſes concurrens, ſans aucun reſpect pour la dignité roiale, s'oppoſérent d'abord à ſa réception, le regardant comme Macédonien, & par conſéquent comme barbare & comme étranger à leur égard; en ſorte qu'il ne put ſe faire agréer de ceux qui préſidoient à ces Jeux, qu'après avoir prouvé en bonne forme que ſa maiſon étoit originaire d'Argos.

On appelloit *Agonothétes*, *Athlothétes*, *Hellanodiques*, ceux qui préſidoient aux Jeux. Ils écrivoient ſur un Regître le nom & le pays des Athlétes qui s'enrolloient pour ainſi dire, & à l'ouverture des Jeux, un Héraut proclamoit publiquement ces noms. On leur faiſoit préter ſerment qu'ils obſerveroient très-religieuſement toutes les loix preſcrites dans chaque ſorte de combat, & qu'ils ne feroient rien, ni directement ni indirectement, contre l'ordre & la police établie dans les Jeux. La fraude, l'artifice, & la violence outrée, étoient abſolument interdits aux combattans; & la maxime ſi généralement reçue ailleurs, qu'il importe peu qu'on vainque ſon ennemi par tromperie ou par courage, étoit bannie de ces combats. On ne doit pas confondre ici l'adreſſe d'un Athléte rompu dans toutes les ſoupleſſes

Dolus, an virtus, quis in hoſte requirat?

de ſon art, qui ſait eſquiver à propos, qui donne ſubtilement le change à ſon adverſaire, & qui profite des moindres avantages, avec la lâche ſupercherie d'un autre, qui, ſans nul égard pour les loix preſcrites, emploie les moiens les plus injuſtes pour vaincre ſon concurrent. Le ſort régloit les rangs de ceux qui, dans chaque eſpéce de combat, devoient diſputer le prix.

Il eſt tems de mettre nos Athlétes aux mains, & de parcourir les différentes ſortes de combats où ils s'exerçoient.

§. II. *De la Lutte.*

LA LUTTE eſt un des plus anciens exercices dont nous aions connoiſſance, puiſqu'elle étoit pratiquée dès le tems des Patriarches; témoin la lutte de l'Ange contre Jacob, qui ſoutint ſi vigoureuſement l'attaque de l'Ange, que celui-ci, ſentant bien qu'il ne pouvoit terraſſer un ſi rude Athléte, fut réduit à le rendre boiteux, en lui touchant le nerf de la cuiſſe, lequel ſe deſſécha auſſitôt. *Gen.* 32. 24.

La lutte chez les Grecs, de même que chez les autres peuples, s'exerçoit dans les commencemens avec plus de ſimplicité, moins d'art, & d'une maniére plus naturelle, où la peſanteur du corps & la force des muſcles avoient plus de part que la ruſe. Théſée y joignit une adreſſe

plus étudiée, plus réguliére, plus
née, plus méthodique; & il fut le
mier qui établit des écoles public
appellées *Paleſtres*, où des maîtres
ſeignoient aux jeunes gens.

Les Lutteurs, avant que de cor
tre, ſe faiſoient frotter rudeme
corps, & ſe faiſoient oindre d'hui
qui contribuoit à donner de la fo
de la ſoupleſſe aux membres. I
comme ces onctions, en rendant l
des Lutteurs trop gliſſant, leur ô
la facilité de ſe colleter & de ſe pr
au corps avec ſuccès, ils remédio
cet inconvénient, tantôt en ſe r
ſur la pouſſiére de la Paleſtre, tan
ſe couvrant réciproquement d'un
très-fin, réſervé pour cet uſage d
Xiſtes, c'eſt-à-dire, dans les por
des Gymnaſes.

Les Lutteurs, ainſi préparés, c
noient aux mains. On les apparioi
à deux, & il ſe faiſoit quelquefo
ſieurs luttes en même tems. Le bu
l'on ſe propoſoit dans cette ſorte d
où l'on combattoit de pié ferme
de renverſer ſon adverſaire, & de
raſſer. Pour cela ils emploioient la
& la ruſe: ce qui ſe réduiſoit à s'e
gner réciproquement les bras, à
en avant, à ſe pouſſer & à ſe ren
en arriére, à ſe donner des conto

& s'entrelacer les membres, à ſe prendre au collet & à ſe ſerrer la gorge juſqu'à s'ôter la reſpiration, à s'embraſſer étroitement & ſe ſecouer, à ſe plier obliquement & ſur les côtés, à ſe prendre au corps & s'élever en l'air, à ſe heurter du front comme des béliers, & à ſe tordre le cou. Parmi les tours de ſoupleſſe & les ruſes ordinaires aux Lutteurs, c'étoit un avantage conſidérable de ſe rendre maître des jambes de ſon antagoniſte, ce que nous appellons *ſupplanter*, *donner le croc en jambes*. C'eſt ce qui a fait dire à Plaute dans ſon *Pſeudolus*, en parlant du vin: [a] *C'eſt un dangereux Lutteur, il s'attaque d'abord aux piés.* Le terme grec ὑποσκελίζειν & περιβάλλειν, & le terme latin *ſupplantare*, ſemblent marquer qu'une de ces ruſes étoit de prendre, en s'abaiſſant, l'adverſaire ſous la plante des piés, & en l'élevant de le renverſer.

Telle étoit la Lutte, dans laquelle les Athlétes combattoient debout, & qui ſe terminoit par la chute ou le renverſement de l'un des deux combattans. Mais, lorſqu'il arrivoit que l'Athléte terraſſé entraînoit dans ſa chute ſon antagoniſte, ſoit par adreſſe, ſoit autrement, le combat recommençoit de nouveau, & ils luttoient couchés ſur le ſable, ſe

a Captat pedes primùm, luctator doloſus eſt.

roulant l'un ſur l'autre, & s'entr
çant en mille façons, juſqu'à ce que
des deux, gagnant le deſſus, contrai
ſon adverſaire à demander quartier
ſe confeſſer vaincu. Il y avoit une t
ſiéme eſpéce de Lutte, nommée A
χ·ιριομὸς, parce que les Athlétes n'y
ploioient que l'extrémité de leurs m
ſans ſe prendre au corps comme
les deux autres eſpéces, & cet exer
ſervoit comme de prélude à la vérit
lutte. Il conſiſtoit à ſe croiſer les d
en ſe les ſerrant fortement; à ſe pou
en joignant les paumes des mains;
tordre les doits, les poignets, & le
tres jointures des bras, ſans ſeco
ces divers efforts par le ſecours d'a
autre membre; & la victoire demet
à celui qui obligeoit ſon concurre
demander quartier.

Il faloit combattre trois fois de ſi
& terraſſer au moins deux fois ſon a
goniſte, pour être jugé digne de la pa

Iliad. l. 23. v. 708. &c. On trouve dans Homére une deſ
tion de la Lutte d'Ajax & d'Ulyſſe;
Ovid. Metamorph. lib. 9. v. 31. &c. Ovide, de celle d'Hercule & d'A
loüs; dans Lucain, de celle d'Her
Pharſal. lib. 4. v. 612. & d'Antée; dans la Thébaïde de St
L. 6. v. 847. la lutte de Tydée & d'Agyllée.

Les Athlétes qui ont acquis che
Grecs le plus de réputation à la lu
ſont Milon de Crotone, dont j'ai ra

té ailleurs l'hiſtoire avec quelque étendue, & Polydamas. Ce dernier, ſeul & ſans armes, tua ſur le mont Olympe un lion des plus furieux, ſe propoſant en cela Hercule pour modéle. Une autre fois aiant ſaiſi un taureau par l'un des piés de derriére, cet animal ne put échaper qu'en laiſſant la corne de ſon pié dans la main de cet Athléte. Lorſqu'il retenoit un chariot par derriére, le cocher fouettoit inutilement ſes chevaux pour les faire avancer. Darius Nothus, roi de Perſe, ſur le bruit de cette force prodigieuſe de Polydamas, le voulut voir, & le fit venir à Suſe. On lui mit en tête trois ſoldats de la garde du Prince, de ceux que les Perſes appelloient *immortels*, & qui paſſoient pour les plus aguerris. Notre Athléte ſe battit contre eux trois, & les tua. *Pauſan. lib. 6. pag. 353.*

§. III. *Du Pugilat.*

Le Pugilat eſt un combat à coups de poing, d'où il tire ſon nom. Les combattans couvroient leurs poings d'armes offenſives, appellées *Ceſtes*; & leur tête, d'une eſpéce de calotte, deſtinée à garantir ſur-tout les temples & les oreilles, comme les parties les plus expoſées aux coups, & à en amortir la violence. Les Ceſtes étoient des eſpéces de gantelets & de mitaines, compoſés de pluſieurs

courroies ou bandes de cuir, qu'on fortifioit par des plaques de cuivre, de fer, ou de plomb. Ils ſervoient à affermir les mains de l'Athléte, & à rendre les coups plus violens.

Quelquefois les Athlétes en venoient d'abord aux gourmades, & ſe chargeoient rudement dès l'entrée du Pugilat. Quelquefois ils paſſoient les heures entiéres à ſe harceler & à ſe fatiguer mutuellement par l'extenſion continuelle de leurs bras, chacun frapant l'air de ſes poings, & tâchant d'empécher par cette ſorte d'eſcrime les approches de ſon adverſaire. Lorſqu'ils ſe battoient à outrance, ils en vouloient ſur-tout à la tête & au viſage; c'étoient auſſi ces parties qu'ils prenoient le plus de ſoin de garantir, ſoit en ſe dérobant aux coups, ſoit en les parant. Quand un Athléte venoit de toute l'impétuoſité & de toute la roideur de ſon corps ſe jetter contre ſon adverſaire pour le fraper, il y avoit une adreſſe merveilleuſe à eſquiver le coup par un promt & léger détour, qui faiſoit tomber l'Athléte imprudent par terre, & lui enlevoit la victoire.

Quelque acharnés que fuſſent les combattans l'un contre l'autre, l'épuiſement où les jettoit une trop longue réſiſtance les réduiſoit ſouvent à la néceſſité de prendre quelque tréve. Ils ſuſpendoient

jusqu'à ce que l'un des deux,
tomber ſes bras de foibleſſe &
illance, fît connoitre qu'il ſuc-
it à la douleur ou à l'extrême
e, & qu'il demandoit quartier,
étoit s'avouer vaincu.

e les combats gymniques, le Pu-
oit un des plus rudes & des plus
ux, puiſqu'outre le danger d'y être
és, les Athlétes y couroient riſque
e. Quelquefois on les voioit tom-
rts ou mourans ſur l'aréne. Cela
us rare & n'arrivoit que lorſque
eu s'opiniâtroit trop lontems à ne
ouer ſa défaite: mais d'ordinaire
oient du combat le viſage telle-
éfiguré, qu'ils en étoient preſque
noiſſables, remportant avec eux
es marques de leur vigoureuſe ré-
e, telles que des boſſes & des
ions ſur le viſage, un œil hors de

Dioſcor. Idyl. 22. Argonautic. lib. 2. Æneid. lib. 5. Thebaïd. lib. 6. Argonaut. lib. 4.

gilat. Dans Homére, celui d'Epée & d'Euryale : dans Théocrite, celui de Pollux & d'Amycus : dans Apollonius de Rhodes, le même Pugilat de Pollux & d'Amycus : dans Virgile, celui de Darès & d'Entellus : dans Stace & dans Valerius Flaccus, de pluſieurs combattans.

§. IV. *Du Pancrace.*

πάγκρατον.

Le Pancrace étoit ainſi appellé de deux mots grecs, qui marquent que, pour y réuſſir, toute la force du corps y étoit néceſſaire. Il étoit compoſé de la lutte & du pugilat, qui s'y réuniſſoient, le Pancrace empruntant de l'une les ſecouſſes & les contorſions, & apprenant de l'autre l'art de porter des coups avec ſuccès, & de les éviter. Dans la lutte il n'étoit pas permis de jouer des poings, ni dans le pugilat de ſe colleter : mais dans le Pancrace, non-ſeulement on avoit droit d'emploier toutes les ſecouſſes & toutes les ruſes pratiquées dans la lutte ; on pouvoit encore emprunter le ſecours des poings & des piés, même des dents & des ongles, pour vaincre ſon adverſaire.

Pauſan. lib. 8. pag. 520.

Ce combat étoit des plus rudes & des plus dangereux. Un Pancratiaſte aux Jeux Olympiques (il s'appelloit Arrichion ou Arrachion) ſe ſentant près à être ſuffoqué par ſon adverſaire qui l'avoit

l'avoit ſaiſi à la gorge, & dont il avoit attrapé le pié, lui caſſa l'un des orteils, & par l'extrême douleur qu'il lui fit l'obligea de demander quartier, dans l'inſtant qu'Arrichion lui-même expiroit. Les Agonothétes couronnérent Arrichion, & le firent proclamer vainqueur, tout mort qu'il étoit. Philoſtrate nous a laiſſé une deſcription très-vive d'un tableau qui repréſentoit ce combat. *Icon. lib. 2 Imag. 6.*

§. V. *Du Diſque ou Palet.*

Le Disque étoit une ſorte de palet, de figure ronde, fait quelquefois de bois, mais le plus ſouvent de pierre, de plomb, ou d'autre métail, comme le fer & le cuivre. Ceux qui s'exerçoient à ce combat, s'appelloient *Diſcoboles*, c'eſt-à-dire, Jetteurs, Lanceurs de diſque. L'épithéte de κατωμάδιος, c'eſt-à-dire, *que l'on porte ſur l'épaule*, qu'Homére donne à cet inſtrument, fait aſſez connoitre qu'il étoit d'une telle peſanteur; que les mains ſeules n'auroient pu ſuffire pour le tranſporter d'un lieu à un autre, & qu'il n'y avoit que les épaules qui puſſent ſoutenir pendant quelque tems un pareil fardeau. *Iliad. I. 844. v. 431.*

Le but de cet exercice, comme de preſque tous les autres, étoit de fortifier le corps, & de rendre les hommes plus robuſtes, & plus propres à porter le

poids des armes, & à en faire uſage. A la guerre on étoit ſouvent obligé de porter des fardeaux qui nous paroiſſent aujourd'hui exceſſifs, ſoit en vivres, en faſcines, en palliſſades; ſoit pour l'eſcalade des murs, lorſque pluſieurs aſſiégeans, pour en égaler la hauteur, montoient ſur les épaules les uns des autres.

Les Athlétes, lorſqu'ils vouloient pouſſer le Diſque, prenoient la poſture la plus propre à favoriſer cette impulſion; c'eſt-à-dire, qu'ils avançoient un de leurs piés, ſur lequel ils courboient tout le corps. Enſuite, balançant le bras chargé du Diſque, ils lui faiſoient faire pluſieurs tours preſque horiſontalement, pour le chaſſer avec plus de force: après quoi ils le pouſſoient de la main, du bras, &, pour ainſi dire, de tout le corps, qui ſuivoit en quelque ſorte la même impreſſion. La victoire étoit pour celui qui avoit pouſſé ſon diſque plus loin que tous les autres.

Les peintres & les ſculpteurs les plus fameux de l'antiquité, en s'étudiant à repréſenter au naturel l'attitude des Diſcoboles, ont laiſſé à la poſtérité divers chefs-d'œuvres de leur art. Quintilien vante extrêmement une ſtatue de ce genre, que le célébre Myron avoit travaillée avec un ſoin infini, [a] *Qu'y a-t-il*

a Quid tam diſtortum ille diſcobolos Myronis & elaboratum, quàm eſt. *Quinctil. lib. 2. cap. 13.*

de plus travaillé, dit-il, *& qui exprime mieux les contorſions d'un Athléte s'exerçant à lancer le palet, que le diſcobole de Myron ?*

§. VI. *Du Pentathle.*

LES GRECS donnoient ce nom à l'aſſemblage de cinq ſortes d'exercices agoniſtiques. L'opinion la plus commune ſur les exercices qui compoſoient le *Pentathle*, y met la Lutte, la Courſe, le Saut, l'exercice du Diſque, & celui du Javelot. On croit que cette ſorte de combat ſe décidoit en un ſeul jour, & quelquefois même en une ſeule matinée; & que pour en mériter le prix qui étoit unique, il faloit être vainqueur à tous ces divers exercices.

Les deux exercices du *Saut* & du *Javelot*, dont le premier conſiſtoit à ſauter légérement par deſſus un certain eſpace plus ou moins long, & l'autre à lancer le javelot à une certaine diſtance & dans un endroit marqué : ces deux exercices, dis-je, contribuoient à perfectionner le ſoldat, & à lui donner de l'agilité dans le combat, & de l'adreſſe pour lancer le javelot & les traits.

§. VII. *De la Courſe.*

ENTRE les différens exercices que cultivoient avec tant de ſoin les Athlétes

extrémité de la lice d'où l'on étoit parti.

Il y avoit trois ſortes de courſes : la courſe des chars, la courſe à cheval, la courſe à pié. Je commencerai par la derniére, comme la plus ſimple, la plus naturelle, & la plus ancienne.

1. *De la courſe à pié.*

Les Coureurs ſe rangeoient tous ſur une même ligne, en quelque nombre qu'ils fuſſent, après avoir tiré au ſort la place qu'ils y devoient occuper. En [a] attendant le ſignal pour partir, ils préludoient, pour ainſi dire, par divers mouvemens qui réveilloient leur ſoupleſſe & leur légéreté : ils ſe tenoient en haleine par de petits ſauts & par de petites excurſions, qui étoient comme autant d'eſſais de l'agilité & de la viteſſe de leurs jambes. Le ſignal étant donné, on les voioit voler vers le but avec une rapidité que l'œil avoit peine à ſuivre, & qui devoit ſeule décider de la victoire. Car les loix agoniſtiques leur défendoient, ſous des peines infamantes, de ſe la procurer par aucun mauvais moien.

Dans la ſimple courſe du ſtade, il ne

[a] Tunc ritè citatos
Explorant acuuntque gradus, variaſque per artes
Inſtimulant docto languentia membra tumultu.
Poplite nunc flexo ſidunt, nunc lubrica forti
Pectora collidunt plauſu, nunc ignea tollunt
Crura, brevemque fugam nec opino fine reponunt.
Statius, Thebaid. lib. 6. v. 587. &c.

s'agiſſoit que de parcourir une ſeule fois l'étendue de cette carriére, à l'extrémité de laquelle le prix attendoit le vainqueur, c'eſt à-dire, celui qui étoit arrivé le premier. Dans la courſe nommée Δίαυλος, les Athlétes parcouroient deux fois la longueur du ſtade; c'eſt-à-dire, qu'après avoir atteint le but, ils revenoient à la barriére. Enfin il y avoit une troiſiéme ſorte de courſe, appellée Δόλιχος, qui étoit la plus longue de toutes, comme ſon nom le marque, & qui étoit compoſée de pluſieurs *Diaules*. On parcouroit quelquefois vingt-quatre ſtades par diverſes allées & venues, en tournant douze fois autour de la borne qui ſervoit de but.

Il y a eu dans l'antiquité, tant chez les Grecs, que chez les Romains, des coureurs qui ſe ſont rendus célébres par leur viteſſe. On admiroit, dit Pline, comme quelque choſe de merveilleux, que Phidippide eût parcouru en deux jours les 1140 ſtades qu'il y a d'Athénes à Lacédémone, juſqu'à ce que l'on vit Anyſtis de cette derniére ville, & Philonide coureur d'Alexandre le Grand, faire en un jour 1200 ſtades en allant de Sicyone à Elis. On appelloit ces coureurs ἡμεροδρόμους, comme on le voit dans l'endroit où Hérodote parle de Phidippide. Sous le conſulat de Fonteius & de Vipſanus du

Plin. lib. 7. cap. 20.

57 lieues.

60 lieues.

Herod. lib. 6. cap. 106.

tems de Néron, un enfant de neuf ans
30 lieues. fit 75000 pas en courant depuis midi juſqu'au ſoir. Pline ajoute que l'on voioit de ſon tems certains coureurs parcourir
Plus de 53 lieues. dans le Cirque l'eſpace de 160000 pas. L'admiration d'une viteſſe ſi prodigieuſe
Val. Max. lib. 5. cap. 5. augmentera (continue-t-il) ſi l'on fait réflexion, que lorſque Tibére ſe rendit en Germanie auprès de ſon frere Druſus malade à l'extrémité, il ne put y arriver qu'au bout de vingt-quatre heures,
67 lieues. quoique le trajet ne fût que de 200000
* *Il n'avoit avec lui qu'un guide & un Officier.* pas, & qu'il courût à trois * chaiſes de poſte avec une extrême diligence.

2. *De la Courſe à cheval.*

LA COURSE ſimple du cheval monté par un cavalier étoit moins célébre chez les Anciens, mais ne laiſſoit pas d'être recherchée par les perſonnes les plus conſidérables, & par les Rois mêmes, & de leur procurer une grande gloire lorſqu'ils étoient vainqueurs. La premiére Ode de Pindare célébre une pareille victoire remportée par Hiéron roi de Syracuſe, à qui le Poéte donne pour titre Κέλης, c'eſt-à-dire *Vainqueur à la courſe équeſtre.* C'eſt le nom qu'on donne aux chevaux montés ſeulement par un cavalier, κ' ἄντες. Quelquefois le cavalier menoit en courant un autre cheval par la bride. On appelloit ces che-

as encore l'uſage des étriers. Ces
ux étoient ſans ſelle, ce qui ren-
ncore le ſaut plus difficile. Il a ſe
oit auſſi dans les troupes Africai-
ces cavaliers appellés *deſultores*,
utoient d'un cheval ſur un autre
la néceſſité le requéroit, c'étoient
irement des Numides.

De la Courſe des Chariots.

CETTE SORTE de courſe étoit de tous
rcices & de tous les combats des
nciens le plus renommé, & celui
iſoit le plus d'honneur. Il ne pa-
pas étonnant que cela fût ainſi, ſi
n conſidére l'origine. On voit clai-
it qu'elle venoit de la coutume
nte des Princes, des Héros, & des
rands hommes, de combattre à la
: de deſſus les chariots : la lecture
d'Homére en fournit une infinité
nples. Cette coutume ſuppoſée,

on ſent bien qu'il convenoit à ces Héros d'avoir des cochers extrêmement habiles pour conduire leurs chars, puiſque c'étoit de cette habileté principalement que dépendoit la victoire: auſſi ne confioit-on ce ſoin anciennement qu'à des perſonnes de la premiére conſidération. De là naiſſoit une louable émulation d'y exceller par deſſus les autres, & une ſorte de néceſſité de s'y exercer beaucoup, pour y réuſſir. La nobleſſe des perſonnes qui ſe ſervoient de chars, annoblit, comme il arrive toujours, l'exercice qui leur étoit particulier. Les autres exercices étoient propres ou aux ſimples ſoldats, comme la lutte & la courſe à pié, ou aux ſimples cavaliers, comme la courſe à cheval: au lieu que l'uſage des chars dans les batailles avoit toujours été réſervé aux Princes & aux Généraux d'armée.

Tous ceux donc qui ſe préſentoient aux Jeux Olympiques pour la courſe des chariots, étoient des perſonnes conſidérables, ou par leurs richeſſes, ou par leur naiſſance, ou par leurs emplois & leurs grandes actions. Les Rois mêmes aſpiroient à cette gloire avec beaucoup d'empreſſement, perſuadés que le titre de Vainqueur dans ces combats ne le cédoit guére à celui de conquérant, & que la palme Olympique rehauſſoit de beau-

coup l'éclat du ſceptre & du diadême. Les Odes de Pindare nous marquent que c'eſt ainſi que penſoient Gélon & Hiéron rois de Syracuſe. Denys, qui y régna lontems après, porta encore plus loin qu'eux cette ambition. Philippe, roi de Macédoine, faiſoit graver ſur ſes monnoies ces ſortes de victoires, & il en paroiſſoit auſſi flaté que de celles qu'il remportoit ſur les ennemis de l'Etat. Tout le monde ſait la réponſe d'Alexandre le Grand à ce ſujet. Comme ſes amis lui demandoient un jour s'il ne ſe préſenteroit pas à ces Jeux pour y diſputer le prix de la courſe : *Oui*, dit-il, *ſi j'y trouve des Rois pour antagoniſtes.* Ce qui montre qu'il n'auroit pas dédaigné ces combats, s'il avoit trouvé des rivaux dignes de lui. *Plut. in Alex. p. 661.*

Les chars étoient attelés le plus ordinairement de deux ou de quatre chevaux rangés de front : *biga*, *quadriga*. Quelquefois on mettoit des mules à la place des chevaux, & le char pour lors s'appelloit ἁπήνη. Pindare, dans la cinquiéme Ode du premier livre, célébre un Pſaumis qui avoit remporté une triple victoire, ſavoir dans la courſe d'un char attelé de quatre chevaux, τετρίππῳ ; dans la courſe d'un char attelé de mules, ἁπήνῃ ; & dans la courſe ſimple du cheval, κέλητι. C'eſt ce que porte le titre de cette Ode.

Ces chars, à un certain ſignal, partoient tous enſemble du lieu qu'on appelloit *carceres*. Le ſort avoit réglé leur place, ce qui n'étoit pas indifférent pour la victoire, parce que devant tourner autour d'une borne, celui qui avoit la gauche en étoit plus près que ceux qui étoient à la droite, & qui par conſéquent avoient un plus grand cercle à parcourir. Il paroit par pluſieurs endroits de Pindare, & ſur tout par celui de Sophocle que je citerai bientôt, que l'on faiſoit douze fois le tour du ſtade. Celui qui avoit plus tôt achevé le douziéme tour, étoit le vainqueur. Le grand art étoit de prendre le point le plus propre pour tourner autour de la borne. Car, ſi le conducteur du char s'en approchoit trop, il couroit riſque de s'y briſer: & s'il s'en éloignoit trop auſſi, ſon antagoniſte le plus voiſin pouvoit le couper, & prendre le devant.

On ſent bien que ces courſes de chariots ne ſe faiſoient pas ſans quelque danger. Car, [a] comme le mouvement des roues étoit fort rapide, & qu'il faloit friſer le but en tournant, pour peu que l'on manquât à prendre le tour, le chariot étoit mis en piéces, & celui qui le conduiſoit pouvoit être dangereuſement bleſſé, comme on en voit un exemple

a Metaque fervidis Evitata rotis. *Horat. Od.* 1.

dans l'Electre de Sophocle, qui fait une admirable deſcription d'une courſe de chariots où dix perſonnes combattoient enſemble. Le faux Oreſte, au douziéme & dernier tour qui devoit décider de la victoire, n'aiant plus qu'un antagoniſte à vaincre parce que tous les autres avoient été mis hors de combat, eut le malheur de briſer une de ſes roues contre la borne, & étant tombé du char embarraſſé dans les rênes des chevaux, ils le traînérent avec violence, & le mirent en piéces. Mais cela arrivoit fort rarement. C'eſt pour éviter ce danger que Neſtor donne les avis ſuivans à ſon fils Antiloque, qui alloit diſputer le prix de la courſe des chars. » Fais, mon cher fils, » lui dit-il, approcher de la borne tes » chevaux le plus près qu'il te ſera poſ- » ſible. Pour cet effet, toujours penché » ſur ton char, gagne la gauche de tes » rivaux, & en animant ton cheval qui » eſt hors de la main, lâche-lui les rê- » nes, pendant que le cheval qui eſt ſous » la main doublera la borne de ſi près, » qu'il ſemblera que le moieu de la roue » l'aura raſée : mais prens bien garde de » ne pas donner dans la pierre, de peur » de bleſſer tes chevaux, & de mettre » ton char en piéces.

Hom. Iliad. l. 23. v. 334-341.

Le char d'Antiloque n'étoit attelé que de deux chevaux.

Le P. de Montfaucon propoſe une difficulté qui lui paroit fort conſidéra-

ble, ſur l'arrangement de ceux qui diſputoient enſemble le prix à la courſe des chars. Ils partoient tous à la vérité de la même ligne & en même tems, & en cela l'avantage étoit égal. Mais celui à qui le ſort avoit aſſigné la premiére place, étant plus près du but, quand il arrivoit au bout de la carriére, & n'aiant qu'un petit demi-cercle à décrire pour tourner autour de la borne, avoit moins de chemin à faire que le ſecond, le troiſiéme, le quatriéme, ſur-tout lorſque les chariots étoient attelés de quatre chevaux, ce qui laiſſoit un long eſpace entre le premier & les autres, & les obligeoit à décrire autour de la borne un demi-cercle beaucoup plus long. Cet avantage réitéré douze fois, ce qui arrivoit en effet ſi l'on ſuppoſe qu'il falût parcourir douze fois toute l'étendue du ſtade, donnoit au premier une ſupériorité qui ſembloit devoir lui aſſurer infailliblement la victoire ſur tous ſes concurrens. Il me ſemble que la viteſſe des chevaux, jointe à l'habileté du conducteur, pouvoit réparer ce dommage en devançant le premier, & en prenant ſa place, ſinon dans le premier tour, du moins dans ceux qui ſuivoient. Car il ne faut pas croire que dans la ſuite de la courſe les combattans gardaſſent toujours le même rang dans lequel ils

étoient partis. Cet ordre changeoit ſouvent pluſieurs fois dans un aſſez court intervalle de tems, & c'étoient ces variétés & ces viciſſitudes qui faiſoient tout le plaiſir du ſpectateur.

Il n'étoit pas néceſſaire que ceux qui aſpiroient à la victoire entraſſent dans la lice, & conduiſiſſent eux-mêmes le char. Il ſuffiſoit qu'ils fuſſent préſens au ſpectacle, ou même qu'ils envoiaſſent les chevaux deſtinés à mener le char: mais dans l'un & dans l'autre cas il faloit d'abord faire inſcrire ſur les regîtres les noms de ceux pour qui les chevaux devoient combattre, ſoit dans la courſe des chars, ſoit dans la ſimple courſe à cheval.

Dans le tems que Philippe venoit de prendre la ville de Potidée, on dit qu'il lui arriva en même tems trois couriers: dont le premier lui apprit que les Illyriens avoient été défaits dans une grande bataille par ſon lieutenant Parménion; le ſecond, qu'il avoit remporté le prix de la courſe des chevaux de ſelle aux Jeux Olympiques; & le troiſiéme, que la Reine étoit accouchée d'un fils. Plutarque ſemble inſinuer que Philippe fut également touché de ces trois nouvelles. *Plut. in Alex. p. 66*

Hiéron envoia à Olympie des chevaux pour y diſputer le prix, & y fit dreſſer pour eux un pavillon ſuperbe. C'eſt dans cette occaſion que Thémiſto- *Plut. in Timoſt. p. 12.*

cle fit un diſcours aux Grecs pour leur perſuader qu'il faloit enlever ce pavillon du Tyran qui avoit refuſé de ſecourir les Grecs contre l'ennemi commun, & empécher ſes chevaux de courir avec les autres. On n'eut pas d'égard apparemment à la remontrance de Thémiſtocle; & nous voions dans une ode de Pindare compoſée à ſon honneur, qu'il remporta le prix dans la courſe équeſtre.

Plut. in Alcib. pag. 196. Perſonne n'a jamais porté ſi loin qu'Alcibiade l'ambition de briller dans les Jeux publics de la Gréce, où il ſe diſtingua d'une maniére éclatante par la quantité de chevaux qu'il nourriſſoit pour les courſes, & par le grand nombre de ſes chars. Car il n'y a jamais eu de particulier, ni de Roi même, qui ait envoié comme lui ſept chars en même tems aux Jeux Olympiques. Il y remporta le premier, le ſecond, & le troiſiéme prix, honneur que perſonne n'avoit jamais eu avant lui. Le fameux poéte Euripide célébra ſes victoires par une ode dont Plutarque nous a conſervé un fragment. Ce vainqueur, après avoir fait des ſacrifices ſomptueux à Jupiter, donna un repas magnifique à ce nombre innombrable de peuple qui avoit aſſiſté aux Jeux. On a de la peine à comprendre comment les richeſſes d'un particulier pouvoient ſuffire à une dépenſe ſi énorme. Mais An-

ène, disciple de Socrate, qui rendoit
oignage de ce qu'il voioit, nous ap-
d que plusieurs villes des Alliés four-
ient à Alcibiade comme à l'envi
ce qui étoit nécessaire pour soutenir
i incroiable magnificence; équipa-
chevaux, tentes, victimes, viandes
lus exquises, vins les plus délicats,
mot tout ce qu'il faloit pour sa ta-
e pour son train. Le passage est re-
quable, car cet Auteur assure que
ne se fit pas seulement lorsqu'Alci-
e alla aux Jeux Olympiques, mais
ites les expéditions de guerre, & à
les voiages qu'il faisoit. » Toutes les
s, dit-il, qu'Alcibiade alloit en voia-
, il se servoit de quatre villes des Al-
s comme de ses servantes. Ephése
fournissoit les tentes aussi magnifi-
es que celles des Perses; Chio nour-
soit ses chevaux; Cyzique donnoit
victimes & la viande pour sa table;
Lesbos le vin, avec toutes les autres
oses nécessaires pour sa maison.

ne dois pas omettre ici, en parlant
eux Olympiques, que les Dames
nt admises à y disputer la couronne
bien que les hommes, & que plu-
s d'entr'elles y remportérent le prix.
sca, sœur d'Agésilas roi de Lacé- *Pausan lib.*
one, fut la premiére qui ouvrit cette *3. pag. 172.*
elle carriére de gloire aux person-

nes de ſon ſexe, & elle fut proclamée victorieuſe dans la courſe des chars attelés de quatre chevaux. Cette victoire qui juſques-là n'avoit point eu d'exemple, ne manqua pas d'être célébrée avec tout l'éclat poſſible. On érigea dans Sparte un monument ſuperbe à l'honneur de Cyniſca, & les Lacédémoniens, peu ſenſibles d'ailleurs aux graces de la poéſie, chargérent un poéte de tranſmettre à la poſtérité ce nouveau triomphe, & d'en éterniſer la mémoire par une inſcription en vers. Elle-même conſacra dans le temple de Delphes un char d'airain attelé de quatre chevaux, où étoit auſſi repréſenté le cocher qui les conduiſoit, preuve certaine qu'elle n'avoit pas conduit elle-même le char. On y ajouta dans la ſuite le tableau de Cyniſca peint de la main du fameux Apelle, & l'on orna le tout de pluſieurs inſcriptions en l'honneur de la noble & courageuſe Spartaine.

Pag. 172. *Pag.* 188. *Id. lib.* 5. *pag.* 309. *Id. lib.* 6. *pag.* 344.

§. VIII. *Honneurs & récompenſes accordés aux vainqueurs.*

CES HONNEURS & ces récompenſes étoient de plus d'une eſpéce. Les acclamations, dont les ſpectateurs honoroient la victoire des Athlétes, étoient comme le prélude des prix qui leur étoient deſtinés. Ces prix étoient différentes couronnes, ſelon la différence

des lieux où ſe célébroient ces combats, d'olivier ſauvage, de pin, d'ache, de laurier; & cette diſtribution a fort varié ſelon les ſiécles. Ces différentes couronnes étoient toujours accompagnées de palmes, que les vainqueurs portoient de la main droite. Cet uſage, ſelon Plutarque, venoit peut-être de la propriété qu'a le palmier de ſe redreſſer avec d'autant plus de force, qu'on a fait plus d'effort pour le courber; ce qui eſt un ſymbole de la vigueur & de la réſiſtance d'un Athléte qui a mérité le prix. Comme il pouvoit remporter plus d'une victoire dans les mêmes Jeux, & quelquefois dans un même jour, il pouvoit auſſi y gagner pluſieurs prix, & y recevoir plus d'une couronne & plus d'une palme. *Sympoſ. l. 8. queſt. 4.*

Quand le vainqueur avoit reçu la couronne & la palme, un Héraut, précédé d'un Trompette, le conduiſoit dans tout le ſtade, & proclamoit à haute voix le nom & le pays de celui qu'il faiſoit comme paſſer en revûe devant le peuple, qui redoubloit alors ſes acclamations & ſes applaudiſſemens.

Quand il retournoit dans ſa patrie, tous ſes citoiens alloient au-devant de lui. Revétu des marques de ſa victoire, & monté ſur un char à quatre chevaux, il entroit dans la ville, non par la porte,

mais par une bréche que l'on faiſoit exprès à la muraille. On portoit des flambeaux devant lui, & il étoit ſuivi d'un nombreux cortége qui honoroit cette pompe.

La cérémonie du triomphe athlétique ſe terminoit preſque toujours par quelques feſtins, ſoit aux dépens du public pour les vainqueurs & leurs parens ou amis, ſoit aux dépens des particuliers, qui régaloient non ſeulement leurs parens & leurs amis, mais ſouvent une partie des ſpectateurs. Alcibiade, après s'être acquiré des ſacrifices dûs à Jupiter Olympien, ce qui étoit toujours le premier ſoin du vainqueur, traita toute l'aſſemblée. Léophron en uſa de même, au raport d'Athénée, qui ajoute qu'Empédocle d'Agrigente aiant vaincu aux mêmes Jeux, & ne pouvant, comme Pythagoricien, régaler le peuple ni en viande, ni en poiſſon, il fit faire un bœuf avec une pâte compoſée de myrrhe, d'encens, & de toutes ſortes d'aromates, & le diſtribua par morceaux à tous ceux qui ſe préſentérent.

Plut in Alcib. pag. 196.

Lib 1. p. 3.

Un des plus honorables priviléges qu'on accordoit aux Athlétes vainqueurs, étoit le droit de preſſéance dans les Jeux publics. A Sparte, le Roi les prenoit ordinairement dans les expéditions militaires pour combattre au-

près de ſa perſonne, & pour le garder, ce qui étoit regardé avec raiſon comme un grand honneur. Un autre privilége, où l'utile ſe trouvoit joint à l'honorable, c'étoit celui d'être nourris le reſte de leurs jours aux dépens de leur patrie. Afin que cette dépenſe ne devînt point trop à charge à l'Etat, Solon réduiſit la penſion d'un Athléte vainqueur aux Jeux Olympiques à cinq cens dragmes, celle d'un vainqueur aux Jeux Iſthmiques à cent, & ainſi des autres à proportion. Le vainqueur & la patrie regardoient moins cette penſion comme un ſecours fourni à l'indigence de l'Athléte, que comme une marque d'honneur & de diſtinction. Ils étoient exemtés auſſi de toute charge & de toute fonction civile.

Diog. Laert. in Solon. p. 37.

250 *livres.*

50 *livres.*

La célébration des Jeux finie, un des premiers ſoins des Magiſtrats qui y préſidoient, étoit d'inſcrire ſur le regître public le nom & le pays des Athlétes qui avoient remporté les prix, & de marquer l'eſpéce de combat d'où chacun d'eux étoit ſorti vainqueur. Celui de la courſe des chariots avoit la préférence ſur tous les autres. Et de là vient que les Hiſtoriens, qui dattoient par les Olympiades, comme Thucydide, Denys d'Halicarnaſſe, Diodore de Sicile, & Pauſanias, déſignoient preſque toujours chaque Olympiade par le nom &

ſur quoi roulent, comme l'on ſait
tes les Odes de Pindare, partag
quatre livres, chacun deſquels p
nom des Jeux où ſe ſont ſigna
Athlétes dont les victoires ſont cél
dans ces poémes. A la vérité le l
pour enrichir ſa matiére, améne ſ
au ſecours de l'Athléte, incapabl
inſpirer ſeul tout l'enthouſiaſme
a beſoin, les dieux, les héros, & le
ces qui ont quelque raport au ſuj
traite, & qui peuvent le ſouteni
l'eſſor où il s'abandonne. Le po
monide, avant Pindare, s'étoit
dans ce genre d'écrire, & méloi
dans ſes piéces les louanges des di
des héros à celles des Athlétes
chantoit les victoires. On racon
propos, qu'un Athléte vainqueur
gilat, (il ſe nommoit Scopas,) aia
marché avec Simonide pour un
ſur cette victoire, le Poéte, ſelon l

Cic. de Orat. lib. 2. n. 352. 353.
Phædr. lib. 2. fab. 24.
Quintil. lib. 11. cap. 2.

nide, ne lui paia cependant que le tiers de la ſomme dont ils étoient convenus, le renvoiant pour le reſte aux Tyndarides qu'il avoit ſi bien célébrés. Il en fut bien paié en effet, s'il en faut croire l'hiſtoire. Car dans le feſtin que donna l'Athléte, comme on étoit à table, un valet vint avertir Simonide que deux hommes couverts de pouſſiére, & tout trempés de ſueur, étoient à la porte qui le demandoient avec empreſſement. A peine avoit-il mis le pié hors de la chambre pour les aller trouver, que le plancher tombant tout à coup accabla de ſes ruines l'Athléte & tous les conviés.

La ſculpture ſe joignoit à la poéſie pour éterniſer le nom des Athlétes. On érigeoit des ſtatues en l'honneur des vainqueurs, ſur-tout des Olympioniques, dans le lieu même où ils avoient été couronnés, & quelquefois auſſi dans celui de leur naiſſance : & c'étoit ordinairement la patrie du vainqueur qui en faiſoit les frais. Parmi ces ſtatues d'Athlétes qui décoroient Olympie, on en trouvoit pluſieurs de jeunes enfans qui avoient remporté le prix aux Jeux Olympiques âgés ſeulement de dix ou douze ans. On élevoit de ces monumens non ſeulement aux Athlétes, mais encore aux chevaux, à la viteſſe deſquels ils étoient redevables de la couronne ago-

Lib. 6. pag. 368. niſtique; & Pauſanias témoigne
ſe fit pour une cavale entre autr
mée *Aura*, dont l'hiſtoire méri
raportée. Phidolas qui la monto
tombé au commencement de la
ſa cavale continua de courir c
elle avoit été conduite. Elle paſ
les autres: au bruit des trompett
faiſoit retentir ſur-tout vers la
courſe pour animer les combat
redoubla de force & de courage
autour de la borne; & comm
avoit ſenti qu'elle remportoit l
re, elle alla ſe préſenter devan
recteurs des Jeux. Les Eléens déc
Phidolas vainqueur, & lui pe
d'ériger un monument pour lui-
pour ſa cavale qui l'avoit ſi bien

§. IX. *Différence de goût entre l & les Romains par raport ſpectacles.*

AVANT que de terminer ce q
de les Combats & les Jeux qui
en ſi grand honneur dans la Gréce
le Lecteur de faire une réflexion
vira à faire connoitre combien, ſu
tiére que je traite, le caractére de
étoit différent de celui des Roma

Le divertiſſement le plus ordi
ceux-ci, & le ſexe naturellement
& compatiſſant y aſſiſtoit en foul

le combat des gladiateurs, & celui des hommes contre les ours & les lions, où le cri des bleſſés & des mourans, & le ſang humain qui couloit de toutes parts, fourniſſoient un agréable ſpectacle à tout un peuple, qui repaiſſoit ſes yeux homicides du cruel plaiſir de voir des hommes s'entretuer de ſang froid, & de faire déchirer par les bêtes féroces, dans le tems des perſécutions, des vieillards, des enfans, des femmes, de tendres vierges, dont l'âge & la foibleſſe excitent ordinairement la compaſſion dans les cœurs les plus durs.

Dans la Gréce, ces combats étoient abſolument inconnus, & ils n'y furent introduits dans quelques villes que depuis que la Gréce fut tombée ſous la domination des Romains. Encore les Athéniens, dont le caractére propre étoit la douceur & l'humanité, ne les admirent jamais dans leur ville; & comme on leur propoſoit d'y établir un combat de gladiateurs, pour ne pas céder en ce point à ceux de Corinthe: *Renverſez donc auparavant*, s'écria un Athénien * du milieu de l'aſſemblée, *renverſez l'autel que nos peres, il y a plus de mille ans, ont érigé à la Miſéricorde.*

Lucian. in vit. Demonact. p. 101.

* *C'étoit Démonax, célébre philoſophe, dont Lucien avoit été diſciple, & qui fleuriſſoit ſous l'Empereur Marc-Aurèle.*

Il faut avouer qu'ici les Grecs l'emportent infiniment ſur les Romains pour la conduite & la ſageſſe : je parle d'une ſageſſe payenne. Les uns & les autres, perſuadés que la multitude, trop dépendante des ſens pour trouver de quoi s'amuſer & ſe délaſſer ſuffiſamment dans ce qui ne touche que l'eſprit, ne pouvoit guére être remuée que par des objets ſenſibles, ſongérent à la divertir par des jeux & des ſpectacles, & par un appareil extérieur capable de fraper les ſens. Chaque nation, dans cet établiſſement, montra & ſuivit ſon penchant & ſon naturel.

Les Romains, nourris dans la guerre & dans les combats, conſervérent toujours malgré la politeſſe dont ils ſe piquoient, quelque choſe de leur ancienne férocité : & c'eſt pour cela que le ſang & le meurtre, dans leurs ſpectacles publics, loin de leur inſpirer de l'horreur, faiſoient leur plus agréable divertiſſement.

La pompe orgueilleuſe des triomphes partoit de la même ſource, & ne marquoit pas moins d'inhumanité. Pour obtenir cet honneur, il faloit prouver qu'on avoit tué huit ou dix mille hommes de compte fait. Ces dépouilles que l'on portoit avec tant d'oſtentation, annonçoient qu'une infinité d'honnêtes familles avoient été réduites à la derniére miſére. Cette troupe innombrable de cap-

tifs, étoient des perſonnes libres peu de jours auparavant, ſouvent pleines d'honneur, de mérite, & de vertu. Ces ſimulacres de villes priſes, apprenoient qu'on avoit pillé, ſaccagé, brulé des villes opulentes, & qu'on en avoit exterminé ou mis aux fers les habitans. Enfin rien n'étoit plus inhumain que de traîner devant le char d'un ſimple citoien de Rome des Princes & des Rois enchaînés, & d'inſulter ainſi publiquement à leur malheur & à leur humiliation.

Les arcs de triomphe érigés ſous les Empereurs, où l'ennemi paroiſſoit les fers aux piés & aux mains, ne pouvoient être auſſi que l'effet d'un orgueil féroce & d'un faſte inhumain, qui vouloit éterniſer la honte & la douleur des nations ſubjuguées.

La joie des Grecs, après la victoire, étoit bien plus modeſte. Ils érigeoient des trophées, mais de bois, c'eſt-à-dire, d'une matiére peu durable, & que le tems avoit bientôt conſumée; & il étoit défendu de les renouveller. La raiſon qu'en apporte Plutarque eſt bien admirable. [a] Après que le tems avoit détruit & aboli les marques de diſſenſion & d'inimitié qui avoient diviſé les peuples, c'eût été,

Plut. in Qu. eſt. Rom. p. 273.

[a] Ὅτι τῷ χρόνῳ τὰ σημεῖα τῆς πρὸς τοὺς πολεμίους διαφορᾶς ἀμαυρῶντος, ἀφαιρεῖται τὸ ἀναλαμβάνειν καὶ καινοποιεῖν ἐπιφθονόν ἐστι καὶ φιλαπεχθήμονι.

dit-il, un acharnement de haine odieux & barbare, que de ſonger à les rétablir de nouveau, pour perpétuer le ſouvenir des anciennes diſcordes, qui ne pouvoient être trop tôt enſevelies dans le ſilence & l'oubli. Et il ajoute que les trophées de pierre & d'airain qu'on ſubſtitua depuis à ceux de bois, ne firent pas d'honneur à ceux qui en introduiſirent la coutume.

Plut. in Lacon. Apophthegm. p. 211. J'aime à voir la douleur peinte ſur le viſage d'Agéſilas après une victoire conſidérable où un grand nombre des ennemis, c'eſt-à-dire, des Grecs, étoient demeurés ſur la place. J'aime à lui entendre prononcer avec des ſoupirs & des ſanglots ces paroles pleines de modération & d'humanité : » O malheureuſe Gréce, » de s'arracher à elle même & de faire » ainſi périr tant de braves citoiens, qui » auroient ſuffi pour vaincre tous les » barbares !

Le même eſprit de modération & d'humanité régnoit dans les ſpectacles des Grecs. Leurs fêtes n'avoient rien de triſte ni d'affligeant. Tout s'y terminoit par la joie, par l'amitié, par la concorde. Car c'étoit là un des grands avantages que la Gréce tiroit de ces Jeux ſolennels & de ces aſſemblées générales. Les Républiques ſéparées par la diſtance des pays & par la diverſité des intérêts, aiant de tems en tems occaſion de ſe voir réunies dans

un même lieu au milieu de la joie & des festins, se lioient plus étroitement ensemble, connoissoient leurs forces, s'animoient contre les barbares & contre les ennemis communs de leur liberté, & se réconcilioient par la médiation de quelque République amie. Le même langage, les mêmes mœurs, les mêmes sacrifices, les mêmes exercices, le même culte, tout cela contribuoit à unir ces petits peuples Grecs en une seule & puissante nation, & à y conserver le même esprit, les mêmes principes, le même zéle pour la liberté, & le même amour des arts & des sciences.

ARTICLE IV.

Des combats d'esprit, des spectacles, & des représentations de Théatre.

J'AI RÉSERVÉ pour la fin une derniére espéce de combats, qui ne dépendoient en aucune sorte de la force, de l'agilité, de l'adresse du corps, & qu'on peut appeller avec raison des combats d'esprit, où les Orateurs, les Historiens, les Poétes faisoient épreuve de leur habileté, & soumettoient leurs productions à la critique & au jugement du Public. L'émulation, dans ces sortes de disputes, étoit d'autant plus vive & d'autant plus allumée, qu'il s'y agissoit d'une victoire qui

pouvoit être regardée comme infiniment préférable à toutes les autres, parce qu'elle touche l'homme de plus près, qu'elle eſt fondée ſur des qualités perſonnelles & intérieures, & qu'elle décide du mérite de l'eſprit & de la capacité, qui ſont des avantages qu'on ambitionne avec le plus de vivacité, & dont on eſt le moins diſpoſé à céder la gloire aux autres.

C'étoit un grand honneur, & en même tems un plaiſir bien ſenſible pour des Ecrivains, avides pour l'ordinaire de louanges & d'applaudiſſemens, d'avoir ſû réunir en leur faveur les ſuffrages d'une aſſemblée auſſi nombreuſe & auſſi choiſie qu'étoit celle des Jeux Olympiques, où ſe trouvoit raſſemblé ce qu'il y avoit de plus beaux génies dans la Gréce, & les plus capables de juger de l'excellence d'un ouvrage. Ce théatre étoit également ouvert à l'hiſtoire, à l'éloquence, à la poéſie.

Lucian. in Herod. pag. 622. Hérodote lut ſon hiſtoire pendant les Jeux Olympiques à toute la Gréce qui y étoit aſſemblée, & on l'écouta avec tant d'applaudiſſement, qu'on donna aux neuf livres qui la compoſent les noms des neuf Muſes; & qu'on crioit par-tout quand il paſſoit, *Voilà celui qui a ſi dignement écrit nos hiſtoires, & célébré les glorieux avantages que nous avons remportés ſur les barbares.*

Toutes les bouches de ceux qui avoient aſſiſté à ces Jeux, furent comme autant de trompettes, qui firent enſuite retentir toute la Gréce du nom & de la gloire de ce célébre Hiſtorien.

Lucien, qui a écrit le fait que je viens de raporter, ajoute, qu'à l'exemple d'Hérodote, pluſieurs Sophiſtes & Rhéteurs allérent à Olympie faire la lecture des harangues qu'ils avoient compoſées, trouvant cette voie la plus courte & la plus ſûre pour ſe faire en peu de tems une grande réputation. Plutarque obſerve que Lyſias, fameux orateur d'Athénes, & contemporain d'Hérodote, récita aux Jeux Olympiques une harangue, dans laquelle il félicitoit les Grecs comme de l'action la plus glorieuſe qu'ils euſſent faite, de ce que s'étant réunis & réconciliés enſemble ils avoient humilié la puiſſance de Denys le Tyran. *Plut. de vit. dec. Orat. p. 836.*

On peut juger de l'empreſſement des Poétes à ſe ſignaler dans ces Jeux ſolennels par celui de ce même Denys. Ce Prince, qui avoit la folle vanité de ſe croire le plus excellent Poéte de ſon tems, avoit chargé des Lecteurs, qui s'appelloient en grec ἀκροασταὶ, d'aller à Olympie faire la lecture de pluſieurs piéces de vers de ſa façon. Quand on commença à prononcer les vers du Poéte Roi, la voix forte & ſonore du Lecteur *Diod. lib. 14. pag. 318.*

fit faire un profond ſilence, & il fut écouté d'abord avec une grande attention, qui diminua toujours à proportion qu'on avançoit, & ſe changea enfin en riſées & en huées, tant les vers parurent pitoiables. Il ſe conſola de cette diſgrace par la victoire qu'il remporta peu de tems après à Athénes dans la fête de Bacchus, où il fit repréſenter une Tragédie qu'il avoit compoſée. *lib.* 384.

Ce qui ſe paſſoit aux Jeux Olympiques par raport aux diſputes entre les Poétes, n'eſt rien en comparaiſon de l'ardeur & de l'émulation qui régnoit à Athénes ſur ce ſujet. C'eſt ce qui me reſte à expoſer, & par où je terminerai cette matiére, & ce qui me fournira une occaſion de donner aux Lecteurs une idée abrégée des ſpectacles & des repréſentations du Théatre ancien. Ceux qui voudront étudier pleinement cette matiére, la trouveront traitée à fond dans un Ouvrage donné depuis peu au Public par le R. P. Brumoi, Jéſuite : Ouvrage rempli d'une profonde & ſage érudition, & de réflexions toutes neuves, tirées de la nature même des poémes dont il y eſt parlé. J'en ferai grand uſage, & ſouvent même ſans le citer, comme c'eſt aſſez mon ordinaire.

§. I. *Goût extraordinaire des Athéniens pour les repréſentations de théatre. Emulation des Poétes pour y diſputer le prix. Idée abrégée du poéme Dramatique.*

NUL PEUPLE n'a jamais témoigné tant d'ardeur ni tant de vivacité pour les repréſentations de théatre que les Grecs, & ſur-tout les Athéniens. La raiſon en eſt ſenſible. C'eſt que jamais nul autre peuple n'a montré tant d'ouverture d'eſprit, & n'a porté ſi loin l'amour de l'éloquence & de la poéſie, le goût des ſciences, la juſteſſe du ſentiment, la fineſſe de l'oreille, & même la délicateſſe ſur tous les rafinemens du langage. [a] Une ſimple vendeuſe d'herbes à Athénes s'aperçut, par la ſeule affectation d'un mot, que Théophraſte étoit étranger. Le commun du peuple apprenoit par cœur les tragédies d'Euripide. Le génie de chaque nation ſe peint par ſes occupations & par ſes plaiſirs. La grande occupation & le grand plaiſir des Athéniens étoit de s'entretenir d'ouvrages d'eſprit, & de juger des piéces dramatiques qui ſe jouoient par autorité publique pluſieurs fois l'année, ſurtout aux fêtes de Bacchus. C'étoit dans ces jours que les poétes Tragiques & Co-

a Artica anus Theophraſtum, hominem alioqui diſertiſſimum, annotata unius affectatione verbi, hoſpitem dixit. *Quintil. lib. 8. c. 1.*

champêtres qui en faiſoient toujours l'ame, & nullement de la *Satyre*, ſorte de poéſie médiſante qui ne reſſemble en rien à celle-ci, & qui lui eſt fort poſtérieure. Le poéme Satyrique n'eſt ni Tragédie ni Comédie : mais il tient le milieu entre l'une & l'autre, & participe de leurs caractéres. Chaque poéte joignoit ordinairement une pareille piéce aux Tragédies qu'il donnoit dans la diſpute des prix, pour tempérer par l'agrément & la gaieté qui y régnoient le grave & le ſérieux des autres piéces. Il ne nous reſte qu'un ſeul modéle de ce poéme ancien, qui eſt le Cyclope d'Euripide. Je me renfermerai ici dans ce qui regarde la Tragédie & la Comédie. Elles avoient pris naiſſance l'une & l'autre chez les Grecs. Auſſi les regardoient-ils comme des fruits nés de leur cru, dont ils ne pouvoient ſe raſſaſier. Cette avidité alloit encore plus loin dans Athénes qu'ailleurs. Ces deux poémes, qui furent lontems compris ſous le nom général de Tragédie, y prirent peu à peu des accroiſſemens, qui les portérent à une entiére perfection.

§. II. *Origine & progrès de la Tragédie. Poétes qui s'y ſont diſtingués à Athénes : Eſchyle, Sophocle, Euripide.*

Avant Thespis il y avoit eu pluſieurs Poétes Tragiques & Comiques: mais com-

me ils n'avoient rien changé à la premiére ébauche de ce ſpectacle, & que Theſpis fut le premier qui y fit quelque changement, on le compte ordinairement pour l'inventeur de ce poéme. Avant lui la Tragédie n'étoit qu'un tiſſu de contes bouffons, faits en ſtyle comique, & mélés parmi les chants du Chœur qui entonnoit les louanges de Bacchus : car c'eſt aux Fêtes de ce dieu, célébrées pendant les vendanges, que la Tragédie doit ſa naiſſance.

La Tragédie, informe & groſſiére en naiſſant,
N'étoit qu'un ſimple Chœur, où chacun en danſant,
Et du dieu des raiſins entonnant les louanges,
S'efforçoit d'attirer de fertiles vendanges.
Là, le vin & la joie éveillant les eſprits,
Du plus habile chantre un bouc étoit le prix.

Deſpréaux Art poétique, chant 3.

Theſpis y fit pluſieurs changemens, qu'Horace, après Ariſtote, a marqués dans ſon art poétique. Le [a] premier fut de promener ſes Acteurs dans une charette, au lieu qu'auparavant ils chantoient par-tout où ils ſe trouvoient : l'autre, de les barbouiller de lie, au lieu qu'auparavant ils jouoient ſans avoir rien ſur le viſage : enfin, il jetta dans le Chœur un perſonnage, qui pour le délaſſer, & pour lui donner le tems de reprendre haleine, ré-

a Ignotum Tragicæ genus inveniſſe Camœnæ
Dicitur, & plauſtris vexiſſe poëmata Theſpis,
Quæ canerent agerentque perunctis fæcibus ora.

citoit une avanture de quelque perſonnage illuſtre ; & c'eſt ce récit qui donna lieu enſuite aux ſujets des Tragédies.

Theſpis fut le premier qui barbouillé de lie,
Promena par les bourgs cette heureuſe folie,
Et d'Acteurs mal ornés chargeant un tombereau,
Amuſa les paſſans d'un ſpectacle nouveau.

An. M. 3440. Av. J. C. 564. *Plut. in Solon p. 95.* Theſpis vivoit du tems de Solon. On ſait que ce ſage Légiſlateur lui voiant repréſenter ſes piéces, marqua ſon mécontentement en frapant la terre de ſon bâton, dans la crainte qu'il avoit que ces fictions & ces menſonges poétiques ne paſſaſſent bientôt des repréſentations du théatre dans les contrats, & dans toutes les affaires ſoit publiques ſoit particuliéres.

Il n'eſt pas ſi aiſé d'inventer, que d'ajouter aux inventions des autres. Les changemens que Theſpis avoit déja faits à la Tragédie, donnérent lieu à Eſchyle d'en faire de nouveaux, & de plus conſidérables. Il étoit né à Athénes la premiére an-
An. M. 3464. Av. J. C. 540. née de la 60e Olympiade. Il embraſſa la profeſſion des armes dans un tems où les Athéniens comptoient preſque autant de
An. M. 3514. Av. J. C. 490. héros que de citoiens. Il ſe trouva aux journées de Marathon, de Salamine, de Platée ; & il y fit ſon devoir. Mais ſon génie l'appelloit ailleurs, & le fit entrer dans une carriére qui ne devoit pas lui procurer moins de gloire, & où d'abord

il fut ſans concurrens. En eſprit ſupérieur, il entreprit de réformer, on pourroit preſque dire de créer de nouveau la Tragédie, qui l'a toujours reconnu en effet pour ſon inventeur & ſon pere. Le P. Brumoi explique dans une diſſertation pleine d'eſprit & de bon ſens, comment Eſchyle puiſa dans les poémes Epiques d'Homére la véritable idée de la Tragédie. Ce Poéte en effet avoit coutume de dire que ſes piéces n'étoient que des reliefs des feſtins étalés dans l'Iliade & l'Odyſſée.

La Tragédie prit donc ſous lui une nouvelle forme. Il [a] donna un maſque à ſes Acteurs; les habilla de robes traînantes; leur chauſſa le brodequin; au lieu de charette, fit bâtir un théatre médiocrement exhauſſé, & changea entiérement le ſtyle, qui devint grave & ſérieux, au lieu qu'il étoit auparavant enjoué & burleſque.

Eſchyle dans le Chœur jetta les perſonnages:
D'un maſque plus honnête habilla les viſages:
Sur les ais d'un théatre en public exhauſſé,
Fit paroitre l'Acteur de brodequin chauſſé.

Mais ce n'étoit là que l'extérieur & comme le corps de la Tragédie. Ce qui en fait l'ame, & ce qu'Eſchyle y ajouta de plus important & de plus eſſentiel, c'eſt

a Poſt hunc perſonæ pallæque repertor honeſtæ
Æſchylus, & modicis inſtravit pulpita tignis,
Et docuit magnumque loqui, nitique cothurno.
Horat. ibid.

la vivacité de l'action par le dialogue des acteurs qu'il introduiſit ſur le théatre; c'eſt le jeu des grandes paſſions, & ſurtout de la pitié & de la terreur, qui en troublant & agitant l'ame par un ſpectacle touchant ou terrible, lui cauſent un doux plaiſir par ce trouble même & cette agitation: c'eſt le choix d'un ſujet grand, noble, intéreſſant, renfermé dans les juſtes bornes par l'unité d'action, de lieu, & de tems; enfin c'eſt la conduite & l'ordonnance de la piéce entiére, qui par l'ordre & par un heureux enchaînement d'intrigues, tient l'eſprit du ſpectateur en ſuſpens juſqu'au dénouement, qui lui rend ſa tranquillité, & le renvoie content.

Avant Eſchyle le Chœur étoit déja établi, puiſqu'il faiſoit ſeul, ou preſque ſeul, ce qu'on appelloit la Tragédie. Il ne l'en exclut donc pas, mais au contraire il crut devoir l'y incorporer, [a] comme Chœur pour chanter entre les Actes, ce qui tenoit lieu de délaſſement; & comme perſonnage mêlé dans l'action, ſoit pour donner d'utiles conſeils & de ſalutaires

a Actoris partes Chorus officiumque virile
Defendat, neu quid medios intercinat actus,
Quod non propoſito conducat & hæreat aptè.
Ille bonis faveatque, & concilietur amicis,
Et regat iratos, & amet peccare timentes.
Ille dapes laudet menſæ brevis, ille ſalubrem
Juſtitiam, legeſque, & apertis otia portis.
Ille tegat commiſſa, deoſque precetur & oret,
Ut redeat miſeris, abeat fortuna ſuperbis.

inſtructions, ſoit pour prendre le parti de l'innocence & de la vertu, ſoit pour être le dépoſitaire des ſecrets & le vengeur de la religion mépriſée, ſoit enfin pour ſoutenir tous ces caractéres enſemble, comme le dit Horace. Le Coryphée, c'eſt-à-dire la principale perſonne qui le conduiſoit, & qui étoit à la tête des autres, prenoit la parole pour eux.

Dans une piéce d'Eſchyle, nommée *les Euménides*, ce poéte repréſente Oreſte dans l'enfoncement du théatre, environné de Furies endormies par Apollon. Il faloit que leur figure fût extrêmement hideuſe & horrible, puiſqu'on raporte que dès que ces Furies vinrent à ſe réveiller, & à paroitre tumultuairement ſur le théatre, où elles faiſoient l'office du Chœur, quelques femmes enceintes furent bleſſées de ſurpriſe, & que des enfans en moururent d'effroi. Le Chœur étoit alors compoſé de cinquante Acteurs. On le réduiſit depuis cet accident à quinze par une loi expreſſe, & depuis à douze.

J'ai marqué qu'un des changemens, qu'Eſchyle apporta à la tragédie, fut le maſque qu'il donna à ſes Acteurs. Ces maſques de théatre ne reſſembloient point du tout aux nôtres, qui ne ſervent qu'à couvrir le viſage; c'étoit une eſpéce de caſque qui couvroit toute la tête, & qui, outre les traits du viſage, repréſentoit encore

la barbe, les cheveux, les oreilles, & juſqu'aux ornemens que les femmes emploioient dans leur coéfure. Les maſques varioient ſelon la différence des piéces qu'on jouoit ſur leur théatre. On trouve cette matiére traitée à fond dans une diſ-
Mémoires de l'Academ. des Belles-Lettres, T. 4. ſertation de l'Académie des Belles-Lettres, qui eſt de Monſieur Boindin.

Je n'ai jamais pu comprendre, & je
Man. d'enſeigner, T. 4. l'ai marqué ailleurs en parlant de la prononciation, comment l'uſage des maſques a pu durer ſi lontems ſur le théatre des Anciens. Car certainement il ne ſe pouvoit pas faire qu'il n'amortît beaucoup la vivacité de l'action, qui paroit principalement ſur le viſage, qu'on peut regarder comme le ſiége & le miroir de tous les ſentimens de l'ame. N'arrive-t-il pas ſouvent que le ſang, ſelon qu'il eſt mis en mouvement par les différentes paſſions, tantôt couvre le viſage d'une ſubite & modeſte rougeur; tantôt l'enflamme, & y allume le feu de la colére; quelquefois, en ſe retirant, le laiſſe pâle & glacé de crainte; d'autres fois y répand une douce & aimable ſérénité? Tout cela ſe marque & ſe peint ſur le front & ſur les joues. Le maſque, en couvrant le viſage, lui ôte ce langage ſi énergique, & le prive d'une eſpéce d'ame & de vie, qui le rend l'interpréte fidéle de tous les ſentimens du cœur. Je ne ſuis donc pas étonné de

la remarque que fait Cicéron en parlant de Roſcius par raport à l'action. [a] » Nos » anciens, dit-il, jugeoient mieux que » nous, lorſqu'ils ne donnoient pas leur » approbation entiére à Roſcius même, » parce qu'il prononçoit ſous le maſque.

Eſchyle étoit en poſſeſſion de la gloire du Théatre, & emportoit preſque ſeul tous les ſuffrages, lorſqu'un jeune rival parut ſur la ſcéne, & vint lui diſputer la palme : c'étoit Sophocle. Il naquit à Co- An. M. 3505 lone, bourg de l'Attique, la 2e année de Av. J. C. 495 la 71e Olympiade. Son pere étoit forgeron, ou maître d'une forge. Son coup d'eſſai fut un coup de maître. Lorſqu'à l'occaſion des os de Théſée que Cimon avoit trouvés & fait reporter à Athénes, on y eut établi une diſpute de Poétes tragiques, Sophocle entra en lice avec Eſchyle, & l'emporta ſur lui. Le vieux An. M. 3534 Athléte, chargé juſques-là d'un grand Av. J. C. 470 nombre de couronnes, crut les avoir toutes perdues en manquant la derniére. Il ſe retira de dépit en Sicile chez le roi Hiéron, le protecteur & l'ami des Savans mécontens d'Athénes. Il y mourut peu de tems après, d'une mort bien ſinguliére, ſelon le récit de Suidas qui paroit bien fabuleux. Comme il dormoit en pleine

[a] Quo meliùs noſtri illi ſenes, qui perſonatum, ne Roſcium quidem, magnopere laudabant. *Lib.* 3. *de Orat. n.* 221.

campagne la tête nue, un aigle, prenant ſa tête chauve pour une roche, y laiſſa tomber une tortue, qui la lui briſa. De 90 ou 70 Tragédies au moins qu'il avoit compoſées, il ne nous en reſte que ſept.

Il n'en eſt pas échapé davantage à l'injure des tems de celles de Sophocle, qui montoient à 117, & ſelon d'autres à 130. Il conſerva juſqu'à une extrême vieilleſſe toute la force & toute la vivacité de ſon eſprit, comme il parut bien dans une affaire qu'on lui ſuſcita. Ses enfans peu dignes d'un tel pere, prétendant qu'il étoit tombé en démence, & l'aiant appellé en Juſtice, demandérent qu'il fût interdit, & qu'on lui ôtât le maniement de ſon bien. Pour toute défenſe, il lut une piéce qu'il compoſoit actuellement, (c'étoit l'*Edipe à Colone*) laquelle charma tous les Juges. Il gagna ſa cauſe tout d'une voix, & ſes enfans, déteſtés par tout le barreau, n'en remportérent que la honte & l'infamie dûe à une ſi criante ingratitude. Il fut couronné vingt fois. Quelques-uns diſent qu'il rendit l'ame en récitant ſon Antigone, faute de pouvoir reprendre ſon haleine après un effort violent pour prononcer de ſuite une longue période: d'autres, que la joie de ſe voir déclaré vainqueur contre ſon eſpérance le fit expirer ſur le champ. On mit ſur ſon tombeau la figure d'un eſſein d'Abeilles, pour perpétuer le

nom d'Abeille que la douceur de ſes vers lui avoit procuré : ce qui apparemment fit imaginer que des mouches à miel s'étoient arrêtées ſur ſes lévres, lorſqu'il étoit au berceau. Il mourut âgé de 90 ans, la 4e année de la 93e Olympiade, après avoir ſurvécu de ſix ans à Euripide, qui étoit plus jeune que lui. An. M. 3599. Av. J. C. 405.

Ce dernier étoit né la premiére année de l'Olympiade 75 à Salamine, où Mnéſarque ſon pere & ſa mere Clito s'étoient retirés quand Xerxès préparoit ſa grande expédition contre la Gréce. Il s'attacha d'abord à la philoſophie, & eut entre autres pour maître le célébre Anaxagore. Mais le danger que courut celui-ci, qui penſa être la victime de ſes ſentimens philoſophiques, le fit tourner du côté de la poéſie. Il ſe trouva pour le Théatre un talent qu'il ignoroit ; & il le mit ſi heureuſement en œuvre, qu'il entra en lice avec les grands maîtres dont nous avons parlé. Ses [a] piéces ſe ſentent bien de l'étude profonde qu'il avoit faite de la philoſophie. Elles ſont remplies d'excellentes maximes ſur les mœurs : & c'eſt ſur-tout par cet endroit que Socrate de ſon tems, & lontems après lui [b] Cicéron, faiſoient un ſi grand cas d'Euripide. An. M. 3524. Av. J. C. 480.

a Sententiis denſus, & in iis quæ à ſapientibus ſunt, penè ipſis eſt par. *Quintil. l.* 10. *c.* 1.

b Cui (Euripidi) tu quantum credas neſcio : ego certè ſingulos ejus verſus ſingula teſtimonia puto *Epiſt.* 8. *lib.* 14. *ad famil.*

fait valoir la ſentence d'un Prince auquel il reſſembloit. Mais il eſt remarquable que Cicéron s'en prenne au Poéte même, & lui faſſe un crime d'avoir laiſſé avancer ſur le théatre un principe ſi pernicieux.

Plut. in vit. dec. Orat. pag. 841. Lycurgue l'Orateur, qui vivoit du tems de Philippe & d'Alexandre le Grand, pour ranimer l'ardeur des Poétes Tragiques, fit ériger au nom du peuple trois ſtatues d'airain à Eſchyle, Sophocle, & Euripide; & aiant fait décrire toutes leurs piéces, il ordonna qu'elles fuſſent gardées ſoigneuſement dans les archives publiques, d'où on les tiroit de tems en tems pour en faire la lecture, parce qu'il n'étoit pas permis aux Comédiens de les repréſenter ſur le théatre.

Le Lecteur attend ſans doute, qu'après ce que je viens de dire des trois Poétes qui ont inventé, poli, & perfectionné la Tragédie, je lui marque les principaux traits qui les caractériſent, & qui forment la différence de leur ſtyle. Le P. Brumoi le fera à ma place, & beaucoup mieux que je ne pourrois le faire. Après avoir établi comme un principe qui ne peut guére être révoqué en doute, que c'eſt le Poéme Epique, c'eſt-à-dire Homére, qui a fraié la route aux Poétes Tragiques; & avoir montré, en étudiant la nature de l'eſprit humain, comment & par quels degrés cette heureuſe imitation

a été conduite à ſa fin : il peint les trois Poétes dont il s'agit avec des couleurs fort brillantes.

La Tragédie, à l'aide d'Eſchyle ſon premier inventeur, prit d'abord un ton beaucoup plus pompeux que celui de l'Iliade : c'eſt le *magnum loqui* dont parle Horace. Peut-être même Eſchyle, qui avoit conçu toute la grandeur du langage Tragique, le porta-t-il trop loin. Ce n'eſt point la trompette d'Homére : c'eſt quelque choſe de plus. Sa diction trop fiére, trop enflée, & pour tout dire, quelquefois giganteſque, ſemble plutôt imiter le bruit des tambours & les cris des guerriers, que la noble harmonie des trompettes. L'élévation de ſon génie ne lui permettoit pas de parler comme les autres hommes. Son eſprit Tragique paroit ſouvent ſe ſoutenir plutôt ſur des échaſſes, que ſur le cothurne qu'il inventa.

Sophocle entendit bien mieux la véritable nobleſſe de la diction du Théatre. Auſſi imita-t-il de plus près celle d'Homére, en verſant ſur ſon ſtyle, outre la douceur du miel, ce qui le fit appeller une abeille, aſſez de gravité pour donner à la Tragédie l'air d'une matrone obligée de paroître en public avec dignité, comme s'explique Horace.

Euripide prit un ſtyle moins éloigné de l'uſage ordinaire, quoique noble ; &

il parut aimer mieux y répandre de la tendreſſe & de l'élégance, que de la force & de la grandeur.

De même, dit le P. Brumoi dans un autre endroit, que Corneille, après avoir ouvert une carriére toute nouvelle & des routes inconnues aux Anciens, ſemble un aigle qui s'élance juſqu'aux nues par la ſublimité, par la force, par la fuite interrompue & par la rapidité de ſon vol: de même que Racine, en ſuivant les traces des Anciens d'une maniére nouvelle, imite les cignes, qui tantôt planent, tantôt s'élévent, tantôt s'abaiſſent à terre avec une grace qui ne convient qu'à eux. Ainſi voit-on qu'Eſchyle, Sophocle & Euripide, ont leur marche & leur conduite toute particuliére. Le premier, comme l'inventeur & le pere de la Tragédie, eſt un torrent qui roule à travers les rochers, les forêts, les précipices: le ſecond eſt * un canal qui arroſe des jardins délicieux: & le troiſiéme, un fleuve qui ne fait pas toujours ſa courſe & de droit fil, mais qui aime à ſerpenter dans les prairies émaillées de fleurs.

C'eſt ainſi que le P. Brumoi caractériſe

* *Je ne ſai ſi l'idée d'un canal qui arroſe des jardins délicieux, eſt bien propre à déſigner Sophocle, dont le caractére propre & perſonnel eſt la nobleſſe, la grandeur, l'élévation. Celle d'un fleuve impétueux & rapide, dont les eaux en coulant avec force excitent un grand bruit, n'auroit-elle pas mieux convenu?*

les trois Poétes à qui le Théatre Athénien doit ſa perfection pour la Tragédie. Eſchyle [a] la tira de ſon premier cahos, & la fit paroitre au jour avec quelque éclat: mais chez lui elle ſe ſent encore de la rudeſſe & de la groſſiéreté des commencemens, qui pour l'ordinaire n'ont pas beaucoup d'art, ni beaucoup d'ordre. Sophocle & Euripide ont porté infiniment plus loin l'honneur de la Tragédie. Le premier, comme on l'a déja dit, a un ſtyle plus noble & plus majeſtueux, l'autre eſt plus tendre & plus touchant: tous deux ſont parfaits, & dans cette diverſité de caractéres, on ne ſait auquel on doit accorder la palme. Les Savans ont toujours été partagés à leur ſujet, comme on l'eſt parmi nous à l'égard des deux Poétes qui ont illuſtré notre Théatre Tragique, & l'ont égalé à celui d'Athénes.

J'ai dit que ce qui domine dans les piéces d'Euripide eſt le tendre & le touchant. Alexandre de Phéres, le plus cruel de tous les Tyrans, l'éprouva bien. Cet homme barbare, qui faiſoit jouer devant lui les Troades d'Euripide, ſe ſentit ſi attendri, qu'il ſortit avant la fin de la piéce, avouant qu'il avoit honte qu'on le vît pleurer des malheurs d'Hector & d'An-

Plut. in Pelop. p. 291.

[a] Tragœdias primus in lucem Æſchylus protulit, ſublimis, & gravis, & grandiloquus ſæpe uſque ad vitium: ſed rudis in plerisque, & incompoſitus. *Quinctil. lib. 10. cap. 2.*

dromaque, lui qui n'avoit jamais eu p
de ſes propres citoiens qu'il avoit d
gés en ſi-grand nombre.

Quand je parle de tendre & de
chant, il ne faut pas croire que c
par raport à une paſſion qui atten
amollit les cœurs en les efféminan
qui preſque ſeule, ou du moins plu
toutes les autres, a lieu ſur notre Th
à la honte de notre nation, déſavou
cela par toute l'antiquité, & cond
par les nations voiſines qui ont le pl
réputation d'eſprit & de goût po
Sciences & les Belles-Lettres. Les
grands mobiles, propres à remu
ſpectateurs chez les Anciens, étoi
terreur & la compaſſion. En effet, c
nous raportons tout à notre propr
rêt, quand nous voions des perſonn
pectables par leur rang ou par leur
accablées de grands maux, la crai
pareils malheurs, dont nous ſavo
la vie humaine eſt aſſiégée de toutes
ſaiſit notre ame, & par un retour
de l'amour propre ſur nous-même
ſentons nos entrailles s'émouvoir
malheur des autres: outre que l'u
que la nature a formée entre nous
ſemblables, nous rend ſenſibles à t
qui leur arrive. Si l'on examine de p
avec ſoin ces deux paſſions, on recc

a Homo ſum; humani nihil à me alienum

tra qu'elles ſont les plus profondes, les plus actives, les plus étendues, & les plus générales, embraſſant tous les hommes, grands & petits, riches & pauvres, de quelque âge & de quelque condition qu'ils ſoient. C'eſt donc avec raiſon que les Anciens, accoutumés à conſulter en tout la nature, & à la prendre pour guide, ont cru que la terreur & la compaſſion étoient comme l'ame de la Tragédie, & devoient y dominer. La paſſion de l'amour chez eux n'étoit comptée pour rien, & entroit rarement dans leurs piéces; au lieu qu'on croit que ſans elle les nôtres ne pourroient ſe ſoutenir.

Il n'eſt pas indifférent d'examiner en peu de mots comment cette paſſion, qui a toujours paſſé pour une foibleſſe & une tache dans les grands hommes, s'eſt emparée de notre théatre. Corneille, qui a le premier formé la Tragédie Françoiſe, & que tous les autres ont ſuivi, trouva toute la nation enchantée par la lecture des romans, & peu diſpoſée à rien admirer qui ne leur reſſemblât. Dans le deſir de plaire à ſes ſpectateurs, qui étoient auſſi ſes juges, il chercha à les remuer par l'endroit où ils étoient accoutumés à être ſenſibles, en mélant l'amour dans ſes piéces, & les raprochant par là du goût des romans qui dominoient pour lors. De là vint auſſi cette multitude d'incidens,

d'épiſodes, d'avantures, dont les piéces de nos Tragiques ſont chargées & obſcurcies, ſi contraire à la vraiſemblance qui ne permet pas de raſſembler tant d'événemens ſinguliers & ſurprenans dans le court eſpace de vingt-quatre heures; ſi oppoſée à la ſimplicité des anciens Tragiques; & ſi propre à couvrir par l'aſſemblage de tant de corps étrangers la ſtérilité du génie du Poéte, plus attentif au merveilleux qu'au vrai & au naturel.

Chez les Grecs comme chez les Latins, la Tragédie a adopté & s'eſt approprié le vers Iambe préférablement au vers Héroïque, non ſeulement parce que le vers Iambe a une nobleſſe théatrale qui ſe ſent beaucoup mieux qu'elle ne s'exprime, mais parce qu'approchant plus de la proſe, il conſerve aſſez l'air de la poéſie pour flater agréablement l'oreille, & trop peu pour faire ſonger au Poéte qui doit être compté pour rien dans un ſpectacle où d'autres que lui ſont cenſés parler & agir. Monſieur Dacier fait une réflexion bien ſenſée: c'eſt que notre Tragédie eſt malheureuſe de n'avoir preſque qu'une ſorte de vers qui ſert en même tems à l'Epopée, à l'Elégie, à l'Idylle, à la Satyre, à la Comédie; au lieu que les langues ſavantes ont beaucoup d'eſpéces de verſification.

Cet inconvénient ſe fait extrêmement

ſentir dans notre Tragédie, qui par là eſt obligée de s'éloigner du naturel & de la vraiſemblance, en faiſant parler dans une converſation familiére des Princes, des Héros, des Rois, des Reines, par des vers pompeux, langage qui les rendroit ridicules s'ils tentoient de l'emploier dans l'uſage de la vie; & obligeant les paſſions les plus impétueuſes à s'exprimer par des cadences, des hémiſtiches, & des rimes, dont la gêne & l'uniformité bleſſeroient ſans doute l'oreille, ſi le charme de la poéſie, la beauté des expreſſions, la vivacité des ſentimens, & peut-être encore plus que tout cela la force impérieuſe de l'habitude n'étoient venu à bout de dompter pour ainſi dire notre eſprit, & de lui faire illuſion.

Ce n'eſt donc point le hazard qui a fait choiſir aux Grecs l'Iambe pour la Tragédie: la nature elle-même ſemble leur avoit dicté cette ſorte de vers. Inſtruits par le même maître, ils adoptérent pour les chœurs d'autres vers plus capables de mouvement & de chant, parce qu'alors la poéſie doit étaler ſes richeſſes, & qu'il ne s'agit plus d'une pure converſation entre de véritables Acteurs. C'eſt un embelliſſement au ſpectacle, & un délaſſement pour le ſpectateur. Ainſi il a falu une poéſie plus relevée, pour la marier avec la danſe & la muſique.

§. III. *Comédie ancienne, moi nouvelle.*

PENDANT que la Tragédie ſe p tionnoit ainſi à Athénes, la Co qui forme la ſeconde eſpéce du Dramatique, qui juſques-là y av fort négligée, commença à être c avec plus de ſoin. L'une & l'aut également ſon origine du fonds m la nature. On eſt vivement touché d gers, des inquiétudes, des malheur mot, de tout ce qui intéreſſe les pe illuſtres: c'eſt ce qui a donné naiſſa Tragédie. L'homme n'eſt pas mo rieux d'apprendre les avantures, duite, les défauts de ſes égaux, fourniſſent un ſujet de rire & de ſ tir aux dépens des autres: telle eſt la de la Comédie, qui eſt, à prop parler, une image de la vie con Son but eſt de montrer ſur le thé défauts & les vices en y attachant dicule qui les rende mépriſables, l'inſtruire en le divertiſſant. C'eſt ridicule, c'eſt-à dire la plaiſanter doit dominer dans la Comédie.

Elle prit à Athénes en différen trois différentes formes, tant par l des Poétes, que par les loix des Ma qui y apportérent divers changen

La Comédie [a] qu'Horace appelle *la vieille*, & qu'il dit avoir été poſtérieure à Eſchyle, tenoit quelque choſe de ſa premiére origine, & de la liberté qu'elle s'étoit donnée, étant encore informe, de dire des boufonneries & des injures aux paſſans du haut du chariot de Theſpis. Quoique devenue réguliére dans ſon plan, & digne d'un grand théatre, elle n'en étoit pas plus réſervée. Elle repréſentoit des faits véritables, avec les noms, les habits, les geſtes & les airs en maſques, de quiconque il lui plaiſoit de ſacrifier aux huées publiques. Dans un Etat où la politique alloit à démaſquer tout ce qui avoit l'air d'ambition, de ſingularité, ou de friponnerie, la Comédie s'étoit érigée en harangueuſe, en réformatrice, en donneuſe d'avis propres à émouvoir le peuple ſur ſes plus chers intérêts. Nul n'étoit épargné dans une ville auſſi libre, diſons mieux, auſſi libertine que l'étoit alors Athénes. Généraux, Magiſtrats, gouvernement, dieux mêmes, tout étoit livré à la bile ſatyrique des Poétes, & tout étoit bien reçu, pourvû que la Comédie fût réjouiſſante, & aſſaiſonnée du ſel Attique.

Dans une de ces Comédies, non-ſeulement le Prêtre de Jupiter paroit déter- *Plaut.*

[a] Succeſſit vetus his Comœdia non ſine multa laude. *Horat. in Art. poet.*

miné à quitter ſon ſervice, parce
ne lui offre plus de ſacrifices ; ma
cure lui même, mourant de faim
chercher condition parmi les hom
s'offre à eux pour leur ſervir de p
ou de cabaretier, ou d'homme d'a
ou de guide, ou d'intendant des j
un mot il eſt prêt à tout faire, plu
Les oiſeaux. de retourner au ciel. Dans une au
mêmes dieux, réduits à une extr
mine depuis que les oiſeaux ont
milieu des airs une ville qui leur
les vivres, & qui empêche la fu
l'encens & des ſacrifices de mon
qu'au ciel, députérent au nom de
trois Ambaſſadeurs vers les oiſeau
conclure avec eux un Traité d'acc
dement à telle condition qu'il leur
La ſale d'audience où les trois die
més ſont reçus, eſt une cuiſine
d'excellent gibier, où Hercule,
mé par l'odeur du rôt plus exquiſe
ſucculente que celle de l'encens,
de à établir ſa demeure pour y tou
broche, & ſervir d'aide de cuil
beſoin. On trouve dans les autres
d'Ariſtophane mille traits encore
[illegible]

craindre de leur part. Mais qu'il ait joué ſur le théatre ce qu'il y avoit à Athénes d'hommes illuſtres & puiſſans, & qu'il ait oſé attaquer le gouvernement même ſans garder aucune meſure ni aucun ménagement, voila ce qui doit ſurprendre.

Cléon, revenu triomphant, contre l'attente publique, de l'expédition de Sphactérie, étoit regardé par le peuple comme le plus grand Capitaine de ſon ſiécle. Ariſtophane, pour démaſquer cet homme vil, fils de corroieur & corroieur lui-même, qui ne s'étoit avancé que par ſa témérité & ſon impudence, eut la hardieſſe d'en faire un ſujet de comédie, ſans redouter ſon crédit. Mais il fut obligé de jouer lui-même le rôle de Cléon, & il monta ſur le théatre pour la premiére fois, aucun des Comédiens n'aiant oſé faire ce perſonnage, ni s'expoſer à la vengeance d'un homme ſi redouté. Il ſe barbouilla le viſage de lie faute de maſque, n'aiant trouvé aucun ouvrier aſſez hardi pour faire un maſque reſſemblant à Cléon, comme on en faiſoit pour ceux qu'on vouloit jouer en public. Il lui reproche dans cette piéce le péculat, l'ardeur à s'attirer des préſens, l'adreſſe à ſéduire le peuple; & il lui enleve la gloire de l'action de Sphactérie, où ſon Collégue avoit eu plus de part que lui. *Les Chevaliers.*

Dans les *Acharniens*, il accuſe Lama- *Les Acharniens.*

chus d'avoir été fait Général plutôt par la voie de l'argent, que par celle du mérite. Il lui insulte sur sa jeunesse & son oisiveté, tandis qu'il profite, comme beaucoup d'autres qu'il insinue, des récompenses dûes aux services & à la valeur. Il reproche à la République la préférence qu'elle donne aux jeunes citoiens sur les anciens dans le gouvernement de l'Etat, & le commandement des armées. Il dit nettement que, la paix faite, il n'y aura plus de Cléonyme, plus d'Hyperbolus, ni d'autres pareils fripons, qui sont tous nommés par leur nom, toujours prêts à déférer leurs concitoiens, & à s'enrichir par les délations.

Guêpes. La Comédie intitulée *Les Guêpes*, & imitée par M. Racine dans *les Plaideurs*, expose au grand jour la fureur du peuple pour la procédure & le barreau, & les injustices criantes qui se commettoient dans les jugemens.

La paix. Le Poéte, touché de voir la République acharnée opiniatrement à la malheureuse expédition de Sicile, entreprend de dégoûter de plus en plus les Athéniens d'une guerre si ruineuse, & de leur inspirer l'amour d'une paix aussi désirable pour les vainqueurs que pour les vaincus, après plusieurs années d'une guerre également funeste aux uns & aux autres, & capable de perdre la Gréce entiére.

Nulle piéce ne marque mieux avec quelle hardieſſe Ariſtophane oſoit parler publiquement & en plein théatre des affaires les plus délicates de l'Etat, que la Comédie intitulée *Lyſiſtrata*. On appelloit ainſi la femme d'un des premiers Magiſtrats d'Athénes ; & l'on ſuppoſe qu'elle s'étoit miſe en tête de contraindre la Gréce à faire la paix. Elle raconte elle-même comment, durant le cours de la guerre, les femmes demandant à leurs maris quel étoit le réſultat des délibérations, & ſi l'on ne finiroit point la guerre avec Lacédémone, n'en avoient reçu pour réponſe que des regards impérieux, & des ordres de ſe méler de leurs affaires. Que cependant elles ſentoient bien à quel point de décadence le gouvernement étoit tombé. Qu'elles prenoient la liberté de remontrer avec douceur à leurs maris les triſtes conſéquences de leurs téméraires délibérations : mais que leurs humbles remontrances n'aboutiſſoient qu'à les irriter & à les aigrir. Qu'enfin, à force d'entendre dire par toute l'Attique qu'il n'y avoit plus d'hommes dans l'Etat, ni de têtes pour gouverner, laſſes de leur patience pouſſée à bout, il avoit pris en gré aux femmes de ſe ſaiſir du gouvernement, & de ſauver la Gréce de ſes propres fureurs malgré qu'elle en eût. Elle déclare qu'elle s'eſt emparée de la ville & des tré- *Lyſiſtrata.*

purement démocratique. Il ne
s'imaginer qu'Ariſtophane fût un
de peu de conſéquence dans ſa
que, comme le ſont ici les Pc
fourniſſent des piéces comiques
tre. Le Roi de Perſe en avoit bie
tre idée. On ſait que dans une
qu'il donnoit à des Ambaſſadeu
ſa premiére curioſité fut de d
des nouvelles d'un certain Poé
que, (c'étoit Ariſtophane) qui
toute la Gréce, & qui donnoit
les conſeils contre lui. Ariſtopl
ſoit ſur le théatre ce que Démo
depuis dans les aſſemblées. Les r
du Poéte à l'égard des Athéni
toient pas moins vifs que ceux
teur. Il diſoit dans ſes Comédies
qu'il étoit en droit de dire dans l
aux harangues. C'étoit au mêm
qu'il parloit, des mêmes affaire
des mêmes moiens de réuſſir,
mes obſtacles. A Athénes tout le
étoit Roi, & chacun avoit ſolida
la puiſſance ſouveraine. Ils s'e
poient continuellement : ils aim
en parler ſans ceſſe, & à en enten
ler. Les affaires publiques étoien
faires de chaque particulier, qui
en être inſtruit en toute occaſion
qu'à tout moment il avoit à pr
ſur la paix ou la guerre, ou ſur ſa

qu'il fut choqué de la maniere
ls parloient des premiers hommes
République, c'eſt en cela même
faiſoit conſiſter une partie de ſa li-

ois [a] Poëtes ſur-tout illuſtrérent la
die appellée *ancienne*, Eupolis,
mis, & Ariſtophane. Ce dernier eſt
l dont les piéces ſoient parvenues
es juſqu'à nous. Il nous en reſte
ſeulement d'un bien plus grand
re qu'il avoit compoſées. Il fleuriſ-
ins le ſiécle des grands hommes de
ce, particuliérement de Socrate &
ipide, auſquels il ſurvécut. Ce fut
ut durant la guerre du Péloponnéſe
parut avec le plus d'éclat, moins
e un Comédien propre à amuſer
uple, que comme le cenſeur du
rnement, l'homme gagé par l'Etat
le réformer, & preſque l'arbitre
patrie.

On admire en lui une élégan
fineſſe, une délicateſſe d'expreſſi
un mot ce ſel & cet eſprit Attiqu
langue latine même n'a pu jamais
dre, & [a] qui ſe fait ſentir dans
phane plus que dans aucun des
Grecs. Son talent particulier étoi
lerie. Perſonne n'a été plus pro
lui à ſaiſir le ridicule dans les h
qu'il vouloit jouer, ni plus hab
faire ſentir aux autres, & à le met
tout ſon jour. Mais pour en bien
il faudroit être de ſon tems. Le ſe
ſubtil de la plupart des railleries
nes, dit le P. Brumoi, s'évapore
gue, & ce qu'il en reſte s'affadit
égard. Il n'y a que le plus morda
la pointe ne s'émouſſe jamais.

Deux défauts conſidérables q
proche juſtement à ce Poéte, ur
bouffonnerie, & une groſſiére obl
obſcurciſſent beaucoup ſa gloire,
ne l'effacent pas entiérement. O
inutilement d'excuſer le premier
caractére de ceux qui aſſiſtoient à
ces, dont le plus grand nombr
compoſé de pauvres, d'ignorans

euple qui chaſſa une fois Cratinus &
oupe, parce que la ſcéne n'étoit pas
baſſement comique à ſon gré, ne
ie nullement Ariſtophane, puiſque
ndre trouva bien le ſecret de chan-
e goût en donnant une ſorte de Co-
e non pas à la vérité auſſi modeſte
aroit le dire Plutarque, mais beau-
moins libre qu'auparavant.
s obſcénités groſſiéres, dont preſ-
toutes les Comédies d'Ariſtophane
leines, ne reçoivent aucune excuſe;
montrent ſeulement juſqu'où alloit
libertinage des ſpectateurs, & la
ption du Poéte. Quand il les auroit
nnées de tout le ſel poſſible, ce qui
oint, ce [a] ſeroit acheter trop cher
iſir de rire ſoi-même ou de faire rire
tres, que de l'acheter aux dépens
onnêteté; & c'eſt dans ce cas qu'il
ai de dire, qu'il [b] vaudroit bien
n'avoir point du tout d'eſprit, que
aire un ſi mauvais uſage. On doit
gré au P. Brumoi d'avoir été atten-
n donnant une idée de toutes les
d'Ariſtophane, à jetter un voile
us les endroits qui pouvoient bleſ-
pudeur. C'eſt une loi indiſpenſable
religion nous impoſe: mais elle

ium riſûs pretium
obitatis impendio
Quint. lib. 6. c. 3.

b Non pejus duxerim tardi ingenii eſſe, quàm mali. *Id. lib. 1. cap. 3.*

n'eſt pas toujours ſuivie par ce
piquent d'érudition, & qui
quelquefois le titre de ſavant à
chrétien.

L'ancienne Comédie ſubſiſt
oé que Lyſandre, s'étant ren
d'Athénes, en changea le gouve
qui fut remis entre les mains
des principaux. Cette liberté
du théatre leur déplut, & ils ſo
en arrêter le cours. La raiſon d
gement eſt naturelle, & elle ap
flexion que j'ai faite auparava
poſſeſſion où étoient les Poéte
quer impunément les premiers
C'étoient alors des Tyrans qu
toute l'autorité à Athénes. La
tie étoit détruite. Le peuple n'
de part au gouvernement. Il n'
roi, il n'étoit plus ſouverain.
plus droit de dire ſon ſentime
affaires d'Etat, & étoit bien él
ſer décrier par lui-même ou pa
tére des Poétes, les ſentimens
tions de ſes Maîtres. Il fut don
de nommer perſonne ſur le thé
la malignité poétique trouva l
ſecret d'éluder l'eſprit de la Loi
dédommager de la gêne où m
Auteurs la néceſſité de ſuppoſer
feints. Elle ſe mit à ſaiſir le ridi
les hommes, & à tracer des

vrais & reconnoiſſables, de ſorte qu'elle gagna l'avantage de ſatisfaire plus finement la vanité des Poétes, & la malice des ſpectateurs. Elle procura aux uns le plaiſir délicat de ſe faire deviner, & aux autres celui de deviner juſte en nommant les maſques. Telle fut la Comédie qu'on appella depuis *Mitoienne* ou *Moienne*. Il y en a de cette ſorte auſſi dans Ariſtophane.

Elle dura juſqu'au tems d'Alexandre le Grand, qui aiant achevé de s'aſſurer l'empire de la Gréce par la défaite des Thébains, fut cauſe qu'on réfréna cette licence des Poétes qui s'augmentoit de jour en jour. Et c'eſt ce qui donna naiſſance à la *nouvelle Comédie*, qui ne fut plus qu'une imitation de la vie commune, & qui ne porta ſur le théatre que des avantures feintes & des noms ſuppoſés.

Chacun peint avec art dans ce nouveau miroir
S'y vit avec plaiſir, ou crut ne s'y pas voir.
L'avare des premiers rit du tableau fidéle
D'un avare ſouvent tracé ſur ſon modéle:
Et mille fois un fat, finement exprimé,
Méconnut le portrait ſur lui-même formé.

Deſpr. Art poét. chant 3.

C'eſt là proprement la belle Comédie, la Comédie de Ménandre. Des 180, ou plutôt, ſelon Suidas, des 80 Comédies qu'il compoſa, & qu'on dit avoir été toutes traduites par Térence, il ne nous reſte que très-peu de fragmens. On peut juger

qui formoient le corps de l'édifi
qui faiſoient auſſi trois étages de
Du dernier de ces portiques qui é
plus élevé, les femmes voioient le
tacle à couvert des injures de l'air
ſoleil : car le reſte du théatre ét
couvert, & toutes les repréſentat
faiſoient en plein air.

Chaque étage étoit de neuf deg
comptant le palier qui en faiſoit l
ration, & qui ſervoit à tourner à l'
Mais comme ce palier tenoit la pl
deux degrés, il n'en reſtoit plus q
où l'on pût s'aſſeoir, & chaque éta
voit par conſéquent que ſept rangs
ges. Ils avoient entre quinze ou d
pouces de haut, & le double à pe
de largeur, afin qu'on y pût être a
large, & ſans être incommodé par l
de ceux qui étoient au-deſſus, car
avoit point pratiqué de marchepié

Tous les étages de degrés étoien
ſés en deux maniéres : dans leur ha
par des paliers qui ſéparoient ces é
& que les Latins nommoient *præc*
nes; & dans leur circonférence, p
eſcaliers particuliers à chaque éta
les coupoient en ligne droite, & qu

rridors couverts, par où le peuple
en foule, & entroit dans le théa-
: de grandes ouvertures quarrées,
ıées dans l'épaiſſeur de la maſſon-
les degrés. Ces ouvertures s'appel-
vomitoria, parce que ces grands
embloient vomir la multitude du
qui entroit en foule.
nme la voix des Acteurs ne pouvoit
rter juſqu'au bout du théatre, les
ongérent à y ſuppléer par quelque
qui en pût augmenter la force, &
ire les articulations plus diſtinctes.
:ela ils avoient imaginé des vaſes
n placés ſous les degrés du théa-
e maniére que les ſons puſſent fra-
reille d'une maniére plus forte &
iſtincte.
rqueſtre étant ſituée, comme je l'ai
é, entre les deux autres parties du
, dont l'une étoit circulaire, &
quarrée, elle tenoit de la forme

Enfin l'intervalle qui reſtoit au milieu, étoit ce qu'ils appelloient l'Orqueſtre.

Les grands théatres avoient trois rangs de portiques élevés les uns ſur les autres, qui formoient le corps de l'édifice, & qui faiſoient auſſi trois étages de dégrés. Du dernier de ces portiques qui étoit le plus élevé, les femmes voioient le ſpectacle à couvert des injures de l'air & du ſoleil : car le reſte du théatre étoit découvert, & toutes les repréſentations ſe faiſoient en plein air.

Chaque étage étoit de neuf degrés, en comptant le palier qui en faiſoit la ſéparation, & qui ſervoit à tourner à l'entour. Mais comme ce palier tenoit la place de deux degrés, il n'en reſtoit plus que ſept où l'on pût s'aſſeoir, & chaque étage n'avoit par conſéquent que ſept rangs de ſiéges. Ils avoient entre quinze ou dix-huit pouces de haut, & le double à peu près de largeur, afin qu'on y pût être aſſis au large, & ſans être incommodé par les piés de ceux qui étoient au-deſſus, car on n'y avoit point pratiqué de marchepiés.

Tous les étages de degrés étoient diviſés en deux maniéres : dans leur hauteur, par des paliers qui ſéparoient ces étages, & que les Latins nommoient *præcinctiones* ; & dans leur circonférence, par des eſcaliers particuliers à chaque étage qui les coupoient en ligne droite, & qui tendant

une place publique, un mur-
our, ou quelque autre endroit
e, mais toujours un lieu à dé-

ième partie étoit un eſpace mé-
ière la ſcéne, qui lui ſervoit
ment, & que les Grecs appel-
κοιλίωμα. C'étoit où s'habilloient
rs, où l'on ſerroit les décora-
où étoit placée une partie des
; car les Anciens en avoient de
ſortes dans leurs théatres.
e il n'y avoit que les portiques
ment de la ſcéne qui fuſſent
, on étoit obligé de tendre ſur
théatre des voiles ſoutenus par
& par des cordages, pour dé-
ſpectateurs de l'ardeur du ſo-
s comme ces voiles n'empé-
as la chaleur cauſée par la tranſ-
& les haleines d'une ſi nom-
ſemblée, les Anciens avoient

gnoient autour du théatre, ſervoit non-ſeulement à y répandre une fraîcheur agréable, mais encore à y exhaler les odeurs les plus douces: car cette pluie étoit toujours de l'eau de ſenteur. Lorſque quelque orage obligeoit d'interrompre les repréſentations, le peuple ſe retiroit dans les portiques qui étoient derriére le théatre.

On ne peut exprimer juſqu'où alloit la paſſion des Athéniens pour ces ſortes de repréſentations. Leurs yeux, leurs oreilles, leur imagination, leur eſprit, tout y étoit ſatisfait. Une des choſes qui leur faiſoit le plus de plaiſir dans les piéces de théatre ſoit tragiques, ſoit comiques, étoit d'y trouver des traits qui euſſent raport aux affaires préſentes de l'Etat, ſoit que le pur hazard leur en fît faire l'application, ou que ce fût l'effet de l'adreſſe des Poétes, qui ſavoient ramener aux affaires préſentes de leur République les ſujets les plus éloignés. Ils entroient par là dans les intérêts du peuple: ils en prenoient occaſion de le flater, d'autoriſer ſes prétentions, de juſtifier & quelquefois auſſi de condanner ſes démarches, de le remplir d'eſpérance, de l'inſtruire de ce qu'il devoit faire en de certaines rencontres; & par là ſouvent ils s'ouvroient un chemin, non-ſeulement aux applaudiſſemens des ſpectateurs,

mais au crédit dans les affaires & dans les délibérations publiques. Par là le théatre devenoit très-agréable & très-intéressant pour le peuple. Ainsi, selon quelques interprétes, Euripide fut accommoder sa tragédie de * Palaméde au jugement rendu contre Socrate, & faire voir dans un exemple illustre de l'antiquité l'innocence d'un Philosophe, opprimée par la malignité soutenue du pouvoir & du crédit.

Souvent le hazard donnoit lieu à des applications subites & imprévues, dont la justesse faisoit grand plaisir au peuple. On se récria tout d'une voix sur un vers d'Eschyle, qui disoit à la louange d'Amphiaraüs, *il ne cherche pas à paroitre comme de bien, mais à l'être*, & en fit application à Aristide. La même chose arriva à Philopémen dans l'assemblée des jeux Néméens. Dans le moment même qu'il y entra, on chantoit sur le théatre ces vers,

Plut. in Aristid. pag. 320.

Id. in Philop. pag. 362.

C'est lui qui couronne nos têtes
Des fleurons de la liberté.

Tous les Grecs jettérent les yeux sur Philopémen avec des battemens de mains & des cris de joie, qui marquoient leurs sentimens à son égard.

* *Il n'est pas certain que cette pièce soit postérieure à la mort de Socrate.*

Cic. in Orat. pro Sext. n. 120-123. C'eſt ainſi qu'à Rome, pendant l'exil de Cicéron, quelques vers [a] du Poéte Accius, où il reproche aux Grecs leur ingratitude d'avoir ſouffert qu'on exilât Télamon; ces vers, dis-je, prononcés par Eſope, le plus habile Acteur de ce tems, tirérent des larmes des yeux de tous les ſpectateurs.

Cic. ad At. tic. lib. 2. Epiſt. 19. Valer. Max. lib. 6. cap. 2. Dans une autre occaſion, mais bien différente, le peuple Romain appliqua à Pompée ſurnommé *le Grand*, quelques vers, dont le ſens étoit: *C'eſt par notre miſére que vous êtes grand. Un jour viendra* (on parle ainſi au peuple) *que vous gémirez de lui avoir confié un ſi grand pouvoir.* On obligea l'Acteur de répéter pluſieurs fois ces vers.

§. V. *Paſſion pour les repréſentations du théatre, l'une des principales cauſes du déclin, du relâchement & de la corruption d'Athénes.*

QUAND on compare les beaux tems de la Gréce, où l'Europe & l'Aſie ne retentiſſoient que du bruit des victoires d'Athénes, avec les ſiécles poſtérieurs où la puiſſance de Philippe & d'Alexandre le Grand la réduiſit en une eſpéce de ſervitude, on eſt étonné de voir l'étrange

[a] O ingratifici Argivi, inanes, Graii immemores beneficii,
Exulare ſiviſtis, ſiviſtis pelli, pulſum patimini.

changement qui étoit arrivé dans cette République. L'important eſt d'en approfondir les cauſes, & d'en ſuivre les différens déclins : & c'eſt ce que fait d'une maniére admirable M. de Tourreil dans la belle Préface qui eſt à la tête de ſa traduction des harangues de Démoſthéne.

On ne retrouvoit, dit-il, dans Athénes aucun veſtige de cette politique mâle & vigoureuſe, qui ſait également préparer les bons ſuccès, & réparer les mauvais. Il ne reſtoit qu'un orgueil mal entendu & ſujet à s'évaporer en décrets faſtueux. Ce n'étoient plus ces Athéniens, qui, menacés d'un déluge de barbares, avoient démoli leurs maiſons pour en conſtruire des vaiſſeaux ; & dont les femmes lapidérent celui qui propoſa d'appaiſer le grand Roi par un tribut ou par un hommage. L'amour du repos & du plaiſir avoit preſque étoufé celui de la gloire & de l'indépendance.

Périclès ce grand homme, ſi abſolu que ſes envieux le traitoient de ſecond Piſiſtrate, fut le premier auteur du relâchement & de la corruption. En vûe de ſe concilier l'affection du peuple, il établit que les jours qu'on célébroit des jeux ou des ſacrifices, l'on diſtribueroit un certain nombre d'oboles au peuple ; & que dans les aſſemblées où l'on agitoit des matiéres d'Etat, l'on paieroit à cha-

que particulier une certaine rétribution pour le droit de préſence. Ainſi l'on vit pour la premiére fois des Républicains vendre à la République le ſoin qu'ils prenoient de la gouverner, & compter entre les œuvres ſerviles les plus nobles fonctions de la puiſſance ſouveraine.

Il n'étoit pas difficile de prévoir ce que produiroit un ſi terrible déſordre. On prétendit y remédier par la deſtination d'un fonds pour la guerre, avec défenſe ſur peine de la vie d'ouvrir en aucun cas l'avis d'y toucher pour d'autres uſages. Cet abus ne laiſſa pas de ſubſiſter toujours. Il paroiſſoit tolérable tandis que le citoien, qui vivoit des libéralités publiques, tâchoit de les mériter par un ſervice aſſidu de neuf mois entiers dans les armées. Chacun ſervoit à ſon tour: & qui ſe diſpenſoit d'un tel devoir, étoit irrémiſſiblement puni comme déſerteur. Mais enfin le nombre des contrevenans l'emporta ſur la loi, & l'impunité, à l'ordinaire, ne manqua pas de multiplier les coupables. Des gens accoutumés au ſéjour délicieux d'une ville, où les fêtes & les jeux étoient continuels, conçurent une répugnance inſurmontable pour le travail, qu'ils regardérent comme indigne de perſonnes libres.

Il falut donc trouver à ce peuple fainéant de quoi l'amuſer, & de quoi rem-

plir le vuide d'une vie déſoccupée. Ce fut particuliérement ce qui les jetta dans la paſſion, ou plutôt dans la fureur des ſpectacles. La mort d'Epaminondas, qui ſembloit promettre de grands avantages, acheva de les perdre & de les abymer.

» Leur courage, dit Juſtin, ne ſurvécut » pas à cet illuſtre Thébain. Délivrés d'un » rival qui tenoit leur émulation éveil- » lée, ils tombérent dans une indolence » & dans une molleſſe léthargique. Le » fonds des armemens de terre & de mer » ſe conſume auſſitôt en jeux & en fêtes. » La paie du matelot & du ſoldat ſe diſ- » tribue au citoien oiſif. La vie douce & » délicieuſe amollit les cœurs. Les repré- » ſentations du théatre l'emportent ſur » les exercices du camp. La valeur & la » ſcience militaire ne ſe comptent pour » rien. On n'applaudit plus aux grands » Capitaines : il n'y a d'acclamation que » pour les bons Poétes, & pour les excel- » lens Comédiens. *Juſtin. lib. cap. 9.*

Les choſes étant portées à cet excès, il n'eſt pas mal aiſé de comprendre quelle foule de ſpectateurs couroit aux repréſentations. Comme on n'épargnoit rien pour les embellir, le Théatre emportoit des ſommes exorbitantes. Si l'on ſupputoit exactement, dit Plutarque, ce que coutoit aux Athéniens chaque repréſentation de piéces de théatre, on verroit *Plut. de glor. Athe pag. 349.*

les barbares pour la défenſe de l
& du ſalut de la Gréce. C'eſt c
Id. Sympoſ. lib. 7. Quæſt. 7. pag. 710. qu'un Lacédémonien, voiant o
toient les frais énormes de ces diſ
Poétes tragiques, & les peines
Choragi. dinaires que ſe donnoient les M
prépoſés à la célébration de ce
s'écria que la ville n'étoit pas ſi
donner une ſi vive & ſi ſérieuſe
tion à des choſes ſi frivoles. » Ca
» diſoit-il, les jeux ne doivent
» des jeux ; & il n'eſt pas raiſ
» d'acheter à ſi grands frais un c
» léger délaſſement. Ces ſortes d
» ne conviennent, tout au plus, q
» les tems du repas, & pour certa
» mens de loiſir, mais ne doiven
» cune ſorte préjudicier au ſoin
» faires publiques, ni aux dépe
» y ſont néceſſaires.

De glor. Athen. pag. Après tout, dit Plutarque da
droit que j'ai déja cité, de quell

que le bon goût & la magnificence de Périclès l'ont embellie & ornée, que la généreuſe hardieſſe de Miltiade a affermi ſa liberté, que la conduite modérée de Cimon lui a valu l'empire & le gouvernement de la Gréce. Si la ſage & ſavante poéſie d'Euripide, ſi la ſublime diction de Sophocle, ſi le haut cothurne d'Eſchyle, ont procuré à la ville d'Athénes de pareils avantages, en la délivrant de quelque grand malheur, ou en la couvrant d'une éclatante gloire, je conſens (c'eſt toujours Plutarque qui parle) qu'on mette en paralléle les piéces dramatiques avec les trophées, le théatre poétique avec le camp martial, les compoſitions des Poétes avec les grandes actions des Généraux d'armée. Qui oſeroit faire une telle comparaiſon? Je vois paroitre ici ſur la ſcéne, non de ſimples Ecrivains, couronnés de lierre, & traînant après eux un bouc ou un taureau, récompenſes & victimes aſſignées à la poéſie tragique : mais d'illuſtres Capitaines, environnés des colonies qu'ils ont fondées, des villes qu'ils ont priſes, des peuples qu'ils ont vaincus. C'eſt pour éterniſer le ſouvenir, non des victoires d'Eſchyle & de Sophocle, mais des fameuſes journées de Marathon, de Salamine, d'Eurymédon, & de tant d'autres, que nous célébrons dans chaque mois

avec tant de pompe pluſieurs fêtes [illegible] crées.

La concluſion que tire Plutarque de tout ceci, & celle que nous en devons tirer avec lui, c'eſt que c'étoit une grande imprudence pour les [a] Athéniens de faire céder ainſi le devoir au plaiſir, le zéle pour la patrie à la paſſion du théâtre, l'application ſérieuſe pour les affaires à de frivoles ſpectacles; & de conſumer en dépenſes inutiles & en de vaines repréſentations de piéces tragiques des fonds deſtinés pour l'entretien des flottes & des armées. La [b] Macédoine, juſques-là obſcure & peu conſidérée, ſut bien profiter de la molle indolence des Athéniens; & Philippe, inſtruit par les Grecs mêmes, ſous qui il fit pendant pluſieurs années un heureux apprentiſſage de guerre, donna bientôt à la Gréce un maître qui l'aſſervit, & lui fit ſubir le joug, comme nous le verrons dans la ſuite.

a Ἁμαρτάνουσιν Ἀθηναῖοι μεγάλα, τὴν σπουδὴν εἰς τὴν παιδιὰν καταναλίσκοντες, τουτέστι μεγάλων ἀποστολὰς δαπάνας καὶ στρατεύματα εὐθύδικα καταχορηγοῦντες τῷ θεάτρῳ.

b Quibus rebus effectum eſt ut inter otia Græcorum ſordidum & obſcurum antea Macedonum nomen emergeret, & Philippus obſes triennio Thebis habitus, Epaminondæ & Pelopidæ virtutibus eruditus, regnum Macedoniæ, Græciæ, & Aſiæ cervicibus, velut jugum ſervitutis imponeret. *Juſtin. l. 6. c. 9.*

.IVRE ONZIÉME.

STOIRE DES DEUX DENYS,

Tyrans de Syracuse.

Depuis que Syracuſe étoit rentrée en poſſeſſion de ſa liberté par l'ex-tion de la famille de Gélon, il s'étoit é environ ſoixante ans. Les événe-ns qui occupent cet intervalle dans la le, à l'exception de la guerre que les éniens y portérent, ſont peu impor-; & peu connus : mais en récompen-ceux qui ſuivent, ſont tout-à-fait in-ſſans. Je veux parler du régne des x Denys Tyrans de Syracuſe, qui vernérent, le premier trente-huit , & le ſecond * douze, ce qui fait en : cinquante ans. Comme cette hiſ-e eſt entiérement détachée de ce qui aſſoit en même tems dans la Gréce ı raporterai ici toute de ſuite & ſé-ment, en prenant ſeulement la pré-ion d'avertir que les vingt premiéres ées, dont je vais faire l'hiſtoire, con-rent à-peu-près avec les vingt der-es du Volume précédent.

u reſte, cette hiſtoire va préſenter à

près une interruption us de dix ans, il re- *monta ſur le trône & régna encore deux ou trois ans.*

piter les uns & bruler les autres ;
ſeul mot, ſe nourrir & ſe repaître
humain, & ſatisfaire ſon inh
cruauté par le ſupplice de perſo
tout âge & de toute condition :
dis-je, un tel objet frapera no
pourrons-nous nous diſſimuler u
Plut. Moral. pag. 552. 553. que le paganiſme même a recon
que Plutarque fait obſerver à l'
des Tyrans de Sicile, & de ceu
dont nous parlons ; que c'eſt da
lére que Dieu donne de tels Pri
peuples, en ſe ſervant d'impies &
lérats pour punir d'autres ſcél
d'autres impies ? D'un autre côté
ce même Prince, l'effroi & la te
Syracuſe, inquiet lui-même & tr
pour ſa propre vie, livré jour &

ſes remords; ne pourra trouver perſonne dans ſes Etats, pas même ſes femmes ni ſes enfans, à qui il oſe ſe fier: qui de nous ne s'écriera avec Tacite, [a] *Que ce n'eſt pas ſans raiſon que l'oracle de la ſageſſe a dit, Que ſi on ouvroit le cœur des Tyrans, on le trouveroit déchiré de mille coups, puiſqu'il eſt vrai que les corps ne ſont pas plus tourmentés par les gênes & les ſupplices, que leur eſprit l'eſt au-dedans par leurs crimes, par leurs cruautés, & par toutes leurs injuſtes & violentes entrepriſes?*

Il n'en eſt pas ainſi d'un Roi. Il aime ſes ſujets, & il en eſt aimé. Il jouit au-dedans de lui-même d'une tranquillité parfaite, & il vit au milieu de ſon peuple comme un pere au milieu de ſes enfans. Quoiqu'il [b] ſache qu'il a le glaive en main pour punir, il craint d'en faire uſage; aime, pour ainſi dire, à en émouſſer la

a Neque fruſtra præſtantiſſimus ſapientiæ firmare ſolitus eſt, ſi recludantur tyrannorum mentes, poſſe aſpici laniatus & ictus; quando, ut corpora verberibus, ita ſævitia, libidine, malis conſultis, animus dilaceraretur. *Tac. Annal. lib. 6. cap. 6.*

b Hæc eſt in maxima poteſtate veriſſima animi temperantia, non cupiditate aliqua, non temeritate incendi; non priorum principum exemplis corruptum, quantum in cives ſuos liceat, experiendo tentare, ſed hebetare aciem imperii ſui.... Quid intereſt inter tyrannum & regem, (ſpecies enim ipſa fortunæ ac licentia par eſt) niſi quòd tyranni in voluptate ſæviunt, reges non niſi ex cauſa ac neceſſitate. *Senec. de Clem. lib. 1. cap. 11.*

pointe ; & il ne ſe réſout à faire
de ſon pouvoir qu'avec une
douleur, dans la derniére néce
ſelon toutes les formes preſcrit
loix. Mais le Tyran ne punit qu
price & par paſſion, & il croit
tarque en parlant de Denys mêm
re véritablement maître & ne g
en ſouverain, qu'autant qu'il ſ
deſſus des loix, qu'il n'en recon
tre que ſa volonté, & qu'il ſait
obéir promtement. Or, continue
Auteur, quiconque peut tout
veut, court grand riſque de v
qu'il ne doit pas.

Outre ces traits de cruauté
rannie, qui caractériſent par
ment le premier Denys, on v
ſon hiſtoire tout ce qu'une amb
meſurée, ſoutenue d'un grand
d'un eſprit étendu, & de talen
à gagner la confiance du peupl
pable d'entreprendre pour s'él
ſouveraineté ; tous les moiens
ſu emploier pour s'y mainteni
les efforts de ſes ennemis, & r
haine publique ; enfin le bonh
eu ce Tyran d'éviter pendant

conſpirations formées contre lui, & de tranſmettre tranquillement à ſon fils la tyrannie comme un héritage ſucceſſif, & un bien domeſtique.

CHAPITRE PREMIER.

CE CHAPITRE renferme l'hiſtoire de Denys l'ancien, Tyran de Syracuſe, qui régna trente-huit ans.

§. I. *Moiens qu'emploia Denys pour s'emparer de la Tyrannie à Syracuſe.*

DENYS étoit de Syracuſe; ſelon quelques-uns d'une naiſſance noble & illuſtre, ſelon d'autres d'une extraction baſſe & inconnue. Quoi qu'il en ſoit, il ſe diſtingua par ſon courage dans la guerre contre les Carthaginois, & s'y fit un grand nom. Il étoit du nombre de ceux qui accompagnérent Hermocrate, lorſqu'il entreprit de rentrer à main armée dans Syracuſe, d'où il avoit été exilé par la cabale de ſes ennemis. Le ſuccès de cette entrepriſe ne fut pas heureux. Hermocrate demeura ſur la place. Les Syracuſains n'épargnérent pas ſes complices. Pluſieurs furent exécutés publiquement. Denys étoit reſté parmi les bleſſés. Le bruit de ſa mort, que ſes proches répandirent exprès, lui ſauva la vie. La *Diod. l. 1 pag. 197.*

Dans l'Hiſtoire des Carthaginois, Tome I.

cipales villes, comme nous
qué ailleurs. L'heureuſe ſitu
pour leur commerce mariti
lité du pays, la richeſſe d
étoient de puiſſans motifs p
tirer. On peut juger de q
des autres villes, par ce qu
Sicile raporte d'Agrigente
étoient d'une magnificence
re, ſur-tout celui de Jupite
qui avoit trois cens quarant
gueur, ſur ſoixante de la
vingts de hauteur. Les por
leries répondoient pour l'
beauté au reſte du bâtimen
étoit repréſenté le combat
& de l'autre la priſe de Tro
figures à hauteur naturelle.
de la ville un Lac creuſé de
mes, qui avoit de circuit
(plus d'un quart de lieue)
deux trente piés rempli d

Diod. l. 13. p. 203-206.

habits : on ne vit jamais rien de plus
t. Gellias, le plus riche des citoiens
gente, avoit fait conſtruire dans ſa
plusieurs grandes ſales pour y rece-
y traiter ſes hôtes. Des gens poſtés
ordre aux portes de la ville, invi-
tous les étrangers qui y arrivoient,
r loger chez leur maître, & les
luiſoient. Généralement parlant,
talité étoit encore en grand uſage
rand honneur dans cette ville. Un
furieux aiant obligé cinq cens ca-
de s'y refugier, Gellias les reçut
ui, & leur fournit à tous ſur le
des habits, dont il avoit toujours
nombre en réſerve dans ſes gardes-
es. Voila ſavoir faire un digne uſage
richeſſes. Les Hiſtoriens parlent
ſon cellier, où il y avoit trois cens
ux taillés dans le roc, dont chacun
cent * amphores.

nois. Sa chute ébranla toute la Sicile, & répandit par-tout la terreur. On en imputa la cauſe à la lenteur des Syracuſains, qui ne l'avoient ſecourue que foiblement. Denys, qui dès lors étoit uniquement occupé des deſſeins de grandeur qu'il rouloit dans ſon eſprit, & qui travailloit, mais d'une maniére ſourde, à en jetter les fondemens, profita de cette occaſion favorable, & des plaintes générales de la Sicile contre Syracuſe, pour rendre les Magiſtrats odieux, & pour décrier le gouvernement. Dans une aſſemblée publique qui s'y tint, pour délibérer ſur l'état préſent des affaires, comme perſonne n'oſoit ouvrir la bouche de peur de s'attirer la diſgrace de ceux qui étoient en place, Denys ſe leva, & prenant la parole, il accuſa hautement les Magiſtrats de trahiſon, & fut d'avis qu'on les dépoſât ſur le champ, ſans attendre que le tems de leur adminiſtration fût expirée. Ils le traitérent de ſéditieux & de perturbateur du repos public, &, comme tel, ils le condamnérent, ſelon les loix, à une amende. Il faloit la paier avant que de pouvoir reprendre la parole, & Denys n'étoit pas en état de le faire. Philiſte, l'un des plus riches citoiens, (c'eſt lui qui avoit écrit l'hiſtoire de Sicile, qui n'eſt pas parvenue juſqu'à nous) la paia argent comptant, & l'exhorta à continuer de donner ſes avis ſur les affaires

préſentes avec toute la liberté qui convient à un citoien zélé pour ſa patrie.

Denys reprit donc ſon diſcours avec plus de force encore qu'auparavant. Il s'étoit exercé de longue main au talent de la parole, qu'il regardoit avec raiſon comme un inſtrument néceſſaire dans un gouvernement républicain, ſur-tout par raport aux vûes qu'il avoit de gagner le peuple, & de le faire entrer dans ſes intérêts. Il commença par décrire d'une maniére vive & touchante le malheur d'Agrigente ville alliée & voiſine; la triſte néceſſité où ſes habitans, faute de ſecours, avoient été réduits d'en ſortir de nuit furtivement; les cris & les pleurs des enfans, des vieillards, des malades, qu'ils avoient été forcés d'abandonner à la merci d'un ennemi féroce & impitoiable; le meurtre cruel de tous ceux qui avoient été laiſſés dans la ville, que le barbare vainqueur avoit été arracher des temples & des autels des dieux, foible aſyle contre l'impiété & la fureur Punique. Il imputoit tous ces maux à la trahiſon des Chefs, qui au lieu de marcher vers Agrigente, s'étoient retirés avec leurs troupes; à la lenteur criminelle des Magiſtrats, qui s'étoient laiſſé corrompre par l'argent des Carthaginois; à la fierté des Grands & des riches, qui ne ſongeoient qu'à établir leur puiſſance ſur les ruines de la liberté publique. Il repréſen-

Sicile, que la faction des Grands de Syracuſe avoit fait ſortir de la ville en différens tems, & ſous divers prétextes. Il comprit quel renfort ce ſeroit pour lui qu'une troupe nombreuſe de tels citoiens, que la reconnoiſſance pour leur bienfaiteur, la haine ancienne contre ceux qui les avoient fait exiler, l'eſpérance de rétablir leurs affaires & de s'enrichir des dépouilles de leurs ennemis, rendroient très-propres à l'exécution de ſes deſſeins & attacheroient pour toujours à ſa perſonne & à ſes intérêts. Il travailla donc ſérieuſement à leur retour. On parloit de mettre ſur pié de nombreuſes troupes pour s'oppoſer aux conquêtes des Carthaginois. Le peuple voioit avec peine la dépenſe où monteroient ces nouvelles levées. Denys profita de cette favorable conjoncture, & de cette heureuſe diſpoſition des eſprits. Il repréſenta qu'il étoit ridicule de faire venir à grands frais de l'Italie & du Péloponnéſe des troupes étrangéres, pendant que la patrie en pouvoit fournir gratuitement de plus excellentes. Qu'il y avoit un grand nombre de Syracuſains épars dans toute la Sicile, qui, malgré le mauvais traitement qu'ils avoient reçu, avoient toujours retenu le cœur de citoiens ſous la qualité & le nom d'exilés, qui conſervoient pour leur patrie une tendre affection & une fidélité inviolable, & qui avoient

nt mieux aimé errer de côté & d'autre
la Sicile ſans établiſſement & ſans
rs, que de prendre parti dans l'ar-
des ennemis, quelque avantageuſes
uſſent les offres qu'on leur faiſoit. Ce
urs de Denys fit ſur l'eſprit du peu-
oute l'impreſſion qu'il pouvoit ſou-
r. Ses Collégues, qui ſentoient bien
vouloit aller, n'oſérent le contre-
, prévoiant bien que leur oppoſition
ſeulement ſeroit inutile, mais qu'elle
rviroit qu'à irriter le peuple contre
& à augmenter encore le crédit de
ys, à qui ſeul elle laiſſeroit tout l'hon-
du rappel des Exilés. Leur retour fut
: ordonné, & tous, ſans perdre de
, revinrent à Syracuſe.
ans le même tems il vint une dépu-
n de Géle, ville ſujette & dépendante
racuſe, pour demander qu'on forti-
a garniſon. Denys s'y tranſporta auſſi-
vec deux mille fantaſſins, & quatre
chevaux. Il trouva la ville dans une
de émeute. Elle étoit partagée en deux
ions, l'une du peuple, l'autre des ri-
& des puiſſans. Ceux-ci aiant été ac-
s dans les formes, furent condannés
ort dans l'aſſemblée, & leurs biens
iſqués au profit du public. Ce qui re-
de cette confiſcation ſervit à paier ce
étoit dû depuis lontems à l'ancienne
niſon commandée par Dexippe Lacé-

démonien; & Denys promit à ceux qu'il avoit amenés de Syracuſe le double de la paie que la ville leur avoit promiſe. Ce furent autant de nouvelles créatures qu'il s'attacha. Les habitans de Géle le comblérent de marques d'honneur, & députérent à Syracuſe pour remercier la ville de l'important ſervice qu'elle leur avoit rendu en leur envoiant Denys. Aiant tenté inutilement de faire entrer Dexippe dans ſes vûes, il retourna à Syracuſe avec ſon corps de troupes, après avoir promis aux habitans, qui firent tous leurs efforts pour le retenir, qu'il reviendroit bientôt avec un ſecours plus conſidérable.

Il arriva juſtement à Syracuſe dans le tems que le peuple ſortoit du théatre. Tous coururent en foule vers Denys, & lui demandérent avec empreſſement ce qu'il avoit appris des Carthaginois. Il leur répondit d'un air triſte & affligé que la ville nourriſſoit dans ſon ſein d'autres ennemis bien plus dangereux & plus à craindre. Que pendant qu'à Carthage on faiſoit des préparatifs extraordinaires pour venir attaquer Syracuſe, ceux qui étoient chargés du commandement, au lieu de réveiller le zêle & l'attention des citoiens, & de mettre tout en mouvement à l'approche d'un ſi formidable ennemi, endormoient la ville en l'amuſant par de vains ſpectacles, & laiſſoient manquer du né-

ceſſaire les troupes, dont ils détournoient la paie à leur profit particulier par un brigandage qui étoit la ruine des affaires publiques. Qu'il avoit toujours bien ſenti qu'elle pouvoit être la cauſe d'une telle conduite. Que maintenant ce n'étoit plus ſur de ſimples conjectures, mais ſur des preuves trop certaines, qu'étoient fondées ſes plaintes. Qu'Imilcon, Chef des Carthaginois, lui avoit envoié un Officier, ſous prétexte de traiter du rachat des priſonniers, mais en effet pour l'exhorter à ne pas examiner de ſi près la conduite de ſes Collégues, & s'il ne vouloit point entrer dans leurs vûes en faveur de Carthage, du moins à ne s'y pas oppoſer, Que pour lui il venoit renoncer au commandement, & abdiquer ſa dignité, pour ne point donner lieu à des ſoupçons fâcheux contre lui, comme s'il étoit de concert & d'intelligence avec les traîtres qui vendoient la République.

Ce bruit s'étant répandu parmi les troupes & dans toute la ville, chacun ſe retire chez ſoi plein d'inquiétude & d'allarme. Le lendemain on convoque l'Aſſemblée. Denys renouvelle ſes plaintes contre les Commandans. Elles ſont reçues avec un applaudiſſement général. Quelques-uns dans l'aſſemblée s'écrient qu'il faut le nommer dès à préſent Généraliſſime avec un pouvoir abſolu, & ne pas attendre,

ſée de trois cens mille hommes. Q
ce qui regardoit l'accuſation inten
tre les traîtres, on l'examineroit
autre aſſemblée : mais que l'affa
ſente ne ſouffroit point de délai. I
ſouffrit point en effet, & le peup
lorſqu'il eſt une fois prévenu, ſe l
traîner à ſon penchant ſans rien
ner, nomma ſur le champ Der
Généraliſſime avec un pouvoir
Dans cette aſſemblée même il fit o
une double paie pour les ſoldats
entendre que l'Etat s'en dédomn
avantageuſement par les conquêt
ſeroient le fruit. Quand tout cela
clu, & l'Aſſemblée finie, les Syra
examinant de ſang froid tout ce
noit de ſe paſſer, en furent extré
ſurpris, comme ſi eux-mêmes n'en

pour arriver à la tyrannie, qui étoit de ſe faire donner des gardes ; & il le fit d'une maniére habile & ruſée. Il propoſa à tous les citoiens qui étoient au-deſſous de quarante ans, & en âge de porter les armes, de ſe rendre, avec des vivres pour trente jours, à la ville de Léonte. Les Syracuſains en étoient alors les maîtres, & ils y tenoient garniſon. Cette place étoit remplie de ſoldats fugitifs & étrangers, gens fort propres pour l'exécution de ſes deſſeins. Il ſe doutoit bien que la plupart des Syracuſains ne le ſuivroient pas. Il partit, & étant arrivé de nuit, il campa dans les champs près de la ville. Peu de tems après on entendit un grand bruit dans tout le camp : des gens apoſtés par Denys avoient excité ce tumulte. Il ſuppoſa qu'on lui avoit tendu des embuches, & qu'on avoit voulu l'aſſaſſiner. Plein de trouble & d'allarme il ſe réfugie dans la citadelle de la ville des Léontins, & y paſſe le reſte de la nuit après y avoir allumé beaucoup de feux, & y avoir fait venir ceux des ſoldats qui lui étoient les plus affidés. A la pointe du jour toute la multitude s'aſſemble. Il expoſe, encore ſaiſi de crainte, le danger qu'il a couru, & demande qu'on lui permette de choiſir à ſon gré ſix cens gardes pour mettre ſa perſonne en ſureté. Piſiſtrate lui en avoit donné l'exemple lontems aupara-

vant, & avoit emploié le même artifice quand il ſe fit Tyran d'Athénes. Sa demande paroit fort raiſonnable, & lui eſt accordée. Il choiſit ſur le champ mille gardes, les arme de pied en cap, les équipe magnifiquement, & leur fait de grandes promeſſes. Il s'attache auſſi d'une maniére particuliére les ſoldats étrangers, en leur parlant avec bonté & familiarité. Il fait pluſieurs changemens dans les troupes pour s'aſſurer des Officiers, & renvoie Dexippe à Lacédémone, parce qu'il s'en défioit. Il fait venir en même tems de Géle une grande partie de la garniſon que lui-même y avoit envoiée, & raſſemble de tous côtés les fugitifs, les exilés, les gens chargés de dettes & de crimes, digne cortége d'un Tyran.

Avec une telle eſcorte il ſe rend à Syracuſe, & y répand la terreur. Les citoiens n'étoient plus en état de s'oppoſer à ſon entrepriſe, ni de lui diſputer ſon autorité. La ville étoit pleine de ſoldats étrangers, & ſe voioit prête à être attaquée par les Carthaginois. Pour s'affermir encore davantage dans la tyrannie, il épouſe la fille d'Hermocrate le plus puiſſant citoien de Syracuſe, & qui avoit le plus contribué à la défaite des Athéniens; & il donne ſa ſœur en mariage à Polyxéne beau-frere d'Hermocrate. Aiant enſuite convoqué l'aſſemblée, il ſe défit

de Daphnée & de Démarque, qui s'étoient oppoſés le plus vivement à ſon uſurpation. C'eſt ainſi que Denys, de ſimple Greffier à Syracuſe & de bourgeois du dernier rang, ſe rendit maître & Tyran de la plus grande & de la plus opulente ville de la Sicile.

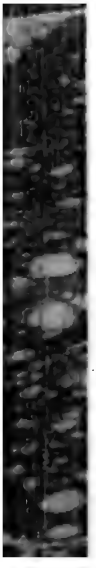
§. II. *Mouvemens dans la Sicile & à Syracuſe contre Denys. Il vient à bout de les diſſiper. Pour arrêter les révoltés, il ſonge à attaquer les Carthaginois. Il travaille aux préparatifs de cette guerre avec un ſoin & un ſuccès merveilleux. Voiage de Platon à Syracuſe: Sa liaiſon intime avec Dion.*

DENYS eut une rude ſecouſſe à eſſuier dès le commencement. Les Carthaginois aiant aſſiégé Géle, il marcha au ſecours de cette ville, & après quelques actions contre l'ennemi qui réuſſirent mal, il entra dans la place. Il y agit foiblement, & tout le ſervice qu'il rendit aux habitans fut de les faire ſortir de nuit, & de les accompagner pour favoriſer leur fuite. On le ſoupçonna d'agir de concert avec les ennemis, d'autant plus qu'ils ne le pourſuivirent point, & qu'il y eut peu de ſes ſoldats étrangers de tués. Tout ce qui étoit reſté d'habitans à Géle fut égorgé. Ceux de Camarine, dans la crainte d'un pareil traitement, ſe retirérent avec *Diod. l. 13 p. 227-231.*

tous les effets qu'ils purent emporter. Ce ſpectacle de vieillards, de femmes, de jeunes filles, de tendres enfans, dont on hâtoit la marche au-delà de leurs forces, toucha de compaſſion les troupes de Denys, & les irrita contre ce Tyran. Celles qu'il avoit fait venir de l'Italie, ſe retirérent dans leur pays. Les Cavaliers de Syracuſe, aiant tenté inutilement de le tuer dans le chemin, parce qu'il étoit toujours environné de ſes étrangers, prirent les devants, & étant entrés dans Syracuſe, marchérent droit au palais du Tyran qu'ils pillérent, & firent eſſuier à ſa femme toutes ſortes de mauvais traitemens, dont elle mourut. Denys, qui avoit prévu leurs deſſeins, les ſuivit de près avec cent cavaliers ſeulement & quatre cens fantaſſins, & aiant fait près
400 *ſtades.* de vingt lieues par une marche forcée, arriva vers le milieu de la nuit à la porte de l'Achradine, qu'il trouva fermée. Il y mit le feu, & s'ouvrit un paſſage. Les plus riches des citoiens accoururent montés à cheval pour lui diſputer l'entrée, mais ils furent envelopés par les ſoldats, & preſque tous tués. Denys étant entré dans la ville, égorgea tout ce qu'il trouva à ſa rencontre, pilla les maiſons de ſes ennemis, en tua un grand nombre, & en fit ſortir pluſieurs de Syracuſe. Le lendemain matin toutes les troupes de

Denys arrivérent. Les malheureux fugitifs de Géle & de Camarine, aiant en horreur le Tyran, ſe retirérent chez les Léontins. Imilcon aiant envoié un héraut à Syracuſe, conclut le Traité dont il a été parlé dans l'hiſtoire des Carthaginois. Une des conditions fut que Syracuſe demeureroit ſoumiſe à Denys, ce qui confirma tous les ſoupçons qu'on avoit conçus contre lui. Tout ceci arriva l'année de la mort de Darius Nothus. Tome I AN. M. 3[illegible] AV. J. C. 4[illegible]

Ce fut pour lors qu'il ſacrifia à ſon repos & à ſa ſureté tout ce qui lui pouvoit faire ombrage. Il ſavoit qu'après avoir dépouillé les Syracuſains de tout ce qu'ils avoient de plus cher, il ne pouvoit manquer d'en être extrêmement haï, & la crainte des malheurs qu'il devoit en attendre, croiſſoit dans l'uſurpateur à proportion de leur haine. Il regardoit tous ſes nouveaux ſujets comme autant d'ennemis, & il croioit ne pouvoir ſe précautionner contre les dangers qui l'environnoient de toutes parts & qui le ſuivoient par-tout, qu'en exterminant les uns pour intimider les autres. Il ne voioit pas qu'en ajoutant la cruauté des ſupplices à l'oppreſſion publique, il ne faiſoit que multiplier ſes ennemis, & les engager, après la perte de leur liberté, à ſauver au moins leur vie en attentant à la ſienne.



partie de la ville appellée Lille, ſituation avantageuſe rendoit d forte, & qui pouvoit être gardée médiocre garniſon. Il l'enviro bons murs, flanqués d'eſpace e de pluſieurs tours fort hautes, & l ainſi du reſte de la ville. Il y b forte citadelle pour lui ſervir de & d'aſyle en cas d'accident, & y truire un grand nombre de bout de galeries, capables de conte multitude conſidérable d'habitan

Pour ce qui regarde les terres, i les meilleures qu'il donna à ſes c & aux Officiers qu'il avoit mis e & diſtribua le reſte à proporti entre les citoiens & les étrangers tant au nombre des premiers les qui avoient été affranchis. Il par la même ſorte les maiſons, réſer

étoient encore libres, & qui avoient donné du ſecours aux Carthaginois. Il commença par le ſiége d'Herbeſine. Les Syracuſains qu'il avoit menés avec lui ſe voiant les armes à la main, crurent devoir s'en ſervir pour ſe rétablir en liberté. Comme ils s'attroupoient & concertoient enſemble, un des premiers Officiers qui leur parla durement fut tué ſur le champ : & ce meurtre fut comme le ſignal de la révolte. Ils firent venir auſſitôt d'Etna les Cavaliers qui s'y étoient retirés au commencement de la révolution. Denys, allarmé de ce mouvement, laiſſa le ſiége, & marcha promtement vers Syracuſe pour la contenir dans l'obéiſſance. Les révoltés l'y ſuivirent de près, & s'étant emparés d'Epipole, ils lui fermérent par ce moien toute iſſue dans la campagne. Aiant fait venir du ſecours de leurs alliés par terre & par mer, ils mettent la tête du Tyran à prix, & promettent le droit de bourgeoiſie aux Etrangers qui l'abandonneront. Il en paſſa un grand nombre de leur côté, qu'ils traitérent fort humainement. Ils font avancer leurs machines, & battent fortement les murs de l'Ile, ſans donner à Denys le tems de reſpirer.

Ce Tyran, réduit aux abois, abandonne par le plus grand nombre des Etrangers, & ſe voiant ſans iſſue du côté de la

Campagne, assemble ses amis pour délibérer avec eux, plutôt sur le genre de mort qu'il doit choisir pour terminer glorieusement sa carriére, que sur les moiens de se sauver. On s'applique à lui relever le courage. Les avis se partagent, mais enfin celui de Philiste prévaut, qui étoit qu'il ne faloit point absolument renoncer à la tyrannie. Denys, pour gagner du tems, députe vers les révoltés, & demande qu'on lui permette de sortir de la ville avec les siens, ce qui lui fut accordé; & on convint de lui donner cinq vaisseaux pour emmener ses gens, & pour emporter ses effets. Il avoit cependant envoié sous-main vers les Campaniens qui étoient en garnison dans les places des Carthaginois, & leur avoit fait offrir des sommes considérables pour le venir tirer du danger où il étoit.

Dans l'intervalle de ces pourparlers, les Syracusains, qui croioient l'affaire terminée, & le Tyran perdu, avoient désarmé une partie des troupes, & le reste agissoit fort nonchalamment. L'arrivée des Campaniens, au nombre de deux cens chevaux, surprit & allarma infiniment la ville. Après avoir battu ceux qui s'opposoient à leur passage, ils percent jusqu'à Denys. Trois cens autres soldats arrivent en même tems à son secours. Alors la face des choses change entiére-

. La terreur & le découragement paſſa du côté des Syracuſains. Denys, aiant une ſortie, les pouſſe vivement juſques dans la partie de la ville appellée Acrolis. Le carnage ne fut pas conſidérable, parce que Denys avoit défendu de tuer les fuiards. Il fit enſevelir les morts, & faire à ceux qui s'étoient retirés à Etna qu'ils pouvoient revenir en toute ſureté, à condition d'oublier abſolument le paſſé. Pluſieurs revinrent, d'autres ne crurent pas devoir ſe fier à la parole du Tyran. Il récompenſa avantageuſement les Syracuſiens, & les renvoia.

s Lacédémoniens firent alors, par *Pag. 241.*
t à Syracuſe, une démarche bien indigne de la réputation de Sparte. Ils venoient de ruiner la liberté à Athénes: ils ſe croient ouvertement dans toutes les occaſions de leur dépendance contre le gouvernement populaire. Ils députérent un de leurs citoiens à Syracuſe, en apparence pour témoigner la part qu'ils prenoient au bonheur de la ville, & pour lui offrir leur ſecours, mais en effet pour fortifier Denys dans la réſolution de ſe maintenir dans la tyrannie, eſpérant que ce Prince, devenu fort puiſſant, pourroit leur être un grand ſecours.

qui venoit de ſe paſſer à Syracuſe, *Pag. 242.*
appris à Denys ce qu'il devoit attendre l'avenir de ſes ſujets. Pendant que

l'étendue de ſes vûes, & la rare e
Il y donna donc tous ſes ſoins
ſon application, perſuadé que l
qu'il alloit commencer avec une
des plus puiſſantes qui fuſſent alo
roit être de longue durée, & qu
roit des ſuites conſidérables.

Av. M. 3605. Av. J. C. 399. Il commença par faire venir
cuſe, tant des villes qui lui étoi
miſes en Sicile, que de la Gré
l'Italie, un grand nombre d'ar
d'ouvriers de toute ſorte, qu'il
ce voiage par l'attrait du gain &
compenſe, moien ſûr d'avoir d
que genre ce qu'il y a de plus
gens. Il fit fabriquer une multit
nie de toutes ſortes d'armes, ép
velots, lances, pertuiſanes, caſq
raſſes, boucliers: le tout ſelon l
la coutume de chacune des natio
ces armes étoient deſtinées. Il
truire auſſi un grand nombre d

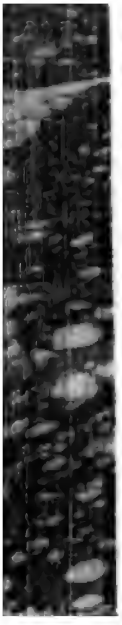
oute la ville, devenue un atelier
ral, retentiſſoit du bruit des travail-
. Non ſeulement les veſtibules & les
rons des temples, les portiques, les
: d'exercices, les places publiques,
encore toutes les maiſons des par-
iers qui avoient quelque étendue,
remplies d'ouvriers. Denys y avoit
i un ordre merveilleux. Chaque eſ-
d'artiſans, diviſée par rues & par
tiers, avoit ſes inſpecteurs & ſes ſur-
ans, dont la préſence & les conſeils
oient & perfectionnoient le travail.
rince lui-même étoit toujours au mi-
des ouvriers, les excitant & les ani-
par des louanges & des récompen-
roportionnées à leur mérite. Selon
chacun d'eux ſe diſtinguoit par ſon
leté & ſon induſtrie, il ſavoit auſſi les
guer par différentes marques d'hon-
, juſques-là qu'il en faiſoit manger
ques-uns à ſa table, & affectoit de
retenir familiérement avec eux com-
vec des amis. [a] On a raiſon de dire
'eſt l'honneur qui nourrit les arts,
ue tous les hommes, de quelque
ition qu'ils ſoient, peuvent y être
s ſenſibles. Un Prince qui ſauroit
re en mouvement les deux grands

l'esprit humain, l'intérêt & la gloire, en y apportant les précautions nécessaires, feroit fleurir en peu de tems dans son roiaume tous les arts & toutes les sciences, & le rempliroit à peu de frais d'hommes excellens en tout genre. C'est ce qui arriva pour lors à Syracuse, où un homme seul, habile dans l'art du gouvernement, alluma parmi les ouvriers une ardeur & une émulation qui ne se peuvent exprimer.

Denys s'appliqua sur-tout à la marine. Il savoit que c'étoit Corinthe qui avoit inventé l'art de construire des galéres à trois & à cinq rangs de rames : il crut devoir procurer à Syracuse, colonie de Corinthe, la gloire d'avoir perfectionné cette invention; & il en vint à bout. Les bois, pour la construction des galéres, furent tirés, partie de l'Italie, d'où on les voituroit sur des chariots jusqu'à la mer, & de là à Syracuse dans des vaisseaux; partie du mont Etna, très-fertile pour lors en pins & en sapins. On vit en peu de tems paroitre tout à coup & comme sortir de terre une flote de deux cens galéres; & il en fit radouber plus de cent autres qu'on avoit déja auparavant. Il fit construire de nouveau dans l'enceinte du grand port cent soixante loges, qui pouvoient la plupart contenir chacune deux vaisseaux; & en fit réparer cent cinquante anciennes.

La vûe de tant de galéres bâties ſi promtement, & équipées avec tant de magnificence, faiſoit croire que c'étoit l'ouvrage de la Sicile entiére, qui avoit réuni toutes ſes forces & emploié tous ſes revenus pour fournir à tant de frais. D'un autre côté, quand on jettoit les yeux ſur la multitude incroiable d'armes qui venoient d'être fabriquées, on étoit tenté de croire que cet unique ſoin avoit occupé entiérement Denys, & avoit dû épuiſer ſes tréſors. On comptoit cent quarante mille boucliers, autant de caſques & d'épées, plus de quatorze mille cuiraſſes travaillées avec tout l'art & toute la délicateſſe poſſible. Elles étoient deſtinées pour les cavaliers, pour les Tribuns & les Centurions de l'infanterie, & pour les troupes étrangéres qui gardoient le Prince. Les dards, les traits, les javelots étoient ſans nombre; & les machines de guerre répondoient à tout cet appareil.

La moitié de la flote devoit avoir pour ſa chiourme des citoiens, & l'autre moitié des étrangers. Denys ne ſongea à lever des troupes, que quand tous les préparatifs dont nous venons de parler furent en état. Syracuſe, & les autres villes de ſa dépendance, lui en fournirent une partie: il lui en vint auſſi beaucoup de la Gréce, & ſur-tout de la Laconie. La paie conſidérable qu'il offroit, fit qu'on



tout dépend du zêle & de l'a
troupes pour leur Général, i
avant tout à gagner les cœurs
propres ſujets, que des autres
la Sicile, & il y réuſſit merve
Il avoit changé entiérement d
gir depuis un certain tems. L
douceur, la clémence, la p
du bien, les maniéres gracie
nuantes à l'égard de tout le mo
pris la place de cet air hauta
rieux, & de cette inhumanité
rendu ſi odieux. On ne le r
plus, & ce n'étoit plus le mê

Pendant qu'il preſſoit les
de la guerre, & qu'il s'appli
tirer l'affection de ſes ſujets,
gagner auſſi l'amitié de deu
villes, Rhége & Meſſine, qu
mettre obſtacle à ſes grands
une puiſſante diverſion. La
voient formé contre lui quel

ander pour lui une fille de
mariage : car il avoit perdu
femme dans l'émeute popu-
a été parlé ci-devant.
hant que rien n'affermit tant
e la vûe d'un héritier, qui
ans les mêmes deſſeins, qui
intérêts, qui peut ſuivre
n & garder les mêmes ma-
uvernement, profita de cet
tranquillité dont il jouiſſoit,
er un double mariage, afin
ceſſeur à qui il pût tranſmet-
ineré qui lui avoit couté tant
de périls à acquérir.
hége, à qui Denys s'étoit d'a- *Diod. lib.*
, aiant tenu conſeil, & lon- *14. p. 317.*
ſur la demande qu'il leur fai-
uſion fut de ne point accep-
avec un Tyran, & pour toute
ii firent dire qu'ils n'avoient
n bourreau à lui donner. La

venoit de tous côtés s'enrôler en foule.

Il n'omit aucune des précautions néceſſaires pour faire réuſſir ſon entrepriſe, dont il connoiſſoit toute l'importance, & ſentoit toute la difficulté. Bien inſtruit que tout dépend du zêle & de l'affection des troupes pour leur Général, il s'appliqua avant tout à gagner les cœurs, tant de ſes propres ſujets, que des autres habitans de la Sicile, & il y réuſſit merveilleuſement. Il avoit changé entiérement de façon d'agir depuis un certain tems. La bonté, la douceur, la clémence, la pente à faire du bien, les maniéres gracieuſes & inſinuantes à l'égard de tout le monde, avoient pris la place de cet air hautain & impérieux, & de cette inhumanité qui l'avoient rendu ſi odieux. On ne le reconnoiſſoit plus, & ce n'étoit plus le même homme.

Pendant qu'il preſſoit les préparatifs de la guerre, & qu'il s'appliquoit à s'attirer l'affection de ſes ſujets, il ſongea à gagner auſſi l'amitié de deux puiſſantes villes, Rhége & Meſſine, qui pouvoient mettre obſtacle à ſes grands projets par une puiſſante diverſion. La ligue qu'avoient formé contre lui quelque tems auparavant ces deux villes, quoiqu'elle n'eût point eu de ſuite, lui donnoit de l'inquiétude. Il ſongea donc à s'aſſurer de l'amitié de l'une & de l'autre. Il gratifia les habitans de Meſſine d'un nombre conſidéra-

ble de terres qui étoient dans leur voiſinage & à leur bienſéance. Pour donner à ceux de Rhége des marques de ſon eſtime & de ſa conſidération pour eux, il leur envoia des Ambaſſadeurs, qu'il chargea de leur demander pour lui une fille de leur ville en mariage : car il avoit perdu ſa premiére femme dans l'émeute populaire dont il a été parlé ci-devant.

Denys ſachant que rien n'affermit tant un trône que la vûe d'un héritier, qui peut entrer dans les mêmes deſſeins, qui a les mêmes intérêts, qui peut ſuivre le même plan & garder les mêmes maximes de gouvernement, profita de cet intervalle de tranquillité dont il jouiſſoit, pour contracter un double mariage, afin d'avoir un ſucceſſeur à qui il pût tranſmettre la ſouveraineté qui lui avoit couté tant de travaux & de périls à acquérir.

Ceux de Rhége, à qui Denys s'étoit d'abord adreſſé, aiant tenu conſeil, & long-tems délibéré ſur la demande qu'il leur faiſoit, la concluſion fut de ne point accepter l'alliance avec un Tyran, & pour toute réponſe ils lui firent dire qu'ils n'avoient que la fille du bourreau à lui donner. La raillerie étoit ſanglante. Nous verrons dans la ſuite que ce bon mot couta cher à la ville. *Diod. lib. 14. p. 317.*

Les Locriens, à qui Denys envoia les mêmes Députés, ne ſe montrérent pas ſi *Plut. in Dion. p. 959.*

il profita bien de ſes leçons. Car, quoiqu'élevé dans une Cour où tout reſpiroit le luxe & les délices, & où l'on faiſoit conſiſter le ſouverain bien dans la volupté & dans la magnificence : il n'eut pas plutôt entendu les diſcours de ce nouveau Maître, & goûté de cette philoſophie qui méne à la vertu, qu'il ſentit ſon ame enflammée d'amour pour elle. Platon, dans une de ſes lettres, lui rend ce glorieux témoignage, que jamais il n'avoit trouvé de jeune homme ſur qui ſes diſcours euſſent fait tant d'impreſſion, & qui eût ſaiſi avec tant de vivacité tous ſes principes.

Comme Dion étoit jeune & ſans expérience, voiant la facilité avec laquelle Platon l'avoit fait changer d'inclination & de goût, & l'avoit porté à aimer les choſes honnêtes & vertueuſes, il eut la ſimplicité de croire que les mêmes raiſons feroient le même effet ſur l'ame de Denys; & dans cette vûe, il n'eut point de repos qu'il n'eût porté le Tyran à l'entendre, & à avoir quelque converſation avec lui. Denys y conſentit. Mais la Tyrannie avoit jetté de trop profondes racines dans ſon eſprit, pour en pouvoir être arrachée. C'étoit [a] comme une forte teinture qui avoit pénétré juſqu'au fond de l'ame,

[a] Τὴν βαφὴν ἐκ ἐνίοντα τῆς τυραννίδος. ἐν σκαλῷ χρόνῳ δ' ἐυσυποίητον ἔσαν ἐκ ἐκπλυτὸν. Δρομάδιος δὲ ὀρτας ἔτι δεῖ τῶν χρήσεων ἀντιλαμβάνεσθαι λόγου. *Plut. in Moral. pag.* 779.

&

& qu'il n'étoit plus poſſible d'effacer.

Quoique le ſéjour de Platon à la Cour n'eût été d'aucun fruit par raport au Tyran, celui-ci ne laiſſa pas de continuer toujours à donner à Dion les mêmes marques de ſon eſtime & de ſa confiance, juſques-là qu'il ſupportoit ſans ſe fâcher la liberté avec laquelle il lui parloit. Denys raillant un jour ſur la maniére de gouverner de Gélon ancien roi de Syracuſe, & diſant par alluſion à ſon nom qu'il avoit été la * riſée de la Sicile; tous les Courtiſans ſe mirent à admirer & à faire valoir la fineſſe & la gentilleſſe de cette plaiſanterie, toute fade & toute plate qu'elle étoit, comme le ſont preſque tous les jeux de mots. Dion prit la choſe ſérieuſement, & oſa lui repréſenter qu'il avoit tort de parler ainſi d'un Prince qui par ſa conduite ſage & équitable avoit donné le modéle d'un parfait gouvernement, & avoit fait goûter aux Syracuſains la puiſſance monarchique. *Vous régnez*, lui dit-il, *& on ſe fie à vous à cauſe de Gélon : mais à cauſe de vous, l'on ne ſe fiera plus à perſonne.* C'étoit beaucoup pour un Tyran, qu'on pût lui parler ainſi impunément.

Plut. p. 960

* Γέλως ſignifie *riſée.*

§. III. *Denys fait déclarer la guerre aux Carthaginois. Divers ſuccès de cette guerre. Syracuſe réduite à l'extrémité, & bientôt après délivrée. Nouveaux mouvemens contre Denys. Défaite d'Imilcon, puis de Magon. Funeſte ſort de la ville de Rhége.*

Diod. l. 14. p. 272-284. DENYS voiant ſes grands préparatifs achevés, & qu'il étoit en état d'entrer en action, s'ouvrit publiquement de ſon deſſein aux Syracuſains, afin de les intéreſſer davantage au ſuccès de cette entrepriſe, & leur dit qu'il ſongeoit à déclarer la guerre aux Carthaginois. Il repréſenta qu'ils étoient les ennemis perpétuels & déclarés des Grecs, & en particulier de ceux qui habitoient dans la Sicile. Que la peſte qui venoit de déſoler Carthage, étoit une occaſion favorable dont il faloit profiter. Que les peuples aſſervis ſous de ſi durs maîtres, n'attendoient qu'un ſignal pour ſe déclarer. Qu'il ſeroit glorieux à Syracuſe de faire rentrer dans la poſſeſſion de la liberté les villes Grecques qui gémiſſoient depuis ſontems ſous le joug des barbares. Qu'au reſte, en déclarant la guerre préſentement aux Carthaginois, ils ne feroient que les prévenir de quelque tems, puiſqu'auſſitôt que ces peuples auroient réparé leurs pertes, ils ne manqueroient pas de ve-

s attaquer avec toutes leurs forces.
s avis ne furent point partagés. La
ancienne & naturelle contre les
ares, le dépit & le reſſentiment de
'ils avoient donné un maître à Syra-
, l'eſpérance qu'aiant les armes en
ils pourroient trouver quelque oc-
n de recouvrer leur liberté, réuni-
tous les ſuffrages : la guerre fut réſo-
d'un commun conſentement, & elle
mença dans le moment même. Il y
it à Syracuſe, tant dans la ville que
le port, un grand nombre de Car-
ginois, qui ſous la bonne foi des trai-
de la paix y exerçoient le trafic, &
croioient en ſureté. La populace, au-
ée par le Prince, courut, au ſortir
'aſſemblée, dans leurs maiſons & ſur
s vaiſſeaux, pilla tous leurs biens, &
va tous leurs effets. Ils eſſuiérent le
me traitement dans toute la Sicile; &
ajouta au pillage des biens le meur-
& le carnage, comme en repréſailles
toutes les cruautés que les barbares
ient exercées contre les vaincus, &
r leur montrer à quoi ils devoient
endre s'ils continuoient de faire la
re avec la même inhumanité.

Après cette ſanglante exécution, De- An. M. 3607
envoia un Héraut à Carthage chargé Av. J. C 397
e lettre, par laquelle il ſignifioit aux
haginois que Syracuſe leur déclaroit

la guerre s'ils ne retiroient leurs garniſons de toutes les villes Grecques qu'ils occupoient dans la Sicile. La lecture de cette lettre, qu'on fit d'abord dans le Sénat, puis dans l'aſſemblée du peuple, cauſa une grande allarme, ſur-tout à cauſe de l'état pitoiable où la peſte avoit réduit la ville. Cependant ils ne perdirent point courage, & ſe préparérent à une vigoureuſe défenſe. On fit de nouvelles levées avec une diligence extrême, & Imilcon partit ſur le champ pour ſe mettre à la tête de l'armée Carthaginoiſe qui étoit en Sicile.

Denys de ſon côté ne perdit pas de tems. Il ſe mit en marche avec ſon armée qui groſſiſſoit de jour en jour par les nouvelles troupes qui lui venoient de tous côtés. Elle ſe trouva monter à quatre-vingts mille hommes de pié, & trois mille chevaux. La flote étoit compoſée de près de deux cens galéres, & de cinq cens barques, chargées de vivres & de machines de guerre. Il commença la campagne par le ſiége de Motye, place forte des Carthaginois, ſituée près du mont Eryx dans une petite île, éloignée du continent un peu plus d'un quart de lieue, & qui y tenoit par une langue de terre, que les aſſiégés coupérent auſſitôt, pour empécher les approches des ennemis de ce côté-là.

Six ſtades.

Denys aiant laiſſé le ſoin du ſiége à Lep-

qui commandoit la flote, alla avec ſes
ɔes de terre attaquer les places alliées
Carthaginois. Allarmées à la vûe d'une
:e ſi nombreuſe, elles ſe rendirent tou-
à l'exception de cinq, qui étoient An-
, Solos, * Palerme, Ségeſte, & En- * *Panormus.*
. Il aſſiégea les deux derniéres.
ıilcon cependant, pour faire une di-
ɔn, détacha de ſa flote dix galéres,
. fit partir de nuit pour aller ſurpren-
& attaquer les vaiſſeaux qui étoient
s dans le port de Syracuſe. Le Com-
dant, chargé de cette expédition,
a de nuit dans le port ſans trouver de
:ance, & après avoir briſé une grande
ie des vaiſſeaux qui s'y rencontrérent,
: retira, bien content de l'heureux
ès de ſon entrepriſe.
)enys, après avoir fait le dégât dans
erres ennemies, ramena toutes ſes
ıpes devant Motye, & aiant mis en
ɔre un nombre infini de travailleurs
r faire des levées, il rétablit la langue
ɔrre, & fit avancer par là ſes machines.
taque de la place fut des plus vives, &
ſiſtance ne le fut pas moins. Après
ɔn fut entré dans la ville par les bré-
s, les aſſiégés ſe défendirent encore
tems avec un courage incroiable, & il
ıt les pourſuivre & les forcer de mai-
en maiſon. Le ſoldat, irrité d'une dé-
ſe ſi opiniâtre, égorgea tout ce qui ſe

préſentoit devant lui. Femmes, enfans, vieillards, rien ne fut épargné, ſinon ceux qui ſe réfugiérent dans les temples. La ville fut livrée au pillage, Denys étant bien aiſe de s'attacher les troupes par l'attrait & l'eſpérance du gain.

Les Carthaginois firent un effort extraordinaire l'année ſuivante, & mirent ſur pié une armée de trois cens mille hommes d'infanterie, & de quatre mille chevaux, ſans compter les chariots armés en guerre qui montoient à quatre cens. La flote, commandée par Magon, étoit compoſée de quatre cens galéres, & de plus de ſix cens barques chargées des vivres & des machines. Imilcon avoit donné ſes ordres aux Capitaines des vaiſſeaux dans des lettres cachetées qu'ils ne devoient ouvrir qu'après être ſortis du port. Il avoit pris cette précaution pour tenir ſes deſſeins plus ſecrets, & empêcher les eſpions d'en donner avis en Sicile. Le rendez-vous étoit à Palerme. La flote y arriva, ſans avoir fait beaucoup de perte dans le trajet. Imilcon prit Eryx par trahiſon, & bientôt après força Motye de ſe rendre. Meſſine lui parut une place importante, parce qu'elle pouvoit favoriſer le trajet des troupes d'Italie en Sicile, & traverſer le paſſage de celles qui venoient du Péloponnéſe. Il s'en rendit maître, après une longue & vigou-

ince ; & quelque tems après il
érement.
voiant beaucoup inférieur en
x ennemis, s'étoit retiré à Sy-
ſque tous les peuples de Sici-
haïſſoient anciennement, &
ient réconciliés avec lui qu'ex
nt & forcés par la crainte, pro-
ette occaſion, quittérent ſon
mbraſſérent celui des Carthа-
Tyran leva de nouvelles trou-
corda la liberté aux eſclaves
re ſervir ſur les vaiſſeaux. Son
ntoit à trente mille hommes
, & trois mille chevaux ; & ſa
quatre-vingts galéres. Il ſe mit
ne avec ces forces, & s'éloigna
e d'environ huit lieues. Imil-
it toujours avec ſes troupes de
a flote le ſuivoit cotoiant les
tand il fut arrivé à Naxe, il ne
ntinuer ſa route ſur le bord de
fut obligé de prendre un long
our du mont Etna, dont un
cent avoit couvert de cendres
nes toute la contrée voiſine. Il
ſa flote de l'attendre à Catane.
i en fut averti, crut que c'étoit
vorable pour l'attaquer, pen-
le ſeroit éloignée des troupes
u lieu que les ſiennes, rangées
ge, ſeroient en état d'animer &

ſes forces, en coula d'abord à fo
ſieurs de celles des ennemis :
voiant envelopé par le grand no
fut obligé de prendre la fuite. Le
la flote en fit autant, & elle fut vi
pourſuivie par les Carthaginois.
remplit pluſieurs barques de ſold
ordre de faire main-baſſe ſur ceu
choient de ſe ſauver à la nage vers
L'armée de terre qui étoit pla
voioit périr miſérablement, ſans
leur donner aucun ſecours. La p
grande du côté des Siciliens. Il y
de cent galéres priſes ou briſées,
rit vingt mille hommes tant dans
bat que dans la fuite.

Les Siciliens qui craignoient d
fermer dans Syracuſe, où ils ne n
roient pas d'être bientôt aſſiégés
ſoient Denys de les mener contr
con, qu'une entrepriſe ſi hardie p
déconcerter, outre qu'on trouve

ne, & y demeura quelques jours,
faire repoſer ſon armée, & pour ra-
ier les vaiſſeaux de ſa flote qu'une
ête violente avoit fort maltraités.
prit, après cela, le chemin de Syra- *Diod. pag*
, & fit entrer ſa flote dans le grand *285-296.*
en vainqueur. Plus de deux cens ga-
, ornées de dépouilles ennemies, s'a-
oient avec une contenance majeſ-
ſe, la chiourme faiſant une eſpéce
oncert par l'ordre uniforme & réglé
lequel les rames étoient miſes en
vement. Elles étoient ſuivies d'un
bre infini de petits bâtimens, de ſorte
le port, quelque vaſte qu'il fût, pou-
à peine les contenir, & que toute la
étoit couverte de voiles. D'un autre
parut en même tems l'armée de ter-
ompoſée, comme on l'a déja dit, de
cens mille hommes de pié, & de
re mille chevaux. Imilcon plaça ſa
e dans le temple de Jupiter, & l'ar-

un tel ſpectacle jetta dans Syracuſe. Le Général Carthaginois fit avancer ſes troupes vers les murs pour préſenter la bataille aux Syracuſains, & en même tems, aiant fait un détachement de cent galéres, il s'empara des deux * ports qui reſtoient. Comme il vit que perſonne ne remuoit, il ſe retira, content pour lors de l'aveu que les ennemis faiſoient de leur foibleſſe. Pendant trente jours il fit le dégât dans le pays, coupant tous les arbres, & ravageant tout. Il ſe rendit maître du fauxbourg d'Achradine, & pilla les temples de Cérès & de Proſerpine. Prévoiant que le ſiége pourroit être de longue durée, il ſe retranche dans ſon camp, & l'environne de bons murs, après avoir démoli pour cet effet tous les tombeaux, & entre autres celui de Gélon & de Démarate ſa femme qui étoient d'une grande magnificence. Il conſtruit trois forts à quelque diſtance l'un de l'autre: le premier à Plemmyre, le ſecond vers le milieu du port, & le dernier attenant le temple de Jupiter, pour y mettre le vin & le blé en ſureté. Il envoie auſſi un grand nombre de petits bâtimens en Sardaigne & en Afrique, pour en amener des vivres.

* *Le petit port, & celui le Trogile.*

Dans le même tems arrive Polyxéne, que Denys ſon beau-frere avoit envoié dès le commencement en Italie & en Gréce pour y amaſſer du ſecours, ame-

avec lui une flote de trente vaiſſeaux
mandée par Pharacide Lacédémo-
. Ce renfort, venu fort à propos, ra-
les Syracuſains. Aiant aperçu en
un bâtiment chargé de vivres pour
nnemis, ils détachent cinq galéres,
:nlévent. Les Carthaginois les pour-
:nt avec quarante vaiſſeaux: eux de
côté font avancer toute leur flote, &
: engagé le combat ſe rendent maî-
de la galére Amirale, en maltraitent
prennent vingt-quatre, pourſuivent
utres juſqu'au lieu où toute la flote
retirée, & leur préſentent une ſe-
le fois le combat, que les Carthagi-
, effraiés de l'échec qu'ils venoient
ecevoir, n'oſent accepter.
es Syracuſains, fiers d'une victoire ſi
pérée, retournent à la ville emme-
: avec eux les galéres qu'ils avoient
es, & y rentrent comme en triomphe.
és par cet heureux ſuccès, qui ne pou-
être attribué qu'à leur courage, car
ıys alors étoit abſent, & étoit allé
:un petit détachement de la flote cher-
r des vivres, accompagné de Leptine,
'animent les uns les autres, & ſe voiant
ırmes en main, ils ſe reprochent mu-
lement leur lâcheté, & pleins d'ar-
r ils s'écrient que le tems eſt venu de
ɔuer le joug honteux de la ſervitude,
e ſe rétablir dans leur ancienne liberté.

Pendant qu'attroupés enſemble par pelotons, ils tenoient de pareils diſcours, le Tyran arrive, & aiant convoqué l'aſſemblée, il félicite les Syracuſains ſur la victoire qu'ils venoient de remporter; & leur promet de terminer bientôt la guerre, de leur rendre la paix, & de les délivrer de leurs ennemis. Il étoit prêt de renvoier l'aſſemblée, lorſque Théodore, l'un des plus illuſtres citoiens, homme de tête & de main, prit la parole, & oſa ſe déclarer ouvertement en faveur de la liberté. » On nous parle, dit-il, de nous » rendre la paix, de terminer la guerre, » de nous délivrer de nos ennemis. Que » ſignifie ce langage dans la bouche de » Denys? Eſt-ce donc une paix que l'état » de ſervitude où l'on nous réduit? Y a-t-il » pour nous un ennemi plus à craindre » que le Tyran qui opprime notre liber- » té? ou une guerre plus cruelle que celle » qu'il nous fait depuis pluſieurs années? » Qu'Imilcon remporte ſur nous la vic- » toire, content de nous impoſer quel- » ques tributs, il nous laiſſera vivre ſelon » nos loix. Mais le Tyran qui nous aſſer- » vit n'en reconnoit point d'autres que » ſon avarice, ſa cruauté, ſon ambition. » Les temples des dieux pillés par ſes » mains ſacriléges, nos biens livrés en » proie & nos terres abandonnées à ſes ſa- » tellites, nos perſonnes expoſées tous les

» jours aux plus durs & aux plus honteux
» traitemens, le ſang de tant de citoiens
» répandu au milieu de la ville même &
» ſous nos yeux ; voila le fruit de ſon ré-
» gne, & la paix qu'il nous procure. Eſt-
» ce pour maintenir notre liberté qu'il a
» conſtruit cette citadelle ? qu'il l'a envi-
» ronnée de ſi fortes murailles & de ſi
» hautes tours ? qu'il a appellé à ſa garde
» cette troupe d'étrangers & de barbares
» qui nous inſultent impunément ? Juſ-
» qu'à quand, Syracuſains, ſouffrirons-
» nous ces indignités, plus inſupporta-
» bles à des gens de cœur que la mort
» même. Hardis & intrépides contre les
» ennemis du dehors, ſerons-nous tou-
» jours lâches & tremblans en préſence
» du Tyran ? La Providence, qui nous a
» remis nos armes entre les mains, nous
» montre l'uſage que nous en devons faire.
» Sparte & les autres villes alliées, qui ſe
» font gloire d'être libres & indépendan-
» tes, nous regarderoient comme indi-
» gnes de porter le nom de Grec, ſi nous
» avions d'autres ſentimens qu'elles. Fai-
» ſons voir que nous n'avons point dégé-
» néré de nos ancêtres. Si Denys conſent
» à ſe retirer, ouvrons-lui les portes, &
» qu'il emporte d'ici tout ce qu'il lui plai-
» ra. Mais s'il perſiſte dans la tyrannie,
» qu'il ſente ce que peut dans des hom-
» mes de courage l'amour de la liberté.

Après ce diſcours, tous les Syracuſa
ſuſpendus entre la crainte & l'eſpéran
avoient les yeux tournés ſur les alliés
principalement ſur ceux de Sparte. A
Pharacide, qui commandoit leur flc
monta ſur la Tribune aux harangues.
s'attendoit qu'un citoien de Sparte ſe
clareroit en faveur de la liberté. Il fit
le contraire, & dit que ſa Républi
l'avoit envoié pour ſecourir les Syr
ſains & Denys contre les Carthagin
& non pour faire la guerre à Denys
détruire ſon autorité. Cette réponſe
ſterna les Syracuſains. La garde du
ran arriva en même tems, & l'aſſem
finit. Denys, depuis ce tems-là, ſen
plus que jamais ce qu'il avoit à crain
s'appliqua à gagner le peuple & à s'
cher les citoiens, faiſant des préſens
uns, invitant les autres à venir mai
avec lui, & affectant de les traiter
toute occaſion avec bonté & familia

Plut. in Dion. p. 966.

Ce fut apparemment vers ce tem
que Polyxéne, beau-frere de Denys,
il avoit épouſé la ſœur nommée The
s'étant déclaré ſans doute contre lui
la conſpiration de Syracuſe, s'enfui
Sicile pour mettre ſa vie en ſûreté
pour ne point tomber entre les main
Tyran. Denys fit venir ſa ſœur chez
& lui fit de grandes plaintes de ce qu'a
ſû la fuite que ſon mari méditoit, ell

ne pas fait tous mes efforts pour en
la compagne, & pour partager
: lui ſes dangers & ſes malheurs? Je
ai pas ſûe; & je me ſerois trouvée
plus heureuſe d'être appellée par-
la femme de Polyxéne banni, que
:e appellée ici la ſœur du Tyran. «
ne put refuſer ſon admiration à
ponſe ſi pleine de courage; & tous
racuſains furent ſi charmés de la
de cette Dame, qu'après que la ty-
: fut détruite, ils lui conſervérent
nt ſa vie les mêmes honneurs, le
équipage, & le même train de
qu'elle avoit auparavant, & qu'a-
ı mort tout le peuple accompagna
rps au tombeau, & honora ſes fu-
es par un concours extraordinaire.
côté des Carthaginois la face des
s changea tout d'un coup. Ils
ıt fait une faute irréparable de ne
taquer Syracuſe en arrivant, & de

mer dès avant le jour. La ſur
fraieur, l'empreſſement même
quel ils ſe hâtoient de ſe metti
de défenſe, jettoient parmi eu
ble & la confuſion. Ils ne ſa
quel côté il faloit porter du ſecc
étant également en danger. Bea
vaiſſeaux furent coulés à fond
preſqu'entiérement briſés, un p
nombre encore conſumés par le
Les vieillards, les femmes, les
couroient en foule ſur les mi
être témoins de cet affreux ſpe
tendoient les mains vers le cie
graces aux dieux de l'éclatante p
qu'ils donnoient à leur ville. L
fut horrible & dans le camp, &
camp, & ſur les vaiſſeaux. La
y mit fin.

Imilcon, réduit au déſeſpoir

toujours ſes ſujets dans la crainte,
orda cette permiſſion, mais ſeule-
pour les citoiens de Carthage. Il
donc de nuit quatre jours après,
uarante vaiſſeaux remplis de Car-
ois ſeulement, & laiſſa tout le reſte
troupes. Les Corinthiens, avertis
bruit & le mouvement des galéres
ilcon prenoit la fuite, en donnérent
Denys, qui fit ſemblant de n'en
rien appris, & ordonna ſur le
qu'on les pourſuivît. Mais comme
ent que l'exécution de ſes ordres
t en longueur, ils allérent eux-mê-
la pourſuite des ennemis, & cou-
à fond quelques-uns des vaiſſeaux
riére-garde.
ys alors fit ſortir ſes troupes; mais
eur arrivée, les Siciliens qui étoient
ice des Carthaginois, s'étoient re-
prenant chacun la route de leur
Denys, aiant mis des gardes à tous
ages, marcha droit au camp des
is, quoiqu'il fût encore nuit. Les
es, qui ſe voioient cruellement
onnés & trahis par Imilcon & les
is, perdent courage & s'enfuient.

pituler, & il les incorpora dans ſes Gardes. Tout le reſte fut fait priſonnier.

Tel fut le ſort des Carthaginois, qui montre, dit l'Hiſtorien, que l'humiliation ſuit de près l'orgueil, & que ceux à qui leur puiſſance enfle trop le cœur, ſont bientôt forcés à reconnoître leur foibleſſe. Ces fiers vainqueurs, maîtres de preſque toute la Sicile, qui comptoient déja Syracuſe à eux, & qui étoient d'abord entrés comme en triomphe dans le grand port, inſultant aux Syracuſains, en ſortent maintenant de nuit couverts de honte, traînant avec eux les triſtes débris & les reſtes malheureux de leur flote & de leur armée, & réduits à craindre pour leur propre patrie. Imilcon, qui n'avoit reſpecté ni l'aſyle ſacré des temples, ni la ſainteté inviolable des tombeaux, après avoir laiſſé dans le pays ennemi cent cinquante mille hommes ſans ſépulture, va périr miſérablement dans Carthage, vengeant ſur lui-même par ſa mort le mépris qu'il a fait des dieux & des hommes.

Diodore de Sicile.

Denys, qui ſe défioit des étrangers qu'il avoit auprès de lui, en écarta dix mille, & ſous prétexte de les récompenſer, leur donna la ville des Léontins, qui en effet étoit une habitation très-commode, & un établiſſement très-avantageux. Il confia ſa garde à d'autres étrangers, & aux eſclaves qu'il avoit affran-

Diod. l. 14. p. 304-310.

Il fit pluſieurs tentatives dans la Sicile, & dans le pays voiſin, ſur-tout contre ceux de Rhége. Les peuples d'Italie ſe voiant en danger, formérent une puiſſante ligue pour arréter ſes conquêtes. Le ſuccès fut aſſez égal de part & d'autre.

Ce fut à peu près dans ce tems-là que les Gaulois, qui peu de mois auparavant avoient brulé Rome, envoiérent des Députés à Denys, pour faire alliance avec lui. Il étoit pour lors en Italie. La nouvelle qu'il reçut d'un grand armement des Carthaginois, l'obligea de retourner en Sicile. *Juſtin. lib. 20. cap. 5.*

En effet les Carthaginois aiant mis ſur pié une nombreuſe armée ſous la conduite de Magon, firent de nouveaux efforts, qui ne réuſſirent pas mieux que les premiers, & qui ſe terminérent par un accommodement avec Denys.

Il attaqua de nouveau ceux de Rhége, & il y reçut d'abord un échec aſſez conſidérable. Mais aiant remporté une grande victoire contre les Grecs d'Italie, dans laquelle il fit plus de dix mille priſonniers, il les renvoia tous contre leur attente libres & ſans rançon, afin de détacher les peuples d'Italie des intérêts de ceux de Rhége, & de diſſiper une ligue puiſſante qui pouvoit faire échouer ſes deſſeins contre cette ville. Ainſi aiant gagné par cette action de bonté & de généroſité tous AN. M. 3615. AV. J. C. 389. *Diod. l. 14. p. 312. 313.*

ſier une épouſe, & de la repoſſe
dont elle avoit accompagné ce
aſſiégés ſe voiant hors d'état de
la nombreuſe armée de Denys,
pérant de ſa part aucun quartier
étoit priſe d'aſſaut, parlérent de
tion. Il ne ſe rendit pas difficile.
300 *talens.* payer trois cens mille écus, l
de lui livrer tous leurs vaiſſeaux
toient au nombre de ſoixante
de lui remettre entre les mains
ges: après quoi il leva le ſiége.
pas par bonté & par clémenc
uſoit ainſi, mais pour les perd
rement après les avoir affoiblis.

Pag. 317-320. En effet l'année ſuivante, ſo
prétexte & un reproche qu'il l
voir violé le traité, il les aſſiége
veau avec toutes ſes forces,
avoir renvoié leurs otages. D
d'autre on fit des efforts extra
D'un côté le deſir de la veng

tes & de rudes ſorties, dans l'une uelles Denys reçut une bleſſure, il eut bien de la peine à ſe remettre. ége traînoit en longueur, & avoit duré onze mois. Une cruelle famine iſit la ville aux derniéres extrémités. médimne de blé ſe vendoit deux cens uante livres. Après avoir conſumé ce qui leur reſtoit de chevaux & de s de ſomme, ils furent reduits à ſe rir de cuirs & de peaux qu'ils faiſoient llir, & enfin à brouter l'herbe dans mpagne comme les bêtes, reſſource Denys leur ôta bientôt, aiant fait man- ar les chevaux tout ce qui reſtoit de l aux environs de la ville. Il falut en- éder à la néceſſité. Ils ſe rendirent à rétion. Denys entra dans la ville, l trouva pleine de cadavres. Ceux qui ient ſurvécu à la famine, étoient moins hommes que des ſquélétes. Il fit plus ix mille priſonniers, qui furent con- s à Syracuſe. Il renvoia libres ceux qui nt en état de paier par tête cinquante es, & vendit les autres. *Cinq mines.* *Une mine.*

Denys fit tomber ſur Phyton tout le ls de ſa colére & de ſa vengeance. Il mença par faire précipiter ſon fils s la mer. Le lendemain il fit attacher ton à l'extrémité des plus hautes ma-

Le médimne valoit & près de cinq des nôtres. | *boiſſeaux Romains,*

chines, pour le donner en ſpectacle à toute l'armée ; & en cet état il lui fit dire que ſon fils avoit été jetté dans la mer. » Il a » été plus heureux que moi d'un jour, » répondit ce pere infortuné. Enſuite il le promena dans toute la ville, le faiſant battre à coups de verges, lui faiſant eſſuier mille outrages, & faiſant crier par un héraut, qu'on traitoit ainſi ce perfide & ce traître pour avoir inſpiré la rébellion à ceux de Rhége ; » Dites plutôt, s'écrioit ce généreux défenſeur de la liberté, que la vûe d'une mort prochaine rendoit encore plus intrépide, » dites que c'eſt ainſi » qu'on traite un fidéle citoien pour avoir » refuſé de livrer ſa ville & ſa patrie au » Tyran. » Ce diſcours, ce ſpectacle tiroit les larmes des yeux de tous les ſpectateurs, & même des ſoldats de Denys. Il craignit que ſon priſonnier ne lui fût enlevé avant qu'il eût aſſouvi ſur lui ſa vengeance, & ſur le champ il le fit précipiter dans la mer.

§. IV. *Paſſion violente de Denys pour la poéſie. Réflexion ſur ce goût du Tyran. Flateries des Courtiſans. Généreuſe liberté de Phyloxéne. Mort de Denys. Ses mauvaiſes qualités.*

Diod. lib. 14. p. 118. DANS UN INTERVALLE que laiſſa à Denys ſon entrepriſe ſur Rhége, ce Prince, qui étoit avide de toute eſpéce de

gloire, & qui ſe piquoit de bel eſprit, enroia à Olympie ſon frere Théaride pour y diſputer en ſon nom le prix de la courſe des chariots, & celui de la poéſie.

L'article que je commence à traiter ici, qui regarde le goût, ou plutôt la paſſion de Denys pour la poéſie & les belles-lettres, étant un des traits qui le caractériſent le plus particuliérement, & d'ailleurs ſe trouvant mélé de bien & de mal, demande, pour en juger équitablement, qu'on démêle ce que ce goût peut avoir de louable, & ce qui mérite auſſi d'y être blâmé.

J'en dis autant du caractére total de ce Tyran, qui tempéroit les vices de ſon ambition & de la tyrannie, par beaucoup de grandes qualités, qu'il n'eſt pas permis de diſſimuler, la vérité de l'hiſtoire demandant qu'on rende juſtice aux plus méchans, parce qu'ils ne ſont pas méchans en tout. Nous avons vû en lui pluſieurs traits dignes certainement de louange, je ne parle ici que de ce qui regarde les mœurs; la douceur avec laquelle il ſouffroit la liberté du jeune Dion, l'admiration qu'il témoigna de la réponſe libre & généreuſe que lui fit ſa ſœur Theſta à l'occaſion de la fuite de ſon mari, les maniéres gracieuſes & populaires qu'il eut en pluſieurs occaſions pour les Syracuſains, la familiarité avec laquelle il

converſoit avec les moindres bourgeois & même avec les ouvriers, l'égalité qu'il gardoit entre ſes deux femmes, les égards & le reſpect qu'il avoit pour elles. Tout cela marque que Denys avoit plus d'équité, de modération, de bonté, de généroſité, qu'on ne le penſe ordinairement. Il n'eſt pas Tyran comme Phalaris, comme Alexandre de Phére, comme Caligula, ou Néron, ou Caracalla.

Je reviens au goût de Denys pour la poéſie. Dans les intervalles que lui laiſſoient les affaires, il aimoit à ſe délaſſer par le commerce des gens d'eſprit, & par l'étude des arts & des ſciences. En particulier il aimoit à faire des vers, & s'exerçoit à compoſer des poémes, & ſur-tout des Tragédies. Juſques-là cette paſſion de Denys ne peut-elle pas être excuſée par un endroit qui a certainement quelque choſe de louable : je veux dire par le goût qu'il avoit pour les Belles-Lettres, par l'eſtime qu'il témoignoit des Savans, par la pente qu'il avoit à leur faire du bien, & par l'uſage qu'il faiſoit de ſes heures de loiſir ? Ne valoit-il pas mieux qu'il les emploiât à exercer ſon eſprit, & à cultiver les ſciences, que de les emploier à la bonne chére, à la danſe, aux ſpectacles, au jeu, à des converſations frivoles, & à d'autres plaiſirs encore plus pernicieux ? C'eſt la réflexion ſenſée que fit Denys le Jeune

Plut. in Timol. p. 243.

Jeune pendant qu'il étoit à Corinthe. Philippe de Macédoine étant à table avec lui, ſe mit à parler d'un ton railleur & mépriſant des Odes & des Tragédies que Denys ſon pere avoit laiſſées, & faiſoit ſemblant d'être en peine en quel tems il avoit pu trouver le loiſir de les compoſer. Denys lui repartit bruſquement & avec eſprit : *Vous voila bien embarraſſé, Il les compoſa aux heures que vous & moi, & une infinité d'autres qui nous en faiſons tant à croire, paſſons à boire & à nous divertir.*

Jules Céſar & l'Empereur Auguſte ont cultivé la poéſie, & fait des Tragédies. Luculle avoit ſongé à mettre en vers les mémoires de ſes campagnes. On attribuoit à Lélius & à Scipion, tous deux grands hommes de guerre, ſur-tout le dernier, les Comédies de Térence, & ce bruit répandu dans Rome, loin de nuire à leur réputation, ne ſervit qu'à les faire encore eſtimer davantage. *Sueton. in Cæſ. c. 56. in Aug. c. 85. Plut. in Lucul. p. 492.*

Ces délaſſemens par eux-mêmes n'étoient donc point condannables, & le goût pour la poéſie, renfermé dans de juſtes bornes, ne méritoit point d'être blâmé. Le ridicule de Denys n'étoit que dans ce qu'il prétendoit y exceller par deſſus tous les autres. Il ne pouvoit ſouffrir en rien, ni ſupérieur, ni concurrent. Parce qu'il avoit ſeul la premiére auto-

rité, il s'étoit auſſi accoutumé à croire qu'il avoit ſeul les premiers talens de l'eſprit. En un mot, il étoit Tyran en tout. Cet eſprit de domination & d'empire que lui donnoit ſon rang, étoit une des cauſes de l'eſtime démeſurée qu'il faiſoit de ſon propre mérite. Elle naiſſoit auſſi des applaudiſſemens continuels de ſes courtiſans, & de ce concert uniforme de louanges de la part de tous ceux qui conſpiroient à le tromper ſur un article ſi flateur. Et de [a] quoi un Grand, un Miniſtre, un Prince, toujours encenſé, toujours adoré, ne ſe croit-il pas capable ! On ſait que le Cardinal de Richelieu, au milieu de ſes grandes occupations, non-ſeulement compoſoit des piéces de théatre, mais qu'il ſe piquoit auſſi d'y exceller, & que ſa jalouſie ſur ce point alla juſqu'à uſer d'autorité pour faire critiquer les piéces de ceux à qui le public, juge équitable & incorruptible ſur ce point, donnoit la préférence ſur lui.

Denys ne faiſoit pas réflexion qu'il y a des choſes eſtimables en elles-mêmes, & qui font honneur aux particuliers, où il ne convient point à un Prince de vouloir primer. J'ai déja raporté ailleurs la leçon que Philippe roi de Macédoine fit à ſon fils Alexandre, pour avoir marqué dans

Juvenal. [a] Nihil eſt quod credere de ſe
Non poſſit, cùm laudatur diis æqua poteſtas.

pas trop d'habileté dans la Muſique.
-tu pas honte, lui dit-il, *de chanter ſi*
? C'étoit une faute contre la bienſéan-
ſon rang. Si Céſar & Auguſte, en fai-
des Tragédies, s'étoient mis en tête
ler Sophocle, ou même de le ſurpaſ-
c'eût été pour eux *un ridicule*, & mê-
ne honte, que d'y primer. Pourquoi
? C'eſt qu'un Prince étant obligé par
evoir eſſentiel & indiſpenſable de
uper ſans ceſſe des vûes générales du
ernement, & ſe trouvant chargé
détail infini d'affaires particuliéres,
retentiſſent toutes à lui comme au
e; il ne peut prendre les ſciences que
délaſſement, & par de courts inter-
s, qui ne lui donnent pas tout le loi-
ceſſaire pour y exceller au-deſſus de
qui s'y donnent tout entiers, & qui
nt leur unique étude. Ainſi, quand
blic voit un Prince qui affecte de
er en ces ſortes de ſciences, il eſt en
de conclure qu'il néglige ſes devoirs
tiels & ce qu'il doit au bonheur de
peuple, pour ſe livrer à une occupa-
qui conſume inutilement ſon tems
s forces de ſon eſprit.
faut pourtant rendre cette juſtice à
s, qu'on ne lui a jamais reproché que
éſie l'ait rendu moins actif & moins
iqué à ſes grandes affaires, ni qu'elle
n ait jamais fait négliger aucune.

Diod. lib. 14. p. 318. J'ai déja dit que ce Prince, dans un intervalle de paix, avoit envoié à Olympie ſon frere Théaride pour y diſputer en ſon nom le prix de la courſe des chariots, & celui de la poéſie. Quand il fut arrivé dans l'aſſemblée, la beauté auſſi bien que le nombre des chars, & la magnificence des riches pavillons brodés d'or & d'argent, attirérent les yeux & l'admiration de tous les ſpectateurs. Les oreilles ne furent pas moins charmées quand on commença à lire les poémes de Denys. Il avoit choiſi pour faire cette lecture des * hommes d'une voix pleine, ſonore, agréable, qui ſe faiſoient entendre de loin & diſtinctement, & qui ſavoient donner du poids & du nombre aux vers qu'ils récitoient. On fut donc enlevé d'abord, & cette heureuſe prononciation, ſoutenue avec tant d'art & d'agrément, en impoſa à tous les auditeurs. Mais le charme ceſſa bientôt, & l'eſprit ne fut pas lontems la dupe des oreilles. On ſentit tout le ridicule des vers. On eut honte d'y avoir applaudi. Les louanges & les applaudiſſemens ſe changérent en riſées & en brocards pleins d'inſultes. Le mépris & l'indignation allérent juſqu'à mettre en piéces les riches pavillons de Denys. Lyſias, le célébre Orateur, qui étoit venu aux Jeux Olympiques pour y diſputer le prix de l'éloquence qu'il avoit déja remporté

* *Ces lecteurs s'appelloient ἀκροαταί.*

fois, entreprit de prouver par un
ſcours qu'il étoit contre l'hon-
a Gréce, amie & protectrice de
, d'admettre à la célébration
ſacrés un Tyran impie, qui ne
qu'à réduire les Grecs en ſervi-
e paroit pas qu'on fit alors cet
Denys: mais l'événement lui en
Ses chariots étant entrés dans la
furent emportés par une aveu-
:uoſité au-delà des bornes, où
nt tous les uns contre les autres.
ible de malheurs, la galére qui
ceux que Denys avoit envoiés
ter aux Jeux, fut battue d'une
pête, & eut bien de la peine à
Syracuſe. Quand les pilotes y
ivés, ils répandirent dans toute
ar haine & mépris pour le Ty-
c'étoient ſes mauvais poémes
nt attiré & aux Lecteurs & aux
, & à la Galére même, tant de
:cidens. Un ſi malheureux ſuc-
couragea point Denys, & ne
a rabattre de la haute opinion
t de ſa verve poétique. Les fla-
it ſa Cour étoit pleine, ne man-

mêmes, forcés par l'évidence, rendroient juſtice à ſon mérite, & reconnoitroient ſa ſupériorité au-deſſus de tous les autres Poétes.

Diod. l. 15. pag. 331. L'entêtement de Denys ſur cet article eſt inconcevable. Il étoit certainement grand homme de guerre, & excellent Capitaine : mais il ſe flatoit d'être encore meilleur Poéte, & il comptoit que ſes vers lui faiſoient plus d'honneur que toutes ſes victoires. Entreprendre de le détromper d'une opinion ſi avantageuſe, outre qu'il n'y avoit nulle eſpérance d'y réuſſir, c'eût été lui faire mal ſa cour. Auſſi tous les ſavans, tous les poétes, qui mangeoient en grand nombre à ſa table, quand il leur liſoit ſes poémes, paroiſſoient au dehors extaſiés d'admiration. Jamais, ſelon eux, on n'avoit rien vû de pareil. Tout étoit grand, tout étoit noble dans ſa poéſie : tout y étoit roial, ou, pour mieux dire, tout y étoit divin.

Dans toute la troupe il ne s'en trouva qu'un ſeul qui ne ſe laiſſa point entraîner à ce torrent de louanges & de flateries : c'étoit Philoxéne. Il avoit grande réputation, & excelloit dans la poéſie dithyrambique. On raconte de lui un trait dont la Fontaine a bien ſu faire uſage. Etant à la table de Denys, & voiant qu'on avoit ſervi un très-petit poiſſon pour lui, & un monſtre pour le Roi, il

ſa d'approcher de ſon oreille le poiſ-
retin. Interrogé pourquoi cette mo-
e : » C'eſt, dit-il, que je voulois ſa-
ir certaines nouvelles du tems de Né-
; mais ce jeune hôte de la mer n'a pu
répondre. Le vôtre eſt plus vieux : il
ra ſans doute ce que je demande.
enys, un jour, aiant lu à ce Philo-
une piéce de vers, & l'aiant preſſé
i en dire ſon ſentiment, il lui parla
une entiére franchiſe, & lui dit li-
ent tout ce qu'il penſoit. Le Prince,
n'étoit pas accoutumé à ce langage,
t très-bleſſé ; & attribuant une telle
ce à jalouſie, ordonna qu'on le con-
t dans les carriéres : c'étoit la priſon
ique. Toute la Cour, affligée & al-
ée, s'intéreſſa pour le généreux Pri-
ier, & obtint ſa délivrance. Il fut
i le lendemain, & rentra dans les
nes graces du Prince.
ans le repas que Denys donna ce
-là aux mêmes convives, qui fut
me le ſceau de la réconciliation, &
s lequel la joie & la gaieté régnérent
que jamais ; après qu'on eut fait
ne chere & longuement, le Prince ne
qua pas de faire entrer parmi les pro-
de table ſes vers, qui en faiſoient le
t le plus ordinaire. Il choiſit ſur-tout
ains morceaux qu'il avoit travaillés
grand ſoin, qu'il regardoit comme

ſes chef-d'œuvres, & qu'il ne pouvoit lire ſans une ſenſible complaiſance & ſans une vraie ſatisfaction de lui-même. Mais, pour mettre le comble à ſa joie, il avoit beſoin du ſuffrage & de l'approbation de Philoxéne, dont il faiſoit d'autant plus de cas, qu'il n'avoit pas coutume de les prodiguer comme les autres. Ce qui s'étoit paſſé la veille étoit une bonne leçon pour ce Poéte. Denys lui demanda donc ce qu'il penſoit des vers qu'il venoit de lire. Philoxéne ne ſe déconcerta point, & ſans lui répondre un mot, ſe tournant vers ſes gardes qui étoient autour de la table, il dit d'un ton ſérieux mélé de gaieté, *Qu'on me reméne aux Carriéres.* Le [a] Prince ſentit tout le ſel & toute la fineſſe de cette ingénue plaiſanterie, & il ne ſentit que cela. Ce qu'elle avoit de ſpirituel émouſſa la pointe d'une liberté qui dans un autre tems l'auroit piqué & offenſé vivement. Ici il ne fit qu'en rire, & ne lui en ſut point du tout mauvais gré.

Plut. in Moral. p. 78. & 83. Il n'en uſa pas de même à l'occaſion d'une mauvaiſe plaiſanterie d'Antiphon, qui auſſi étoit d'un genre bien différent, & partoit d'un eſprit violent & brutal. Le Prince, dans une converſation, de-

a Τότε μὲν διὰ τὴν εὐτραπελίαν τῶν λόγων μεθῆκε τὸν Διονύσιον, ὀργὴν τὴν παρρησίαν, τῷ γέλωτος τὴν μέμψιν ἀμβλύνοντες.

nda quelle étoit la meilleure eſpéce
rain. Chacun aiant dit ſon avis, An-
ion répondit que c'étoit celle dont on
it fait les ſtatues * d'Harmodius &
riſtogiton. Ce bon mot, s'il faut l'ap-
er ainſi, lui couta la vie.
es amis de Philoxéne, craignant que
op grande liberté n'eût auſſi pour lui
ſuites funeſtes, lui parlérent ſérieu-
ent, & lui repréſentérent, que ceux
ont à vivre avec les Princes, doivent
er leur langage: qu'ils veulent qu'on
diſe des choſes agréables: que qui-
que ne ſait point diſſimuler, n'eſt
it propre à la Cour; que les graces &
béralités dont Denys les combloit,
itoient bien qu'on les achetât par
que complaiſance; qu'en un mot,
ſa liberté véridique, il couroit riſque
erdre, non-ſeulement ſa fortune,
la vie. Philoxéne leur dit qu'il profi-
it de leurs avis, & qu'à l'avenir il
eroit à ſes réponſes un tour, qui,
bleſſer la vérité, ſatisferoit le Prince.
n effet, quelque tems après, Denys
aiant lu une piéce qu'il avoit com-
e ſur un ſujet fort triſte & fort lugu-
où il faloit exciter la compaſſion,
ire couler les larmes des yeux des au-
rs; il s'adreſſa encore à Philoxéne,

Ils avoient entrepris de délivrer Athénes de la tyrannie des Piſiſtratides.

voir la pitie, & a inſpirer des
de compaſſion. Dans l'autre
quelque choſe de fort mauva
défectueux, de pitoiable, de
Denys, qui étoit plein d'eſtim
vers, & qui ne croioit pas qu'
ſer autrement que lui, prit ce
le ſens qui lui étoit favorable,
content de Philoxéne: les au
trompérent pas, & l'entendir
vrai ſens, mais ſans s'expliqu

Diod. p. 332. Rien n'étoit capable de gué
par raport à la verſification. Il p
Diodore de Sicile, qu'aiant e
ſeconde fois à Olympie des po
façon, il y eſſuia les mêmes r
même affront qu'auparavant. (
velle, qu'on ne put lui cache
dans une noire mélancolie qui
toit point, & qui ſe changea
une eſpéce de fureur & de ph
l'entendre, l'envie & la jalouſie

t contre lui, pour ruiner ſa réputa-
Il accuſoit ſes meilleurs amis d'être
dans ce complot. Il en fit mourir
urs ſous de vains prétextes, en exila
es, parmi leſquels étoient Leptine
ere, & Philiſte qui lui avoit rendu
rands ſervices, & à qui il étoit re-
le de ſa puiſſance. Ils ſe retirérent
rium en Italie, d'où ils furent rap-
quelque tems après, & rétablis
ous leurs biens, & dans leur an-
e faveur. Leptine même épouſa la
e Denys.
ır le tirer de la mélancolie que lui *Diod. l.*
it le mauvais ſuccès de ſes vers, il *p.* 336. 33
oit de l'occupation. Les guerres &
itimens qu'il entreprit lui en don-
t. Il ſongea à établir de puiſſantes
ies dans la partie de l'Italie qui eſt
ſur la mer Adriatique, & qui re-
l'Epire, afin d'avoir une retraite
e pour ſa flote quand il tourneroit
rces de ce côté-là; & dans cette vûe
lliance avec les Illyriens, & rétablit
e roi des Moloſſes dans ſes Etats.
rincipal deſſein étoit d'attaquer l'E-
& de ſe rendre maître des tréſors
nſes amaſſés depuis pluſieurs ſiécles
e temple de Delphes. En attendant
ɔût former cette entrepriſe qui de-
oit de grands préparatifs, il ſembla
ir comme s'eſſaier dans une autre

du même genre, mais d'une plus facile exécution. Aiant fait une irruption ſubite dans la Toſcane, ſous prétexte de donner la chaſſe aux pirates, il pilla un temple fort riche qui étoit dans le fauxbourg d'une ville de ce pays nommée Agylle, & en tira plus de quatre millions cinq cens mille livres. Il avoit beſoin d'argent pour ſubvenir aux dépenſes conſidérables qu'il faiſoit à Syracuſe, tant pour fortifier le port, & le mettre en état de contenir à l'aiſe deux cens galéres, que pour environner toute la ville de bons murs, conſtruire des temples magnifiques, & bâtir un lieu d'exercice près de la riviére d'Anape.

500 *talens.*

Pag. 338-340. & 384. *Voyez l'hiſt. des Carthag. tom.* 1. *pag.* 71.

Il forma dans le même tems le deſſein de chaſſer entiérement de la Sicile les Carthaginois. Une premiére victoire qu'il remporta, le mit preſque en état d'y réuſſir: mais la perte d'une ſeconde bataille, où ſon frere Leptine fut tué, ruina toutes ſes eſpérances, & l'obligea de faire un traité par lequel il cédoit quelques places aux Carthaginois, & leur paioit de groſſes ſommes pour dédommagement des frais de la guerre. Une nouvelle entrepriſe qu'il fit contre eux quelques années après pour profiter du ravage que la peſte avoit cauſé à Carthage, ne lui réuſſit pas mieux.

Diod. pag. 14. 385.

Une autre victoire, d'un genre bien

ent, mais qui ne lui tenoit pas
s au cœur, le dédommagea, ou du
s le conſola, des malheureux ſuccès
avoit eus du côté des armes. Il avoit
epréſenter à Athénes une Tragédie
la célébre fête de Bacchus pour y
ter le prix, & il fut déclaré vain-
r. Ce ſuccès chez les Athéniens, qui
nt les meilleurs connoiſſeurs en ce
:, ſemble marquer que la poéſie de
's n'étoit pas ſi mauvaiſe ni ſi pitoia-
& il ſe peut bien faire que l'aver-
des Grecs pour tout ce qui venoit
Tyran, influa pour beaucoup dans
robation qu'on donna à ſes vers aux
Olympiques. Quoi qu'il en ſoit, De-
eçut cette nouvelle avec des tranſ-
de joie qui ne peuvent s'exprimer.
n rendit aux dieux de publiques ac-
de graces, & à peine les temples
ent-ils au concours du peuple. Toute
le fut en feſtins & en réjouiſſances,
Prince régala tous ſes amis avec une
ificence extraordinaire. Content de
ême au-delà de ce qu'on peut dire,
croiant au comble de la gloire, il
t les honneurs de la table avec une
: & une aiſance & en même tems
une grace & une nobleſſe qui char-
it tout le monde. Il inviteit les con-
à boire & à manger, encore plus
n exemple que par ſes paroles; &

il poussa les choses si loin, qu'au sortir du repas il fut saisi de violentes douleurs causées par une indigestion, dont on prévit bien dès-lors les suites.

Plut. in Dion. p. 960. Denys avoit eu trois enfans de sa femme Doris, & quatre de sa femme Aristomaque dont il y avoit deux filles, l'une appellée Sophrosine, l'autre nommée Aréte. Sophrosine fut mariée à son fils aîné, le jeune Denys, qu'il avoit eu de sa femme Locrienne; & Aréte épousa son frere Théoride. Celui-ci étant venu à mourir, Dion épousa sa veuve Aréte, qui étoit sa niéce.

Comme il parut que la maladie de Denys ne laissoit aucune espérance, Dion prit sur lui de lui parler des enfans qu'il avoit eus d'Aristomaque, qui étoient ses beaux-freres & ses neveux, & de lui insinuer qu'il étoit juste de préférer les fils de sa femme Syracusaine à ceux de l'étrangére. Mais les médecins voulant faire leur cour au jeune Denys, fils de la Locrienne destiné au trône, ne lui en laissérent pas le tems. Car le Prince aiant demandé qu'on lui donnât un remède pour le faire dormir, ils lui en donnérent un si fort, qu'ils assoupirent tous ses sens, & firent succéder la mort au sommeil sans aucun milieu. Il avoit régné trente-huit ans.

Ce Prince avoit certainement de grandes qualités du côté de la politique & de

nce militaire; & il en avoit eu be-
our s'élever, comme il avoit fait,
baſſe condition à un ſi haut rang.
avoir conſervé la ſouveraineté pen-
rente-huit ans, il la remit tranquil-
t à celui de ſes enfans qu'il lui plut
oiſir; & il l'avoit établie ſur des
mens ſi ſolides, que ce fils, malgré
u de capacité pour gouverner, la
va pendant douze ans. Or tout ce-
ſe peut exécuter que par un grand
de mérite. Mais quelles qualités
nt jamais couvrir les vices qui le
ent l'objet de la haine de ſes ſujets:
nbition qui ne connoiſſoit ni bor-
loix, une avarice qui n'épargnoit
s lieux les plus ſacrés, une cruauté
uvent n'épargnoit pas ſes plus pro-
enfin une impiété ouverte & dé-
, qui ne reconnoiſſoit la divinité
our lui inſulter?

nme il retournoit à Syracuſe avec
nt très-favorable après avoir pillé à
s le temple de Proſerpine: *Voyez-*
dit-il à ſes amis avec un ris mo-
, *comment les dieux immortels favo-*
la navigation des ſacriléges?
nt beſoin d'argent pour faire la
: contre les Carthaginois, il pilla
ple de Jupiter, & ôta à ce dieu un
au d'or maſſif, qui étoit un orne-

Cic. de Nat. deor. lib. 1. n. 83. 84.

d'Epidaure ſa barbe d'or, ſous
qu'il ne convenoit pas au fils d'av
barbe, puiſque le * pere n'en avc
Il fit auſſi enlever de tous les
les tables d'argent : & comme o
mis, ſuivant l'ancien uſage de la
AUX BONS DIEUX, il vouloit, c
profiter de leur bonté.

Pour ce qui eſt des petites vi
des coupes & des couronnes d'or
ſtatues tenoient à la main, il les
toit ſans façon, diſant que ce n'ét
les prendre, mais ſeulement les r
& qu'il y avoit de la folie, der
ſans ceſſe des biens aux dieux, d
fuſer lorſqu'ils étendoient eux-m
main pour nous donner. Ces dé
furent portées par ſon ordre au r
& vendues à l'encan : puis en ai

* *On peignoit Apollon ſans barbe.*

d'où elles venoient. C'eſt ainſi qu'à piété envers les dieux, il ajouta l'in-ce envers les hommes.

es précautions étonnantes que Denys oit néceſſaires pour mettre ſa vie en té, nous marquent à quelles inquié-s & à quelles fraieurs il étoit livré. oit obligé de porter ſous ſa robe une *Cic. Tuſ-cul. Quæſt l. 5. n. 57-63.* ıſſe d'airain. Il ne haranguoit ſon ›le que du haut d'une tour, & croioit endre invulnérable en ſe rendant ceſſible. N'oſant ſe fier à aucun de ımis ni de ſes proches, il ſe faiſoit er par des étrangers & des eſclaves, ›rtoit le plus rarement qu'il pouvoit, ainte l'obligeant de ſe condanner lui-ıe à une eſpéce de priſon. Ces précau-; extraordinaires regardent ſans doute ıins tems de ſon régne, où de fré-ıtes conſpirations formées contre lui ndoient plus timide & plus ſoupçon-: : car dans d'autres tems nous avons u'il converſoit aſſez librement avec uple, & ſe rendoit acceſſible juſqu'à miliarité. Dans ces jours de nuages e crainte, il croioit voir toutes les ıs armées contre lui. Une parole *Plut. de Garrul. pag. 508.* pée à ſon barbier, qui ſe vanta, en antant, de porter toutes les ſemaines ſoir à la gorge du Tyran, lui couta e. Depuis ce tems-là, pour ne plus donner ſa tête & ſa vie à la main

Dion, voiant tous ces Courtiſans ſaiſis de crainte à la vûe de l'orage déja formé du côté de Carthage, & prêt à fondre ſur la Sicile, il eut le courage de promettre que ſi Denys vouloit avoir la paix, il s'embarqueroit dans le moment, iroit en Afrique, & conjureroit cette tempête à ſa ſatisfaction; & que s'il aimoit mieux faire la guerre, il lui fourniroit & entretiendroit à ſes dépens cinquante galéres à trois rangs tout équipées.

Le jeune Denys, admirant & élevant juſqu'aux nues une magnanimité ſi généreuſe, lui témoigna beaucoup de reconnoiſſance de ſon affection & de ſa bonne volonté: mais les Courtiſans, qui regardoient la magnificence de Dion comme un reproche pour eux, & ſa grande puiſſance comme une diminution de la leur, tirérent d'abord de là un prétexte de le calomnier, & n'épargnérent aucun des diſcours qui pouvoient le plus aigrir contre lui le jeune Prince. Ils lui faiſoient entendre qu'en ſe rendant fort ſur mer, il s'ouvroit un chemin à la tyrannie; & qu'avec ſes vaiſſeaux, il penſoit à tranſporter toute la puiſſance aux fils d'Ariſtomaque qui étoient ſes neveux.

Mais ce qui les indiſpoſoit le plus contre Dion, c'eſt la vie qu'il menoit, qui étoit une cenſure perpétuelle de la leur. Car ces Courtiſans s'étant d'abord

emparés

nde,
de.
ſerre
erio-
ranſ-
ceſſ-
roit
ces du
avalle
s pro-
es de-
er pas
s d'ef-
, mais
verſi-
e, Mar-
Journ.
bien de
, de gr
pour les
mérite de
ommes. Il
ns habi
avec c
noiſſance
familiarité
ie. J'ai mon
en quoi cette
ait vicieuſe. Man. d'en
ſag. Tom. 3. p.

trône avec des ſciences qui ne ſont pas en poſſeſſion d'en approcher de ſi près, & en ſe rendant de la ſorte comme ſes favorites, il les enhardit, & par une protection qui leur tenoit lieu de lettres de nobleſſe, il les mit en honneur. Il n'étoit pas inſenſible non plus aux douceurs de l'amitié. Dans l'intérieur de ſa maiſon il étoit bon parent & bon maître, & il ſe faiſoit aimer de ceux qui l'approchoient. Son naturel ne le portoit point à la violence ni à la cruauté, & l'on peut dire qu'il étoit Tyran par ſucceſſion & par héritage, plutôt que par goût & par inclination.

Tout cela montre qu'on auroit pu faire de lui un aſſez bon Prince, ſi d'abord on avoit pris ſoin de cultiver les heureuſes diſpoſitions qu'il avoit apportées en naiſſant. Mais ſon pere, à qui tout mérite, juſques dans ſes enfans même, faiſoit ombrage, s'étoit appliqué à étoufer en lui toute ſemence de bien, tout ſentiment de nobleſſe & d'élévation par une éducation baſſe & obſcure, afin que dans la ſuite il ne pût rien entreprendre contre lui. Il s'agiſſoit donc de lui trouver un homme du caractére que j'ai marqué, ou plutôt de lui inſpirer à lui-même le deſir de le chercher.

C'eſt à quoi Dion travailla avec une merveilleuſe dextérité. Il lui parloit ſouvent de Platon, le plus habile & le plus

illuſtre des Philoſophes, dont il avoit connu le mérite par lui-même, & à qui il étoit redevable de ce qu'il ſavoit. Il faiſoit valoir la beauté de ſon génie, l'étendue de ſes connoiſſances, la douceur de ſon caractére, l'agrément de ſa converſation. Sur-tout il le lui repréſentoit comme l'homme du monde le plus capable de le former dans l'art de régner, d'où dépendoit ſon propre bonheur, & celui des peuples. Il lui faiſoit entendre que ſes ſujets, gouvernés déſormais avec douceur, comme une famille eſt gouvernée par un bon pere, rendroient volontairement à ſa modération & à ſa juſtice les devoirs qu'ils ne rendoient que malgré eux à la force & à la violence, & que par-là il deviendroit de Tyran un Roi juſte, à qui tout ſe ſoumettroit par amour.

Il eſt incroiable combien ces diſcours, jettés de tems en tems dans la converſation comme par hazard, ſans affectation, & ſans qu'il parût de deſſein prémédité, allumérent dans l'eſprit du jeune Prince un deſir ardent de connoitre Platon, & de l'entretenir. Il lui écrivit des lettres également preſſantes & obligeantes. Il dépécha à Athénes couriers ſur couriers, pour hâter ſon voiage. Platon, qui en craignoit les ſuites, & qui n'en eſpéroit pas beaucoup de fruit, traînoit l'affaire en longueur, & ſans refuſer ab-

ſolument, il faiſoit aſſez ſentir qu'il auroit de la peine à ſe déterminer. Les obſtacles & les difficultés qu'on oppoſoit à la demande du jeune Prince, loin de le rebuter, ne ſervirent, comme il arrive ordinairement, qu'à enflammer ſes deſirs. Les Philoſophes Pythagoriciens, établis dans la grande Gréce en Italie, joignirent leurs priéres aux ſiennes & à celles de Dion, qui de ſon côté redoubla ſes inſtances, & emploia les raiſons les plus fortes pour vaincre la répugnance de Platon. » Il s'agit, lui diſoit il, non » d'un ſimple particulier, mais d'un » Prince puiſſant, dont le changement » entraînera celui de tous ſes Etats; & » vous en connoiſſez l'étendue. C'eſt lui-» même qui fait toutes les avances, qui » vous preſſe & vous ſollicite de venir à » ſon ſecours, & qui emploie auprès de » vous le crédit de tous vos amis. Quelle » conjoncture plus favorable pouvons-» nous attendre que celle que la divine » providence nous offre ? Ne craignez-» vous point que vos délais ne donnent » aux flateurs qui environnent le jeune » Prince le tems de l'attirer à eux, & de » le faire changer de réſolution ? Quels » reproches auriez-vous à vous faire, & » quel deshonneur même ſeroit-ce pour » la philoſophie, ſi l'on diſoit un jour » que Platon, pouvant par ſes conſeils

» qu'il auroit donnés à Denys, établir » dans la Sicile un gouvernement ſage » & modéré, l'a replongée dans tous les » maux de la tyrannie par la crainte d'eſ- » ſuier les fatigues d'un voiage, ou par » je ne ſai quelles autres difficultés ima- » ginaires.

Platon ne put réſiſter à de ſi vives ſollicitations. Vaincu par la conſidération de ce qu'il ſe devoit à lui-même, comme il nous l'apprend dans ſes écrits, & pour ne pas donner aux hommes un prétexte de lui reprocher qu'il n'étoit Philoſophe qu'en paroles, & que jamais il n'avoit mis la main à l'œuvre pour paroitre tel par ſes actions; & d'ailleurs enviſageant le grand bien que ſon voiage pourroit procurer à la Sicile, il ſe laiſſa perſuader. *Plut. in Dion. pag. 962.*

Les flateurs qui étoient à la Cour de Denys, effraiés de la réſolution qu'il avoit priſe malgré leurs remontrances, & redoutant la préſence de Platon dont ils prévoioient toutes les ſuites, ſe liguérent enſemble contre lui comme contre un ennemi commun. Ils jugeoient bien que ſi, ſelon les maximes du nouveau gouvernement, tout ſe réduiſoit au vrai mérite, & qu'il n'y eût plus de bienfaits à attendre de la part du Prince que pour les ſervices rendus à l'Etat, ils n'auroient plus de part à la faveur, & ne feroient que ſe morfondre à la Cour. Ainſi ils dreſſérent

en lui un contrepoids capable d
balancer Platon & toute ſa phi
Exilé par le vieux Denys pour
mécontentement perſonnel, il
tiré dans la ville d'Adria; & i
qu'il y compoſa la plus grande
ſes Ecrits. Il avoit fait l'hiſtoire
en douze livres, celle de Sicile
& celle de Denys le Tyran en
nous eſt rien reſté de tous ces C
Cicéron [a] lui donne de grand
juſqu'à dire qu'il étoit preſque
Thucydide, *pene puſillus Thu*
pour faire entendre qu'il l'im
qu'il en approchoit. Il fut donc
En même tems les Courtiſans a
à Denys des plaintes contre Di
cuſant d'avoir eu des conféren
Théodote & Héraclide, ennem

Diod. lib. 13. p. 222.

du Prince, pour chercher avec eux les moiens de détruire la tyrannie.

Les affaires étoient en cet état, quand Platon arriva en Sicile. Il y fut reçu avec des careſſes infinies, & avec les plus grands honneurs. A la deſcente de ſa galére il trouva un des chars du Prince, attelé & paré magnifiquement. Le Tyran offrit un ſacrifice comme pour un très-grand bonheur qui lui étoit arrivé. Il ne ſe trompoit pas. Un homme ſage, & capable de donner de bons conſeils à un Prince, eſt un tréſor précieux & ineſtimable pour tout un roiaume. Mais il eſt rare qu'on en connoiſſe le prix, & encore plus rare qu'on en faſſe l'uſage qu'on devroit. *Plut. in Dion. p. 964.*

Platon trouva les plus heureuſes diſpoſitions du monde dans le jeune Denys, qui ſe livra ſans réſerve à ſes leçons & à ſes conſeils. Mais, comme il avoit lui-même infiniment profité des avis & des exemples de Socrate ſon maître, le plus habile homme qu'ait eu le paganiſme pour faire goûter la vérité, il eut ſoin de manier l'eſprit du jeune Tyran avec une adreſſe merveilleuſe, évitant de heurter de front ſes paſſions, travaillant à gagner ſa confiance par des maniéres douces & inſinuantes, & ſur-tout s'étudiant à lui rendre la vertu aimable, pour la rendre en même tems victorieuſe du

une longue habitude rendroient invincible & inſurmontable le pouvoir de Platon ſur l'eſprit de Denys, puiſqu'un commerce de peu de jours avoit déja changé entiérement l'eſprit de ce jeune Prince. Ils ſongérent donc à dreſſer contre lui des machines encore plus fortes qu'auparavant.

Ils commencérent par jetter du ridicule ſur la vie retirée qu'on faiſoit mener à Denys, & ſur les études auxquelles on l'appliquoit, comme s'il ſe fût agi d'en faire un Philoſophe. Ils allérent plus loin, & travaillérent de concert à lui rendre ſuſpect, & même odieux, le zêle de Dion & de Platon, en [a] les lui repréſentant comme d'incommodes cenſeurs & d'impérieux pédagogues, qui prenoient ſur lui une autorité qui ne convenoit ni à ſon âge, ni à ſon rang. Il [b] n'eſt pas étonnant qu'un jeune Prince comme Denys, qui avec le plus excellent naturel & au milieu des meilleurs exemples auroit eu bien de la peine à ſe ſoutenir, ait enfin ſuccombé à une tentation ſi délicate dans une Cour infectée depuis lontems, où il n'y avoit d'émulation que pour le vice, & où il

a Triſtes & ſupercilioſos alienæ vitæ cenſores, publicos pædagogos. *Senec. Epiſt.* 123.

b Vix artibus honeſtis pudor retinetur, nedum inter certamina vitiorum pudicitia, aut modeſtia, aut quidquam probi moris ſervaretur. *Tacit. Annal. lib.* 4. *cap.* 15.

it environné d'une troupe de flateurs
i ne ceſſoient de le louer & de lui ap-
ndir en tout.
.e principal ſoin des courtiſans fut de
rier la perſonne & la conduite de Dion
me, non plus ſéparément ni en ſecret,
is tous enſemble & à découvert. Ils di-
nt hautement, & à quiconque vou-
l'entendre, que c'étoit une choſe
te viſible qu'il ſe ſervoit de l'éloquence
Platon pour enchanter & pour enſor-
r Denys, afin que ce Prince venant à
ter volontairement le trône, il s'en
ît, & y établît les enfans d'Ariſtoma-
, qui étoient ſes neveux. Ils répan-
nt publiquement qu'il étoit bien fâ-
ux de voir que les Athéniens étant ve-
autrefois en Sicile avec de grandes
ces & par terre & par mer, y avoient
s péri ſans avoir pu prendre Syracuſe;
ue maintenant avec un ſeul Sophiſte
rinſſent à bout de détruire la tyrannie
Denys, en perſuadant à ce Prince de
er les dix mille étrangers qui compo-
nt ſa garde, de ſe défaire des quatre
s galéres qu'il tenoit toujours armées,
ongédier les dix mille hommes de che-
, & de réformer la plus grande partie
ſon infanterie, pour aller chercher
s l'Académie (c'étoit le lieu où Platon
oit ſes aſſemblées) un prétendu ſouve-
n bien qu'on n'expliquoit point, &

d'aller joindre Dion. Sa vûe auſſi, en l'approchant de lui, pouvoit être de ſe mettre en état de l'entendre plus ſouvent & plus commodément. Car, charmé par la douceur de ſa converſation, & cherchant lui-même à lui plaire en tout & à s'en faire aimer, il avoit conçu pour lui une eſtime, ou plutôt une paſſion, qui alloit juſqu'à la jalouſie, mais une jalouſie violente, qui ne pouvoit ſouffrir ni compagnon ni rival. Il vouloit le poſſéder tout ſeul, régner ſeul dans ſon eſprit & dans ſon cœur, en être ſeul eſtimé & aimé. Il paroiſſoit diſpoſé à lui céder tous ſes tréſors & toute ſon autorité, s'il vouloit l'aimer plus que Dion, & ne pas préférer l'amitié de Dion à la ſienne. Plutarque a raiſon d'appeller cet amour, *un amour tyrannique*. Platon avoit beaucoup à en ſouffrir. Car cette paſſion avoit tous les ſymptomes de la jalouſie la plus marquée. [a] Tantôt c'étoient des marques d'amitié, des careſſes, & une effuſion de cœur ſans borne & ſans fin : tantôt des reproches, des menaces, & des emportemens furieux : bientôt après, des repentirs, des larmes, & d'humbles priéres pour obtenir ſon pardon.

τὸν τυραν-νικὸν ἔρωτα.

a In amore hæc omnia inſunt vitia, ſuſpiciones, inimicitiæ, injuriæ, inducíæ, bellum, pax rurſum. *Terent. in Eunuch.*

In amore hæc ſunt mala, bellum, pax rurſum. *Horat.*

ans ce tems-là il ſurvint, fort à pro-
pour Platon, une guerre qui obligea
ys à le renvoier, & à lui rendre ſa
té. A ſon départ il voulut le combler
réſens que Platon refuſa, ſe conten-
de la promeſſe qu'il lui fit de rappel-
Dion le printems ſuivant : mais il ne
pas ſa promeſſe, & lui envoia ſeu-
nt ſes revenus, priant Platon dans
ettres de l'excuſer s'il avoit manqué
ms préfix, & d'en accuſer la guerre
. Il lui donna ſa parole, qu'auſſitôt
la paix ſeroit conclue, il feroit re-
r Dion, à condition pourtant qu'il
endroit en repos, qu'il ne ſe méle-
de rien, & qu'il ne le décrieroit point
l'eſprit des Grecs.

laton s'en retournant en Gréce, paſſa
ympie pour voir les Jeux. Il ſe trou-
gé avec des étrangers conſidérables.
angeoit avec eux, paſſoit avec eux
ournées entiéres, & vivoit d'une ma-
: très-ſimple & très-commune, ſans
is leur parler ni de Socrate ni de
démie, & ſans leur faire connoitre
i autre choſe ſinon qu'il s'appelloit
n. Ces étrangers étoient ravis d'a-
trouvé un homme ſi doux & ſi ſo-
le : mais comme il ne parloit que de
es fort ordinaires, ils ne crurent ja-
que ce fût ce Philoſophe dont la
tation faiſoit tant de bruit. Les jeux

quoiqu'actuellement il leur donnât un ſecours très-utile dans la guerre qu'ils avoient contre les Thébains. Tant de marques d'eſtime & de diſtinction réveillérent la jalouſie du Tyran. Il ceſſa d'envoier à Dion les revenus de ſes terres, & les fit régir par ſes propres Receveurs.

Plat. Epiſt. 7. pag. 338-340. *Plut. in Dion. pag. 964-966.*

Après que Denys eut finit la guerre qu'il ſoutint en Sicile, dont l'hiſtoire ne nous apprend aucune circonſtance, il craignit que le traitement qu'il avoit fait à Platon ne le décriât parmi les Philoſophes, & ne le fît paſſer pour leur ennemi. C'eſt pourquoi il fit venir à ſa Cour les plus ſavans hommes de l'Italie, & il tenoit dans ſon palais des aſſemblées où il s'efforçoit, par une folle ambition, de les ſurpaſſer tous en éloquence & en profondeur de ſavoir, débitant mal-à-propos les diſcours qu'il avoit retenus de Platon. Mais comme ces diſcours n'étoient que dans ſa mémoire, & que le cœur n'en avoit point été touché, la ſource en fut bientôt tarie. Alors il ſentit ce qu'il avoit perdu de n'avoir pas mieux profité du tréſor de ſageſſe qu'il poſſédoit chez lui, & de n'avoir pas écouté juſqu'au bout les admirables leçons du plus grand Philoſophe qui fût au monde.

Comme tout eſt violent & fougueux dans les Tyrans, Denys ſe ſentit ſaiſi tout-

à-coup d'une impatience démeſurée de revoir Platon, & il mit tout en œuvre pour y réuſſir. Il obligea Architas & les autres Philoſophes Pythagoriciens à lui écrire qu'il pouvoit venir en toute ſureté, & à ſe rendre cautions qu'on lui tiendroit toutes les paroles qu'on lui avoit données. Ils envoiérent de leur part Archidémus à Platon, & Denys fit partir en même tems de ſon côté deux galéres à trois rangs de rames avec pluſieurs de ſes amis, pour obtenir de lui par leurs priéres ce qu'il deſiroit. Il lui écrivit auſſi des lettres de ſa main, où il lui déclaroit nettement que s'il ne ſe laiſſoit perſuader de venir en Sicile, Dion ne devoit rien attendre de lui; au lieu que s'il venoit, il n'y avoit rien qu'il ne fût diſpoſé à faire en ſa faveur.

Dion reçut par la même voie pluſieurs lettres de ſa femme & de ſa ſœur, qui le preſſoient d'obtenir de Platon qu'il fît ce voiage, qu'il contentât l'impatience de Denys, & qu'il ne lui donnât point de nouveaux prétextes d'en uſer mal à ſon égard. Quelque répugnance qu'eût Platon pour ce voiage, il ne put réſiſter à de ſi vives ſollicitations, & il ſe détermina à aller pour la troiſiéme fois en Sicile à l'âge de ſoixante & dix ans.

Son arrivée releva les eſpérances de tout le peuple, qui ſe flatoit que ſa ſa-

geſſe vaincroit enfin la tyrannie; & Denys en témoigna une joie qui ne ſe peut exprimer. Il le fit loger dans l'appartement des jardins qui étoit le plus honorable, & eut en lui tant de confiance, qu'il le laiſſoit approcher à toute heure ſans le fouiller, faveur qu'il n'accordoit à aucun de ſes meilleurs amis.

Après les premiéres careſſes, Platon voulut entamer l'affaire de Dion, qui lui tenoit fort au cœur, & qui étoit le principal motif de ſon voiage. Denys uſa d'abord de remiſe : enſuite ce ne furent que plaintes & brouilleries, qui n'éclatoient point encore au-dehors. Le Tyran avoit grand ſoin de les cacher, s'efforçant par toutes ſortes d'autres honneurs, & par toutes les attentions & les complaiſances poſſibles, de le détourner de l'amitié qu'il avoit pour Dion. Platon, de ſon côté, diſſimuloit; & quoiqu'il fût extrêmement choqué d'un manque de parole ſi indigne, il ne le faiſoit pas ſentir.

Comme ils en étoient en ces termes, & qu'ils penſoient que perſonne n'avoit pénétré leur ſecret, Hélicon de Cyzique, un des amis particuliers de Platon, prédit qu'il y auroit un tel jour une éclipſe de ſoleil. Cette éclipſe étant arrivée comme il l'avoit dit, & à l'heure marquée; Denys en fut tellement ſurpris & émerveillé, (preuve qu'il n'étoit pas grand

philoſophe) qu'il lui donna un talent. *Mille écus.*
Ariſtippe, badinant ſur cette avanture avec les autres philoſophes, dit qu'il avoit auſſi quelque choſe à prédire de fort incroiable & de fort extraordinaire. Comme on le preſſa de s'expliquer : » Je vous » prédis, leur dit-il, qu'avant qu'il ſoit » peu, Denys & Platon, qui vous pa- » roiſſent ſi bien enſemble, ſeront en- » nemis.

En effet Denys, las de ſe contraindre, fit vendre toutes les terres & tous les effets de Dion, & en retint l'argent. En même tems il fit quitter à Platon l'appartement des jardins, & le logea hors du château au milieu de ſes gardes, qui le haïſſoient de longue-main, & qui cherchoient à le tuer, parce qu'il conſeilloit à Denys de renoncer à la tyrannie, & de les caſſer pour vivre ſans autre garde que l'amour de ſes peuples. Platon reconnoit qu'il fut redevable de ſa vie à l'amitié du Tyran, qui arrêta la fureur des Gardes.

Architas, célébre philoſophe Pythagoricien, qui tenoit le premier rang à Tarente, & y exerçoit la premiére magiſtrature, n'eut pas plutôt appris le grand danger où étoit Platon, qu'il envoia promtement des Ambaſſadeurs & une galére à trente rames pour redemander Platon à Denys, & pour le faire ſouvenir qu'il n'étoit venu à Syracuſe que ſur ſa

caution, & ſur celle de tous les philoſophes Pythagoriciens, qui lui avoient répondu qu'il n'avoit rien à craindre : qu'ainſi il ne pouvoit ni le retenir malgré lui, ni ſouffrir qu'on lui fît aucune inſulte, ſans manquer ouvertement à ſa parole, & ſans ſe décrier abſolument dans l'eſprit de tous les gens de bien. Ces juſtes remontrances réveillérent un reſte de pudeur dans l'ame du Tyran, qui permit enfin à Platon de retourner en Gréce.

Plut. in Moral. p. 52. La philoſophie & la ſageſſe partirent avec lui du Palais. A ces converſations auſſi agréables qu'utiles, à ce goût empreſſé pour les arts & pour les ſciences, à ces entretiens graves & judicieux d'une ſage politique, on vit ſuccéder de vains[a] diſcours, de frivoles amuſemens, & une ſtupide indolence, ennemie de tout ce qui étoit ſérieux. La crapule & les débauches reprirent à la Cour leur ancien empire, & la changérent, d'école de vertu qu'elle avoit été ſous Platon, en vraie étable de Circé.

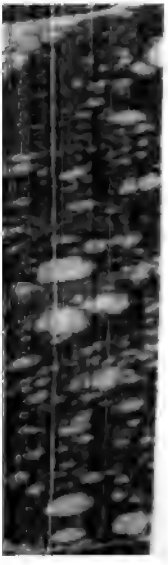
[a] Τὸ λυρεῖν, ἀμυσία, λύπη, ἐυθυμία.

§. III.

. Dion part pour délivrer Syracuſe. omt & heureux ſuccès de ſon entre- ſe. Horrible ingratitude des Syra- ains. Bonté inouie de Dion à leur rd, & à l'égard de ſes plus cruels emis. Sa mort.

UAND Platon eut quitté la Sicile, s ne garda plus de meſures, & ma- ſœur Aréte, femme de Dion, à un s amis, nommé Timocrate. Un ſi ne traitement fut comme le ſignal guerre. Dès ce moment Dion ré- d'attaquer à forces ouvertes le Ty- & de ſe venger de toutes les injuſti- u'on lui avoit faites. Platon fit tout 'il put pour le détourner de cette e: mais voiant que ſes efforts étoient es, il lui prédit les malheurs qu'il cauſer, & lui déclara qu'il ne de- ttendre de lui ni ſecours ni conſeils: uiſqu'il avoit eu l'honneur d'être nenſal de Denys, de loger dans ſon , & de participer aux mêmes ſacri- il ſe ſouviendroit toujours des de- auxquels l'hoſpitalité l'engageoit; e pour ſatisfaire d'ailleurs à l'amitié avoit pour Dion, il demeureroit e, toujours prêt à faire les fonctions bon médiateur pour les réconcilier, ujours également oppoſé à leurs deſ- quand ils chercheroient à ſe détruire.

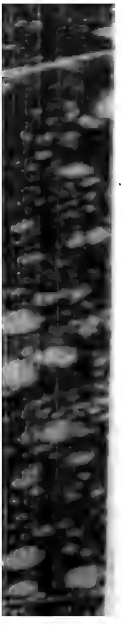
An. M. 3643. Av. J. C. 361. *Plut. in Dion. p. 966. 968.*



ce qui le recevroit avec u
Telle étoit véritablemen
de Syracuſe, que Speuſi
jour qu'il y avoit fait av
reconnue par lui-même.
cri de tout le monde, qui
juroit Dion de venir :
point en peine de ce qu'i
ſeaux, ni infanterie, ni
montât ſeulement ſur le
marchand qu'il trouvero
préter ſa perſonne & ſor
cuſains contre Denys.

Dion n'héſita plus à p
qui d'un certain côté dut
coup. Depuis que Deny
de quitter Syracuſe & l
noit dans ſon exil la vie
qu'il ſoit poſſible d'ima
homme qui a bien gouté

parcourant les villes de la docte
pour y voir & y entretenir l'élite
ans & des beaux eſprits, & pour
ulter les plus habiles politiques;
t par-tout des marques de ſa libé-
& de ſa magnificence; également
& reſpecté de tous ceux qui le con-
ient; & recevant dans tous les lieux
aſſoit des honneurs extraordinai-
i'on rendoit encore plus à ſon mé-
u'à ſa naiſſance. C'eſt du milieu
vie ſi douce qu'il s'arracha pour
ecourir ſa patrie qui imploroit ſa
tion, & pour la délivrer du joug
tyrannie ſous lequel elle gémiſſoit
s lontems.
nais peut-être entrepriſe ne fut ni
e avec tant de hardieſſe, ni con-
avec tant de prudence. Dion com-
a à lever en ſecret des troupes étran-
par des perſonnes interpoſées, pour
cacher ſon deſſein. Un grand nom-
e perſonnes conſidérables, & qui
t à la tête des affaires, ſe joigni-
lui. Mais, ce qui eſt étonnant, de
eux que le Tyran avoit bannis, &
étoient pas moins de mille, il n'y
t que vingt-cinq qui l'accompagné-
à cette expédition, tant la fraieur
ſaiſi les eſprits. Le rendez-vous fut
l'île de Zacynthe, où les troupes
mblérent au nombre de près de huit



ſoldats que Dion eſpéroit t
cile, & de les porter à co
toute la valeur que demand
ble entrepriſe.

Mais quand il fut queſtio
& qu'on ſut que cet armem
ſtiné contre la Sicile & contr
juſques-là on ne l'avoit poi
claré, ils furent tous conſter
pentirent de s'être engagés
trepriſe, qu'ils ne pouvoier
de regarder comme l'effet d
folle & inſenſée, qui dans t
ſeſpoir croit devoir tout ha
eut beſoin ici de toute ſa f
toute ſon éloquence pour ra
rage des troupes, & pour
crainte. Mais après qu'il le
& que d'un ton aſſuré quoi
il leur eut fait entendre qu
noit point à cette expédition

légresse, & ils ne demanr'à partir.

préparé un ſacrifice magnifrir à Apollon, ſe mit à la pes armées de pied en cap, i en proceſſion vers le temfit un grand feſtin à toute fin du repas, après les lipriéres ſolennelles, tout-à-int à s'éclipſer. Dion, qui uit, raſſura les ſoldats que avoit d'abord effraiés. Ils rt le lendemain ſur deux arge. Ils étoient ſuivis d'un ſeau, qui n'étoit pas fort eux barques à trente rames. jamais cru, dit un Hiſtomme, avec deux vaiſſeaux r oſer attaquer un Prince e * cens navires de guerre,

Diod. lib 16. pag. 413

peine à
nt les
entre-
rces de
eur do-
que ſur
ile, &
renfer-
es fort
que Sy-
e que le
du fort
te. Ces
ut ſans
ntribu-
étoient

de leur dépendance ſoit dans la Sicile, ſoit dans l'Italie. Mais on ne comprend pas aiſément comment tout cela a pu ſuffire aux dépenſes énormes que faiſoit Denys l'ancien pour équiper de grandes flotes, pour lever & entretenir de nombreuſes armées, pour conſtruire de magnifiques bâtimens. Il ſeroit à ſouhaiter que les Hiſtoriens nous donnaſſent plus de lumiéres ſur cet article.

cens hommes, mais tous éprouvés dans de grandes occasions, tous merveilleusement exercés & robustes, tous d'une audace & d'une expérience au-dessus des plus braves & des plus aguerris, & enfin très-capables d'enflammer le courage des soldats que Dion espéroit trouver en Sicile, & de les porter à combattre avec toute la valeur que demandoit une si noble entreprise.

Mais quand il fut question de partir, & qu'on sut que cet armement étoit destiné contre la Sicile & contre Denys, car jusques-là on ne l'avoit point encore déclaré, ils furent tous consternés, & se repentirent de s'être engagés dans une entreprise, qu'ils ne pouvoient s'empêcher de regarder comme l'effet d'une témérité folle & insensée, qui dans un dernier désespoir croit devoir tout hazarder. Dion eut besoin ici de toute sa fermeté & de toute son éloquence pour ranimer le courage des troupes, & pour dissiper leur crainte. Mais après qu'il leur eut parlé, & que d'un ton assuré quoique modeste il leur eut fait entendre qu'il ne les menoit point à cette expédition comme soldats, mais comme Officiers, & pour les mettre à la tête de tous les Syracusains & de tous les peuples de Sicile préparés à la révolte depuis lontems, la consternation & le morne silence se changérent en cris

de joie & d'allégreſſe, & ils ne demandérent plus qu'à partir.

Dion aiant préparé un ſacrifice magnifique pour l'offrir à Apollon, ſe mit à la tête de ſes troupes armées de pied en cap, & marcha ainſi en proceſſion vers le temple. Enſuite il fit un grand feſtin à toute ſa troupe. A la fin du repas, après les libations & les priéres ſolennelles, tout-à-coup la lune vint à s'éclipſer. Dion, qui étoit bien inſtruit, raſſura les ſoldats que ce phénoméne avoit d'abord effraiés. Ils s'embarquérent le lendemain ſur deux vaiſſeaux de charge. Ils étoient ſuivis d'un troiſiéme vaiſſeau, qui n'étoit pas fort grand, & de deux barques à trente rames.

Qui auroit jamais cru, dit un Hiſtorien, qu'un homme, avec deux vaiſſeaux de charge, eût oſer attaquer un Prince qui avoit quatre *cens navires de guerre, *Diod. lib. 16. pag. 413.*

* *On a de la peine à comprendre comment les deux Denys ont pu entretenir de ſi grandes forces de terre & de mer, leur domaine ne s'étendant que ſur une partie de la Sicile, & par conſéquent étant renfermé dans des bornes fort étroites. Il eſt vrai que Syracuſe étoit une ville que le commerce avoit rendu fort riche & fort opulente. Ces deux Princes tiroient ſans doute de groſſes contributions des villes qui étoient de leur dépendance ſoit dans la Sicile, ſoit dans l'Italie. Mais on ne comprend pas aiſément comment tout cela a pu ſuffire aux dépenſes énormes que faiſoit Denys l'ancien pour équiper de grandes flotes, pour lever & entretenir de nombreuſes armées, pour conſtruire de magnifiques bâtimens. Il ſeroit à ſouhaiter que les Hiſtoriens nous donnaſſent plus de lumiéres ſur cet article.*

s'étant répandu promtement dans Syracuſe, Timocrate, qui avoit épouſé la femme de Dion ſœur de Denys, & à qui il avoit laiſſé le commandement de la ville en ſon abſence, lui dépécha un courrier en Italie avec des lettres qui lui apprenoient l'arrivée de Dion. Mais ce courrier, prêt d'arriver, ſe trouva ſi fatigué, aiant couru une bonne partie de la nuit, qu'il fut forcé de s'arrêter pour dormir quelque moment. Cependant un loup, attiré par l'odeur d'un morceau de chair qu'il avoit attaché à ſon ſac, accourut, & emporta la chair & le ſac où étoient les lettres. Ainſi Denys ne put apprendre que tard & par d'autres la nouvelle de l'arrivée de Dion.

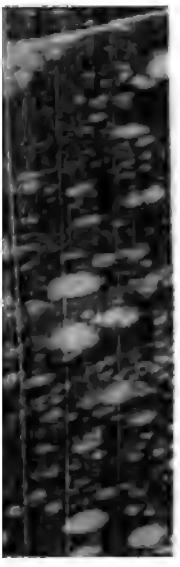
Quand celui-ci fut près de l'Anape, qui n'eſt qu'à une demie lieue de la ville, il fit alte, offrit un ſacrifice ſur le bord de la riviére, & adreſſa ſes priéres au ſoleil levant. Tous ceux qui étoient préſens, voiant Dion couronné d'un chapeau de fleurs qu'il avoit pris à cauſe du ſacrifice, ſe couronnérent auſſi en même tems comme animés par un ſeul & même eſprit. Il n'avoit pas avec lui moins de cinq mille hommes de ceux qui l'avoient joint dans ſa marche. Il s'avance avec eux vers la ville. Les plus conſidérables des habitans qui étoient reſtés, vont au-devant de lui, vétus de belles robes blanches, pour

ecevoir aux portes. Dans le même
s, le peuple alla ſe jetter ſur les amis
Tyran, & enlever ceux qui faiſoient
nétier d'eſpions & de délateurs, [a] GENS
ITS; ENNEMIS DES DIEUX ET DES
ins, dit Plutarque, qui couroient
rtellement la ville, & ſe mélant avec
ppiens, s'ingéroient dans toutes les
res, & raportoient au Tyran ce qu'ils
ent dit & ce qu'ils avoient penſé,
rvent ce qu'ils n'avoient ni penſé ni
eux-là furent les premiéres victi-
la fureur du peuple: on les aſſom-
t l'heure à coups de bâton. Timo-
aiant pu ſe jetter dans la citadelle,
r cheval, & ſortit de la ville.
s ce moment, Dion parut à la vûe
railles. Il marchoit à la tête de ſes
s magnifiquement armé, aiant d'un
on frere Mégaclès, & de l'autre
nien Callipe, tous deux couron-
chapeaux de fleurs. Après lui mar-
t cent ſoldats étrangers très-bien
qu'il avoit choiſis pour ſes gardes.
tres ſuivoient en bel ordre de ba-
conduits par leurs Capitaines, &
urs Officiers. Les Syracuſains les
nt avec une ſatisfaction merveil-
& les recevoient comme une pro-
ſacrée, que les dieux mêmes
nt avec plaiſir, & qui leur rame-

[a] ἀνοσίους, καὶ θεοῖς ἐχθρούς.

commodement. En effet, aiant retenu & fait priſonniers les Députés qu'on lui envoioit pour négocier, il attaqua tout d'un coup avec une grande partie de ſes troupes le mur dont les Syracuſains avoient environné la citadelle, & y fit pluſieurs bréches. Une attaque ſi vive, à laquelle ceux-ci ne s'attendoient point, jetta le trouble & la confuſion parmi leurs ſoldats, qui prirent auſſitôt la fuite. Dion fit de vains efforts pour les arréter. Il crut que l'exemple ſeroit plus efficace que les diſcours, & ſe jetta tête baiſſée au milieu des ennemis. Il ſoutint leur choc avec un courage intrépide, & fit un grand carnage. Il fut bleſſé à la main d'un coup de pique : ſa cuiraſſe put à peine réſiſter à tous les traits qu'on lançoit contre lui, & ſon bouclier étant percé de piques & de javelines, il fut enfin porté par terre. Ses ſoldats l'enlevérent ſur l'heure du milieu des ennemis. Il leur laiſſa Timonide pour les commander, & montant à cheval il courut par toute la ville, arréta la fuite des Syracuſains, & aiant pris les ſoldats étrangers qu'il avoit laiſſés pour garder le quartier de l'Achradine, il les mena tous frais contre les troupes de Denys déja fatiguées, & entiérement rebutées d'une ſi vigoureuſe réſiſtance à laquelle ils ne s'étoient pas attendus. Ce ne fut plus un combat, mais une déroute. Grand

bre de ces ſoldats demeura ſur la pla-
le reſte ſe ſauva avec peine vers la ci-
lle. Cette victoire fut éclatante &
ieuſe. Les Syracuſains, pour récom-
ſer la valeur de ces ſoldats étrangers,
donnérent à chacun une ſomme aſſez
ſidérable; & ces ſoldats honorérent
n d'une couronne d'or.
Auſſitôt après il vint de la part de De-
des hérauts chargés de pluſieurs let-
pour Dion de la part des femmes de
naiſon, & d'une auſſi de Denys même.
n les fit toutes lire en pleine aſſem-
. Celle de Denys étoit tournée en
me de priére & de juſtification, mélée
endant de terribles menaces contre les
ſonnes qui devoient être les plus ché-
à Dion, contre ſa ſœur, ſa femme,
ſon fils. Elle étoit écrite avec un art
une adreſſe merveilleuſement propre
endre Dion ſuſpect. Denys le faiſoit
venir de tout ce qu'il avoit fait autre-
avec tant d'ardeur & de zéle pour le
intien de la Tyrannie. Il l'exhortoit
termes couverts & cachés, mais aſſez
rs pour être entendus, à ne pas l'abo-
ntiérement, à la garder pour lui-mê-
, à ne pas remettre en liberté des hom-
qui dans le fond du cœur ne l'ai-
ient point, & à ne pas abandonner au
rice d'une multitude inconſtante &



nature pour leur procure
rent ombrage de ſa trop
& conçurent contre lui
çons. L'arrivée d'Héracli
déterminer. C'étoit un d
me de guerre & fort com
pes par les commandeme
qu'il avoit eus ſous les T
hardieſſe & d'ambition,
de Dion avec qui il avoit
férent dans le Péloponné
à Syracuſe avec ſept gal
de rames & trois autres
pour ſe joindre à Dion
marcher avec ſes ſeules
Tyran. Il le trouva réduit
mé dans ſa citadelle. Il
à gagner les bonnes grac
quoi ſon air inſinuant &

e, a elle prétendoit être trai-
n État populaire, avant mê-
oir été rendue un peuple li-
dire, pour développer la for-
ec, qu'elle vouloit être trai-
mplaiſance, avec ménage-
laterie, avec déférence pour
ices.
connoiſſance peut-on atten-
uple qui ne conſulte que ſa
n emportement? Les Syracu-
chef courent ſur le champ
e, & choiſiſſent Héraclide
miral. Dion étant ſurvenu ſe
ment, & dit que la Charge
noient de revêtir Héraclide
nembrement de celle qu'ils
donnée, & qu'il ne ſeroit
énéraliſſime ſi un autre com-
mer. Ces remontrances obli-
icuſains malgré eux à ôter à
Charge dont ils venoient de
u ſortir de l'aſſemblée Dion
après lui avoir fait quelques
imandes ſur l'étrange con-
gardoit à ſon égard dans une
ſi délicate où la moindre di-
eux pouvoit tout perdre, il
i-même une nouvelle aſſem-
préſence du peuple il nomme
miral, & lui fait donner des

ος ϑῆναι, τὸ δ' ὑμαγωγεῖσθαι θέλειν τοις.

Gardes comme il en avoit lui-même.

Il prétendoit vaincre à force de bienfaits la mauvaiſe volonté de ſon rival. Héraclide, en paroles & dans tout ce qui paroiſſoit au-dehors, faiſoit la cour à Dion, confeſſoit les obligations qu'il lui avoit, promettoit une éternelle reconnoiſſance, étoit petit & ſoumis devant lui, & exécutoit ſes ordres avec une promtitude & une ponctualité qui montroient un homme entiérement dévoué à ſon ſervice, & qui ne cherchoit qu'à lui plaire. Mais ſous main, par ſes brigues & par ſes cabales, il ſoulevoit les eſprits contre lui, & le traverſoit en tout. Si Dion conſentoit que Denys ſortît de la citadelle par un traité, on l'accuſoit de l'épargner & de vouloir le ſauver. Si, pour leur plaire, il continuoit le ſiége ſans vouloir prêter l'oreille à aucune propoſition d'accommodement, ils ne manquoient pas de lui reprocher qu'il étoit bien aiſe de faire durer la guerre, afin de commander plus lontems, & de tenir toujours ſes citoiens en reſpect & en crainte.

Philiſte, qui étoit arrivé de l'Apouille au ſecours du Tyran avec pluſieurs galéres, aiant été défait & mis à mort, Denys envoia offrir à Dion de lui remettre la Citadelle, les armes qui y étoient, & les troupes, avec tout l'argent néceſſaire pour les ſoudoier pendant cinq mois; ſi

on vouloit, par un Traité, lui permettre de ſe retirer en Italie pour y paſſer le reſte de ſes jours, & lui accorder le revenu de certaines terres dans le voiſinage de Syracuſe qu'il déſignoit. Les Syracuſains, qui eſpéroient de prendre Denys en vie, rejettérent ces propoſitions. Denys, déchu de cette eſpérance, laiſſa la Citadelle entre les mains de ſon fils ainé Apollocrate; & aiant obſervé le moment d'un vent favorable, il embarqua ſur des vaiſ- AN. M. 3644
ſeaux ſes tréſors les plus précieux, & les AV. J. C. 360
perſonnes qui lui étoient les plus chéres, & fit voile vers l'Italie.

On ſut bien mauvais gré à Héraclide qui commandoit les galéres, de l'avoir laiſſé échaper par ſa négligence. Pour regagner les bonnes graces du peuple, il fait propoſer dans l'aſſemblée un nouveau partage des terres, inſinuant que le commencement de la liberté c'étoit l'égalité, comme la pauvreté étoit le commencement de la ſervitude. Dion s'oppoſant à ce Décret, Héraclide perſuada au peuple de retrancher la paie aux ſoldats étrangers dont le nombre étoit de trois mille, d'ordonner de nouveaux partages, & de créer de nouveaux Capitaines, en ſe délivrant pour une bonne fois de l'inſupportable ſévérité de Dion. Les Syracuſains le firent, & nommérent vingt-

dats, & les déclarérent citoiens. Peu de jours après ils envoiérent des Ambaſſadeurs aux Syracuſains leur demander juſtice pour ces troupes qu'ils avoient ſi maltraitées : ceux-ci de leur côté envoiérent auſſi des Députés aux Léontins pour ſe plaindre de Dion. Syracuſe étoit dans l'enivrement d'une joie aveugle & d'une proſpérité inſolente, qui ne laiſſoit aucun lieu à la réflexion ni au jugement.

Tout conſpiroit à nourrir & à enfler leur orgueil. La famine étoit ſi grande dans la citadelle, que les ſoldats de Denys, après avoir beaucoup ſouffert, ſe réſolurent enfin de la livrer aux Syracuſains Ils envoiérent la nuit faire cette propoſition, & ils devoient ſe rendre le lendemain matin. Mais au point du jour, comme ils ſe préparoient à exécuter le Traité, Nypſius, Général plein de prudence & de valeur, que Denys avoit envoié de Naples pour porter du blé & de l'argent aux aſſiégés, parut avec ſes galéres, & aborda près d'Aréthuſe. L'abondance ſuccédant tout d'un coup à la diſette, Nypſius mit à terre ſes troupes, convoqua une aſſemblée, & parlant aux ſoldats conformément à la conjoncture préſente, il les diſpoſa à s'expoſer à toutes ſortes de dangers. Ainſi la citadelle, ſur le point de ſe rendre, fut ſauvée contre toute eſpérance.

. Pendant ce tems-là les Syracuſains montent à la hâte ſur leurs galéres, & vont attaquer la flote ennemie. Ils coulérent à fond quelques galéres, en prirent quelques autres, & pourſuivirent le reſte juſqu'à terre. Mais ce fut cette victoire même qui devint la cauſe de leur perte. Abandonnés à eux-mêmes & à leur propre conduite, ſans Chef qui eût de l'autorité ſur eux, ſans conſeil, les Officiers comme les ſoldats, tous ſe livrent à la joie, aux feſtins, à l'ivrognerie, à la débauche, & à toute ſorte de licence. Nyſius ſut bien profiter de cet enivrement général. Il attaque la muraille qui environnoit la citadelle. S'en étant rendu maître, & l'aiant abbatue en pluſieurs endroits, il lâche ſes ſoldats dans la ville, & la leur abandonne au pillage. Tout étoit dans la confuſion & dans le déſordre. Ici les citoiens à demi endormis ſont égorgés : là les maiſons ſont pillées : d'un autre côté on emméne les femmes & les enfans, & on les fait entrer dans la citadelle malgré leurs pleurs & leurs cris.

Un ſeul homme pouvoit remédier à ce malheur, & ſauver la ville. Tous l'avoient également dans l'eſprit, mais perſonne n'oſoit le propoſer, tant ils étoient honteux de la maniére indigne dont ils l'avoient chaſſé. Comme le danger augmen-

» Que ſi les juſtes ſujets de plainte que » vous avez contre les Syracuſains vous » portent à les abandonner dans l'état où » ils ſe trouvent, & à les laiſſer périr; » puiſſiez-vous au moins recevoir des » dieux une digne récompenſe de l'affec» tion & de la fidélité que vous m'avez té» moignées juſqu'ici. Au reſte, ſouvenez» vous toujours de Dion, qui en pre» mier lieu ne vous a point abandonnés » quand vous avez été maltraités par ſes » citoiens, & qui enſuite n'a pas aban» donné ſes citoiens quand ils ſont tom» bés dans l'infortune.

Il n'avoit pas encore ceſſé de parler que les ſoldats étrangers ſe levérent avec de grands cris, & le preſſérent de les mener & de marcher dans le moment au ſecours de Syracuſe. Les Députés des Syracuſains, ravis de joie, les ſaluent, les embraſſent, & leur ſouhaitent à Dion & à eux toutes ſortes de biens & de proſpérités de la part des dieux. Quand le tumulte fut appaiſé, Dion ordonna à ſes troupes d'aller ſe préparer au départ; &, dès qu'elles auroiênt ſoupé, de ſe rendre avec leurs armes dans ce même lieu, parce qu'il étoit réſolu de partir cette même nuit pour voler au ſecours de ſa patrie.

Cependant à Syracuſe, les Officiers de Denys, après avoir fait pendant tout le jour

jour le plus de mal qu'ils avoient pu à la ville, dès que la nuit fut venue, s'étoient retirés dans la citadelle avec perte de quelques-uns de leurs ſoldats. Ce petit répit redonna courage aux Orateurs ſéditieux des Syracuſains. Se flatant que les ennemis demeureroient en repos après ce qu'ils venoient de faire, ils exhortérent les habitans à laiſſer là Dion, à ne pas le recevoir s'il venoit à leur ſecours avec ſes troupes étrangéres, à ne pas leur céder en courage, & à ſauver eux-mêmes par leurs ſeules forces leur ville & leur liberté. Il part donc ſur le champ de nouveaux Députés vers Dion: du côté des Officiers Généraux, pour l'empécher de venir; de celui des principaux habitans & de ſes amis, pour le prier de hâter ſa marche. Ce partage de ſentimens, cette variation de nouvelles, fut cauſe qu'il ne marcha que lentement & au petit pas.

Quand la nuit fut fort avancée, ceux qui haïſſoient Dion ſe ſaiſirent des portes de la ville, pour l'empécher d'y entrer. Dans ce moment Nypſius, bien averti de tout ce qui ſe paſſoit dans Syracuſe, fait ſortir de la citadelle ſes ſoldats en plus grand nombre, & encore plus déterminés qu'auparavant. Ils achevent d'abbattre les murailles qui les enfermoient, courent par toute la ville, & la ſaccagent. Ce n'étoit par-tout que

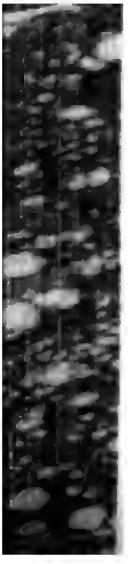
meurtre & que ſang répandu. Peu s'amuſoient au pillage: on ne penſoit qu'à tout ruiner & à tout détruire. Il ſembloit que le fils de Denys que ſon pere avoit laiſſé dans la citadelle, réduit au déſeſpoir, & plein d'une haine envenimée contre les Syracuſains, vouloit comme enterrer la tyrannie ſous les ruines de la ville. Pour prévenir le ſecours de Dion, ils eurent recours à la plus prompte des déſolations & des ruines qui eſt le feu, brulant de leurs propres mains, avec des torches & des flambeaux de paille allumée, tous les endroits où ils pouvoient atteindre, & lançant ſur les autres des dards enflammés. Les Syracuſains qui fuioient pour éviter les flammes, étoient égorgés dans les rues; & ceux qui, pour éviter l'épée meurtriére, ſe retiroient dans les maiſons, en étoient chaſſés par les flammes. Car il y avoit déja beaucoup de maiſons embraſées, & qui tomboient ſur les paſſans.

Ce furent ces flammes mêmes qui ouvrirent la ville à Dion, en obligeant les citoiens de s'accorder pour lui en ouvrir les portes. On lui envoia couriers ſur couriers pour hâter ſa marche. Héraclide lui-même, c'eſt-à-dire, ſon plus déclaré & plus mortel ennemi, lui députa ſon frere, & enſuite ſon oncle Théodote, pour le conjurer de venir promtement le ſecou-

tir, n'y aiant plus perſonne qui pût faire tête à l'ennemi, lui même étant bleſſé, & la ville preſque entiérement ruinée & réduite en cendre.

Ces nouvelles furent apportées à Dion, comme il étoit encore à ſoixante ſtades des portes. Ses ſoldats firent en cette occaſion une ſi grande diligence, & marquérent tant de bonne volonté, qu'il arriva très-promtement aux portes de la ville. Il entra dans le quartier appellé *Hécatompédon.* Là il détacha ceux qui étoient légérement armés, & les envoia contre les ennemis, afin que les Syracuſains, en les voiant, repriſſent courage. Cependant il mit en bataille ſon infanterie peſamment armée avec ceux des citoiens qui accouroient de tous côtés, & venoient ſe joindre à ſa troupe. Il les ſépara par petits corps, auſquels il donna plus de profondeur que de front, & les mit chacun ſous différens Chefs, afin qu'il pût faire tête en plus d'endroits & paroitre plus fort & plus redoutable. *Deux ou trois lieues.*

Après avoir tout diſpoſé de cette maniére, & fait ſes priéres aux dieux, il marcha au travers de la ville contre l'ennemi. Partoutes les rues où il paſſoit, c'étoient des acclamations, des cris de joie, & des chants de victoire, mélés de priéres & d'exhortations de la part de tous les Syracuſains, qui appelloient Dion leur ſau-



que quelqu'un eut eu le cou
zarder cette parole, ce ne fu
cri des Syracuſains, qui avec
de joie & de douleur ſe mi
les dieux qu'ils vouluſſent l
ner. L'eſpérance ſeule de le
rendit le courage, & les mi
tenir tête aux ennemis. Les
tirent ſur le champ à toute b
vérent à la ville des Léontin
de la nuit.

Ils mettent pied à terre,
d'abord aux piés de Dion to
larmes, ils lui expoſent l'e
ſont les Syracuſains. Déja qu
tins & pluſieurs ſoldats du P
qui les avoient vû arriver, s'é
ſés autour de Dion; & ils
bien, à voir leur empreſſe

beaucoup de zêle. Les deux prin-
Députés étant introduits, expli-
en peu de paroles la grandeur de
aux, & conjurérent les troupes
es » de venir promtement ſecou-
Syracuſains, & d'oublier les mau-
aitemens qu'ils en avoient reçus,
nt plus que ces infortunés en por-
une peine bien plus grande,
cun des plus maltraités n'auroient
leur impoſer.
éputés aiant fini, un morne ſilen-
dans tout le théatre où ſe tenoit
lée. Dion ſe leva: mais, dès qu'il
mencé à parler, un torrent de
lui coupa la parole. Les ſoldats
s lui crioient d'avoir bon coura-
ompatiſſoient à ſa douleur. Enfin
n peu remis, il leur parla en ces
: » Hommes Péloponnéſiens, &
os Alliés, je vous ai aſſemblés ici
ue vous délibériez ſur ce qui vous
de: car, pour moi, il ne m'eſt plus
is de délibérer, dès que Syracuſe
danger. Si je ne puis la ſauver, je
érir avec elle, & m'enſevelir ſous
ines. Mais pour vous, ſi vous êtes
s de nous ſecourir encore cette
nous qui ſommes les plus impru-
& les plus malheureux de tous les
mes, venez relever & ſauver la
de Syracuſe qui eſt votre ouvrage.

Dion, avouant qu'ils en avoient très-mal uſé avec lui, & le conjurant de ne pas les imiter : Qu'il étoit ſéant & convenable à Dion, ſupérieur comme il étoit dans tout le reſte aux autres hommes, de ſe montrer tel auſſi par ſa grandeur d'ame, en domtant ſa colére, & accordant à des ingrats un pardon dont eux-mêmes s'avouoient indignes.

Héraclide & Théodote aiant fait ces ſupplications, les amis de Dion lui conſeilloient de ne pas épargner des hommes ſi méchans & remplis d'une ſi noire envie, mais d'abandonner Héraclide aux ſoldats, & d'exterminer du gouvernement cet eſprit de ſédition & de cabale, maladie qui tient véritablement de la fureur, & qui n'eſt pas moins à craindre ni moins funeſte que la Tyrannie même. Mais Dion, pour les adoucir, leur diſoit : » Que les » autres Capitaines bornoient ordinaire- » ment leur application à ce qui pouvoit » les mettre en état de vaincre les enne- » mis ; que pour lui il avoit paſſé un fort » longtems à l'Académie à apprendre » l'art de domter la colére, l'envie, & » tout eſprit de diſpute. Que la marque de » la victoire que l'on a remportée ſur ſes » paſſions, n'eſt pas d'être doux & affa- » ble à ſes amis & aux gens de bien ; mais » de ſe montrer humain à ceux qui nous » ont fait injuſtice, & toujours prêt à leur

» pardonner. Qu'il ne cherchoit pas tant » à paroître supérieur à Héraclide en puiſ- » ſance & en prudence qu'en bonté & en » juſtice; car c'eſt en cela que conſiſte la » ſupériorité véritable & ſolide. Que ſi » Héraclide eſt un méchant, un envieux, » un perfide, faut-il que Dion ſouille & » deshonore ſa vertu par un lâche reſſen- » timent? Il eſt vrai que, ſelon les loix » humaines, il paroit moins d'injuſtice à » ſe venger d'une injure, qu'à la faire le » premier: mais, ſi on conſulte la nature, » on trouvera que l'un & l'autre viennent » de la même foibleſſe. D'ailleurs il n'y a » point de férocité qui ſoit indomtable, & » qui ne ſe puiſſe vaincre à force de bien- » faits. » Dion, conduit par ces maximes, pardonna à Héraclide.

Il ſe remit enſuite à enfermer la citadelle d'une nouvelle enceinte, & ordonna à tous les Syracuſains d'aller couper chacun un pieu, & de l'apporter. Et quand la nuit fut venue, il fit travailler ſes ſoldats pendant que les Syracuſains repoſoient. De cette maniére il eut environné la citadelle d'une bonne paliſſade avant qu'on s'en fût aperçu; de ſorte que le lendemain matin, quand on vit la grandeur de l'ouvrage & la promtitude de l'exécution, ce fut un ſujet d'admiration pour tout le monde, autant pour les ennemis que pour les citoiens.

Sa paliſſade achevée, il enterra les morts, & aiant mis en liberté ceux qui avoient été pris ſur les ennemis, il convoqua une aſſemblée. Là Héraclide s'étant avancé, propoſa d'élire Dion Généraliſſime avec autorité ſouveraine ſur terre & ſur mer. Tous les plus gens de bien & les citoiens les plus conſidérables reçurent favorablement cette propoſition, & vouloient qu'elle fût autoriſée par les ſuffrages du peuple. Mais la troupe des Matiniers & des Artiſans, fâchée de voir ſortir la charge d'Amiral des mains d'Héraclide, & perſuadée, qu'encore qu'il fût peu eſtimable en toute autre choſe, il ſeroit au moins plus populaire que Dion, s'y oppoſa de tout ſon pouvoir. Dion, pour ne point aigrir les eſprits, ſe relâcha ſur ce point, & remit à Héraclide le commandement général ſur mer. Mais l'obſtacle qu'il apporta au partage qu'il vouloit faire des terres & des maiſons, en caſſant & annullant tout ce qui avoit été ordonné ſur cette matiére, les brouilla avec lui ſans retour.

Héraclide, profitant de ces diſpoſitions ſi favorables à ſes vûes, ne manqua pas de recommencer ſes cabales & ſes intrigues contre Dion. Elles éclatérent même ouvertement par une entrepriſe qu'il fit pour ſe rendre maître de Syracuſe, & en fermer les portes à ſon rival; mais elle

éuſſit pas. Un Spartiate, envoié
urs de Syracuſe, moienna encore
ommodement d'Héraclide avec
ous les ſermens les plus forts, &
grandes aſſurances de ſoumiſſion
éiſſance de la part du premier : foi-
ns pour un homme qui eſt ſans
& ſans bonne foi.
Syracuſains, aiant congédié leurs
; de mer qui leur étoient devenues
:, donnérent tous leurs ſoins au
: la citadelle en rebâtiſſant la mu-
ui avoit été abbattue. Comme per-
ie venoit au ſecours des aſſiégés,
ain commençoit à leur manquer,
les ſoldats devenoient mutins &
voient plus de diſcipline, le fils
ys, ſe voiant ſans eſpérance & ſans
ce, fit une capitulation avec Dion,
uelle il lui remit la Citadelle avec
les armes & toutes les autres pro-
de guerre. Il emmena avec lui ſa
& ſes ſœurs, remplit cinq galéres
effets & de ſes gens, & alla trou-
i pere : car Dion lui donnoit tout
de ſe retirer en ſûreté. Il eſt aiſé de
oir quelle joie ce départ cauſa à
a ville. Femmes, enfans, vieillards,
empreſſérent de venir au port pour
e leurs yeux d'un ſi agréable ſpecta-
: pour ſolenniſer un ſi beau jour,
ès tant d'années de ſervitude, le

que meſſoit avec elle le ma
Aréte ſa femme marchoit apr
baiſſés, & fondant en larmes
braſſa d'abord ſa ſœur, & (
fils. Alors Ariſtomaque lui
Aréte : » Ces larmes que vous
» ler de ſes yeux, lui dit-ell
» que votre préſence nous re
» la vie, cette honte peinte ſ
» ge, ſon ſilence même & ſo
» tement, vous marquent aſſ
» douleur elle eſt pénétrée à
» époux, à qui malgré elle on
» tué un autre, mais qui ſeul
» poſſédé ſon cœur. Vous ſa
» comme ſon oncle ? vous
» t-elle comme ſon mari ? » A
aiant ainſi parlé, Dion, le vi
de pleurs, embraſſa tendrem
me, lui remit entre les mains

agnificence vraiment roiale tous
ui avoient eu part à ſes heureux
chacun ſelon ſon rang & ſon mé-
omblé de gloire & d'honneur, ex-
ſpectacle, non ſeulement à la Si-
naïs à Carthage & à la Gréce en-
qui le regardoient comme le plus
le plus fortuné Capitaine qui eût
été ; il conſerva toujours ſon an-
ſimplicité, auſſi modeſte dans ſes
, dans ſon équipage, & dans ſa
que s'il eût vécu dans l'Académie
laton, & non pas avec des gens
erre, des Officiers & des ſoldats,
uvent ne reſpirent que les plaiſirs
magnificence. En effet, pendant
laton lui écrivoit que *la terre en-*
'avoit les yeux attachés que ſur lui
eu touché de cette admiration gé-
, il tournoit les ſiens continuelle-
vers l'Académie, cette école de ſa-
& de vertu, où l'on jugeoit des
s actions & des grands ſuccès, non
clat extérieur qui les accompagne,
ar l'uſage modéré & ſage qu'on en
ire.

leſſein de Dion étoit d'établir à Sy-
un gouvernement compoſé de ce-
Lacédémone & de celui de Créte,
où l'Ariſtocratie domineroit tou-
& décideroit des plus grandes affai-
ar l'autorité qu'il prétendoit don-

ner au Conſeil des Anciens. Il trouva encore ici de l'oppoſition du côté d'Héraclide, toujours turbulent & ſéditieux à ſon ordinaire, & uniquement occupé à gagner le peuple par ſes flateries & ſes careſſes. Un jour, que Dion l'avoit envoié appeller au Conſeil, il répondit qu'il n'iroit point, & qu'étant ſimple particulier, il ſe trouveroit à l'aſſemblée avec les autres citoiens quand elle ſeroit convoquée. Il vouloit par là faire ſa cour au peuple, & rendre Dion odieux. Celui-ci, las de ſouffrir tant d'inſultes, lâcha la main à ceux qu'il avoit autrefois empéchés de le tuer, & leur permit de le faire. Ils allérent donc dans ſa maiſon, & ſe défirent de lui. On verra bientôt le jugement que Dion lui-même porta de cette action.

Les Syracuſains furent fort affligés de cette mort : mais comme Dion lui fit des funérailles magnifiques, qu'il ſuivit ſon convoi avec toute ſon armée, & qu'enſuite il harangua le peuple, ils s'appaiſérent, & lui pardonnérent ce meurtre, perſuadés qu'il n'étoit pas poſſible que la ville n'eût été continuellement agitée de troubles & de ſéditions tant qu'Héraclide & Dion auroient gouverné enſemble.

Plut. pag. 983. Dion. pag. 2. Depuis ce meurtre Dion ne goûta plus de joie, & n'eut point de repos. Un fantôme affreux qui ſe préſenta à lui pendant la nuit, le remplit d'un trouble effraiant

e noire mélancolie. C'étoit une
d'une taille énorme, qui par ſon
l, & par ſon air & ſon viſage ha-
:ſſembloit à une furie, & qui ba-
rec violence ſa maiſon. La mort
fils, qui pour quelque chagrin
ier s'étoit précipité du haut d'un
aſſa pour l'accompliſſement de
parition, & fut le prélude de ſes
:s. Callippe y mit le comble. C'é-
Athénien, avec qui Dion avoit
amitié intime pendant qu'il lo-
ez lui à Athénes, & pour qui de-
ıvoit toujours eu une entiére ou-
, & une confiance ſans bornes.
: s'étant livré à des vûes d'ambi-
: ſongeant à ſe rendre maître de
:, ne compta plus pour rien les
acrés de l'amitié & de l'hoſpita-
entreprit de ſe défaire de Dion,
l pouvoit mettre obſtacle à ſes
. Quelque ſoin qu'il eût pris de
cachés, il en tranſpira quelque
ſqu'aux oreilles de la ſœur & de
ne de Dion, qui ne perdirent
: tems, & travaillérent à s'aſſu-
ı vérité du fait par une exacte re-
. Pour en prévenir l'effet, il alla
'er fondant en larmes, & paroiſ-
ɔnſolable de ce qu'on avoit pu le
ner d'un tel crime, & le croire
d'un ſi noir attentat. Elles exigé-

rent de lui qu'il fit ce qu'on appelle
grand ſerment. Celui qui le pre
vêtu de la mante de pourpre de
Proſerpine, & tenant à la main
che allumée, prononçoit contre
me dans le temple les exécrations
terribles qu'il ſoit poſſible d'ima
Le ſerment ne lui couta rien,
ne raſſura pas les Princeſſes. Il leur
tous les jours de nouveaux in
pluſieurs côtés auſſi-bien qu'à D
tous ſes amis l'exhortoient à pré
crime de Callippe par une juſte &
punition. Il ne put jamais s'y r
Le meurtre d'Héraclide qu'il r
comme une tache horrible à ſa
tion & à ſa vertu, ſe préſentoit
à ſon imagination allarmée, &
velloit par des fraieurs contin
douleur & ſon repentir. Déchir
nuit par ce cruel ſouvenir, il di
moit mieux mourir mille fois,
le cou à quiconque voudroit le
de vivre obligé tous les jours d
cautionner non-ſeulement cont
nemis, mais encore contre les
de ſes amis.

An. M. 3646. Av. J. C. 358. Callippe ne méritoit pas ce no
hâta d'exécuter ſon crime, & f
ner Dion dans ſa maiſon par de
Zacynthiens qui lui étoient en
dévoués. La ſœur & la femme d

ent miſes en priſon, où celle-ci ac-
a, & mit au monde un fils, qu'elle
t d'y nourrir.
ès ce meurtre, Callippe fut quel-
ns dans une fortune éclatante,
rendu maître de Syracuſe par le
les troupes dont il diſpoſoit à ſon
qu'il avoit gagnées à force de pré-
s payens croioient que la Divi-
oit punir en cette vie d'une ma-
romte & éclatante les grands cri-
ſſi Plutarque obſerve-t-il que
x ſuccès de Callippe excita de
s plaintes contre les dieux, com-
ſouffroient paiſiblement & ſans
tion que le plus ſcélérat des hom-
fût élevé à une grande puiſſance
voie ſi déteſtable & ſi impie. La
ence ne fut pas lontems ſans ſe
, & Callippe porta bientôt la
le ſon crime. Etant parti avec des
s pour ſe rendre maître de Catane,
ſe ſe révolta contre lui, & ſecoua
s d'une ſi honteuſe ſervitude. Il
ſuite attaquer Meſſine, où il per-
ucoup de monde, & en particulier
s ſoldats Zacynthiens qui avoient
ion. Aucune ville de Sicile ne vou-
recevoir, mais toutes le déteſtant
e un homme exécrable, il ſe retira
ge. Après y avoir traîné pendant
ue tems une vie malheureuſe, il fut

tué par Leptine & par Polyperchon, & l'on prétend que ce fut avec le même poignard dont on s'étoit ſervi pour aſſaſſiner Dion.

L'hiſtoire fournit peu d'exemples où l'on voie une attention ſi marquée de la Providence à punir les grands crimes, tels que ſont le meurtre, la perfidie, la trahiſon; à les punir, dis-je, ſoit dans les auteurs de ces crimes qui les ont commandés ou exécutés, ſoit dans les complices qui y ont trempé en quelque maniére que ce ſoit. La Juſtice divine ſe fait ſentir ainſi de tems en tems, pour prouver ſon attention, & pour empêcher le débordement des crimes qu'une entiére impunité entretiendroit: mais elle ne fait pas toujours pendant cette vie ces punitions éclatantes, pour avertir les hommes qu'elle leur en réſerve de plus grandes dans une autre.

Pour Ariſtomaque & Aréte, dès qu'elles furent ſorties de priſon, Icétas de Syracuſe, qui étoit un des amis de Dion, les reçut chez lui, & en prit d'abord un grand ſoin avec une fidélité & une généroſité qui auroient toujours été propoſées en exemple, s'il avoit perſévéré. Mais enfin, gagné par les ennemis de Dion, il leur fit préparer un vaiſſeau, & les aiant fait embarquer comme s'il les envoioit au Péloponnéſe, il donna ordre à

ui les menoient de les tuer ſur la
, & de les jetter dans la mer. Il ne
lontems non plus ſans recevoir le
ent de ſa noire perfidie : car aiant
s par Timoléon, il fut mis à mort.
racuſains, pour achever la ven-
: de Dion, firent encore mourir
ix filles de ce traître.

parens & les amis de Dion, auſſi- *Plat. Epiſt.*
ès ſa mort, avoient écrit à Platon
le conſulter ſur le parti qu'ils de-
prendre dans l'état préſent de trou-
d'agitation où ſe trouvoit Syracu-
pour ſavoir quelle ſorte de gou-
nent il jugeoit qu'on dût y établir.
, qui ſavoit que les Syracuſains
nt capables ni de porter une en-
berté, ni de ſouffrir une entiére
de, les exhorta fortement à paci-
utes choſes autant qu'ils pour-
, & pour cela à changer la tyran-
ont le nom ſeul étoit odieux, en
auté légitime, qui rendît l'obéiſ-
louce & agréable. Il conſeilloit,
lon lui, ç'avoit été l'avis de Dion)
r trois Rois, ſavoir Hipparinus
Dion, un autre Hipparinus frere
ys le jeune qui paroiſſoit fort bien
onné pour le peuple, & Denys
ne, ſuppoſé qu'il voulût accepter
qu'on lui impoſeroit ; & de leur
à-peu-près la même autorité qu'a-

voient les Rois de Sparte. On devoit auſſi nommer trente cinq Magiſtrats pour veiller à l'obſervation des loix, leſquels en tems de paix & de guerre auroient un grand pouvoir, & ſerviroient comme d'équilibre à celui des Rois, du Sénat, & du peuple.

Il ne paroit pas que cet avis ait été ſuivi, & il avoit de grands inconvéniens. On ſait ſeulement qu'Hipparinus frere de Denys étant abordé à Syracuſe avec une flote & des troupes conſidérables, en chaſſa Callippe, & y exerça le ſouverain pouvoir pendant deux ans.

Diod. lib. 16. pag. 436.

L'hiſtoire de Sicile que j'ai raportée juſqu'ici, comprend environ cinquante ans, depuis le commencement du premier Denys qui en régna trente-huit, juſqu'à la mort de Dion.

§. IV. *Caractére de Dion.*

IL EST DIFFICILE de trouver réunies dans une ſeule perſonne autant d'excellentes qualités qu'on en voit dans Dion. Je ne conſidére point ici ſon goût merveilleux pour les ſciences; l'art de les aſſocier avec les plus grands emplois de paix & de guerre, d'y puiſer des régles de conduite & des maximes de gouvernement, & de s'en faire un délaſſement auſſi utile qu'honorable. Je m'attache à l'homme d'Etat; & combien de ce côté-

là eſt-il admirable ! Grandeur d'ame, nobleſſe de ſentimens, généroſité à répandre ſes biens, valeur héroïque dans les combats accompagnée d'un ſang froid & d'une prudence peu commune, un eſprit vaſte & capable des plus grandes vûes, une fermeté inébranlable dans les plus grands dangers & dans les revers de fortune les plus inopinés, un amour de la patrie & du bien public porté preſque juſqu'à l'excès. Voilà une partie des vertus de Dion. Le deſſein qu'il forma de délivrer ſa patrie du joug de la Tyrannie, la hardieſſe & la ſageſſe en même tems avec leſquelles il le mit à exécution, font voir de quoi il étoit capable.

Mais ce que je trouve de plus beau dans la vie de Dion, de plus digne d'admiration, &, s'il étoit permis de parler ainſi, de plus au deſſus de l'humain, c'eſt cette grandeur d'ame & cette patience inouie avec laquelle il ſouffrit l'ingratitude de ſes citoiens. Il avoit tout quitté & tout ſacrifié pour venir à leur ſecours: il avoit réduit la Tyrannie aux abois, & touchoit au moment où il devoit les rétablir dans une entiére liberté. Pour prix de tant de ſervices, ils le chaſſent honteuſement de leur ville accompagné d'une poignée de ſoldats étrangers dont ils n'ont pu corrompre la fidélité, ils le chargent d'injures, & ajoutent à la perfidie les plus

durs outrages. Il n'a, pour punir ces ingrats & ces rebelles, qu'à faire un mouvement : il n'a qu'à laiſſer agir l'indignation de ſes ſoldats. Maître de leur eſprit comme du ſien, il arrête leur impétuoſité, & ſans déſarmer leurs mains il met un frein à leur juſte colére, ne leur permettant, dans le feu même & dans l'ardeur du combat, que d'effraier & non de tuer ſes ennemis, parce qu'il les regardoit toujours comme ſes concitoiens & comme ſes freres.

On ne pouvoit, ce ſemble, reprocher à Dion qu'un défaut; c'eſt qu'il avoit quelque choſe de dur & d'auſtére dans l'humeur, qui le rendoit moins acceſſible & moins ſociable, & qui éloignoit un peu de lui juſqu'aux plus gens de bien, & juſqu'à ſes meilleurs amis. Platon, & ceux qui s'intéreſſoient véritablement à ſa gloire, l'en avoient ſouvent averti. Malgré les reproches qu'on lui faiſoit de la gravité trop auſtére & de l'inflexible ſévérité avec laquelle il traitoit le peuple, il ſe piqua toujours de n'en rien relâcher, ſoit que ſon naturel fût entiérement éloigné des attraits de l'inſinuation & de la perſuaſion, ſoit que, dans le deſſein qu'il avoit de corriger & de ramener les Syracuſains gâtés & corrompus par les diſcours flateurs & complaiſans des Orateurs, il crût devoir emploier

es plus fermes & plus mâles.
trompoit dans le point le plus
ı gouvernement. A compter
ône juſqu'à la derniére place
quiconque eſt chargé du ſoin
ıer & de conduire les autres,
tout étudier l'art * de manier
de les fléchir, de les tourner
le les amener à ſon point; ce
it point en voulant les maitri-
nt, en leur commandant avec
n ſe contentant de leur mon-
e & le devoir avec une rigidité
Il y a, dans le bien même &
tu, & dans l'exercice de tou-
ges, une exactitude & une fer-
ılutôt une ſorte de roideur,
ıt dégénére en vice, quand
ıſſée trop loin. Je ſai qu'il n'eſt
mis de courber la régle: mais
urs louable, & ſouvent néceſ-
l'amollir & de la rendre plus
ce qui ſe fait ſur-tout par des
ouces & inſinuantes, en n'exi-
oujours le devoir avec une ex-
eur, en fermant les yeux ſur
de petites fautes, qui ne mé-
d'être relevées, en avertiſſant
é de celles qui ſont plus conſi-

qu'un ancien | rerum oratio. *Cic. lib.* 1.
oit, flexani- | *de divin. n.* 80.
mium regina |

dérables, en un mot en tâchant par tous les moiens poſſibles de ſe faire aimer, & de rendre la vertu & le devoir aimables.

La permiſſion de tuer Héraclide qu'on obtint de Dion avec peine, ou plutôt qu'on lui arracha par force & contre ſon naturel auſſi bien que contre ſes principes, lui couta cher, & jetta dans tout le reſte de ſa vie un trouble & une amertume qui durérent juſqu'à ſa mort, & qui en furent la principale cauſe.

§. V. *Denys le Jeune remonte ſur le trône. Syracuſe implore le ſecours des Corinthiens, qui lui envoient Timoléon. Celui-ci, malgré les efforts d'Icétas, entre dans Syracuſe. Denys ſe rend à lui, & ſe retire à Corinthe.*

An. M. 3647. Av. J. C 357. *Diod. lib. 16. pag. 432. & 436.* CALLIPPE, qui avoit fait égorger Dion, & qui s'étoit fait ſubſtituer à ſa place, ne la conſerva pas lontems. Treize mois après, Hipparinus, frere de Denys, étant ſurvenu à Syracuſe avec une flote nombreuſe, le chaſſa de la ville, & recouvra le trône paternel, qu'il tint pendant deux ans.

Syracuſe, & toute la Sicile, agitées par différentes factions & par une guerre inteſtine, étoient dans un pitoiable état. An. M. 3654 Av. J. C. 350. Denys, profitant de ces troubles, dix ans après avoir été obligé de quitter le Trône, avoit raſſemblé quelques trou-

:res, & aiant chaſſé Nypſius
rendu maître de Syracuſe, il
s en poſſeſſion de ſes Etats.
: étoit-ce pour remercier les *Diod. lib.*
n rétabliſſement, & pour leur *16. pag. 453.*
reconnoiſſance, qu'il envoia
& à Delphes des ſtatues d'or
d'un fort grand prix. Les ga-
:s tranſportérent furent priſes
te, qui étoit pour lors près
: avec une flote. Il écrivit à *Corfou.*
pour ſavoir quel uſage il de-
e cette proie ſacrée. On lui ré-
e point examiner ſcrupuleuſe-
i elle étoit deſtinée, mais de
pour faire ſubſiſter ſes ſoldats.
plaignit amérement aux Athé-
une lettre qu'il leur écrivit,
it de vifs & de juſtes repro-
ir avarice & leur impiété ſa-

: de Pirates en avoit uſé bien *T. Liv. De-*
nent & plus religieuſement à *cad. 1. lib. 5.*
Romains environ cinquante *cap. 28.*
'ant. Ceux-ci, après la priſe *Diod. l. 14.*
ont le ſiége avoit duré dix *pag. 307.*
érent à Delphes une coupe
députés qui portoient ce pré-
pris par les Pirates de Lipare,
dans cette Iſle. La [a] coutume

vitatis, ve- | tam prædam dividere. For-
ocinio par- | tè eo anno in ſummo ma-

étoit de partager entre les citoiens toutes les priſes qui ſe faiſoient comme un bien commun. L'Iſle avoit alors pour premier Magiſtrat un homme, plus ſemblable aux Romains qu'à ceux qu'il gouvernoit. Il s'appelloit Timaſithée. On va voir qu'il remplit bien la ſignification de ſon *nom. Plein de conſidération pour le caractére des Envoiés, pour le don ſacré qu'ils portoient, pour le motif de l'offrande, & plus encore pour la majeſté du dieu à qui elle étoit deſtinée, il inſpira les mêmes ſentimens de reſpect & de religion à la multitude, qui pour l'ordinaire ſe conforme aux vûes de ceux qui la conduiſent. Les Envoiés furent donc reçus avec toutes les marques poſſibles de diſtinction, & défraiés aux dépens du public. Timaſithée les conduiſit lui-même avec une bonne eſcorte juſqu'à Delphes, & les ramena de même à Rome. On juge aiſément combien les Romains furent touchés d'un ſi noble procédé. Par un Décret du Sénat, ils comblérent Timaſithée de préſens, & lui accordérent le

* *Timaſithée ſignifie, qui honore les dieux.*

giſtratu erat Timaſitheus quidam, Romanis vir ſimilior quàm ſuis: qui Legatorum nomen, donumque, & deum cui mitteretur, & doni cauſam veritus ipſe, multitudinem quoque, quæ ſemper fermè regenti eſt ſimillis, religionis juſtæ implevit; adductoſque in publicum hoſpitium Legatos, cum præſidio etiam navium Delphos proſecutus, Romam inde ſoſpites reſtituit. Hoſpitium cum eo ſenatuſconſulto eſt factum, donaque publicè data. *Tit. Liv.*

droit

d'hoſpitalité. Et plus de cent cin-
te ans après, quand les Romains
nt la même île de Lipare ſur les Car-
inois, pleins d'une reconnoiſſance
vive que ſi l'action ſe fût paſſée tout
nment, ils ſe crurent obligés d'ho-
r encore la famille de leur Bienfaiteur,
s voulurent que tous ſes deſcendans
nt à perpétuité exemts du tribut im-
aux autres habitans de l'île.
'oilà certainement de part & d'autre
eau & du grand : mais le contraſte
it pas d'honneur aux Athéniens.
our revenir à Denys, s'il montra du
ût pour les dieux, il ne fit point pa-
d'humanité à l'égard de ſes ſujets.
alheurs paſſés, loin de le corriger
doucir ſon humeur, n'avoient ſervi
irriter, & à le rendre encore plus
e.

les plus gens de bien & les plus puiſ- *Diod. l. 16. p. 459-464. Plut. in Timol. pag. 236-241.*
le la ville ne pouvant ſouffrir cette
ervitude, avoient eu recours à Icétas
es Léontins, & s'étant abandonnés
onduite, ils l'avoient élu pour leur
al, non qu'il fût en rien meilleur que
rans les plus déclarés, mais parce
n'avoient point d'autre reſſource.
ces entrefaites les Carthaginois,
oient preſque toujours en guerre
es Syracuſains, étant abordés en Si-
ec une groſſe flote, y avoient déja

fait des progrès très-considérables. Les Siciliens & ceux de Syracuſe, juſtement effraiés d'un ſuccès ſi rapide, réſolurent d'envoier une ambaſſade en Gréce pour demander du ſecours aux Corinthiens, de qui ceux de Syracuſe tiroient leur origine, & qui s'étoient toujours déclarés ouvertement contre les Tyrans en faveur de la liberté. Icétas, qui ſe propoſoit pour fin de ſon Généralat de ſe rendre maître de Syracuſe, & nullement de l'affranchir, traitoit ſous main avec les Carthaginois, pendant qu'en public il louoit les ſages meſures des Syracuſains, & qu'il envoioit même ſes Députés avec les leurs.

An. M. 3655. Av. J. C. 349. Corinthe reçut parfaitement bien les Ambaſſadeurs, décerna du ſecours pour Syracuſe, & nomma ſur le champ pour Général Timoléon. Retiré depuis plus de vingt ans, il ne ſe méloit plus des affaires publiques, & il étoit bien éloigné de croire qu'à l'âge & dans l'état où il ſe trouvoit, on dût ſonger à lui.

Il étoit d'une des plus nobles familles de Corinthe. Il aimoit paſſionnément ſa patrie; & montroit en tout une douceur ſinguliére, excepté contre les Tyrans & contre les méchans. Il étoit excellent Capitaine, & comme dans ſa jeuneſſe il avoit eu toute la maturité d'un âge avancé, il eut dans ſa vieilleſſe tout le feu & tout le courage de l'âge le plus bouillant.

Il avoit eu un frere aîné, nommé Ti-

ıane, qu'il aimoit tendrement; & il bien voir daus un combat, où il le tir de ſa perſonne, & lui ſauva la u péril de la ſienne : mais il aimoit re plus ſa patrie. Ce frere s'en étant u le Tyran, une ſi noire perfidie le a de douleur. Il emploia tous les ens poſſibles pour le ramener à ſon ir; douceur, amitié, tendreſſe, re- trances, menaces même. Mais voiant tous ſes efforts étoient inutiles, & rien ne pouvoit vaincre la dureté de eur livré à l'ambition, il fit aſſaſſiner frere en ſa préſence par deux de ſes & de ſes proches, & crut qu'en cette ion les droits de la nature devoient ler à ceux de la patrie.

tte action fut admirée & applaudie s principaux citoiens de Corinthe, r la plupart des philoſophes, qui la doient comme le plus noble effort vertu humaine; & il ſemble que rque en porte le même jugement. : le monde n'en jugea pas de la ſorte, la lui reprocha comme un parricide minable, qui ne manqueroit pas d'at- ſur lui la vengeance des dieux. Sa ſur-tout, pénétrée de la plus vive leur, prononça contre lui les malé- ons & les imprécations les plus ef- bles, & quand il vint pour la con- , ne pouvant ſouffrir la vûe du meur-

laiſſer mourir en s'abſtenant de
Ses amis eurent bien de la peine à
renoncer à cette funeſte réſolutio
cu par leurs priéres & leurs inſta
conſentit à prendre de la nourritu
ſe condanna à paſſer le reſte de
dans la ſolitude. Dès ce moment il
ça à toutes les affaires publiques,
dant les premiéres années il ne v
mais à la ville, mais alloit errant
lieux les plus déſerts, toujours
par ſon chagrin, & plongé dans
re mélancolie : tant il eſt vrai q
louanges des flateurs, ni les faux
nemens des politiques, ne peuve
fer ce cri de la conſcience, qui eſ
me tems le témoin, le juge, & l
reau de ceux qui oſent violer le
les plus ſacrés de la nature!

Il paſſa vingt ans dans cet ét
vérité dans les derniers tems il éto

ſtalat : mais il ne crut pas qu'il
mis de ſe refuſer à ſa patrie, &
r l'emporta ſur ſon inclination.
it que Timoléon aſſembloit ſes
& qu'il ſe préparoit à faire
Corinthiens reçurent d'Icétas
s, par leſquelles il leur man-
ju'il n'étoit plus beſoin qu'ils
les levées, & qu'ils ſe conſu-
en frais pour venir en Sicile
r à un danger évident. Il leur re-
oit que les Carthaginois, avertis
deſſein, attendoient avec un
ombre de vaiſſeaux leur eſcadre
paſſage, & que leur lenteur à
leurs troupes l'avoit forcé à ap-
s mêmes. Carthaginois à ſon ſe-
& à les emploier contre le Ty-
avoit fait avec eux un Traité
ar lequel il ſtipuloit qu'après
oit chaſſé Denys de Syracuſe, il
it ſa place.
ure de ces lettres, loin de re-
zêle des Corinthiens, ne fit que
encore davantage, & hâta le
Timoléon. Il s'embarqua avec
s, & aborda heureuſement ſur
l'Italie. Mais, quand il y fut
s nouvelles venues de Sicile le
lans une grande perplexité, &
it extrêmement le courage de
s. On apprit qu'Icétas venoit

de battre Denys, que s'étant rendu maître de la plus grande partie de Syracuſe, il avoit obligé le Tyran à ſe renfermer dans la Citadelle, & dans le quartier appellé l'*Iſle*, où il le tenoit aſſiégé, & qu'il avoit donné ordre aux Carthaginois d'empêcher Timoléon d'approcher & de prendre terre, afin que quand ils l'auroient forcé de ſe retirer, ils puſſent tranquillement partager entr'eux toute la Sicile.

En effet les Carthaginois avoient envoié à Rhége vingt galéres. Les Corinthiens y étant arrivés, y trouvérent des Ambaſſadeurs de la part d'Icétas, qui déclarérent à Timoléon qu'il pouvoit venir à Syracuſe, & qu'il y ſeroit fort bien reçu, pourvû qu'il eût renvoié ſes troupes. La propoſition étoit tout-à-fait injurieuſe, & encore plus embarraſſante. Il paroiſſoit impoſſible de battre les vaiſſeaux que les Barbares avoient fait avancer ſur leur paſſage, car ils étoient plus forts du double. Se retirer, c'étoit abandonner à un ſort malheureux toute la Sicile, qui alloit être viſiblement pour Icétas le prix de ſa trahiſon, & pour les Carthaginois la récompenſe de l'appui qu'ils auroient donné à la Tyrannie.

Dans cette conjoncture ſi délicate, Timoléon demande une conférence avec les Ambaſſadeurs & les principaux Offi-

ciers de l'eſcadre Carthaginoiſe en préſence de ceux de Rhége. C'étoit, diſoit-il, uniquement pour ſa propre décharge & pour ſa ſureté, afin que ſa patrie ne pût point l'accuſer d'avoir contrevenu à ſes ordres, & trahi ſes intérêts. Les Gouverneurs & les Magiſtrats de Rhége étoient d'intelligence avec lui. Ils ne demandoient pas mieux que de voir les Corinthiens dominer dans la Sicile, & ne craignoient rien tant que le voiſinage des Barbares. Ils convoquent donc une aſſemblée, & ferment les portes de la ville, ſous prétexte d'empêcher les citoiens de ſortir, afin qu'ils puſſent vaquer uniquement à cette affaire.

Le peuple étant aſſemblé, on fait de longs diſcours qui n'aboutiſſent à rien, chacun traitant la même matiére, & rebattant les mêmes raiſons, ou en ajoutant de nouvelles, le tout pour traîner en longueur la délibération, & pour gagner du tems. Cependant neuf galéres des Corinthiens partirent, & les vaiſſeaux des Carthaginois les laiſſérent paſſer, croiant que cela ſe faiſoit de concert avec leurs Officiers qui étoient dans la ville, & que ces neuf galéres s'en retournoient à Corinthe, la dixiéme demeurant pour mener Timoléon à Syracuſe à l'armée d'Icétas. Quand on eut dit à l'oreille à Timoléon que ſes galéres étoient en mer,

il ſe coula doucement parmi la foule, qui, pour favoriſer ſon évaſion, ſe preſſoit extrêmement autour de la Tribune. Il gagna le rivage, s'embarqua très-promptement, & aiant rejoint ſes galéres, ils arrivérent enſemble à Tauroménium, ville de Sicile, où ils furent reçus à bras ouverts par Andromaque qui en étoit Maître, & qui joignit ſes citoiens aux troupes de Corinthe pour remettre la Sicile en liberté.

On comprend aiſément quelle fut la ſurpriſe & la honte des Carthaginois, de ſe voir ainſi trompés. Mais, leur diſoit-on, étant Phéniciens, (ils paſſoient pour les plus grands fourbes du monde) les ruſes & les fourberies ne devoient pas tant les étonner, ni leur déplaire ſi fort.

Sur la nouvelle de l'arrivée de Timoléon, Icétas effraié fit venir la plupart des galéres des Carthaginois. Ils avoient cent cinquante vaiſſeaux longs, cinquante mille hommes de pié, & trois cens chariots armés. Les Syracuſains perdirent toute eſpérance de ſalut, voiant les Carthaginois ſaiſis du port, Icétas maître de la ville, Denys barricadé dans la Citadelle, & Timoléon qui ne tenoit à la Sicile que par un petit coin de ſa liſiére, où il occupoit la petite ville de Tauroménium avec très-peu d'eſpérance & encore moins de forces, car ſes troupes ne montoient

out qu'à mille ſoldats, & à peine
t-il les proviſions néceſſaires pour les
rrir. D'ailleurs les villes ne ſe fioient
t à lui. Les maux qu'elles venoient de
ſrir par les extorſions & par les cruau-
u'on y avoit exercées, les avoient ai-
contre tous les Commandans de
pes, ſur-tout depuis l'horrible per-
de Callippe & de Pharax, qui étant
s tous deux, l'un d'Athénes, & l'au-
le Lacédémone, pour affranchir la
e, & pour chaſſer les Tyrans, leur
ent fait paroître la Tyrannie douce
élirable, tant étoient dures les vexa-
s dont on les avoit accablées. Elles
noient d'eſſuier encore les mêmes
emens de la part de Timoléon.
es habitans d'Adrane, petite ville de
e au-deſſous du mont Étna, étant di-
entr'eux, les uns avoient appellé
s & les Carthaginois, & les autres
ent envoié vers Timoléon. Les deux
fs arrivérent preſque en même tems
d'Adrane. Le premier avoit avec lui
de cinq mille hommes, & l'autre
avoit que douze cens. Malgré cette
alité, Timoléon, qui ſe doutoit bien
trouveroit les Carthaginois en déſor-
occupés à prendre leurs logemens &
eſſer leurs tentes, fait avancer ſa
pe, & ſans perdre de tems à ſe re-
r comme les officiers le lui conſeil-

loient, va fondre ſur l'ennemi; qui, ſur le champ, ſe met à fuire. Cela fut cauſe qu'on n'en tua pas plus de trois cens, & qu'on ne fit que deux fois autant de priſonniers: mais on prit leur camp, & tout leur bagage. Les Adranites ouvrent en même tems leurs portes, & ſe rendent à Timoléon. D'autres villes lui envoiérent auſſitôt leurs Députés pour faire leurs ſoumiſſions.

Denys lui-même, qui renonçoit à ſes vaines eſpérances, & qui ſe voioit à la veille d'être forcé, plein de mépris pour Icétas qui s'étoit laiſſé vaincre avec tant de honte, & pénétré d'admiration & d'eſtime pour Timoléon, envoia à ce dernier des Ambaſſadeurs pour ſe rendre aux Corinthiens, & pour leur remettre la Citadelle. Timoléon, profitant d'un bonheur ſi ineſpéré, fit filer dans le Château Euclide & Télémaque, deux Officiers Corinthiens, avec quatre cens ſoldats, non pas tout à la fois, ni en plein jour, car cela étoit impoſſible, les Carthaginois étant maîtres du port; mais par pelotons & à la dérobée. Ces troupes s'étant donc toutes gliſſées heureuſement dans la Citadelle, s'en ſaiſiſſent & s'emparent de tous les meubles du Tyran, & de toutes les proviſions qu'il avoit faites. Car il y avoit quantité de chevaux, toutes ſortes de machines de guerre & de traits, & on trouva

ı'à ſoixante & dix mille paires d'armes
n y avoit amaſſées de longue main.
ys avoit encore deux mille ſoldats de
pes réglées, qu'il livra à Timoléon
tout le reſte. Et pour lui, prenant
rgent, & quelques-uns de ſes amis
tit nombre, il s'embarqua ſans être
rçu des troupes d'Icétas, & ſe rendit
mp de Timoléon.
: fut pour la premiére fois de ſa vie
parut dans l'état vil & abjet d'un
le particulier & d'un ſuppliant, lui
toit né dans le ſein de la Tyrannie,
ui s'étoit vû maître du plus puiſſant
ıme qui ait jamais été uſurpé par des
ıns. Il l'avoit poſſédé dix ans entiers
ı que Dion prît les armes contre lui;
rès encore il le poſſéda quelques an-
, mais toujours parmi les guerres &
ombats. Il fut envoié à Corinthe AN. M. 3657. AV. J. C. 347.
une ſeule galére, ſans eſcorte, &
très-peu d'argent. Il y ſervit de ſpec-
, & tous accouroient vers lui, les
avec une ſecrette joie pour repaître
yeux de la vûe des maux d'un hom-
ue le nom de Tyran rendoit odieux,
utres touchés d'une ſorte de com-
on en comparant l'état d'où il étoit
u avec le profond abyme de miſéres
s le voioient plongé.
ı maniére dont il ſe conduiſit à Co-
ıe, n'excita plus à ſon égard que des

ſentimens de mépris & d'indignation. Il paſſoit les journées entiéres ou dans les boutiques de parfumeurs, ou dans les cabarêts, ou avec des femmes de mauvaiſe vie, ou avec des comédiennes & des chanteuſes, diſputant avec elles ſur les régles de la muſique & l'harmonie du chant. Quelques-uns ont cru qu'il en uſoit ainſi par politique, pour ne ſe point rendre ſuſpect aux Corinthiens, & pour ne laiſſer entrevoir de ſa part aucune penſée ni aucun deſir de recouvrer ſes Etats. Mais c'eſt lui faire trop d'honneur, & il paroit bien plus vraiſemblable que nourri & élevé dans la crapule & dans les débauches, il ne faiſoit ici que ſe livrer à ſon penchant, & qu'il vivoit, dans cette eſpéce d'eſclavage où il étoit tombé, à-peu-près comme il avoit vécu ſur le trône, ne trouvant point dans ſon infortune d'autre dédommagement ni d'autre conſolation.

Cic. Tuſcul. Quæſt. lib. 3. n. 27. On a écrit que l'extrême pauvreté où il ſe trouva réduit à Corinthe, l'obligea d'y ouvrir une école, & d'apprendre à lire aux enfans : peut-être, [a] dit Cicéron ſans doute en plaiſantant, pour ſe conſerver encore une eſpéce d'empire, & ne pas renoncer abſolument à l'habitude & au plaiſir de commander. Qu'il ait eu cette penſée ou non, il eſt bien cer-

Val. Max. 6. c. 9.

a Dyonifius Corinthi pueros docebat, uſque adeo imperio carere non poterat.

tain que Denys, qui s'étoit vû maître de Syracuſe & de preſque toute la Sicile, qui avoit poſſédé d'immenſes richeſſes, qui avoit eu ſous ſes ordres de nombreuſes flotes, de grandes armées, & une puiſſante cavalerie, que [a] ce Denys, réduit maintenant preſque à la mendicité, & de Roi devenu Maître d'école, étoit une grande leçon pour les perſonnes élevées en dignité, qui leur apprenoit à ne point trop ſe fier à leur grandeur, & à ne point trop compter ſur leur fortune. C'eſt l'avertiſſement que les Lacédémoniens donnérent quelque tems après à Philippe. Ce Prince leur aiant écrit d'un air fort haut & fort menaçant, ils lui mandérent pour toute réponſe : *Denys à Corinthe.* *Dem. Phaler. de Elocut. lib. 8.*

Un mot qu'on nous a conſervé de Denys, s'il eſt vrai, donneroit lieu de croire que ce Prince ſut faire un bon uſage de ſon adverſité, & mettre ſes maux à profit, ce qui ſeroit pour lui un grand éloge, mais contraire à ce que j'en ai raporté auparavant. Dans ſon ſéjour à Corinthe, un étranger, qui le railloit mal à propos & avec une indiſcrette groſſiéreté ſur le commerce qu'il avoit eu avec les philoſophes pendant qu'il étoit dans ſa plus grande ſplendeur, lui demanda, *Plut. in Timol. p. 243.*

a Tanta mutatione majores natu, ne quis nimis fortunæ crederet, magiſter ludi factus ex tyranno docuit. *Val. Max.*

vives inſtances d'Icétas, il leva l'ancre; & fit voile en Afrique, abandonnant honteuſement la conquête de la Sicile.

Le lendemain Timoléon parut en bataille devant la place, & l'attaqua par trois endroits avec tant de vigueur & de ſuccès, que les troupes d'Icétas furent renverſées par-tout, & miſes en fuite. Ainſi, par un bonheur qui a peu d'exemples, il emporta de force en un inſtant Syracuſe, une des plus fortes villes qui fuſſent alors. Quand il s'en vit maître, il ne fit pas comme Dion, & n'épargna pas comme lui les fortereſſes & les édifices publics à cauſe de leur beauté & de leur magnificence. Pour éviter de donner les mêmes ſoupçons qui avoient décrié, quoique ſans fondement, & enfin perdu ce grand homme, il fit publier à ſon de trompe, que tous les Syracuſains qui voudroient venir avec des outils n'avoient qu'à ſe mettre à démolir les fortereſſes des Tyrans. A ce cri, tous les Syracuſains, regardant cette publication & cette journée comme un heureux commencement de leur liberté, accourent en foule, & ne raſent pas ſeulement la citadelle, mais tous les palais des Tyrans, & fouillent juſqu'à leurs tombeaux, qu'ils renverſent & diſſipent.

La fortereſſe étant raſée, & la place rendue toute unie, Timoléon y fit bâtir

des Tribunaux pour y rendre la Juſtice au nom du peuple, afin que ce même lieu, d'où, ſous les Tyrans, on avoit vû partir tous les jours des Edits ſanglans, devînt l'aſyle & le rempart de la liberté & de l'innocence.

Timoléon étoit maître de la ville, mais il manquoit d'habitans pour la peupler. Car les uns étant péris dans les guerres & dans les ſéditions, & les autres aiant pris la fuite pour éviter la domination des Tyrans, la ville de Syracuſe étoit devenue un déſert, où l'herbe étoit crûe ſi haute, que les chevaux y paiſſoient. Il en étoit de même de preſque toutes les villes de Sicile. Timoléon & les Syracuſains trouvérent donc à propos d'écrire à Corinthe, qu'on leur envoiât de Gréce des hommes pour peupler Syracuſe; qu'autrement le pays ne pourroit jamais ſe remettre, d'autant plus qu'il étoit menacé d'une nouvelle guerre. Car ils avoient eu avis que Magon s'étant tué lui-même, les Carthaginois, irrités de ce qu'il s'étoit ſi mal acquitté de ſa charge, avoient fait mettre ſon corps en croix, & faiſoient de grandes levées pour revenir en Sicile avec une armée encore plus forte au commencement du printems.

Ces lettres étant arrivées avec les Ambaſſadeurs de Syracuſe, qui conjuroient les Corinthiens d'avoir pitié de leur ville,

publier par des Héraults, que les
thiens, après avoir éteint la tyran
Syracuſe & chaſſé le Tyran, déc
libres & indépendans les Syracu
tous les peuples de Sicile qui vou
retourner dans leur pays, & qu'i
hortoient à en aller partager ent
terres avec une entiére & juſte ég
même tems ils dépêchent des cou
Aſie, & dans toutes les îles où u
nombre de ces fugitifs s'étoient
pour les inviter à ſe rendre pron
à Corinthe, qui leur fourniroit à
des vaiſſeaux, des Capitaines, &
corte ſûre pour les ramener d
patrie.

Dès que cette publication fut fa
rinthe ſe vit combler de louanges
nédictions, qu'elle méritoit à ju
On publia par-tout qu'elle avoi
Syracuſe des Tyrans, qu'elle l'av

noblesse d'une action si belle & si généreuse. Au simple récit de cette histoire chacun sent l'impression que fait sur son cœur le beau & le grand, & l'on reconnoit que jamais conquête ni triomphe n'égalérent la gloire qu'un si parfait désintéressement acquit alors aux Corinthiens.

Ceux qui se rendirent à Corinthe n'étant pas en assez grand nombre, demandérent qu'on leur donnât des hommes de Corinthe & de toute la Gréce pour grossir cette nouvelle espéce de colonie. L'aiant obtenu, & se voiant bien dix mille au moins, ils s'embarquent pour Syracuse, où ils trouvérent un grand peuple qui de toute l'Italie & de la Sicile s'étoit déja rendu auprès de Timoléon. On prétend que le nombre en montoit à plus de soixante mille hommes. Timoléon leur partagea gratuitement les terres: mais il vendit les maisons, dont il fit une très-grande somme, laissant aux anciens habitans la faculté de racheter les leurs; & par ce moien il assembla un fonds considérable pour le peuple qui étoit pauvre, & qui n'avoit ni de quoi subvenir à ses nécessités, ni de quoi soutenir la guerre.

On vendit aussi à l'encan les statues de tous les Tyrans & de tous les Princes qui avoient gouverné Syracuse: mais auparavant elles furent citées en Justice, & on leur fit leur procès dans les formes. Une

ſeule échapa à la rigueur de cette recherche, & fut conſervée : ce fut celle de Gélon, qui avoit remporté une célébre victoire ſur les Carthaginois près d'Himére, & qui avoit gouverné les peuples avec bonté & juſtice, & dont, par cette raiſon, la mémoire étoit encore chérie & reſpectée. Si l'on faiſoit ſubir une pareille enquête à toutes les ſtatues, je ne ſai s'il y en auroit beaucoup qui demeuraſſent ſur pié.

Suidas in Nix. vi. Pauſan. lib. 6. pag. 364.

L'hiſtoire nous a conſervé un autre jugement prononcé auſſi à l'égard d'une ſtatue, mais d'une eſpéce bien différente. Le fait eſt très-curieux, & fera excuſer la digreſſion. Nicon, fameux Athléte de * Thaſe, avoit été couronné comme vainqueur juſqu'à quatorze [a] cens fois dans les Jeux ſolemels de la Gréce. Un homme de ce mérite ne manqua pas d'envieux. Après ſa mort, un de ſes rivaux inſulta ſa ſtatue, & la frapa de pluſieurs coups, peut-être pour ſe venger de ceux qu'il avoit reçus autrefois de celui qu'elle repréſentoit. Mais la ſtatue, comme ſi elle eût été ſenſible à cet outrage, tomba tout de ſon haut ſur l'auteur de l'inſulte, & le tua. Les fils de l'homme écraſé pourſuivirent la ſtatue juridiquement, com-

** Thaſe étoit une Ile de la mer Egée.*

a Ce nombre paroit ſuſpect. Peut-être faut-il lire dans les deux Auteurs cités, quatre cens. *Encore eſt-ce beaucoup.*

l n'eût pu lever que ſix ou ſept
nes, tant la terreur avoit ſaiſi
, il marcha avec cette petite
tre l'armée formidable des en-
remporta près du fleuve Cri-
célébre victoire. On en peut
ail dans l'hiſtoire des Cartha-
noléon retourna à Syracuſe au
cris de joie & des applaudiſſe-
ies.

Tome premier.

parvenu auparavant à vaincre
e les Tyrans de Sicile, mais il
it point changés, & ne leur
ôté l'humeur tyrannique. S'é-
nſemble, ils formérent contre
iſſante ligue. Timoléon ſe mit
ampagne, & en vint aiſément
leur fit ſouffrir à tous la juſte
ur révolte. Entre autres, Icétas
furent punis de mort comme
mme traîtres. Sa femme & ſes
été conduites à Syracuſe, &
à l'aſſemblée du peuple, on les
uſſi à mort, & elles furent exé-
peuple ſans doute voulut par-
Dion ſon premier libérateur.
t Icétas même qui avoit jetté
er Aréte femme de Dion, ſa
omaque, & ſon fils encore en-

e que la vertu n'ait point d'en-
x accuſateurs appellérent Ti-

moléon en jugement ; & l'aiant aſſigné à comparoître à certain jour, lui demandoient des cautions. Le peuple témoigna beaucoup d'indignation, & vouloit diſpenſer un ſi grand homme des formalités ordinaires. Il s'y oppoſa fortement ; & ſa raiſon étoit qu'il n'avoit entrepris tant de travaux que pour faire obſerver les loix. On l'accuſoit de malverſation pendant ſon Généralat. Timoléon ne s'amuſa pas à réfuter ces calomnies, mais il s'écria, » qu'il rendoit graces aux dieux de ce » qu'ils avoient exaucé ſes priéres, & de ce » qu'enfin il voioit les Syracuſains jouir » de la pleine liberté de tout dire ; liberté, » qui ſous les Tyrans étoit abſolument in- » connue, mais qu'il étoit bon de conte- » nir dans de juſtes bornes.

Ce grand homme avoit donné à Syracuſe de ſages loix, avoit purgé toute la Sicile des Tyrans qui l'avoient ſi lontems infeſtée, avoit rétabli par-tout la ſureté & la paix, & fourni aux villes ruinées par la guerre tous les moiens de ſe relever. Après de ſi glorieuſes actions, qui lui avoient donné un crédit ſans bornes, il ſe démit lui-même de ſon autorité, pour vivre dans la retraite. Les Syracuſains lui avoient donné la plus belle maiſon de la ville, pour reconnoître les grands ſervices qu'il leur avoit rendus. Ils lui donnérent auſſi une maiſon de campagne très-belle

&

& très-agréable, où il ſe tenoit la plupart du tems avec ſa femme & ſes enfans qu'il avoit fait venir de Corinthe : car il ne retourna point dans ſon pays, & Syracuſe étoit devenue ſa patrie. Il eut la ſageſſe, en renonçant à tout, de ſe ſouſtraire auſſi totalement à l'envie, qui ne manque pas de s'attacher aux places éminentes, & qui ne reſpecte pas même le mérite le plus ſolide. Il évita un écueil, où ſouvent les plus grands hommes, par une ſoif inſatiable d'honneurs & de puiſſance, vont ſe briſer; qui eſt de s'engager juſqu'à la fin dans de nouveaux ſoins & de nouveaux troubles dont l'âge les rend incapables, & d'aimer mieux ſuccomber ſous le poids, que de le dépoſer.

Malunt deficere quàm deſinere. *Quint.*

Timoléon, qui connoiſſoit tout le prix d'un noble & glorieux loiſir, n'en uſa pas ainſi. Il paſſa le reſte de ſa vie en ſimple particulier, goûtant la douce ſatisfaction de voir tant de villes & tant de milliers d'hommes lui devoir le repos & la félicité dont ils jouiſſoient. Mais il fut toujours reſpecté & conſulté comme l'oracle commun de la Sicile. Il n'y avoit ni traité de paix, ni établiſſement de loi, ni partage de terres, ni réglement de police, qui paruſſent bien faits, ſi Timoléon ne s'en étoit mélé, & s'il n'y avoit mis la derniére main.

Otium cum dignitate. *Cic.*

Sa vieilleſſe fut éprouvée par une afflic-

tion bien ſenſible, qu'il ſupporta avec une patience étonnante, je veux dire par la perte de la vûe. Cet accident, loin de rien diminuer de la conſidération & du reſpect qu'on avoit pour lui, ne ſervit qu'à les augmenter. Les Syracuſains ne ſe contentérent pas de lui rendre de fréquentes viſites, ils lui menoient encore à la ville & à la campagne tous les étrangers qui paſſoient chez eux, afin qu'ils viſſent leur bienfaiteur & leur libérateur. Quand ils avoient à délibérer dans l'aſſemblée publique ſur quelque affaire importante, ils l'appelloient à leur ſecours : & lui, ſur un char à deux chevaux, il traverſoit la place, ſe rendoit au théâtre, & monté ſur ce char il étoit introduit dans l'aſſemblée avec des cris & des acclamations de joie de tout le peuple. Après qu'il avoit dit ſon avis, qui étoit toujours religieuſement ſuivi, ſes domeſtiques le remenoient au travers du théâtre, & tous les citoiens le reconduiſoient juſques hors des portes avec les mêmes acclamations & les mêmes battemens de mains.

On lui rendit encore de plus grands honneurs après ſa mort. Rien ne manqua à la magnificence de ſon convoi, dont le plus bel ornement furent les larmes mêlées aux bénédictions dont chacun s'empreſſoit d'honorer ſa mémoire. Ces larmes n'étoient ni accordées à la coutume

& à la bienſéance, ni commandées par une ordonnance publique, mais couloient de ſource, & partoient d'une affection ſincére, d'une vive reconnoiſſance, & d'une douleur inconſolable. Il fut ordonné qu'à l'avenir toutes les années, le jour de ſa mort, on célébreroit en ſon honneur des Jeux de Muſique & des Jeux Gymniques, & qu'on feroit des courſes de chevaux. Mais ce qu'il y eut de plus honorable pour la mémoire de ce grand homme, c'eſt le décret par lequel le peuple de Syracuſe arréta que toutes les fois que la Sicile ſeroit en guerre avec les étrangers, elle prendroit un Général à Corinthe.

Je ne ſai ſi l'on voit rien dans l'Hiſtoire de plus grand ni de plus accompli que ce qu'elle nous apprend de Timoléon. Je ne parle pas ſeulement de ſes exploits guerriers, & de l'heureux ſuccès de toutes ſes entrepriſes. Plutarque y obſerve un caractére, qui, ſelon lui, diſtingue Timoléon de tous les plus grands hommes de ſon tems, & il ſe ſert pour cela d'une comparaiſon très-remarquable. Il y a, dit-il, en fait de peinture & de poéſie, des ouvrages excellens en eux-mêmes, & que l'on reconnoit, au premier coup d'œil, partir de main de maître, mais dont les uns font ſentir qu'ils ont couté beaucoup de peine & de travail, au lieu qu'on voit dans les

autres un air aiſé & une grace naturelle qui en relevent de beaucoup le prix, & il met dans ce dernier rang les poéſies d'Homére. Il en eſt de même, continue-t-il, des exploits d'Epaminondas, & de ceux d'Agéſilas, quand on les compare à ceux de Timoléon. On ſent, dans les premiers, qu'ils ont été faits à force & avec d'innombrables difficultés : mais dans ceux-ci on voit une aiſance & une facilité, qui montre clairement que c'eſt l'ouvrage, non de la Fortune, mais de la Vertu que la Fortune a pris plaiſir à ſeconder. C'eſt toujours Plutarque qui parle ici.

Mais, ſans parler des exploits guerriers de Timoléon, ce que j'admire le plus en lui, c'eſt ſon amour vif & déſintéreſſé pour le bien public, ne ſe réſervant que le plaiſir de voir les autres heureux par ſes ſervices : c'eſt ſon extrême éloignement de tout eſprit de domination & de hauteur, ſon honorable retraite à la campagne, ſa modeſtie, ſa modération, ſon indifférence pour les honneurs, &, ce qui eſt encore plus rare, ſon averſion pour toute flaterie, & même pour les plus juſtes louanges. Quand [a] on relevoit en ſa

[a] Cùm ſuas laudes audiret prædicari, nunquam aliud dixit, quàm ſe in ea re maximas diis gratias agere atque habere, quòd, cùm Siciliam recreare conſtituiſſent, tum ſe potiſſimum ducem eſſe voluiſſent. Nihil enim rerum humanarum ſine deorum numine agi putabat. *Corn. Nep. in Timol. c. 4.*

préſence ſa ſageſſe, ſon courage, & la gloire qu'il avoit eue de chaſſer les Tyrans, il ne répondoit autre choſe, ſinon qu'il ſe ſentoit obligé de témoigner une grande reconnoiſſance envers les dieux, de ce qu'aiant réſolu de rendre à la Sicile la paix & la liberté, ils avoient bien voulu le choiſir préférablement à tout autre pour un ſi honorable miniſtére : car il étoit bien perſuadé que tous les événemens humains ſont conduits & réglés par les ordres ſecrets de la Providence divine. Quel tréſor, quel bonheur pour un Etat, qu'un tel Miniſtre !

Pour en mieux connoitre le prix, il ne faut que comparer l'état où ſe trouve Syracuſe ſous Timoléon, & celui où elle avoit été ſous les deux Denys. C'eſt la même ville, ce ſont les mêmes habitans & les mêmes peuples : mais quelle différence y voit-on ſous les deux ſortes de gouvernement dont nous parlons ! Les deux Tyrans ne ſongeoient qu'à ſe faire craindre, & qu'à abbattre leurs ſujets pour les rendre plus ſoumis. Ils étoient craints en effet, comme ils le vouloient être : mais en même tems ils étoient haïs & déteſtés ; & ils avoient encore plus à craindre de leurs ſujets, que leurs ſujets n'avoient à craindre d'eux. Timoléon au contraire, qui s'eſt regardé comme le pere

des Syracuſains, & qui n'a ſongé qu'à les rendre heureux, goûte le plaiſir d'en être aimé & reſpecté comme un pere l'eſt de ſes enfans, & ſa mémoire eſt parmi eux en bénédiction, parce qu'ils ne peuvent ſentir la paix & la joie dont ils jouiſſent, ſans ſe ſouvenir que c'eſt un ſage Légiſlateur qui leur a fait ces riches préſens.

LIVRE DOUZIÉME.

CE LIVRE renferme principalement l'hiſtoire de deux Chefs de Thébes fort illuſtres, Epaminondas & Pélopidas; la mort d'Agéſilas roi de Sparte, & celle d'Artaxerxe-Mnémon roi de Perſe.

CHAPITRE PREMIER.

§. I. *Etat de la Gréce depuis la paix d'Antalcide. Les Lacédémoniens déclarent la guerre à la ville d'Olynthe. Ils s'emparent par fraude & par violence de la Citadelle de Thébes. Olynthe ſe rend.*

LA PAIX d'Antalcide, dont il a été parlé dans le Chapitre III du Livre IX, avoit jetté parmi les villes Grecques beaucoup de ſemences de mécontentement & de diviſion. En exécution de ce Traité, les Thébains avoient été contraints d'abandonner les villes de Béotie pour les laiſſer jouir de la liberté, & les Corinthiens de faire ſortir leur garniſon d'Argos, qui par-là devenoit libre & indépendante. Les Lacédémoniens, auteurs & exécuteurs de ce Traité, voioient par AN. M. 361 AV. J. C. 38 *Xenophon hiſt. Gr. lib. 5. p. 551.*

ce moien leur puiſſance extrêmement accrue, & ils travaillérent encore à l'augmenter. Ils forcérent ceux de Mantinée, contre qui ils prétendoient avoir eu pluſieurs ſujets de plaintes dans la derniere guerre, d'abbattre les murailles de leur ville, & de diſperſer leur habitation en quatre endroits différens comme elle l'avoit été autrefois.

Diod. lib. p. 341. Les deux Rois de Sparte Agéſipolis & Agéſilas, d'un caractére tout différent, penſoient auſſi diverſement ſur l'état préſent des affaires. Le premier, naturellement porté à la paix, & rigide obſervateur de la juſtice, vouloit que Sparte, qui s'étoit déja beaucoup décriée par la paix d'Antalcide, laiſſât jouir de leur liberté les villes Grecques comme ce Traité même le portoit, & ne troublât point le repos par un injuſte deſir d'étendre ſa domination. L'autre au contraire, inquiet, remuant, plein de grandes vûës d'ambition & de conquêtes, ne reſpiroit que la guerre.

A. M. 3621. J. C. 383. *Xenoph. l. 5. p. 554.* Dans le même tems, il arriva que des députés d'Acanthe & de Macédoine, ville très-conſidérable de Macédoine, au ſujet d'Olynthe, ville de Thrace, poſſédée par des Grecs originaires de Chalcide ville d'Eubée. Athènes après les victoires de Salamine & de Marathon, avoit conquis beaucoup de

rs la Thrace, & dans la Thrace
. Ces villes ſecouérent le joug dès
acédémone, à la fin de la guerre du
onnéſe, eut abbattu la puiſſance
énes. Olynthe étoit de ce nombre.
éputés d'Acanthe & d'Apollonie
entérent dans l'aſſemblée générale
lliés qu'Olynthe, ville ſituée dans
oiſinage, ſe fortifioit extraordinai-
it de jour en jour, qu'elle étendoit
s en plus ſa domination par de nou-
conquêtes, qu'elle forçoit toutes
les des environs de ſe ſoumettre à
d'entrer dans ſes vûes, & qu'elle
rête de conclure un traité d'allian-
c les Athéniens & les Thébains.
e aiant été miſe en délibération, il
clu d'un commun conſentement
loit déclarer la guerre aux Olyn-
On convint que les villes alliées
oient dix mille hommes de trou-
ec liberté, à celles qui le vou-
, d'y ſubſtituer de l'argent, ſur le
trois oboles pour la paie journa- *Cinq ſols.*
chaque fantaſſin, & quatre fois
ur un cavalier. Pour ne point per-
tems, les Lacédémoniens firent
ur le champ leurs troupes ſous la
te d'Eudamidas, qui obtint des
s que Phébidas ſon frere comman-
celles qui devoient bientôt ſuivre,
oindre aux ſiennes. Quand le pre-

mier fut arrivé dans cette partie de la Macédoine qui eſt auſſi appellée la Thrace, il mit des garniſons dans les places qui eurent recours à lui; s'empara de Potidée, ville alliée des Olynthiens, qui ſe rendit ſans faire de défenſe; & commença la guerre contre Olynthe, mais lentement, comme il convenoit à un Général qui n'avoit pas encore réuni toutes ſes troupes.

An. M. 3622. Av. J. C. 382. *Xenoph. p. 556-558. Plut. in Ageſil. pag. 608. 609. Id. in Pelop. p. 280. Diod. l. 15. p. 341. 342.*

Phébidas ſe mit en marche peu de tems après. Etant arrivé près de Thébes, il campa hors de la ville, vers le Gymnaſe ou lieu public d'exercices. Iſménie & Léontide, tous deux alors Polémarques, c'eſt-à-dire Généraux d'armée, & les premiers Magiſtrats de Thébes, étoient à la tête de deux factions oppoſées. Le premier, qui avoit attiré dans ſon parti Pélopidas, n'étoit point ami des Lacédémoniens, & n'en étoit point aimé non plus, parce qu'il ſe déclaroit ouvertement pour le gouvernement populaire & pour la liberté. L'autre au contraire favoriſoit l'Oligarchie, & étoit ſoutenu par les Lacédémoniens qui l'aidoient de tout leur crédit. Je ſuis obligé d'entrer dans ce détail, parce que l'événement qui va être raporté, & qui en fut la ſuite, donnera lieu à la guerre importante des Thébains contre les Lacédémoniens.

Les choſes étant dans cet état à Thé-

bes, Léontide alla trouver Phébidas, & lui propoſa de s'emparer de la citadelle appellée Cadmée, d'en chaſſer ceux qui tenoient le parti d'Iſménie, & de la mettre ſous la puiſſance des Lacédémoniens. Il lui fit entendre qu'il n'y auroit rien de plus glorieux pour lui que de ſe rendre maître de Thébes, pendant que ſon frere travailloit à ſoumettre Olynthe; que par là même il faciliteroit à ſon frere le moien de réuſſir dans ſon entrepriſe; & que les Thébains, qui avoient défendu par un Décret à leurs citoiens de porter les armes contre Olynthe, ne manqueroient pas, dès qu'il ſeroit maître de la citadelle, de lui donner autant d'infanterie & de cavalerie qu'il voudroit pour aller fortifier Eudamidas.

Phébidas, qui avoit beaucoup d'ambition & peu de tête, & qui ne cherchoit qu'à ſe ſignaler par quelque action d'éclat, ſans en examiner les ſuites ni les conſéquences, ſe laiſſe facilement perſuader. Pendant que les Thébains, tranquilles & en ſureté ſous la bonne foi du Traité de paix conclu depuis peu entre les Grecs, célébroient les fêtes de Cérès, & ne s'attendoient à rien moins qu'à un pareil acte d'hoſtilité, Phébidas, conduit par Léontide, s'empare de la citadelle. Le Sénat étoit actuellement aſſemblé. Léontide s'y rend. Il déclare qu'on n'a rien à craindre de la

part des Lacédémoniens qui viennent d'entrer dans la citadelle; qu'ils ne ſont ennemis que de ceux qui veulent troubler la paix; que pour lui, par le pouvoir que lui donne ſa charge de Polémarque de faire arrêter quiconque cabale contre l'Etat, il va mettre en lieu de ſureté Iſménie, qui brouille & cherche à faire la guerre. En effet ſur le champ il eſt enlevé, & conduit à la citadelle. Ceux du parti d'Iſménie, voiant leur Chef arrêté, & craignant pour eux les derniéres violences, ſortent précipitamment de la ville, & ſe retirent à Athénes au nombre de plus de quatre cens. Ils ſont auſſitôt bannis par un Décret public. Pélopidas étoit du nombre. Epaminondas demeure en repos à Thébes, parce qu'on le mépriſoit, comme un homme uniquement occupé de la philoſophie & qui ne ſe méloit point d'affaires, & auſſi à cauſe de ſa pauvreté qui ne laiſſoit rien à craindre de ſa part. On nomme un nouveau Polémarque à la place d'Iſménie, & Léontide ſe tranſporte à Lacédémone.

La nouvelle de l'entrepriſe de Phébidas, qui en pleine paix s'étoit emparé par violence d'une citadelle ſur laquelle il n'avoit aucun droit, avoit excité de grands murmures & de grandes plaintes. Ceux ſur-tout qui étoient oppoſés à Agéſilas, qu'on ſoupçonnoit d'être entré dans ce

aplot, demandoient par quels ordres
bidas avoit exécuté une ſi étrange per-
. Agéſilas, qui ſentoit bien que ces re-
ches crians tomboient ſur lui, ne fit
le difficulté de ſoutenir Phébidas, &
lire hautement & devant tout le mon-
» Qu'il faloit regarder l'action en elle-
ême, & voir ſi elle étoit utile; que
ur ce qui étoit expédient pour Lacédé-
one, il étoit permis & même comman-
é de le faire de ſon propre mouvement,
ns attendre les ordres de perſonne. «
la les étranges principes qu'avançoit
omme, qui d'ailleurs ſoutenoit haut-
ent que la Juſtice étoit la premiére de
es les vertus, & que ſans elle la va-
même & toutes les plus grandes qua-
ne pouvoient être utiles. C'eſt lui qui
ndit, lorſqu'en ſa préſence on faiſoit
ir extrêmement la grandeur du Roi
Perſes : *Ce Roi, que vous appellez*
nd, comment eſt-il plus grand que
, à moins qu'il ne ſoit plus juſte? Ma-
e véritablement noble & admirable,
IL FAUT PRENDRE LA JUSTICE POUR
LE DU BEAU ET DU GRAND ! mais
time qu'il n'avoit que dans la bou-
, & qu'il démentoit par ſes actions,
formément au principe de la plupart
Politiques, qui croient qu'un hom-
d'Etat doit toujours vanter la Juſ-
, mais qu'il ne doit perdre aucune

occaſion de la violer pour l'avantage de ſon pays.

Ecoutons maintenant la ſentence que va prononcer l'auguſte aſſemblée de Sparte, ſi renommée pour la ſageſſe de ſes délibérations & l'équité de ſes jugemens. L'affaire mûrement peſée, les moiens diſcutés de part & d'autre & mis dans tout leur jour, le réſultat de l'aſſemblée eſt que Phébidas ſera privé du commandement, & condanné à une amende de cent mille dragmes : mais qu'on retiendra la citadelle, & qu'on y mettra bonne garniſon. Quelle étrange perverſité, s'écrie Polybe ! quel renverſement de toute règle & de toute raiſon ! Punir le criminel, & approuver le crime ! & non-ſeulement approuver le crime en paſſant & ſans y prendre part, mais le ratifier du ſceau de l'autorité publique, & le continuer au nom de l'Etat, pour en recueillir le fruit ! On n'en demeura pas là. Des Commiſſaires, nommés par toutes les villes alliées de Sparte, ſe tranſportérent dans la citadelle de Thébes, y firent le procès à Iſménie, & prononcérent contre lui un arrêt de mort, qui ſur le champ fut mis à exécution. Il eſt rare que des injuſtices ſi criantes demeurent impunies. En uſer de la ſorte, ce n'eſt, dit encore Polybe, ni vouloir du bien à ſa patrie, ni s'en vouloir à ſoi-même.

Cinquante mille livres.

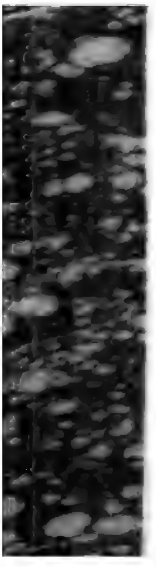
liv. 4. pag.

utias, frere d'Agéſilas, avoit été *Xenoph. l. 5. pag. 559-565.*
é à la place de Phébidas choiſi
l pour conduire le reſte des trou- *Diod. l. 15. p. 342. 343.*
alliés vers Olynthe; & il s'y ren-
liligence. La ville étoit très-forte,
ıie de tout ce qui étoit néceſſaire
ire une bonne défenſe. On fit plu-
ſorties avec ſuccès : il ſe donna
rs combats, dans l'un deſquels
as fut tué. L'année ſuivante, le roi
)lis fut chargé du commandement
ıpes. La campagne ſe paſſa en eſ-
ıches de part & d'autre, ſans qu'il
ien de déciſif. Agéſipolis mourut
: après de maladie; Cléombrote
re lui ſuccéda au trône, & régna
ıs. On commençoit pour lors la AN. M. 3614. AV. J. C. 390.
ıe Olympiade. Sparte fit de nou-
ıfforts pour terminer la guerre con-
Olynthiens. Polybidas qui en fut
, pouſſa vivement le ſiége; &
: ils manquoient de vivres, ils fu-
ıfin obligés de ſe rendre. Lacédé-
les reçut au nombre de ſes alliés.

Proſpérité de Sparte. Caractére de c illuſtres Thébains, Epaminon- & Pélopidas. Celui-ci forme le deſ- de rendre la liberté à ſa patrie. ſpiration contre les Tyrans ſage- t conduite, & heureuſement exécu- La citadelle eſt repriſe.

Xenoph. p.

AIS, ce ſemble, la fortune des *565.*



Corinthe leur étoit entiéren
& ſuivoit en tout leurs ordi
niens, abandonnés de leurs
duits preſque à eux ſeuls, n'
état de leur tenir tête. Si q
ou quelque peuple allié, av
ſouſtraire à leur empire, un
nition les avoit obligés de r
devoir, & avoit effraié to
Ainſi, maîtres & par terre
tout trembloit devant eux
ces les plus puiſſans, tels
Perſe & le Tyran de Syracuſ
à l'envi leur alliance & leu

Une proſpérité qui n'eſt f
l'injuſtice, ne peut pas être
rée. Les coups qui vont abb
ſance de Sparte, partiront
même où elle avoit exercé l

e parle de Pélopidas & d'Epaminon- *Plut. in*
. Tous deux étoient des premiéres fa- *Pelop. pag*
les de Thébes. Pélopidas, nourri dans 279.
grande opulence, & devenu, encore
ne, ſeul héritier d'une maiſon très-ri-
& très-floriſſante, emploioit dès lors
bien à ſecourir ceux qui en avoient
oin & qui en étoient dignes, mon-
t par ce ſage emploi de ſes richeſſes
il en étoit véritablement le maître, &
n l'eſclave. Car, ſelon la remarque
riſtote raportée [a] par Plutarque, la
part des hommes, ou n'uſent pas de
r bien par avarice, ou en abuſent par
mauvaiſes & folles dépenſes. Pour
aminondas, la pauvreté étoit ſon par-
e, & faiſoit ſon honneur, on pourroit
ſque dire ſa joie & ſes délices. Il étoit
de parens pauvres, & par conſéquent
oit été familiariſé dès ſon enfance avec
pauvreté. Il ſe la rendit encore plus
ice & plus aiſée par le goût qu'il eut
ir la philoſophie. Pélopidas, qui ai-
t un grand nombre de citoiens, n'aiant
ais pu l'engager à accepter ſes offres &
ire uſage de ſes richeſſes, prit part lui-
me à la pauvreté de ſon ami en l'imi-
t, & devint le modéle auſſi-bien que
mmiration de la ville par la modeſtie
s ſes habits, & la frugalité dans ſa table.

[a] Τῶν πολλῶν, οἱ μὲν ἀ | μικρολογίᾳ, οἱ δὲ παρα-
πας τῷ πλούτῳ δια | χρῶνται δι' ἀκοσμίαν.

...ages, et de la tenir dans la
Comme leur etoit entierem
& ainsi en tout leurs ordr
mens, abandonnes de leurs
dans presque a eux seuls, n'é
eut de leur tenir tête. Si qu
un quelque peuple allie, avo
barbare a leur empire, une
mais les avoit obliges de re
devoir, & avoit effraie tou
ami, maitres & par terre
leur resistoit devant eux;
ces les plus puissans, tels qu
Pierre & le Tyran de Syracuse,
s'etoit leur alliance & leur a

Une pro... n'eſt fon...

e parle de Pélopidas & d'Epaminon- *Plut. in*
. Tous deux étoient des premiéres fa- *Pelop. pag*
lles de Thébes. Pélopidas, nourri dans *279.*
e grande opulence, & devenu, encore
ne, ſeul héritier d'une maiſon très-ri-
e & très-floriſſante, emploioit dès lors
n bien à ſecourir ceux qui en avoient
ſoin & qui en étoient dignes, mon-
nt par ce ſage emploi de ſes richeſſes
'il en étoit véritablement le maître, &
n l'eſclave. Car, ſelon la remarque
Ariſtote raportée [a] par Plutarque, la
upart des hommes, ou n'uſent pas de
ur bien par avarice, ou en abuſent par
mauvaiſes & folles dépenſes. Pour
aminondas, la pauvreté étoit ſon par-
ge, & faiſoit ſon honneur, on pourroit
eſque dire ſa joie & ſes délices. Il étoit
de parens pauvres, & par conſéquent
oit été familiariſé dès ſon enfance avec
pauvreté. Il ſe la rendit encore plus
uce & plus aiſée par le goût qu'il eut
ur la philoſophie. Pélopidas, qui ai-
it un grand nombre de citoiens, n'aiant
s pu l'engager à accepter ſes offres &
uſage de ſes richeſſes, prit part lui-
a l[illegible]auvreté de ſon ami en l'imi-
[illegible] le modéle auſſi-bien que
la ville par la modeſtie
la frugalité dans ſa table.

[a] μικροψυχίαν, οἱ δὲ παρα-
χρῆσθαι δὲ δυσκόλως.

Diod. pag. h Lacédémoniens n'avoit été plus brillante, ni leur domination plus fortement établie. Tout leur étoit ſoumis dans la Gréce, ſoit par force, ſoit par amitié. Ils tenoient dans leur main Thébes, ville fort puiſſante, & par elle toute la Béotie. Ils avoient trouvé le moien d'humilier Argos, & de la tenir dans la dépendance. Corinthe leur étoit entiérement dévouée, & ſuivoit en tout leurs ordres. Les Athéniens, abandonnés de leurs alliés, & réduits preſque à eux ſeuls, n'étoient pas en état de leur tenir tête. Si quelque ville, ou quelque peuple allié, avoit tenté de ſe ſouſtraire à leur empire, une prompte punition les avoit obligés de rentrer dans le devoir, & avoit effraié tous les autres. Ainſi, maîtres & par terre & ſur mer, tout trembloit devant eux; & les Princes les plus puiſſans, tels que le Roi de Perſe & le Tyran de Syracuſe, briguoient à l'envi leur alliance & leur amitié.

Une proſpérité qui n'eſt fondée que ſur l'injuſtice, ne peut pas être de longue durée. Les coups qui vont abbattre la puiſſance de Sparte, partiront de l'endroit même où elle avoit exercé les plus injuſtes violences, & d'où il ſemble qu'elle n'avoit rien à craindre, c'eſt-à-dire de Thébes. Deux illuſtres citoiens de cette ville paroîtront dans la ſuite avec éclat ſur le théatre de la Gréce, & méritent par cette raiſon d'être connus par avance.

Je parle de Pélopidas & d'Epaminondas. Tous deux étoient des premiéres familles de Thébes. Pélopidas, nourri dans une grande opulence, & devenu, encore jeune, ſeul héritier d'une maiſon très-riche & très-floriſſante, emploioit dès lors ſon bien à ſecourir ceux qui en avoient beſoin & qui en étoient dignes, montrant par ce ſage emploi de ſes richeſſes qu'il en étoit véritablement le maître, & non l'eſclave. Car, ſelon la remarque d'Ariſtote raportée [a] par Plutarque, la plupart des hommes, ou n'uſent pas de leur bien par avarice, ou en abuſent par de mauvaiſes & folles dépenſes. Pour Epaminondas, la pauvreté étoit ſon partage, & faiſoit ſon honneur, on pourroit preſque dire ſa joie & ſes délices. Il étoit né de parens pauvres, & par conſéquent avoit été familiariſé dès ſon enfance avec la pauvreté. Il ſe la rendit encore plus douce & plus aiſée par le goût qu'il eut pour la philoſophie. Pélopidas, qui aidoit un grand nombre de citoiens, n'aiant jamais pu l'engager à accepter ſes offres & à faire uſage de ſes richeſſes, prit part lui-même à la pauvreté de ſon ami en l'imitant, & devint le modéle auſſi-bien que l'admiration de la ville par la modeſtie dans ſes habits, & la frugalité dans ſa table.

Plut. in Pelop. pag. 279.

a Τῶν πολλῶν, οἱ μὲν ὑ | μικρολογίᾳ, οἱ δὲ παρα- | χρῶνται τῷ πλούτῳ δια | χεῶνται δὲ ἀσωτίᾳ.

changeront la face des affaires de la Gréce.

An. M. 3616. Av. J. C. 378. *Xenoph. hiſt. Grec. l. 5. pag. 566-568. Plut. in Pelopid. pag. 280-284. Id. de Socrat. Gen. p. 586-588. & 594-598. Diod. l. 15. p. 344-346. Cornel. Nep. in Pelopid. c. 2-4.*

Léontide aiant appris que les bannis s'étoient retirés à Athénes, & qu'ils y étoient bien traités du peuple & honorés de tous les honnêtes gens, leur dreſſa ſecrettement des embuches par le moien de quelques hommes inconnus qu'il y envoia pour aſſaſſiner les plus conſidérables d'entr'eux. Androclide ſeul fut tué, & Léontide manqua ſon coup ſur tous les autres.

En même tems les Athéniens reçurent des lettres de Sparte, qui leur défendoient de recevoir les bannis, ou de leur préter ſecours; & qui leur ordonnoient de les chaſſer comme gens déclarés ennemis communs de la Gréce par tous les alliés. L'humanité, vertu propre & naturelle aux Athéniens, leur fit rejetter avec horreur une ſi infâme propoſition. Ils furent ravis de trouver une occaſion de témoigner leur reconnoiſſance aux Thébains, en leur rendant la pareille. Car c'étoient les Thébains qui avoient le plus contribué à rétablir à Athénes le gouvernement populaire, s'étant déclarés en leur faveur par un Décret public malgré les défenſes de Sparte; & c'étoit de Thébes qu'étoit parti Thraſybule pour délivrer Athénes de la tyrannie des Trente.

Pélopidas, quoiqu'alors fort jeune en-

pore, alla trouver tous les bannis l'un après l'autre; Mélon étoit l'un des plus conſidérables d'entr'eux. Les aiant tous aſſemblés, il leur repréſenta, » Qu'il n'é-» toit ni ſéant ni juſte, que, contens d'a-» voir ſauvé leur vie, ils regardaſſent » d'un œil tranquille leur patrie captive » & priſonniére. Que quelque bonne vo-» lonté que leur témoignât le peuple d'A-» thénes, il ne faloit pas faire dépendre » leur ſort de ſes Décrets, que ſa propre » inconſtance, ou la malignité des Ora-» teurs qui le tournoient à leur gré, pou-» voient en peu de tems faire changer. » Qu'il faloit tout hazarder à l'exemple » de Thraſybule, & ſe propoſer pour » modéle ſon courage intrépide & ſa gé-» néreuſe hardieſſe: afin que, comme » Thraſybule, parti de Thébes, étoit allé » heurter & briſer les Tyrans d'Athénes, » eux de même, partis d'Athénes, allaſſent » rendre à Thébes ſa premiére liberté.

Ce diſcours fit ſur l'eſprit des bannis toute l'impreſſion qu'on en devoit attendre. Ils envoiérent ſecrettement à Thébes apprendre à ceux de leurs amis qui y étoient reſtés ce qu'ils avoient réſolu. Ces amis approuvérent extrêmement leur deſſein. Charon, qui étoit un des principaux de la ville, promit ſa maiſon, pour y recevoir les Conjurés. Philidas trouva le moien de ſe faire Greffier d'Archias &

ver ; il regnoit un petit vent qui
tomboit de la neige, ce qui c
les mieux cacher, chacun étant
ſa maiſon à cauſe du froid qu
noit à eux-mêmes le prétexte d
le viſage. Ceux qui étoient de la
reçurent les bannis, & les me
d'abord chez Charon, où ils
rent, bannis ou autres, au
quarante-huit.

Il y avoit déja quelque tem
das, Greffier des * Béotarque
du complot, avoit promis à
à ſa compagnie de leur donne
ce jour-là même, de leur fa
chére, & de leur faire venir le
les femmes de la ville. Tous
s'étant rendus à l'heure marq
met à table. Ils étoient déja en
vin & bien près d'être ivres,
répand, on ne ſait par quelle
bruit ſourd que les bannis étoi

ner la converſation : mais Archias envoie un de ſes Officiers à Charon lui donner ordre de venir le trouver ſur l'heure. Il étoit déja tard. Pélopidas & les Conjurés ſe préparoient à partir, & avoient pris leurs cuiraſſes & leurs épées. Tout-à-coup on entend fraper à la porte. Quelqu'un y va, & aiant appris de l'Officier qu'il venoit de la part des Magiſtrats qui mandoient Charon, il va tout hors de lui-même lui annoncer ce terrible ordre. Tous conclurent que la conjuration étoit découverte, & ſe crurent perdus avant que d'avoir pu exécuter aucun exploit digne de courage. Néanmoins ils furent tous d'avis que Charon obéît au commandement, & qu'il ſe préſentât aux Magiſtrats avec aſſurance, comme n'aiant rien à craindre, & ne ſe ſentant coupable de rien.

Charon étoit un homme ferme & intrépide dans les dangers qui ne menaçoient que ſa perſonne : mais alors, effraié du danger de ſes amis, & craignant auſſi qu'on ne le ſoupçonnât de quelque trahiſon, ſi tant de braves citoiens, qu'il avoit reçus dans ſa maiſon, venoient à périr, il va dans l'appartement de ſa femme, prend ſon fils unique âgé tout au plus de quinze ans, & qui ſurpaſſoit en beauté & en force tous les jeunes gens de ſon âge, le remet entre les mains de Pélopidas, & lui dit : » Si vous venez à découvrir que je vous

» aie trahi, & que j'aie uſé à votre égard
» de mauvaiſe foi, traitez en ennemi ce
» fils unique que je vous abandonne,
» quelque cher qu'il me ſoit, & venge-
» vous ſur lui de la perfidie du pere ſans
» en avoir aucune pitié.

Ce diſcours les perça juſqu'au cœur: mais ce qui leur cauſoit la douleur la plus vive, étoit qu'il pût croire que parmi eux il y eût quelqu'un aſſez lâche & aſſez ingrat pour former contre lui le plus léger ſoupçon. Ils le conjurérent unanimement de ne pas laiſſer ſon fils parmi eux, mais de le mettre en lieu de ſûreté, afin de conſerver à ſes amis & à ſa ville un vengeur, s'il étoit aſſez heureux pour échaper aux Tyrans. » Non, répliqua le pere, il de-
» meurera avec vous, & n'aura point
» d'autre ſort que le vôtre. Eh, s'il a à
» périr, quelle plus belle fin peut-il faire,
» que de périr avec ſon pere, & les meil-
» leurs de ſes amis! Pour vous, mon cher
» enfant, vous élevant au-deſſus de votre
» âge, montrez un courage digne de vous
» & de moi. Vous voiez ici l'élite de nos
» citoiens. Faites, ſous de tels maîtres,
» un noble apprentiſſage de gloire, &
» apprenez à combattre, &, s'il le faut,
» à mourir comme eux pour la liberté.
» Au reſte je ne ſuis point ſans eſpérance,
» & je compte que la juſtice de notre
» cauſe attirera ſur nous les regards & la

» protection des dieux. « En même tems il leur adreſſe ſa priére, embraſſe tous les les conjurés l'un après l'autre, & ſort.

En chemin il travaille à ſe remettre, & à compoſer ſon viſage & ſa voix, pour ne point faire paroitre de trouble. Quand il fut à la porte de la maiſon du feſtin, Archias & Philidas viennent au-devant de lui, & lui demandent ce que veut dire un bruit qui ſe répand qu'il eſt arrivé dans la ville des gens mal intentionnés, qui ſont cachés dans quelque maiſon. Il fait l'étonné, & jugeant par les réponſes qu'ils faiſoient à ſes queſtions qu'on ne ſavoit rien de précis, il prend un ton plus ferme, & leur dit: » Il y a bien de l'appa» rence que ces bruits dont vous me par» lez ne ſont qu'une fauſſe allarme qu'on » aura voulu vous donner, pour troubler » vos plaiſirs. Cependant il ne faut rien » négliger, &, ſans perdre de tems, » je vais faire l'enquête la plus exacte » qu'il ſera poſſible. « Philidas le loua de ſa prudence & de ſon zêle, & remenant Archias dans la ſalle, il le replonge dans la débauche, & fait durer le repas en faiſant toujours attendre aux conviés les femmes qu'il leur promettoit.

Charon de retour chez lui, trouve ſes amis tout préparés, non à vaincre ni à ſauver leur vie, mais à mourir glorieu-

ſement après avoir fait un grand carnage de leurs ennemis. La ſérénité & la joie qui régnoient ſur ſon viſage, leur annonça par avance qu'il n'y avoit rien à craindre. Il raconte tout ce qui s'étoit paſſé, & l'on ne ſonge plus qu'à mettre promtement à exécution un deſſein, auquel le moindre retardement pouvoit apporter mille obſtacles.

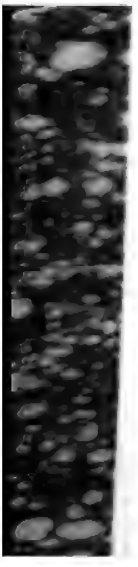
En effet, dans le moment même, ſurvient tout-à-coup un ſecond orage bien plus violent & plus dangereux que le premier, & qui paroiſſoit devoir faire échouer infailliblement l'entrepriſe. Un courier, parti d'Athénes, arrive en grande hâte, chargé d'un paquet qui renfermoit un détail circonſtancié de toute la conjuration, comme on le reconnut dans la ſuite. Ce courier fut mené d'abord à Archias, qui étoit déja noié dans le vin, & qui ne reſpiroit que la joie. En lui rendant ſa dépêche, il dit: » Seigneur, » celui qui vous écrit ces lettres, vous » conjure de les lire ſur le champ, parce » qu'il vous écrit pour des affaires ſé» rieuſes. Archias, ſe mettant à rire, [a] *à demain*, dit-il, *les affaires ſérieuſes:* paroles qui paſſérent depuis en proverbe parmi les Grecs; & prenant les lettres, il les mit ſous ſon * chevet,

[a] Ουκῶν εἰς ἄυριον, ἔφη, τὰ σπουδαῖα.

* *Les Grecs mangeoient couchés ſur des lits.*

& continua la converſation & le repas.

Déja les Conjurés étoient ſortis, partagés en deux troupes : les uns, ſous la conduite de Pélopidas, marchoient contre Léontide qui n'étoit pas du feſtin ; les autres contre Archias, aiant à leur tête Charon. Ceux-ci avoient mis ſur leurs cuiraſſes des robes de femme, & ſur leurs têtes des couronnes de pin & de peuplier, qui leur couvroient tout le viſage. Dès qu'ils furent à la porte de la ſalle du feſtin, tous les conviés firent un grand bruit, & jettérent de grands cris de joie. Mais on leur déclara que les femmes ne vouloient point entrer qu'on n'eût auparavant congédié tous les valets ; ce qui fut exécuté ſur le champ. On les fit paſſer dans des maiſons voiſines, où le vin ne leur fut pas épargné. Les Conjurés, devenus par ce ſtratagême maîtres du champ de bataille, entrent l'épée à la main, ſe montrent pour ce qu'ils ſont, font main-baſſe ſur tous les convives, & égorgent ſans peine avec eux les Magiſtrats, qui tous étoient pleins de vin, & hors d'état de ſe défendre. Pélopidas trouva plus de réſiſtance. Léontide étoit couché & endormi. Réveillé au bruit qu'il entendit, il ſauta bruſquement de ſon lit, s'arma de ſon épée, en fit tomber à ſes piés quelques-uns : mais enfin il fut lui-même égorgé.



pellent tous les Thébains à la
arment tous ceux qu'ils renco
levant des portiques les dépo
étoient attachées, & enfonç
tiques des armuriers & des f
Epaminondas & Gorgidas
leur ſecours avec leurs arm
pagnés d'un aſſez grand nom
nes gens, & de quelques vi
plus gens de bien qu'ils avoie

Toute la ville étoit rempli
& de trouble, toutes les ma
rées de flambeaux, & les rue
gens qui alloient & venoient.
tout conſterné de ce qui veno
& n'étant pas encore bien infc
ſort, attendoit le jour avec i
C'eſt pourquoi on trouva qu
taines des Lacédémoniens a
une grande faute de n'être

naiſons, & du tumulte de tout ce peuple qui couroit çà & là, ils demeurérent en repos, & ſe contentérent de garder la Citadelle, après avoir envoié à Sparte des couriers pour y porter la nouvelle de ce qui venoit d'arriver, & pour demander qu'on leur envoiât promtement du ſecours.

Le lendemain à la pointe du jour, arrivent les bannis avec leurs armes. On convoque une aſſemblée du peuple. Epaminondas & Gorgidas y ménent Pélopidas & ſa troupe, environnée de tous les ſacrificateurs qui portent dans leurs mains les bandelettes ſacrées, & qui exhortent les citoiens à ſecourir leur patrie & leurs dieux. A ce ſpectacle toute l'aſſemblée ſe léve avec de grands cris & des battemens de mains, & reçoit les Conjurés comme ſes bienfaiteurs & ſes libérateurs. Ce même jour Pélopidas eſt nommé Béotarque avec Mélon & Charon.

L'arrivée des bannis fut ſuivie de près, de celle de cinq mille hommes de pié, & de cinq cens chevaux que les Athéniens envoiérent à Pélopidas ſous la conduite de Démophon. Ces troupes, avec celles qui arrivérent bientôt après de toutes les villes de la Béotie, firent une armée de douze mille hommes d'infanterie, & de deux mille chevaux; &, ſans perdre de tems, formérent le ſiége de la Citadelle,

pour n'en rendre maîtres avant qu'il pût arriver du ſecours de Sparte.

Les aſſiégés le défendoient vigoureuſement dans l'eſpérance d'un prompt ſecours, & paroiſſoient déterminés à mourir plûtôt que de rendre la place : du moins c'étoit la diſpoſition des Lacédémoniens, mais ils ne faiſoient pas le plus grand nombre de la garniſon. Quand les vivres commencerent à manquer, & qu'on ſe ſentit preſſé de la faim, le reſte des troupes fut obligé de capituler. Toute la garniſon eut la vie ſauve, & on lui permit de ſe retirer où il lui plairoit. A peine étoit-elle ſortie, que le ſecours arriva. Les Lacédémoniens trouverent à Mégare Cléombrote, qui étoit à la tête d'une puiſſante armée. Un peu plus de diligence auroit ſauvé la Citadelle. Mais ce n'eſt pas là la premiere fois que la lenteur, naturelle aux Lacédémoniens, leur a fait manquer les entrepriſes de la derniére importance. Ils firent le procès aux trois *Harmoſtes* ou Commandans qui avoient capitulé. Deux furent punis de mort, & le troiſiéme condamné à une ſi groſſe amende, que ne pouvant la payer, il ſe bannit lui-même du Peloponnéſe.

Pélopidas eut tout l'honneur de ce grand exploit, le plus mémorable de tous ceux qui ont été exécutés par ſurpriſe & par ruſe. Plutarque a raiſon de le com-

arer à celui de Thraſybule. L'un & l'autre bannis & exilés, dénués par eux-mêmes de toute reſſource, réduits à implorer un ſecours étranger, forment le hardi deſſein de heurter avec une petite poignée de gens une puiſſance formidable, & ayant vaincu par leur ſeul courage tous les obſtacles qui s'oppoſoient à leur entrepriſe, ils eurent tous deux le bonheur de délivrer leur patrie, & d'y changer entiérement la face des affaires. Car c'eſt à Thraſybule qu'Athénes dut cet heureux & ſubit changement, qui la tirant de l'oppreſſion où elle gémiſſoit, non-ſeulement la rétablit dans ſa liberté, mais lui rendit tout ſon ancien éclat, & la mit en état d'humilier à ſon tour & de faire trembler Sparte, ſon ancienne & perpétuelle rivale. Nous verrons de même que la guerre, qui bientôt abaiſſera l'orgueil de Sparte, & qui lui ôtera l'empire de la terre & de la mer, fut l'ouvrage de cette ſeule nuit dans laquelle Pélopidas, ſans prendre ni château ni place, mais entrant lui douziéme dans une maiſon, [a] délia & rompit les chaînes dont l'empire des Lacédémoniens ſe ſervoit pour retenir les autres Etats dans l'eſclavage, & qui ne

a Πελοπίδας, οὐ δὴ μετὰ τῆς ἀληθοῦς εἰπεῖν εἴλυσι καὶ διώξεως τὸν δυσμὸν τῆς Λακεδαιμονίων ἡγεμονίας, ἀλύτους καὶ ἀρρήκτους εἶναι δοκοῦντας.

Divers petits combats entre les Lacédémoniens.

Av. M. 3627. Av. J. C. 377. *Xenoph. hiſt. Græc. lib. 5. p. 568-572. Plut. in Ageſil. pag. 609-610. Id. in Pelop. p. 284-285.*

LES LACÉDÉMONIENS jure qu'ils prétendoient av l'entrepriſe de Pélopidas, rent pas en repos, & ſongéi ment à s'en venger. Agéſi bien qu'une telle expédition étoit de ſoutenir des Tyran roit pas beaucoup d'honnet Cléombrote qui venoit de roi Agéſipolis mort depuis p texte que ſon grand âge le s'en charger. Cléombrote ent ſon armée dans les terres de premiére campagne fut aſſe te, & ſe termina à quelque terres, après quoi le Roi ſe mit une partie de ſes troupes qui commandoit dans The rourna à Sparte.

avec les Thébains alloit les engager, ſe repentirent d'y être entrés, & y renoncérent. Ils mirent en priſon ceux qui tenoient encore leur parti, firent mourir les uns, bannirent les autres, & condamnérent les plus riches à de groſſes amendes. Les affaires des Thébains paroiſſoient donc preſque déſeſpérées, perſonne ne ſe préſentant pour les ſecourir. Pélopidas ſe trouvoit alors en charge avec Gorgidas. Ils cherchoient enſemble un moien de commettre encore les Athéniens avec les Lacédémoniens, & voici la ruſe qu'ils imaginérent.

Le Spartiate Sphodrias avoit été laiſſé à Theſpies avec un corps de troupes, pour recevoir & protéger les Béotiens qui voudroient ſe révolter contre Thébes. Il avoit de la réputation parmi les gens de guerre, & ne manquoit ni d'audace ni d'ambition: mais c'étoit un homme étourdi, léger, plein de lui-même, & par cette raiſon porté naturellement à ſe repaître de vaines eſpérances. Pélopidas & Gorgidas lui envoient ſecrettement un marchand de ſes amis qui lui offrit comme de lui même une ſomme d'argent aſſez conſidérable, & qui lui tint des diſcours plus propres encore à le perſuader que l'argent, parce qu'ils flatoient ſa vanité. » Après lui » avoir repréſenté qu'avec le mérite & la

» réputation qu'il avoit, il devroit former
» quelque grande entrepriſe qui le ren-
» dit mémorable à jamais, il lui propoſe
» de s'emparer du Pirée, en attaquant les
» Athéniens à l'improviſte, & lorſqu'ils
» s'y attendroient le moins. Que rien ne
» pouvoit être ſi agréable aux Lacédémo-
» niens, que de ſe voir maîtres d'Athénes;
» & que ceux de Thébes, irrités contre
» les Athéniens qu'ils regardoient comme
» des déſerteurs & des traîtres, ne leur
» donneroient aucun ſecours.

Sphodrias, cherchant à ſe faire un grand nom, & jaloux de la gloire de Phébidas, qui ſelon lui s'étoit rendu très-illuſtre & très-célébre par l'attentat qu'il avoit commis contre Thébes, s'imagina que ce ſeroit un exploit bien plus glorieux & plus éclatant, ſi de ſon propre mouvement il ſe ſaiſiſſoit du port du Pirée, & qu'il ôtât aux Athéniens l'empire de la mer, en les attaquant inopinément du côté de la terre. Il s'engagea donc avec joie dans cette entrepriſe, qui n'étoit ni moins injuſte ni moins horrible que celle de la Cadmée, mais qui ne fut exécutée, ni avec autant de prudence, ni avec le même ſuccès. Car étant parti la nuit de Theſpies dans l'eſpérance de ſurprendre le Pirée avant le point du jour, l'aube le ſurprit dans la plaine de Thriaſie près d'Eleuſis, & ſe

voiant découvert il s'en retourna honteuſement à Theſpies avec quelque butin qu'il avoit fait.

En même tems les Athéniens envoiérent des Ambaſſadeurs porter leurs plaintes à Lacédémone. Ces Ambaſſadeurs trouvérent que les Lacédémoniens n'avoient pas attendu qu'on vînt d'Athénes accuſer Sphodrias devant eux, & qu'ils l'avoient déja cité devant le conſeil pour lui faire ſon procès. Il n'oſa comparoître, craignant l'iſſue du jugement, & la juſte colére de ſes citoiens. Il avoit un fils, qui étoit lié d'une étroite & tendre amitié avec celui d'Agéſilas. Celui-ci ſollicita ſi vivement ſon pere, ou plutôt le tourmenta avec tant d'importunité & de perſévérance, qu'il ne put refuſer ſa protection à Sphodrias; & il le fit abſoudre pleinement. Agéſilas étoit peu délicat, comme on l'a déja vû, ſur les devoirs de la juſtice, quand il s'agiſſoit de ſervir ſes amis. On ſait d'ailleurs qu'il étoit le pere du monde le plus tendre & le plus complaiſant pour ſes enfans. On dit que pendant qu'ils étoient petits, il jouoit avec eux, & ſe divertiſſoit à aller à cheval ſur un bâton; & qu'aiant été ſurpris un jour en cet état par un de ſes amis, il le pria de n'en rien dire à perſonne avant qu'il fût lui-même devenu pere.

Le jugement injuſte prononcé à Sparte *Xenoph. li*

p. 584-589. Plut. in Age- l. pag. 610. 11. d. in Pelop. 285-288.

en faveur de Sphodrias irrita extrêmement les Athéniens, & les détermina à renouveller dans le moment même l'alliance avec ceux de Thébes, qu'ils réſolurent de ſecourir de tout leur pouvoir. Ils équipérent une flote de ſoixante voiles, & ils en donnérent le commandement à Timothée, fils de l'illuſtre Conon, dont il ſoutint bien la réputation par ſon courage & ſes grandes actions. C'eſt lui que ſes ennemis, jaloux de la gloire que lui avoient attiré ſes heureux ſuccès, firent peindre dans un tableau où ils le repréſentoient dormant, & la fortune à ſes piés qui prenoit pour lui des villes dans des filets. Il fit bien voir ici qu'il n'étoit pas endormi. Après avoir ravagé les côtes de la Laconie, il attaqua l'île de Corcyre, & s'en rendit maître. Il en traita les habitans avec beaucoup de bonté, leur laiſſa leur liberté & leurs loix; ce qui rendit les villes voiſines fort favorables aux Athéniens. Les Spartiates de leur côté armérent puiſſamment. Avant toutes choſes ils ſongérent à reprendre Corcyre. Son heureuſe ſituation entre la Sicile & la Gréce rendoit cette île fort importante. Ils intéreſſérent Denys le Tyran dans cette expédition, & lui demandérent du ſecours. En attendant, ils firent partir leur flote, commandée par Mnaſippe. Les Athéniens en même

Plut. in Syll. pag. 454.

Corfou.

tems en envoiérent une de ſoixante voiles au ſecours de Corcyre. D'abord on en avoit donné le commandement à Timothée : mais bientôt après, ſur ce qu'il paroiſſoit agir trop lentement, on lui ſubſtitua Iphicrate. Mnaſippe s'étant rendu odieux à ſes troupes par ſa hauteur, ſa dureté, & ſon avarice, en fut très-mal ſervi, & il perdit la vie dans un combat. Ce fut après ſa mort qu'Iphicrate arriva. Il apprit que les dix galéres de Syracuſe approchoient. Il les attaqua ſi à propos, qu'aucune n'échapa. Il avoit demandé qu'on lui donnât pour adjoint l'orateur Calliſtrate, & Chabrias l'un des chefs les plus renommés de ce tems. En quoi Xénophon admire ſa ſageſſe & ſa grandeur d'ame, d'avoir bien voulu paroître avoir beſoin de conſeil, & de n'avoir point appréhendé que d'autres vinſſent partager avec lui la gloire de ſes heureux ſuccès.

On avoit engagé Agéſilas à ſe mettre à la tête des troupes qui devoient marcher contre Thébes. Il entra dans la Béotie, où il fit beaucoup de mal aux Thébains, & ne fut pas lui-même exemt de pertes. Les deux armées étoient tous les jours aux mains, & donnoient à tout moment des combats, qui n'étoient pas des batailles en forme, mais plutôt des

escarmouches, & servoient comme d'apprentissage de guerre aux Thébains, à qui ces différentes rencontres donnoient du courage, de la hardiesse, & de l'expérience. C'est pourquoi on raporte que le Spartiate Antalcide lui dit fort à propos un jour qu'on le raportoit de la Béotie fort blessé : *Seigneur Agésilas, vous recevez un beau salaire des leçons que vous avez données aux Thébains du métier de la guerre, qu'avant vous ils ne vouloient ni ne pouvoient apprendre.* C'étoit pour prévenir cet inconvénient que Lycurgue, dans une des trois Ordonnances qu'il aploit *Rhétres*, avoit défendu aux Lacédémoniens de faire souvent la guerre contre les mêmes ennemis, de peur de les aguerrir, en les obligeant trop souvent à se défendre.

Il se passa ainsi quelques campagnes, sans qu'il y eût ni de part ni d'autre aucune action décisive. C'étoit prudence de la part des Commandans Thébains de ne point encore hazarder de bataille, & de donner le tems à leurs soldats de se fortifier & de s'enhardir. Lorsque l'occasion étoit favorable, ils les lâchoient à propos comme de généreux chiens de chasse, & après leur avoir fait goûter la victoire comme une curée, ils les rappelloient contens de leur courage & de leur

ardeur. Et c'eſt Pélopidas à qui étoit dûe la principale gloire de ces ſuccès & de cette ſage conduite.

Le combat de Tégyre, qui fut comme le prélude de la bataille de Leuctres, éleva bien haut ſa réputation. Aiant manqué ſon entrepriſe contre Orchoméne qui avoit pris le parti des Lacédémoniens, à ſon retour les ennemis ſe trouvérent ſur ſon chemin près de Tégyre. Dès que les Thébains les aperçurent hors des défilés, quelqu'un courant de toute ſa force à Pélopidas, lui dit : *Nous ſommes tombés entre les mains des ennemis. Et pourquoi*, répondit-il, *ne dirons-nous pas plutôt qu'ils ſont tombés entre les nôtres ?* En même tems il commanda à la cavalerie, qui faiſoit l'arriére garde, de paſſer de la queue à la tête, pour commencer le combat. Il ſe tenoit bien ſûr que ſon infanterie, qui n'étoit que de trois cens hommes, & qu'on appelloit le *Bataillon ſacré*, par-tout où elle donneroit, enfonceroit les ennemis, quoique ſupérieurs en nombre : ils avoient au moins le triple de ſes forces. Le choc commença par l'endroit où étoient les Chefs des deux partis, & il fut très-rude. D'abord les deux Généraux des Lacédémoniens, qui s'étoient jettés ſur Pélopidas, furent tués, tous ceux qui étoient autour d'eux étant en fuite, ou morts, ou hors de combat.

Les troupes de Lacédémone furent tellement épouvantées, qu'elles s'ouvrirent pour donner paſſage aux Thébains. Ils auroient pu continuer leur route, & ſe ſauver, s'ils avoient voulu : mais Pélopidas, dédaignant de ſe ſervir de cette ouverture pour ſe ſauver, marcha contre ceux qui étoient encore en bataille, & il en fit un ſi grand carnage, que le reſte effraié ſe mit à fuir en déſordre. Les Thébains ne les pourſuivirent pas fort loin, de peur de ſurpriſe. Ils ſe contentérent de les avoir rompus, & de faire une retraite glorieuſe, qui valoit une victoire, puiſqu'ils la faiſoient au travers des troupes ennemies diſſipées & défaites.

Cette petite rencontre, car on ne peut pas l'appeller autrement, fut comme le germe & la ſemence des grandes actions & des grands événemens dont il ſera bientôt parlé. Il n'étoit jamais arrivé juſques-là dans aucune guerre, ſoit contre les Barbares, ſoit contre les Grecs, que les Lacédémoniens aiant l'avantage du nombre euſſent été défaits, ni même qu'à forces égales ils euſſent été battus en bataille rangée. C'eſt pourquoi ils étoient d'une fierté qu'on ne pouvoit ſoutenir, & leur réputation ſeule étonnoit leurs ennemis, qui, en nombre égal, n'auroient oſé ſe préſenter contre les Spartiates. Cette gloire maintenant leur eſt en-

levée. Les Thébains à leur tour vont devenir la terreur & l'effroi de ceux même, qui juſqu'à ce tems s'étoient rendu partout ſi formidables.

L'entrepriſe d'Artaxerxe Mnémon contre l'Egypte, & la mort d'Evagore roi de Cypre, devroient naturellement trouver ici leur place. Mais, pour ne point couper & interrompre ce qui regarde les Thébains, je différe à parler de ces deux articles. AN. M. 3627. AN. M. 3630.

§. IV. *Nouveaux troubles dans la Gréce. Les Lacédémoniens déclarent la guerre à ceux de Thébes. Ils ſont vaincus & mis en fuite à la bataille de Leuctres. Epaminondas ravage la Laconie, & s'avance juſqu'aux portes de Sparte.*

PENDANT que les Perſes faiſoient la guerre en Egypte, il s'excita beaucoup de troubles dans la Gréce. Ce fut dans cet intervalle, que les Thébains, s'étant rendu maîtres de * Platée, & enſuite de Theſpies, ruinérent entiérement ces deux villes, après en avoir chaſſé tous les habitans. Les Platéens ſe retirérent à Athénes avec leurs femmes & leurs enfans. Ils y furent reçus avec bonté, & adoptés au nombre des citoiens. *Diod. l. 15. p. 361. 362.* * Platée, *ville de Béotie :* Theſpies, *d'Achaie.*

Artaxerxe apprenant l'état où étoit la Gréce, y envoia une nouvelle ambaſſade pour exhorter les Etats & les villes qui AN. M. 3633. AV. J. C. 371. *Xenoph. hiſt. Græc. l.*

190-191. ſe faiſoient la guerre, à mettre bas les
iod. pag. armes, & à s'accorder ſuivant le plan du
166. traité d'Antalcide. Par cette paix, comme on l'a dit en ſon lieu, il étoit réglé que toutes les villes de Gréce jouiroient de la liberté, & ſe gouverneroient par leurs propres loix. En vertu de cet article les Lacédémoniens preſſoient les Thébains de mettre en liberté toutes les villes de la Béotie, de rebâtir Platée & Theſpies qu'ils y avoient démolies, & de les rendre, avec les terres qui en dépendoient, à leurs anciens habitans. Les Thébains, de leur côté, vouloient auſſi que les Lacédémoniens rendiſſent la liberté à toutes celles de la Laconie, & que la ville de Meſſéne fût reſtituée à ſes anciens maîtres. L'équité le demandoit: mais les Lacédémoniens, ſe croiant toujours fort ſupérieurs à ceux de Thébes, prétendoient les ſoumettre à une loi qu'ils ne vouloient pas ſuivre eux-mêmes.

Tous les peuples de la Gréce, las & fatigués d'une guerre qui avoit déja occupé pluſieurs campagnes, & qui n'avoit d'autre cauſe que l'ambition & l'injuſtice de Sparte, ni d'autre but que ſon aggrandiſſement, ſongeoient ſérieuſement à faire une paix générale, & dans cette vûe avoient envoié à Lacédémone des Députés, pour concerter enſemble les moiens de parvenir à une fin ſi deſirée &

si nécessaire. Parmi ces députés Epaminondas tenoit un des premiers rangs. Il étoit dès-lors très-célèbre pour sa grande érudition, & pour la profonde connoissance qu'il avoit de la philosophie, mais il n'avoit point encore été en situation de donner des preuves bien éclatantes de sa grande capacité pour commander des armées, & pour manier les affaires publiques. Voiant que tous les Députés, par respect pour Agésilas qui se déclaroit ouvertement pour la guerre, n'osoient le contredire en rien, ni s'écarter de son avis, effet que produit assez ordinairement, d'un côté une autorité trop impérieuse, & de l'autre une soumission trop servile; il fut le seul qui parla avec une sage & noble hardiesse, comme il convient à un homme d'Etat qui n'a en vûe que le bien public. Il fit une harangue, non pour les seuls Thébains, mais en général pour toute la Gréce, faisant voir que la guerre augmentoit la puissance des seuls Spartiates, & qu'elle ruinoit & affoiblissoit tous les autres Grecs. Il insista principalement sur la nécessité qu'il y avoit de fonder la paix sur l'égalité & sur la justice, parce qu'il ne pouvoit y avoir de paix ferme & durable que celle où toutes les parties trouvoient un avantage égal. *Plut. in Agesil. pag. 611.*

Un discours comme celui-là, fondé

visiblement en raison & en justice, & prononcé d'un ton grave & sérieux, ne manque jamais de faire impression sur les esprits. Agésilas s'apperçut bien, par l'attention & le silence qu'on lui avoit prêté, que tous les Députés en avoient été extrêmement frapés, & qu'ils ne manqueroient pas de se conformer à son avis. Pour en détourner l'effet, il demanda à Epaminondas, *s'il estimoit qu'il fût juste & raisonnable de laisser la Béotie libre & indépendante*, c'est-à-dire s'il consentoit que les villes de la Béotie ne dépendissent plus de Thébes. Epaminondas tout aussitôt lui demanda à son tour avec beaucoup de vivacité, *s'il estimoit aussi qu'il fût juste & raisonnable de laisser la Laconie dans la même indépendance & la même liberté.* Alors Agésilas se levant de son siége plein de colére, le pressa de déclarer nettement *s'il laisseroit la Béotie libre.* Epaminondas lui fit encore la même question, & lui demanda, *s'il laisseroit de son côté la Laconie libre.* Agésilas, qui ne cherchoit qu'un prétexte pour rompre avec les Thébains, effaça sur le champ leur nom du Traité d'alliance qu'on étoit près de conclure, & tous les autres Alliés le signérent, moins par inclination, que pour ne pas déplaire aux Lacédémoniens, dont ils redoutoient le pouvoir.

En conſéquence de ce Traité, on devoit licentier toutes les troupes qui étoient en campagne. Cléombrote, l'un des Rois de Sparte, ſe trouvoit alors en Phocide à la tête de l'armée. Il écrivit aux Ephores pour ſavoir les intentions de la République. Prothoüs, l'un des premiers Sénateurs, repréſenta qu'il n'y avoit pas lieu de délibérer; & que Sparte ne pouvoit ſe diſpenſer, ſelon l'accord qui venoit d'être fait, de rappeller ſes troupes. Ce n'étoit pas le ſentiment d'Agéſilas. Piqué contre les Thébains, & en particulier contre Epaminondas, il vouloit abſolument la guerre pour avoir lieu de ſe venger, & l'occaſion lui parut alors très-favorable, toute la Gréce étant libre & unie, & les Thébains ſeuls exclus du Traité de paix. L'avis de Prothoüs fut donc rejetté par tout le Conſeil, [a] qui le traita de bon homme & de radoteur qui n'y entendoit rien, la Divinité, remarque Xénophon, les pouſſant dès lors dans le précipice. Les Ephores mandérent ſur l'heure à Cléombrote de mener ſes troupes contre les Thébains; &, ſans perdre un moment, ils envoïérent par-tout pour aſſembler les forces de leurs Alliés, qui étoient très-fâchés de cette guerre, & qui n'y marchoient qu'à contre-cœur, mais qui

Xenoph. lib. 6. p. 593-597. Diod. l. 15. p. 365-371. Plut. in Ageſil. p. 611. 612. Id. in Pelop. p. 288. 289.

a Ἐκεῖνον μὲν φλυαρεῖν καὶ, τὸ δαιμόνιον ἦγετο ἡγήσατό· ἤδη γάρ, ὡς, ἐπι-

n'osoient encore contredire les Lacédémoniens, ni leur désobéir. Quoiqu'on ne dût pas s'attendre à un heureux succès dans une guerre entreprise visiblement contre toute justice & toute raison, & par le seul motif de colére & de vengeance; cependant les Lacédémoniens, qui se sentoient beaucoup supérieurs en nombre, comptoient sur une victoire assurée, & se flatoient que Thébes, délaissée de ses Alliés, étoit hors d'état de leur tenir tête.

M. 3634. J. C. 370. L'allarme fut grande d'abord chez les Thébains. Ils se voioient seuls, sans alliés & sans secours. Tous les Grecs alors regardérent Thébes comme perdue. On ne savoit pas qu'en un seul homme elle avoit plus d'une armée. Cet homme étoit Epaminondas. Il est nommé Général, & on lui donne plusieurs Collégues. Il leve promtement le plus de troupes qu'il lui est possible; (elles ne montoient qu'à six mille hommes, & l'ennemi en avoit plus de vingt-quatre mille) & se met en marche. Comme pour l'arrêter on lui annonçoit plusieurs mauvais augures, il ne répondit que par un vers d'Homére, dont le sens est: *Il n'y a qu'un seul bon augure, qui est de combattre pour sa patrie.* Cependant, pour rassurer l'esprit des sol-

a Εἷς οἰωνὸς ἄριστος ἀμύνεσθαι περὶ πάτρης. *Iliad.* 12. v. 243.

dats,

dats, naturellement ſuperſtitieux, & qu'il voioit intimidés, il ſuborna pluſieurs particuliers, qui vinrent de différens endroits lui annoncer d'heureux augures, ce qui rendit aux troupes le courage & l'eſpérance.

Pélopidas n'étoit point alors en charge, mais il commandoit *le Bataillon ſacré.* Comme il ſortoit de ſa maiſon pour aller à l'armée, ſa femme qui l'accompagnoit pour lui dire les derniers adieux, fondant en larmes, & le conjurant de ſe conſerver: *Voila*, lui dit-il, *ce qu'il faut recommander aux jeunes gens; mais pour les Chefs, il ne faut leur recommander que de conſerver les autres.*

Epaminondas avoit pris la ſage précaution de s'aſſurer d'un paſſage, qui auroit épargné beaucoup de chemin à Cléombrote. Celui-ci, après avoir fait un long circuit, arriva à Leuctres, petit bourg de la Béotie entre Platée & Theſpies. On délibéra de part & d'autre ſi l'on donneroit la bataille. Cléombrote y fut déterminé par l'avis de tous ſes Officiers, qui lui repréſentérent, que ſi, avec des troupes beaucoup ſupérieures en nombre, il refuſoit de combattre, ce refus confirmeroit le bruit qui s'étoit répandu que ſous main il favoriſoit ceux de Thébes. Ceux-ci avoient une raiſon eſſentielle de hâter le combat, pour prévenir l'arri-

moit cette aîle. Le reſte de ſon infanterie s'étendoit ſur ſa droite en ligne oblique, qui, à meſure qu'elle ſe prolongeoit, s'éloignoit davantage du front de l'ennemi. Par cette diſpoſition, qui n'eſt pas ordinaire, ſon deſſein étoit de couvrir ſon flanc droit, d'écarter & de mettre comme en réſerve ſon aîle droite, afin de ne point hazarder le ſuccès du combat par ce qu'il avoit de plus foible; & de commencer l'action par ſon aîle gauche où étoit l'élite de ſes troupes, pour tourner tout l'effort du combat contre le roi Cléombrote & les Spartiates. Il ſe tenoit bien ſûr, que, s'il pouvoit enfoncer la phalange Lacédémonienne, tout le reſte de l'armée ſeroit bientôt mis en déroute. Pour ce qui eſt de ſa cavalerie, il ſe régla ſur la diſpoſition de celle des ennemis, & la plaça en premiére ligne devant ſa gauche.

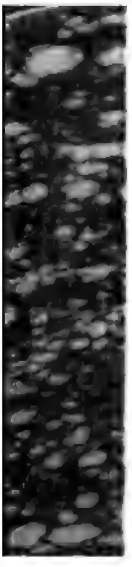
L'action commença par la cavalerie. Comme celle des Thébains étoit mieux montée & plus aguerrie que celle de Lacédémone, celle-ci ne fut pas lontems ſans être rompue & renverſée ſur ſon infanterie, qu'elle commença à mettre en confuſion. Epaminondas, ſuivant de près ſa cavalerie, marche à grands pas contre Cléombrote, & tombe ſur ſa phalange avec tout le poids de ſon épais bataillon. Celui-ci, pour faire diverſion, détache

d'ailleurs ils étoient mécontens des Lacédémoniens.

Les deux Généraux, par leur habileté, tenoient lieu chacun à leur armée de troupes nombreuſes, ſur-tout le Thébain, qui étoit le Capitaine de ſon tems le plus accompli. Il étoit ſoutenu par Pélopidas, qui commandoit le Bataillon ſacré. Ce Bataillon étoit compoſé de trois cens jeunes Thébains, unis enſemble d'une étroite & tendre amitié, engagés par un ſerment particulier à ne prendre jamais la fuite, & à ſe défendre les uns les autres juſqu'au dernier ſoupir.

Quand le jour du combat fut venu, les deux armées ſe mirent en bataille dans une plaine. Cléombrote étoit à la droite compoſée principalement des Lacédémoniens, ſur leſquels il comptoit le plus, & qui étoient à douze de hauteur; & pour profiter de la ſupériorité de ſa cavalerie dans un pays ouvert, il la plaça toute en premiére ligne devant les Lacédémoniens. Archidamus, fils d'Agéſilas, étoit à la tête des Alliés, qui formoient l'aîle gauche.

Epaminondas, réſolu d'attaquer par ſa gauche qu'il commandoit en perſonne, la fortifia de tout ce qu'il avoit d'hommes d'élite & peſamment armés, qu'il rangea ſur cinquante de hauteur. *Le Bataillon ſacré*, placé à ſa gauche, fer-



mes de leurs citoiens. On avc
d'ailleurs ſi animée, ou plut
contre Athénes, racheter d
trente années huit cens de ſes
s'étoient laiſſés envelopper
île de Sphactérie. Ici il deme
ce quatre mille hommes, d
mille Lacédémoniens, & c
Spartiates de ſept cens qui s'
vés à la bataille. Les Théba
rent que trois cens hommes
quels il ſe trouva peu de citc
bes.

La ville de Sparte célébr
ment les Jeux Gymniques,
pleine d'étrangers que la cur
amenés, lorſque les courie
de Leuctres avec la terrible
cette défaite. Les Ephores,
ſentiſſent parfaitement tous

rmirent pourtant ni aux Chœurs de ſe retirer, ni à la ville de rien changer dans la célébration de la Fête. Ils envoiérent dans toutes les maiſons aux parens les noms des morts qui leur appartenoient, & demeurérent au théatre à faire continuer les Danſes & les Jeux juſqu'à la fin.

Le lendemain matin, chacun ſachant le ſort des ſiens, les peres & tous les parens de ceux qui avoient été tués s'étant rendus à la place publique, ſe ſaluoient & s'embraſſoient les uns les autres avec un viſage plein de joie & de ſérénité: au lieu que les autres ſe tenoient cachés dans leurs maiſons; ou, ſi la néceſſité les obligeoit de paroître au-dehors, c'étoit avec une triſteſſe & un abbattement qui marquoit d'une maniére bien ſenſible leur vive & profonde douleur. Cette différence ſe remarquoit encore mieux dans les femmes. La triſteſſe, le ſilence, les larmes découvroient celles qui attendoient le retour de leurs fils: mais on voioit celles dont les fils avoient été tués, courir avec empreſſement aux temples pour rendre graces aux dieux, & ſe féliciter les unes les autres de leur gloire & de leur bonheur. On ne peut diſconvenir qu'il n'y ait dans de tels ſentimens un grand courage: mais je voudrois qu'il n'étoufât pas entiérement ceux de la nature, & qu'il eût moins de férocité.

On ſe trouva dans un
à Sparte au ſujet de ceu
enfuis de la bataille. Co
en grand nombre, &
de la ville, on n'oſoi
les peines ordonnées
que le déſeſpoir ne
que réſolution
l'Etat. Car, no
étoient exclus
& d'emplois
honte de s'al
ges. Tous e
leur chem
étoient fr
ne pouv
déchiré
coule
ſer la
ſent
gea
car
el
ti
f
/

ſ
tice d'
ois de l'an
peu de jour
rge. Car, le pre
ant, il faloit qu'ils c
ceux qui ſeroient r
s encouruſſent la peine
retenoient au-delà de ce te
ſollegues, craignant la mauv
& encore plus les ſuites redo
cette loi, vouloient à toute for
l'armée à Thébes. Pélopidas
mier qui entrant dans le ſentim
minondas, excita le courage de ſe
& les engagea à profiter de l'a
étoient les ennemis, & à pourſu
entrepriſes, en paſſant par-deſſus
malité dont ils ſe devoient croi

ce jour il faloit laiſſer dormir les Loix, & après ce jour leur rendre toute leur autorité. Par ce peu de mots il conſerva à Sparte ſes loix entiéres, & lui rendit auſſi ce grand nombre de citoiens qu'il empécha d'être pour toujours deshonorés, & de devenir inutiles à la République.

Après la bataille de Leuctres, les deux partis travaillérent, les uns à réparer leur perte, les autres à profiter de leur victoire. *Xenoph. l 6. pag. 598. Diod. l. 15 p. 375-378. Plut. in Ageſil. pag 613 615.*

Agéſilas, pour relever le courage des ſiens, entra en armes dans l'Arcadie, mais bien réſolu d'éviter avec grand ſoin d'en venir à un combat. Il s'attacha ſeulement à quelques petites places des Mantinéens, qu'il prit, & fit le dégât dans le pays: ce qui réjouit un peu Sparte, & ranima ſon courage, en lui faiſant croire que ſon ſalut n'étoit pas entiérement déſeſpéré. *Id. in Pelop. p. 290.*

Les Thébains, auſſitôt après leur victoire, avoient envoié à Athénes pour y en porter la nouvelle, & pour demander du ſecours contre l'ennemi commun. Le Sénat étoit actuellement aſſemblé. Il reçut fort froidement le courier, ne lui fit point les préſens ordinaires, & le renvoia ſans lui parler de ſecours. Les Athéniens, allarmés de l'avantage conſidérable que Thébes venoit de remporter contre les Lacédémoniens, ne purent diſſimuler

l'ombrage & l'inquiétude que leur donnoit l'accroiſſement promt & inopiné d'une puiſſance voiſine, qui pouvoit bientôt ſe rendre formidable à toute la Gréce.

A Thébes, Epaminondas & Pélopidas avoient été nommés Gouverneurs de la Béotie tous deux enſemble. Aiant réuni toutes les troupes des Béotiens & de leurs Alliés, dont le nombre augmentoit tous les jours, ils entrérent dans le Péloponnéſe, & firent révolter beaucoup de villes & de peuples contre les Lacédémoniens; Elide, Argos, toute l'Arcadie, & la plus grande partie de la Laconie même. On étoit alors au ſolſtice d'hiver, & à la fin du dernier mois de l'année; de ſorte que dans très-peu de jours ils devoient ſortir de charge. Car, le premier jour du mois ſuivant, il faloit qu'ils cédaſſent leur place à ceux qui ſeroient nommés, ou qu'ils encouruſſent la peine de mort s'ils la retenoient au-delà de ce terme. Leurs Collégues, craignant la mauvaiſe ſaiſon, & encore plus les ſuites redoutables de cette loi, vouloient à toute force ramener l'armée à Thébes. Pélopidas fut le premier qui entrant dans le ſentiment d'Epaminondas, excita le courage de ſes citoiens, & les engagea à profiter de l'allarme où étoient les ennemis, & à pourſuivre leurs entrepriſes, en paſſant par-deſſus une formalité dont ils ſe devoient croire légiti-

ient diſpenſés par l'Etat même, puiſ-
l'intérêt de l'Etat, quand il eſt fondé
a juſtice, eſt une loi ſouveraine pour
ujets.
s entrérent donc dans la Laconie à la
d'une armée de plus de ſoixante &
mille bons ſoldats, dont les Thébains
iſoient pas la douziéme partie. Mais
aude réputation de ces deux Généraux
oit, que même ſans ordre & ſans dé-
public, tous les Alliés ſe rangeoient
un reſpectueux ſilence ſous leurs en-
nes, & marchoient pleins de confiance
courage ſous leur conduite. Il y avoit
ns ans que les Doriens s'étoient éta-
Lacédémone, & depuis tout ce
là c'étoit ici la premiére fois qu'ils
t les ennemis ſur leurs terres: au-
t jamais aucun n'avoit oſé y met-
, bien moins encore attaquer la
iqu'elle fût ſans murailles. Les
leurs Alliés trouvant donc
uel on n'avoit jamais touché,
rent la flamme à la main, le
& le pillérent juſqu'à la ri-
as, ſans que perſonne ſe mît
les en empécher.
placé en quelques endroits
garde pour défendre des paſ-
ans. Iſcholas Spartiate, qui
un de ces détachemens,

s'y distingua d'une maniére particuliére. Voiant bien qu'avec sa petite troupe il ne pouvoit pas soutenir l'attaque des ennemis, mais jugeant qu'il étoit honteux à un Spartiate d'abandonner son poste, il renvoia dans la ville les jeunes gens qui étoient en âge & en état de servir utilement leur patrie, & ne retint avec lui que les vieillards. Se dévouant tous ensemble au bien public à l'imitation de Léonide, ils vendirent bien cher leur vie, & après s'être lontems défendus, & avoir fait un grand carnage, ils périrent tous.

Agésilas se conduisit, dans cette occasion, avec beaucoup d'habileté & de sagesse. Il regarda cette irruption des ennemis comme un torrent impétueux, auquel il auroit été non-seulement inutile mais dangereux de s'opposer, & dont le cours rapide, mais de courte durée, après quelques ravages se dissiperoit de lui-même. Il se contenta de distribuer dans le milieu de la ville & dans tous les endroits les plus importans ses meilleures troupes, & de bien assurer tous les postes. Du reste, bien déterminé à ne point sortir & à ne point hazarder de combat, il demeura insensible aux railleries, aux insultes, aux menaces des Thébains, qui le défioient en l'appellant par son nom, & qui le

oient de ſortir pour défendre ſon
s, lui qui ſeul en avoit cauſé tous les
x en allumant cette guerre.
Mais ce qui attriſtoit encore davantage
éſilas, c'étoient les mouvemens tumul-
ux & les troubles qui s'excitoient dans
ille, le murmure & les plaintes des
illards affligés juſqu'au déſeſpoir d'être
oins de ce qu'ils voioient, auſſi bien
e des femmes qui paroiſſoient comme
rcenées en entendant les cris menaçans
s ennemis, & en voiant les embraſe-
ens qu'ils excitoient aux environs, dont
lumiére & la fumée, qui venoient
eſque juſques ſous leurs yeux, ſem-
oient leur annoncer un pareil malheur.
uelque courage que montrât au-dehors
géſilas, il ne pouvoit pas ne point être
nſiblement touché d'un ſi triſte ſpecta-
e, auquel ſe joignoit la douleur de voir
rnir ſa réputation, en ce qu'aiant trou-
la ville très-floriſſante & très-puiſ-
nte quand il fut chargé du gouverne-
ent, il la voioit dépérir entre ſes mains,
perdre ſous lui tout ſon ancien éclat.
avoit encore un ſecret dépit de voir
mentir la vanterie dont il avoit ſou-
nt uſé lui-même, *que jamais femme*
Sparte n'avoit vû la fumée d'un camp
nemi.
Pendant qu'il donnoit différens ordres
ns la ville, on vint l'avertir qu'un cer-

tain nombre de mutins s'étoient emparés d'un poſte important, où ils vouloient ſe cantonner. Agéſilas y courut auſſitôt, & comme s'il n'eût rien ſû de leur mauvais deſſein : *Camarades*, leur dit il, *ce n'eſt pas là où je vous avois envoiés.* Il leur marqua en même tems différens poſtes pour les ſéparer ; & ils s'y rendirent, perſuadés qu'on n'avoit rien ſoupçonné de leur entrepriſe. Cet ordre, donné ainſi de ſang froid, montre une grande préſence d'eſprit dans Agéſilas, & fait voir que dans les troubles il ne faut pas paroître tout voir, afin de donner lieu au repentir. Il aima mieux ſuppoſer cette petite troupe innocente, que de la jetter dans une révolte déclarée par une recherche trop rigoureuſe.

L'Eurotas étoit alors fort gros & fort enflé par la fonte des neiges, & les Thébains trouvérent plus de difficulté qu'ils n'avoient cru à le paſſer, tant à cauſe de la trop grande froideur de ſes eaux, qu'à cauſe de leur rapidité. Comme Epaminondas paſſoit tout le premier à la tête de ſon infanterie, quelques Spartiates le montrérent à Agéſilas. Celui-ci, après l'avoir regardé lontems, & l'avoir ſuivi des yeux, ne dit que ce ſeul mot : [a] *Quel*

[a] Ὦ τῆ μεγαλοποδὴ μητερ ἀνθρώπων. *Je n'ai pu rendre la force du mot grec,* | *qui ſignifie*, O le faiſeur de grandes choſes !

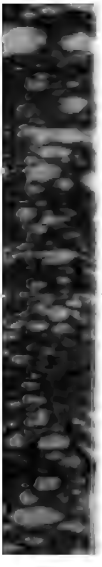
homme ! admirant le courage qui lui faiſoit entreprendre de ſi grandes choſes. Epaminondas auroit fort ſouhaité de donner un combat dans Sparte même, & d'y ériger un trophée. Il n'oſa pas néanmoins entreprendre de forcer la ville, & n'aiant pu engager Agéſilas à en ſortir, il prit le parti de ſe retirer. Il auroit été difficile que Sparte ſans défenſe & ſans murailles eût réſiſté lontems à une armée victorieuſe. Mais l'habile Chef qui la conduiſoit appréhenda de s'attirer ſur les bras toutes les forces du Péloponnéſe, & plus encore d'exciter la jalouſie des Grecs, qui n'auroient pu lui pardonner d'avoir, pour ſon coup d'eſſai, détruit une ſi puiſſante république, & *arraché*, comme diſoit Leptine, *un œil à la Gréce.* Il ſe borna donc à la gloire d'avoir terraſſé des ſuperbes, en qui le langage Laconique redoubloit la fierté du commandement, & de les avoir, ainſi que lui-même s'en vantoit, réduits à la néceſſité d'allonger leurs * monoſyllabes. A ſon retour, il fit encore le dégât dans la campagne. *Ariſt. l. 3. c. 1*

Dans cette expédition les Thébains *Pauſ. l. p. 267.*

* *Les Lacédémoniens quelquefois pour toute réponſe aux plus importantes dépêches, n'emploioient qu'un monoſyllabe. Philippe leur aiant mandé, ſi j'entre dans votre pays, j'y mettrai tout à feu & à ſang, ils répartirent, Si : pour faire entendre qu'ils mettroient bon ordre que le cas n'arrivât point.*

rcher une tran-
un amour ex-
ès moiens de
s avoient
peu-
la-

au
eux,
ets. Mais
courage de
conſtamment à
& irréconciliables,
ménager avec ſoin des
ectionnés. Quand ces
iſoient la guerre l'un à
portoient ailleurs leurs
niens, peu prévoians
qui ne ſongeoient qu'à
pos préſent, ſe faiſoient
épouſer les querelles ni
utres, & de garder une
é. Ils ſe félicitoient alors
leur ſageſſe & ſur leur
emeurer ainſi tranquilles
roubles qui agitoient tout
Cette tranquillité n'étoit
lurée. Les Lacédémoniens,
ars ennemis, retomboient
toutes leurs forces; & les
s, ſans ſecours & ſans dé-



Les anciens habitans, qui étoien
ſés en différentes régions de la G
l'Italie, de la Sicile, au prem
qu'on leur en donna, accouru
avec une joie incroiable, animé
mour de la patrie naturel à tous
mes, & preſque autant auſſi par
contre Sparte, que le nombre d
n'avoit fait qu'augmenter en eux
bâtit une ville, qui, du nom de
ne, fut appellée Meſſéne. Parmi
tes événemens de cette guerre,
cauſa aux Lacédémoniens une v
leur & un ſenſible déplaiſir; par
tems immémorial il y avoit tou
entre Sparte & Meſſéne une ha
conciliable, qui paroiſſoit ne
s'éteindre que par la ruine totale
ou de l'autre.

leurs: c'étoit de trop rechercher une tranquillité préſente, & par un amour exceſſif de la paix de négliger les moiens de s'aſſurer pour toujours. Ils avoient pour voiſins deux des plus puiſſans peuples de la Gréce, les Arcadiens & les Lacédémoniens. Ceux-ci, dès leur premier établiſſement dans le pays, leur déclarérent une guerre ouverte: les autres, au contraire, s'attachérent toujours à eux, & entrérent dans tous leurs intérêts. Mais les Meſſéniens n'eurent, ni le courage de s'oppoſer fortement & conſtamment à leurs ennemis acharnés & irréconciliables, ni la prudence de ménager avec ſoin des amis fidéles & affectionnés. Quand ces deux peuples ſe faiſoient la guerre l'un à l'autre, ou qu'ils portoient ailleurs leurs armes, les Meſſéniens, peu prévoians pour l'avenir, & qui ne ſongeoient qu'à ſe procurer un repos préſent, ſe faiſoient un devoir de n'épouſer les querelles ni des uns ni des autres, & de garder une exacte neutralité. Ils ſe félicitoient alors eux-mêmes ſur leur ſageſſe & ſur leur bonheur, de demeurer ainſi tranquilles au milieu des troubles qui agitoient tout leur voiſinage. Cette tranquillité n'étoit pas de longue durée. Les Lacédémoniens, délivrés de leurs ennemis, retomboient ſur eux avec toutes leurs forces; & les trouvant ſeuls, ſans ſecours & ſans dé-

ſenſe, les obligeoient ou de ſubir le joug d'une dure ſervitude, ou de s'exiler eux-mêmes de leur patrie. C'eſt ce qui leur arriva pluſieurs fois. Ils devoient faire réflexion, dit Polybe, que [a] comme il n'y a rien de plus déſirable ni de plus ſalutaire qu'une paix fondée ſur la juſtice & ſur l'honneur, auſſi n'y a-t-il rien de plus honteux ni de plus pernicieux en même tems qu'une paix ménagée par de mauvaiſes voies, & achetée au prix de la liberté.

§. V. *Les deux Chefs Thébains à leur retour ſont accuſés & abſolus. Lacédémone implore le ſecours d'Athénes. Les Grecs députent vers Artaxerxe. Crédit de Pélopidas à la Cour de Perſe.*

IL SEMBLE que les deux grands Généraux Thébains, à leur retour dans leur patrie après de ſi mémorables actions, devoient être reçus avec un applaudiſſement général, & comblés de toutes ſortes d'honneurs. Il n'en fut pas ainſi. On les appella tous deux en juſtice comme criminels d'Etat, ſur ce qu'ils n'avoient pas obéi à la loi qui ordonnoit de remettre au commencement du premier mois le commandement aux nouveaux Offi-

a Εἰρήνη γὰρ, μετὰ μὲν τῶν δικαίων καὶ πρεπόντως κάλλιστον ἐστὶ κλῆμα καὶ λυσιτελέστατον· μετὰ δὲ κακίας ἀσυμβίβου, πάντων ἀσχίστων καὶ βλαβερώτατον.

tiers, & qu'ils l'avoient retenu quatre mois entiers au-delà du terme, pendant lesquels ils avoient exécuté dans la Meſſénie, dans l'Arcadie, & la Laconie, toutes les grandes choſes dont nous avons parlé.

On eſt étonné d'une pareille conduite, & l'on ne peut en lire le récit ſans une ſecrette indignation. Mais cette conduite avoit un fondement plauſible. Les amateurs zélés d'une liberté nouvellement recouvrée pouvoient craindre la contagion de cet exemple, en autoriſant quelque autre Magiſtrat à ſe maintenir dans le commandement au-delà du terme expiré, & à tourner enſuite ſes armes contre ſa patrie même. Il n'y a pas à douter qu'on n'en eût fait autant à Rome; & ſi les Romains étoient ſi ſévéres contre un Officier, quoique vainqueur, qui auroit combattu ſans l'ordre de ſon Général, qu'auroit-ce été contre un Général qui ſe ſeroit conſervé, contre les loix, toute l'autorité du commandement pendant quatre mois?

Pélopidas fut cité le premier devant le Tribunal. Il ſe défendit avec moins de force & de grandeur d'ame qu'on n'avoit ſujet de l'attendre d'un homme de ſon caractére, car il étoit vif & bouillant. Ce courage, fier & intrépide dans les combats, l'abandonna dans le jugement. Son air & ſon diſcours, qui avoient je ne ſai *Plut. de ſu laude, p. 540.*

quoi de timide & de rampant, annonçoient un homme qui craignoit la mort, & ne diſpoſérent point les Juges en ſa faveur : ce ne fut point ſans peine qu'ils le renvoiérent abſous. Epaminondas parut d'un air & parla d'un ton tout différent, & il ſe préſenta, pour ainſi dire, de front au péril ſans changer de contenance. Au lieu de ſe juſtifier, il fit ſon éloge. Il raconta en termes magnifiques comment il avoit ravagé la Laconie, rétabli la Meſſénie, réuni l'Arcadie en un ſeul corps; & conclut, en diſant qu'il mourroit avec joie, ſi les Thébains vouloient bien lui laiſſer à lui ſeul la gloire de toutes ces actions, & déclarer qu'il les avoit faites de ſon chef & ſans leur aveu. Tous les ſuffrages furent pour lui, & il ſortit de ce Jugement, comme il avoit coutume de ſortir des combats, couvert de gloire & généralement applaudi; tant le véritable courage a de grandeur, & enleve comme par force l'admiration des hommes!

Plut. de præcep. reip. ger. pag. 811.

Il étoit né pour les grandes choſes, & donnoit lui-même un air de grandeur à tout ce qu'il faiſoit. Un jour ſes ennemis, jaloux de ſa gloire, & pour lui faire injure, l'avoient fait nommer Téléarque: c'étoit une commiſſion peu digne d'un homme de ſon mérite. Il ne s'en tint nullement deshonoré, & dit qu'il feroit voir,

que [a] *non-ſeulement la charge montre quel eſt l'homme, mais auſſi que l'homme montre quelle eſt la charge.* En effet il éleva à une grande dignité cet Office qui n'étoit rien auparavant, & dont les fonctions ne conſiſtoient qu'à faire nettoier les rues, emporter les fumiers, & prendre ſoin des égoûts pour faire écouler les eaux.

Les Lacédémoniens, aiant tout à craindre de la part d'un ennemi que la victoire qu'il venoit de remporter rendoit encore plus fier & plus entreprenant que jamais, & ſe voiant expoſés à chaque moment au péril d'une nouvelle irruption, eurent recours aux Athéniens, & députérent vers ce peuple pour implorer ſon ſecours. Celui qui porta la parole, commença par décrire d'une maniére touchante le triſte état & l'extrême danger où Sparte ſe trouvoit réduite. Il expoſa la fierté inſolente des Thébains, & leurs vûes ambitieuſes, qui n'alloient à rien moins qu'à ſe rendre maîtres de la Gréce. Il fit ſentir au peuple ce qu'Athénes avoit à craindre pour elle-même de Thébes, ſi on lui laiſſoit prendre de nouveaux accroiſſemens par le nombre des alliés qui de jour en jour s'attachoient à ſon parti, & groſſiſſoient ſes troupes. Il rappella le ſouvenir de ces tems heureux où l'union étroite d'Athénes & de Sparte avoit ſauvé la Gréce, & com-

Xenoph. l. 6. pag. 609. 613.

a Οὐ μόνον ἀρχὴ ἄνδρα δείκνυσιν, ἀλλὰ καὶ ἀρχὴν ἀνήρ.

blé également de gloire les deux peuples. Il finit, en ajoutant que c'en ſeroit une grande pour les Athéniens de venir au ſecours d'une ville anciennement amie & alliée, qui plus d'une fois s'étoit ſacrifiée généreuſement pour l'intérêt & le ſalut commun.

Les Athéniens ne pouvoient diſconvenir de tout ce que le Député avoit avancé dans ſon diſcours : mais auſſi ils n'avoient pas oublié les mauvais traitemens qu'ils avoient reçus de Sparte en plus d'une occaſion, & ſur-tout depuis la déroute de Sicile. Cependant la compaſſion du malheur préſent de Sparte l'emporta ſur le reſſentiment des anciennes injures. Il fut réſolu qu'Athénes ſecourroit les Lacédémoniens de toutes ſes forces. Peu de tems après, les Députés de pluſieurs peuples s'étant aſſemblés à Athénes, on y conclut même contre les Thébains une ligue & une confédération, conforme à l'ancien Traité d'Antalcide, & aux intentions du Roi de Perſe, qui ne ceſſoit d'en demander l'exécution.

Xenoph. l. 7. pag. 613. 616.

Un léger avantage que les Lacédémoniens remportérent ſur leurs ennemis, les tira de l'abbattement où ils avoient été juſqu'alors, comme il arrive ordinairement que dans une maladie mortelle le moindre raion de ſanté ranime l'eſpérance, & rappelle la joie. Archidamus fils

Plut. in Ageſil. pag. 614. 615.
Xenoph. l. 7. pag. 619. 620.
Diod. lib. 15. pag. 383.

d'Agéſilas, aiant reçu un grand ſecours que lui envoioit Denys le Jeune Tyran de Sicile, ſe mit à la tête des troupes, défit les Arcadiens dans une bataille qui fut appellée *la bataille ſans larmes*, parce qu'il ne perdit pas un ſeul homme, & qu'il tua beaucoup de monde aux ennemis. Les Spartiates, auparavant, étoient tellement accoutumés à vaincre, qu'ils étoient devenus preſque inſenſibles au plaiſir de la victoire. Mais quand on apprit la nouvelle de ce combat d'Archidamus, & qu'on le vit revenir vainqueur, perſonne ne put ſe contenir, ni demeurer dans la ville. Son pere ſortit le premier audevant de lui, pleurant de joie & de tendreſſe. Il étoit ſuivi des Officiers & des Magiſtrats. La foule des vieillards & des femmes deſcendit juſqu'au bord de la riviére en tendant les mains au ciel, & en remerciant les dieux, comme ſi par cette action Sparte eût lavé l'opprobre dont elle étoit couverte, & qu'elle eût commencé à revoir ces beaux jours dont la gloire avoit autrefois porté ſi loin ſa réputation.

Philiſcus, envoié de la part du Roi de Perſe pour concilier entre eux les peuples de la Gréce, s'étoit rendu à Delphes, où il convoqua leurs Députés. Le dieu ne fut point du tout conſulté. On diſcuta *Xenoph. p. 619. Diod. pag. 81.*

l'affaire dans l'aſſemblée. Les Lacédémoniens demandoient qu'on remît ſous leur puiſſance Meſſéne & ſes habitans. Sur le refus que firent les Thébains d'y conſentir, l'aſſemblée ſe rompit, & Philiſcus ſe retira, après avoir laiſſé aux Lacédémoniens des ſommes conſidérables pour lever des troupes, & continuer la guerre. Sparte, humiliée & affoiblie par ſes pertes, ne donnoit plus de crainte & de jalouſie aux Perſes; mais Thébes, victorieuſe & triomphante, leur cauſoit de juſtes inquiétudes.

Xenoph. l. 7. pag. 620-622. *Plut. in Pelop. p. 294.* Pour former avec plus de ſureté une ligue contre les Thébains, les Alliés avoient député vers le grand Roi. Ceux de Thébes y envoiérent auſſi de leur côté Pélopidas; choix plein de ſageſſe à cauſe de la grande réputation du Député, ce qui n'eſt pas indifférent pour le ſuccès d'une ambaſſade. La renommée, après la bataille de Leuctres, avoit porté ſon nom & fait retentir le bruit de ſa victoire juſqu'aux provinces de l'Aſie les plus reculées. Quand il fut arrivé à la Cour, & qu'il parut devant les Satrapes: *Voila*, s'écrioient-ils pleins d'admiration, *voila cet homme qui a ôté aux Lacédémoniens l'empire de la terre & de la mer, & réduit Sparte à ſe renfermer entre le Taïgéte & l'Eurotas; Sparte, qui depuis peu encore, ſous*

…s la conduite d'Agéſilas, ne tendoit à … moins qu'à nous venir attaquer dans …ſe & dans Echatane.

…Artaxerxe, ravi de ſon arrivée, lui …dit des honneurs extraordinaires, & …à tâche de le relever devant les grands …gneurs de ſa Cour, par eſtime à la vé… pour ſon grand mérite, mais encore …s par vanité & par amour propre, …our faire entendre à ſes ſujets que les …lus grands & les plus illuſtres perſonna…es venoient lui faire la cour, & rendre …ommage à ſon bonheur & à ſa puiſſan…e. Mais, après qu'il l'eut admis à ſon au…dience, & qu'il eut entendu ſes diſcours, …elon lui plus forts que ceux des Ambaſ…adeurs d'Athénes, & plus ſimples que …eux des Lacédémoniens, (c'étoit beau…coup dire) il l'aima encore davantage; …& comme [a] il eſt aſſez ordinaire aux Rois …qui ſavent peu ſe contraindre, il ne diſſi…mula point l'extrême conſidération qu'il …avoit pour lui, & la préférence qu'il lui …donnoit ſur tous les autres.

Pélopidas, en habile politique, avoit fait ſentir au Roi de quelle importance il étoit pour les intérêts de ſa Couronne, de protéger une puiſſance naiſſante qui n'avoit jamais porté les armes contre les Perſes, & qui formant une eſpéce d'équilibre entre Sparte & Athénes, pouvoit

[a] Πάσιν βασιλεῦσι πολλὰ.

faire une utile diverſion contre ces deux Républiques, ennemies perpétuelles & irréconciliables de la Perſe, & qui, tout récemment encore, lui avoient cauſé tant d'inquiétudes & de dommages. Timagore Athénien fut le mieux reçu après lui, parce que fortement occupé du deſir d'humilier Sparte, & auſſi de plaire au Roi, il avoit paru ne pas s'éloigner des vûes de Pélopidas.

Le Roi aiant preſſé Pélopidas de marquer quelle faveur il vouloit de lui, il demanda, » Que Meſſéne demeurât libre, & affranchie du joug de Lacédémone; que les Athéniens, qui s'étoient mis en mer pour infeſter les côtes de la Béotie, retiraſſent leurs galéres, ou qu'on leur déclarât la guerre; que ceux qui ne voudroient pas entrer dans la ligue, ou marcher contre les réfractaires, fuſſent attaqués les premiers.« Tout cela fut ordonné, & les Thébains déclarés amis & alliés du Roi. Lorſqu'on fit la lecture de ce Décret aux Ambaſſadeurs, Léon, collégue de Timagore, dit aſſez haut pour qu'Artaxerxe pût l'entendre: *Athénes n'a qu'à chercher maintenant un autre Allié que le Roi.*

Pélopidas, après avoir obtenu tout ce qu'il pouvoit ſouhaiter, partit de la Cour ſans avoir accepté de tous les préſens du Roi que ce qu'il faloit pour porter chez

lui une marque de ſa faveur & de ſa bienveillance ; & ce fut ce qui aggrava les plaintes qu'on fit contre les autres Ambaſſadeurs des Grecs, qui n'avoient pas été ſi réſervés ni ſi délicats ſur l'article de l'intérêt. Un d'eux, c'étoit celui des Arcadiens, de retour chez lui, dit qu'il avoit vû à la Cour du Roi, force eſclaves, mais point d'hommes. Il ajoutoit que toute ſa magnificence n'étoit qu'une vaine montre, & que le * Platane d'or tant vanté, & que l'on faiſoit ſi fort valoir, ne pouvoit pas faire ombre à une cigale.

De tous les Députés, Timagore étoit celui qui avoit reçu le plus de préſens. Il n'accepta pas ſeulement de l'or & de l'argent, mais il prit encore un lit magnifique, & des eſclaves pour le faire, les Grecs ne lui paroiſſant pas aſſez adroits pour ce miniſtére : ce qui marque que la molleſſe & les délices étoient peu connues à Athénes. Il reçut auſſi quatre-vingts vaches & des eſclaves pour les ſoigner, comme aiant beſoin de prendre du lait pour quelque maladie. Enfin, à ſon départ, il ſe fit porter en chaiſe juſqu'à la mer aux dépens du Roi, qui donna quatre talens à ſes porteurs. Quand il fut ar- *Quatre mill écus.*

* *C'étoit un arbre d'or, travaillé avec beaucoup d'art, qui étoit d'un grand prix, & qu'on alloit voir par curioſité.*

rivé à Athénes, Léon ſon collégue l'accuſa de n'avoir eu aucune communication avec lui, & de s'être joint en tout à Pélopidas. On lui fit ſon procès, & il fut condanné à mort.

Il ne paroit pas que ce fut l'acceptation des préſens qui irrita le plus les Athéniens contre Timagore. Car Epicrate, ſimple porte-faix, qui avoit été du voiage, & qui avoit auſſi reçu des préſens, aiant dit en pleine aſſemblée qu'il étoit d'avis qu'on fît un Décret, par lequel il ſeroit ordonné qu'au lieu de neuf Archontes qu'on éliſoit tous les ans, on éliroit neuf Ambaſſadeurs qu'on prendroit parmi les plus pauvres du peuple, & qu'on les envoieroit au Roi afin qu'ils en revinſſent riches, le peuple ne fit que rire de cette plaiſanterie. Mais ce qui le piqua davantage, ce fut que les Thébains avoient obtenu tout ce qu'ils avoient demandé. En quoi, dit Plutarque, ils ne conſidéroient pas aſſez la grande réputation de Pélopidas, & ne comprenoient pas combien elle étoit plus forte & plus efficace pour perſuader, que toutes les harangues & tous les traits de Rhétorique des autres Ambaſſadeurs, ſur-tout auprès d'un Prince accoutumé à careſſer & à ménager les plus forts; & les Thébains pour lors l'étoient ſans contredit: & d'ailleurs il n'étoit pas fâché d'humi-

ter Sparte & Athénes, anciennes & mortelles ennemies de ſon trône.

L'eſtime & la conſidération que les Thébains avoient pour Pélopidas, ne furent pas peu augmentées par l'heureux ſuccès de cette ambaſſade, qui avoit procuré l'affranchiſſement des Grecs & le rétabliſſement de Meſſéne, & il en fut extrêmement loué à ſon retour.

Le théatre où le courage de Pélopidas parut avec le plus d'éclat, fut la Theſſalie, dans l'expédition dont il fut chargé par les Thébains contre Alexandre Tyran de Phéres. Je la raporterai de ſuite, en réuniſſant ſous un ſeul point de vûe tout ce qui regarde ce grand événement; & je n'en interromprai le récit que par le voiage que fit Pélopidas en Macédoine dans ce même tems, pour y appaiſer les troubles dont la Cour étoit agitée.

§. VI. *Pélopidas marche contre Alexandre Tyran de Phéres, & le met à la raiſon. Il paſſe en Macédoine pour y appaiſer les troubles qui agitoient la Cour, & en améne à Thébes Philippe pour ôtage. Il retourne en Theſſalie. Il eſt arrêté par trahiſon, & fait priſonnier. Epaminondas le délivre. Pélopidas remporte une victoire contre le Tyran, & eſt tué dans le combat. Hon-*

neurs ſinguliers rendus à ſa mémoire. Fin tragique d'Alexandre.

Xenoph. l. 6. pag. 579. 583. & 598-601.

Diod. lib. 15. pag. 371-373.

L'AFFOIBLISSEMENT de Sparte & d'Athénes, qui depuis tant d'années étoient en poſſeſſion de dominer ſur toute la Gréce ou toutes deux enſemble ou ſéparément, avoit inſpiré le deſir & fait naître l'eſpérance à quelques peuples voiſins de ſupplanter ces deux villes, & de s'arroger la primauté. Il s'étoit élevé dans la Theſſalie une puiſſance qui commençoit à devenir formidable. Jaſon, Tyran de Phéres, avoit été déclaré Généraliſſime des Theſſaliens du commun conſentement de tous les peuples de la province; & c'étoit à ſon mérite généralement reconnu que cette dignité avoit été accordée. Il étoit à la tête d'une armée compoſée de plus de huit mille chevaux, & de vingt mille hommes peſamment armés, ſans compter ceux qui étoient armés à la légére. Que n'auroit-il point pu entreprendre avec des troupes aguerries & intrépides comme étoient les ſiennes, & qui avoient une entiére confiance dans la valeur & la prudence de leur Chef? La mort arréta ſes deſſeins : il fut aſſaſſiné par des particuliers qui avoient conſpiré ſa perte.

An. M. 3634. Av. J. C. 370.

Ses deux freres, Polydore & Poly-

phron, furent ſubſtitués à ſa place. Celui-ci, pour régner ſeul, tua Polydore; & bientôt après fut tué lui-même par Alexandre de Phéres, qui s'empara de la tyrannie, ſous prétexte de venger la mort de Polydore ſon pere. C'eſt contre lui que Pélopidas fut envoié. An. M. 3631 Av. J. C. 365

Comme ce Tyran faiſoit ouvertement la guerre à pluſieurs peuples de Theſſalie, & s'ouvroit ſecrettement un chemin pour les aſſujettir tous, les villes envoiérent à Thébes des Ambaſſadeurs, pour demander des troupes & un Général. Pélopidas, voiant Epaminondas occupé dans le Péloponnéſe, ſe chargea volontiers de cette expédition. Il part donc pour la Theſſalie avec une armée, ſe rend maître de Lariſſe, & oblige Alexandre de venir à ſes piés. Là il travaille par douceur & par amitié à le changer, & à le faire devenir de Tyran un Prince humain & juſte. Mais le trouvant incorrigible & d'une brutalité ſans exemple, & voiant qu'on ſe plaignoit tous les jours de ſa cruauté, de ſes débauches, & de ſon avarice inſatiable, il commença à emploier contre lui de vifs reproches & de fortes menaces. Le Tyran allarmé ſe dérobe avec ſes gardes; & Pélopidas, laiſſant les Theſſaliens à couvert des entrepriſes du Tyran & en bonne intelligence les uns avec les *Plut. in Pelopid. p. 291 292. Diod. lib 15. p. 379.*

autres, prend le chemin de la Macédoine où on l'appelloit.

Amyntas II venoit de mourir. Il avoit laiſſé trois enfans légitimes, Alexandre, Perdiccas, Philippe; & un fils naturel, appellé Ptolémée. Alexandre ne régna qu'un an, & eut pour ſucceſſeur * Perdiccas, à qui ſon frere Ptolémée diſputa la couronne. Ces deux freres appellérent Pélopidas pour le faire l'arbitre & le juge de leurs querelles, ou pour le prier d'embraſſer le parti de celui qui auroit raiſon, & à qui on auroit fait injuſtice.

Pélopidas n'eſt pas plutôt arrivé, qu'il termine tous leurs différends, & rétablit les bannis de part & d'autre. Aiant pris pour ôtage Philippe, frere du Roi Perdiccas, & trente autres enfans des plus grandes maiſons de Macédoine, il les méne à Thébes, pour faire voir aux Grecs juſqu'où s'étendoit l'autorité des Thébains par la réputation de leurs forces, & par la confiance entiére que l'on avoit en leur juſtice & en leur fidélité. Ce fut ce Philippe, pere d'Alexandre le

* *Plutarque met cette querelle entre Alexandre & Ptolémée : ce qui ne peut s'accorder avec le récit qu'Eſchine* (de falſ. legat. pag. 400.) *fait de ce qui arriva à Perdiccas après la mort d'Alexandre, & que je raporterai dans l'hiſtoire de Philippe. Comme Eſchine étoit contemporain, j'ai cru devoir ſubſtituer Perdiccas à Alexandre.*

Grand, qui, dans la ſuite, fit la guerre aux Grecs pour les aſſervir.

Les troubles & les factions recommencérent quelques années après dans la Macédoine, à l'occaſion de la mort de Perdiccas qui avoit été tué dans une bataille. Les amis du mort appellérent Pélopidas. Celui-ci voulant arriver avant que Ptolémée, qui entreprenoit encore de s'établir ſur le trône, eût le tems de ſe reconnoître, & n'aiant point d'armées, leva à la hâte des ſoldats mercénaires, & avec ces troupes il marcha contre Ptolémée. Quand ils furent en préſence, Ptolémée à force d'argent corrompit ces ſoldats mercénaires, & les obligea à paſſer de ſon côté. En même tems, craignant la réputation & le nom de Pélopidas, il alla au-devant de lui comme au devant de ſon ſupérieur & de ſon maître, eut recours aux careſſes & aux priéres, & promit ſolennellement qu'il garderoit le roiaume pour le fils du défunt, qu'il reconnoîtroit pour amis & pour ennemis tous ceux qui le ſeroient des Thébains; & pour ſureté de ſes promeſſes il donna en ôtage ſon fils Philoxéne, & cinquante jeunes enfans, qui étoient nourris avec lui. Pélopidas les envoia à Thébes.

La trahiſon des ſoldats mercénaires lui tenoit fort au cœur. Il apprit qu'ils avoient retiré dans la ville de * Pharſale la plus

* *Vil*
Theſſali

grande partie de leurs biens, avec leurs femmes & leurs enfans. Il jugea que c'étoit une belle occaſion de ſe venger de leur perfidie. Il aſſemble donc quelques troupes de Theſſaliens, & marche à Pharſale. A peine y eſt-il arrivé, que le Tyran Alexandre ſe préſente devant lui avec une puiſſante armée. Pélopidas, qui avoit été envoié vers lui comme ambaſſadeur, croiant qu'il venoit pour ſe juſtifier, & pour répondre aux plaintes des Thébains, va à lui avec Iſménias ſeul ſans autre précaution. Ce n'eſt pas qu'il ne le connût pour un ſcélérat & pour un homme ſans foi & ſans honneur : mais il ſe flatoit que le reſpect qu'il auroit pour Thébes, & la conſidération de ſa dignité & de ſa réputation, l'empécheroit de rien entreprendre contre ſa perſonne. Il fut trompé. Le Tyran les voiant ſeuls & ſans armes, les prend priſonniers, & ſe ſaiſit de Pharſale.

ib. 8. pag. 1. Polybe blâme extrêmement cette imprudence de Pélopidas. Il y a, dit il, dans le commerce de la ſociété des aſſurances & comme des liens de la bonne foi, ſur leſquels on peut raiſonnablement compter. Tels ſont la ſainteté du ſerment, le gage de femmes & d'enfans livrés en ôtage, &, plus que tout cela encore, la conduite paſſée & uniforme de ceux avec qui l'on traite. Quand, malgré toutes ces

preuves, on eſt trompé, c'eſt un malheur, mais non une faute. Mais ſe fier à un perfide & à un ſcélérat connu pour tel, c'eſt une témérité qui n'eſt point pardonnable.

Cette noire perfidie d'Alexandre remplit de terreur & de défiance l'eſprit de tous ſes ſujets, qui ſe doutérent bien qu'après une injuſtice ſi criante & une ſi grande audace, le Tyran n'épargneroit plus perſonne, & ſe comporteroit en toutes rencontres & contre toutes ſortes de gens en homme déſeſpéré, & qui n'avoit plus rien à ménager. Quand on eut appris cette nouvelle à Thébes, les Thébains, irrités d'un ſi criminel attentat, envoiérent ſur le champ une armée en Theſſalie; &, comme ils étoient fâchés contre Epaminondas, qu'ils ſoupçonnoient, quoique ſans raiſon, d'avoir été, dans une occaſion particuliére, trop favorable aux Lacédémoniens, ils nommérent d'autres Généraux; ainſi il n'alla à cette expédition que comme ſimple particulier. L'amour de la patrie & du bien public étoufoit dans le cœur de ces grands hommes tout reſſentiment, & ne leur permettoit pas, comme cela n'eſt que trop ordinaire, de quitter le ſervice pour quelque pique d'honneur, ou pour un mécontentement perſonnel. *Plut. in Iop. pag. 293. Diod. l. p. 381. 38*

Le Tyran méne cependant Pélopidas

à Phéres, & les premiers jours il permit à tout le monde de le voir, s'imaginant que cette avanture auroit humilié ſa fierté & abbatu ſon courage. Mais Pélopidas, voiant les habitans de Phéres tout conſternés, ne ceſſoit de les conſoler & de les exhorter à avoir bonne eſpérance, leur promettant que le Tyran ſeroit bientôt puni. Il lui fit dire à lui-même, qu'il étoit bien imprudent & bien injuſte de tourmenter & de faire mourir tous les jours tant de bons citoiens qui ne lui avoient fait aucun mal, & de l'épargner lui, ſachant bien qu'il ne ſeroit pas plutôt ſorti de ſes mains, qu'il lui feroit porter la peine dûe à ſes crimes. Le Tyran, étonné de ſa grandeur d'ame, lui aiant fait demander pourquoi il cherchoit ainſi la mort: *c'eſt*, lui fit dire ſon illuſtre priſonnier, *afin que tu périſſes d'autant plus tôt, devenu encore plus l'ennemi des dieux & des hommes.*

Depuis ce jour-là le Tyran défendit que perſonne ne le vît & ne lui parlât. Mais Thébé ſa femme, & fille de Jaſon qui avoit été auſſi Tyran de Phéres, aiant appris la conſtance & le courage de Pélopidas ſur le raport de ceux qui le gardoient, eut la curioſité de le voir & de l'entretenir: & Alexandre ne put lui refuſer cette permiſſion. Il l'aimoit tendrement; (ſi pourtant on peut dire qu'un

Cicer. de ſc. lib. 2. 25.

Tyran aime quelqu'un :) mais malgré cette tendreſſe, il la traitoit fort durement, & étoit dans une défiance continuelle même à ſon égard. Il n'entroit jamais dans ſon appartement que précédé d'un eſclave qui tenoit à la main une épée nue, & il envoioit auparavant quelqu'un de ſes Gardes fouiller dans tous ſes coffres, pour voir ſi l'on n'y trouveroit point quelque poignard caché. Malheureux Prince, s'écrie Cicéron, qui ſe fioit plus à un eſclave & à un barbare qu'à ſa propre femme !

Thébé eut donc envie de voir Pélopidas. Elle le trouva dans un triſte état, couvert d'un méchant habit, les cheveux fort négligés, & dénué de toute conſolation. Ne pouvant retenir ſes larmes à un tel ſpectacle : *Ah*, s'écria-t-elle, *infortuné Pélopidas, que je plains votre pauvre femme ! Non*, lui répliqua-t-il : *c'eſt vous-même qui êtes à plaindre, Thébé, de pouvoir ſouffrir un monſtre comme Alexandre, n'étant point ſa priſonniére.* Ce mot toucha Thébé juſqu'au vif : car elle ne ſupportoit qu'avec beaucoup de peine la cruauté, les violences, & les débauches infâmes du Tyran. C'eſt pourquoi allant ſouvent voir Pélopidas, & ſe plaignant librement devant lui de tous les outrages qu'elle ſouffroit, elle s'aigriſſoit de plus en plus contre ſon mari, & ſen-

toit croître dans ſon cœur de jour en jour les ſentimens de haine, & le deſir de ſe venger.

Les Généraux des Thébains, qui venoient d'entrer dans la Theſſalie, n'y firent rien, & furent obligés par leur incapacité & leur mauvaiſe conduite d'abandonner le pays. Le Tyran les pourſuivit dans leur retraite, les harcela honteuſement, & leur tua beaucoup de monde. Toute l'armée auroit été défaite, ſi les ſoldats n'euſſent obligé Epaminondas, qui étoit parmi eux comme particulier, de prendre le commandement. Epaminondas, avec la cavalerie & l'infanterie armée à la légére, ſe mit à l'arriére-garde. Poſté de la ſorte, tantôt ſoutenant l'ennemi, & tantôt le chargeant à ſon tour, il acheva heureuſement la retraite, & ſauva les Béotiens. Les Généraux à leur retour furent condannés chacun à une amende de dix mille dragmes, & Epaminondas ſubſtitué à leur place. Uniquement occupé du bien public, il oublioit l'injuſte traitement & l'eſpéce d'affront qu'on venoit de lui faire : & il en fut bien dédommagé par la gloire qu'une conduite ſi généreuſe & ſi déſintéreſſée lui attira.

Cinq mille res.

Il partit peu de jours après à la tête de l'armée, & entra en Theſſalie. Sa réputation l'y avoit précédé. Elle avoit déja ré-

pandu dans tout le pays & la terreur & la joie : la terreur parmi les amis du Tyran, que le ſeul nom d'Epaminondas effraioit ; la joie parmi les peuples, dans l'aſſurance où ils étoient que bientôt ils ſeroient délivrés du joug de la tyrannie, & le Tyran puni de tous les crimes qu'il avoit commis. Mais Epaminondas, préférant le ſalut de Pélopidas à ſa propre gloire, au lieu de pouſſer la guerre vivement comme il l'auroit pu, prit le parti de la tirer en longueur, dans la crainte que le Tyran réduit au déſeſpoir, ne tournât, comme une bête féroce, toute ſa rage contre ſon priſonnier. Car il connoiſſoit ſa violence & ſa brutalité, qui n'écoutoit ni la raiſon ni la juſtice. Il ſavoit qu'il prenoit plaiſir à faire enterrer des hommes tout vifs : qu'il en couvroit d'autres de peaux de ſangliers & d'ours, & que lâchant ſur eux ſes chiens de chaſſe, il les faiſoit déchirer, ou les tuoit à coups de fléches. C'étoient là ſes jeux & ſes divertiſſemens. Dans les villes de Mélibée & de Scotuſſe, qui lui étoient alliées, il convoqua à une aſſemblée les citoiens, & les fit environner par ſes gardes, qui égorgérent devant lui toute leur Jeuneſſe. *Villes de Theſſalie.*

Un jour qu'il entendoit un Acteur de réputation qui jouoit les *Troades* d'Euripide, il ſortit promtement du Théatre,

& envoia dire à cet Acteur qu'il ne s'alarmât point ; que s'il sortoit, ce n'étoit point qu'il fût mécontent de lui, mais parce qu'il avoit honte que ses citoiens le visſent pleurer des malheurs d'Hécube & d'Andromaque, lui qui n'avoit jamais eu pitié de ceux qu'il avoit égorgés.

S'il étoit peu ſuſceptible de compaſſion, il le fut bien ici de crainte & de fraieur. Etonné de la promte arrivée d'Epaminondas, & ébloui de la majeſté qui l'environnoit, il ſe hâta de lui envoier des gens pour ſe juſtifier. Epaminondas ne put pas ſouffrir que les Thébains fiſſent ni paix ni alliance avec un ſi méchant homme. Il lui accorda ſeulement une tréve de trente jours, & après avoir retiré de ſes mains Pélopidas & Iſménias, il ramena ſes troupes.

Plut. in Pelopid. p. 295-298.
Xenoph. l. 6. pag. 601.

La crainte n'eſt pas un maître dont les leçons faſſent une profonde & durable impreſſion ſur les eſprits. Le Tyran de Phéres retourna bientôt à ſon naturel. Il ruina pluſieurs villes de Theſſalie, & mit garniſon dans celles des Phthiotes, des Achéens, & des Magnéſiens. Ces villes députérent à Thébes pour demander un ſecours de troupes : priant qu'on en donnât le commandement à Pélopidas : ce qui leur fut accordé. Celui-ci étoit près de partir, lorſque tout-à-coup le ſoleil vint à s'éclipſer, & les ténébres à couvrir

en plein jour la ville de Thébes. L'épouvante & la conſternation fut générale. Pélopidas ſavoit bien ce qu'il faloit penſer de cet événement, qui n'avoit rien que de naturel : mais il ne crut pas devoir expoſer ſept mille Thébains malgré eux, ni les contraindre à partir dans la fraieur dont il les voioit ſaiſis. Il ſe donna ſeul aux Theſſaliens, & prenant avec lui trois cens chevaux Thébains ou étrangers qui voulurent le ſuivre, il partit malgré la défenſe des Devins, & contre l'avis des plus ſages.

Il étoit perſonnellement animé contre Alexandre par le reſſentiment des outrages qu'il en avoit reçus. Ce que Thébé ſa femme lui avoit dit, & ce qu'il ſavoit par lui-même, du mécontentement univerſel où l'on étoit à ſon égard, lui faiſoit eſpérer qu'il trouveroit de grandes brouilleries dans ſa maiſon, & une diſpoſition générale à la révolte. Mais ce qui l'excitoit & l'enflammoit encore plus, c'étoit la beauté & la grandeur de l'action en elle-même. Car tous ſes deſirs & toute ſon ambition étoient de faire voir à tous les Grecs que dans le même tems que les Lacédémoniens envoioient à Denys le Tyran des Généraux & des Officiers, & que d'un autre côté les Athéniens étoient comme à la ſolde d'Alexandre, & lui avoient érigé une ſtatue de bronze com-

me à leur bienfaiteur; les Thébains étoient les seuls qui déclarassent une guerre ouverte à la tyrannie, & qui entreprissent d'exterminer parmi les Grecs tout gouvernement injuste & violent.

Après avoir donc assemblé son armée à Pharsale, il marcha contre le Tyran. Celui-ci voiant que Pélopidas n'avoit que peu de Thébains, & que lui il avoit une infanterie plus forte du double que celle des Thessaliens, il alla à sa rencontre. Quelqu'un aiant dit à Pélopidas que le Tyran venoit à lui avec une grosse armée: *Tant mieux*, lui répondit-il; *nous en battrons un plus grand nombre.*

Il y avoit, près du lieu qu'on appelle Cynoscéphales, des collines fort élevées & fort droites, situées au milieu de la plaine. Les deux partis s'ébranlent pour faire occuper ces collines par leur infanterie; & en même tems Pélopidas ordonne à sa cavalerie de charger celle des ennemis. Cette cavalerie de Pélopidas enfonça celle d'Alexandre, & comme elle la poursuivoit dans la plaine, on vit tout-à-coup Alexandre sur le haut des collines qui avoit devancé l'infanterie des Thessaliens, & qui tombant rudement sur ceux qui vouloient forcer ces hauteurs & ces retranchemens, tuoit les plus avancés, & repoussoit les autres, & à force de blessures les obligeoit de reculer. Ce

que voiant Pélopidas, il rappella ſa cavalerie, lui commanda de fondre ſur les ennemis, & prenant ſon bouclier, il courut à ceux qui combattoient ſur les collines.

Il eut bientôt percé ſon infanterie, & paſſant dans un moment de la queue à la tête, il redonna à ſes gens une telle vigueur & un tel courage, que les ennemis crurent que c'étoient des hommes frais qui les attaquoient. Ils ſoutinrent deux ou trois charges ſans s'ébranler : mais, lorſqu'ils virent que cette infanterie pouſſoit toujours en avant, & que la cavalerie, revenue de ſa pourſuite, venoit la ſoutenir, ils commencérent à lâcher le pié, en ſe retirant à pas lents, & faiſant toujours face. Alors Pélopidas voiant de deſſus les hauteurs toute l'armée ennemie, qui véritablement n'avoit pas encore pris la fuite, mais qui commençoit à plier, & à ſe mettre en déſordre, il s'arréta & ſe retint quelque tems, cherchant des yeux Alexandre.

Dès qu'il l'eut aperçu à ſon aîle droite, où il rallioit & encourageoit ſes troupes mercénaires, il ne fut plus maître de lui-même, mais enflammé à cette vûe, & abandonnant à ſon reſſentiment ſeul le ſoin de ſa vie, & toute la conduite de l'affaire, il devança de bien loin ſes bataillons, & courut de toute ſa force en appellant & défiant Alexandre. Le Ty-

ran ne répondit point à ſon défi, & n'oſa l'attendre, mais alla ſe cacher dans le bataillon de ſes gardes. Ce bataillon tenant d'abord ferme, les premiers rangs furent enfoncés par Pélopidas, & la plupart des gardes tués ſur la place. Les autres, le battant de loin, percérent enfin ſes armes, & lui enfoncérent leurs javelots dans l'eſtomac. Les Theſſaliens, allarmés du péril où ils le voioient, accoururent du haut des collines à ſon ſecours: mais il étoit déja tombé mort quand ils arrivérent. Alors l'infanterie & la cavalerie Thébaines retournant ſur le corps de bataille, le mirent en déroute, le pourſuivirent fort loin, & couvrirent la plaine de morts; car ils tuérent plus de trois mille hommes.

Cette action de Pélopidas, quoiqu'elle ſemble partir d'un grand fonds de valeur, n'eſt point excuſable, & elle a été généralement condannée, parce qu'il n'y a point de véritable valeur ſans ſageſſe & ſans prudence. Le courage, quand il eſt grand, eſt froid & tranquille. Il ſe ménage où il faut, & s'expoſe où il eſt néceſſaire. Un Général doit voir tout, penſer à tout; & pour être en état de remédier à tout, il ne ſe jette pas témérairement dans un danger où il peut être envelopé, & cauſer par ſa mort la perte de toute l'armée.

Euripide, après avoir dit dans une de ces piéces qu'il eſt très-glorieux à un Général d'armée de remporter la victoire en ſauvant ſa vie, ajoute *que s'il doit mourir, ce doit être en laiſſant ſa vie entre les mains de la vertu*; comme pour faire entendre que la Vertu ſeule, non la paſſion, ni la colére, ni la vengeance, a droit ſur la vie d'un Général; & que le premier devoir du courage eſt de ſauver celui qui ſauve les autres. *Plut. in Pelopid. pag.* 317.

C'eſt ce qui doit faire eſtimer le beau mot de Timothée. Un jour que Charès montroit aux Athéniens les bleſſures qu'il avoit reçues pendant qu'il étoit leur Général, & ſon bouclier qui avoit été percé d'une pique: *Et moi*, reprit Timothée, *quand j'aſſiégeois Samos, un trait étant venu tomber aſſez près de moi, j'en fus bien honteux, comme m'étant expoſé en jeune homme ſans néceſſité, & plus qu'il ne convenoit au Chef d'une ſi grande armée.* Annibal certainement ne peut pas être ſoupçonné de timidité. On a remarqué que dans un ſi grand nombre de combats qu'il livra, il ne reçut jamais aucune bleſſure, ſi ce n'eſt au ſiége de Sagonte. *Ibid. p.* 178.

C'eſt donc avec raiſon qu'on reproche à Pélopidas d'avoir ſacrifié à ſa valeur toutes ſes autres vertus en prodiguant ainſi ſa vie, & d'être mort plutôt pour lui-même que pour ſa patrie.

donné Pélopidas pendant qu'il étoit en priſon, fait avec ſes trois freres un complot de le tuer. Tout le palais du Tyran étoit rempli de gardes qui veilloient toute la nuit : mais il ne s'y fioit pas, & comme ſa vie étoit en quelque ſorte entre leurs mains, il les craignoit plus que le reſte des hommes. Il couchoit dans une chambre haute, où l'on montoit par une échelle, qui apparemment ſe tiroit quand il y étoit entré. Près de cette chambre étoit poſté un gros dogue enchaîné, pour y faire la garde. Il étoit terrible, & ne connoiſſoit que le maître, la maîtreſſe, & le ſeul eſclave qui lui donnoit à manger.

Le tems pris pour l'exécution étant venu, Thébé enferme ſes freres pendant le jour dans une chambre voiſine. Quand le Tyran fut entré de nuit dans la ſienne, comme il étoit chargé de viande & de vin, il s'endormit ſur le champ d'un profond ſommeil. Thébé ſort un moment après, ordonne à l'eſclave d'emmener le chien dehors parce que ſon mari vouloit dormir en repos; & de peur que l'échelle par où il faloit monter, ne fît du bruit quand ſes freres monteroient, elle couvrit de laine les échelons. Tout étant ainſi préparé, elle fait monter tout doucement ſes freres armés de poignards. Arrivés à la porte, la fraieur les ſaiſit, & ils

ils n'oſent avancer. Thébé, toute hors d'elle-même, les menace d'éveiller ſur le champ Alexandre, & de lui déclarer leur complot. La honte & la crainte les raniment: elle les fait entrer, les mene près du lit, tient elle-même la lampe. Ils frapent le Tyran à grands coups de poignards, & le tuent. La nouvelle de ſa mort ſe répand bientôt dans la ville. Son cadavre eſt expoſé à toutes ſortes d'outrages, foulé aux piés par ſes ſujets, & livré en proie aux chiens & aux vautours: digne ſalaire de toutes ſes violences & de toutes ſes cruautés!

§. VII. *Epaminondas eſt mis à la tête de l'armée Thébaine. Sa ſeconde tentative contre Sparte. Célébre victoire qu'il remporte à Mantinée. Sa mort. Son éloge.*

LA PROSPÉRITÉ extraordinaire de Thébes n'étoit pas un petit ſujet d'allarme pour les peuples voiſins. Tout étoit alors en mouvement dans la Gréce. Il s'y éleva une nouvelle guerre entre les Arcadiens & les Eléens, qui en produiſit une autre entre les Arcadiens eux-mêmes. Ceux de Tégée appellérent à leur ſecours les Thébains, & ceux de Mantinée les Lacédémoniens & les Athéniens. Il y avoit encore des deux côtés quelques autres Alliés. Les premiers donnérent le commandement de leurs troupes à Epa- An. M. 3641 Av. J. C. 363 *Xenoph. l. 7. pag. 642 644. Plut. in Ageſil. pag. 615. Diod. pag 391. 392.*

minondas. Il entra auſſitôt dans l'Arcadie, & ſe campa à Tégée, dans le deſſein d'attaquer les Mantinéens, qui avoient quitté l'alliance de Thébes pour embraſſer celle de Sparte.

Aiant été averti qu'Agéſilas s'étoit mis en marche avec des troupes, & qu'il s'avançoit vers Mantinée, il forma une entrepriſe qu'il croioit capable d'éterniſer ſon nom, & d'abbattre entiérement la puiſſance des ennemis. Il part de Tégée pendant la nuit avec ſon armée à l'inſu des Mantinéens, & marche droit à Sparte par un chemin différent de celui que tenoit Agéſilas. Il auroit certainement pris d'emblée la ville qui étoit ſans murs, ſans défenſe, & ſans troupes. Mais, heureuſement pour Sparte, un Crétois aiant informé en diligence Agéſilas de ce qui ſe paſſoit, celui-ci dépécha ſur l'heure un cavalier pour avertir la ville du danger qui la menaçoit, & il y arriva lui-même bientôt après.

Il y étoit à peine arrivé, que l'on vit les Thébains paſſer l'Eurotas, & marcher contre la ville. Epaminondas, qui vit ſon deſſein découvert, crut cependant ne devoir pas ſe retirer ſans avoir fait une tentative. Il s'avance donc avec ſes troupes, & emploiant le courage au lieu de la ruſe, il attaque la ville par différens côtés, perce juſques dans la place publique, &

Polyb. l. 9. pag. 547.

s'empare de cette partie de Sparte qui étoit du côté du fleuve. Agéſilas fait face par-tout, & ſe défend avec beaucoup plus de valeur qu'on n'en devoit attendre de ſon âge. Il vit bien que ce n'étoit pas alors, comme la premiére fois, le tems de ſe ménager & de ſe précautionner ſeulement, mais qu'il faloit paier d'audace, & combattre en deſeſpéré, moiens dont il ne s'étoit jamais ſervi, & dans leſquels il n'avoit jamais mis ſa confiance, mais qu'il emploia alors fort utilement pour repouſſer ce danger. Car, par ce beau déſeſpoir & cette ſage audace, il arracha ſa ville des mains d'Epaminondas. Son fils Archidamus, à la tête de la jeuneſſe Spartaine, ſe portoit avec un courage incroiable partout où le danger étoit le plus grand, & avec ſa petite troupe arrétoit par-tout l'ennemi, & lui faiſoit tête.

Un jeune Spartiate, nommé Iſadas, ſe diſtingua particuliérement dans cette journée. Il étoit très-beau de viſage, parfaitement bien fait, d'une taille avantageuſe, & dans la fleur de l'âge. Il étoit ſans armes & ſans habits, le corps tout reluiſant d'huile, & tenoit d'une main une pique, & de l'autre une épée. En cet état il s'élance impétueuſement hors de ſa maiſon, & fendant la preſſe des Spartiates qui combattoient, il ſe jette ſur les ennemis, porte par-tout des coups mor-

tels, & renverſe à ſes piés tout ce qui s'oppoſe à lui, ſans recevoir lui-même aucune bleſſure, ſoit que les ennemis fuſſent effraiés d'un ſi étonnant ſpectacle, ſoit, dit Plutarque, que les dieux priſſent plaiſir à le préſerver à cauſe de ſa grande valeur. On dit, qu'après le combat, les Éphores lui décernérent une couronne pour honorer ſes exploits: mais qu'enſuite ils le condannérent à une amende de mille dragmes, pour avoir oſé s'expoſer ſans armes à un ſi grand danger.

Cinq cens livres.

Epaminondas, aiant manqué ſon coup, & prévoiant que les Arcadiens ne manqueroient pas d'accourir au ſecours de Sparte, & ne voulant pas les avoir en même tems ſur les bras avec toutes les forces de Lacédémone, retourna en diligence à Tégée. Les Lacédémoniens & les Athéniens avec leurs Alliés, l'y ſuivirent de près.

Xenoph. lib. 7. pag. 645-647.

Ce Général, conſidérant que ſon commandement alloit expirer, & que s'il ne combattoit, c'en étoit fait de ſa réputation, & qu'auſſitôt après ſa retraite les ennemis tomberoient ſur les Alliés de Thébes, & les écraſeroient, ordonna à ſes troupes de ſe tenir prêtes pour le combat.

Jamais les Grecs n'avoient combattu entre eux avec des troupes plus nombreuſes. L'armée des Lacédémoniens étoit compoſée de plus de vingt mille hommes de

pié, & de deux mille chevaux, celle des Thébains de trente mille hommes de pié, & de près de trois mille chevaux. A l'aile droite des premiers étoient placés ſur une même ligne les Mantinéens, les Arcadiens, & les Lacédémoniens : au centre, les Eléens & les Achéens, qui étoient les plus foibles de leurs troupes. Les Athéniens formoient ſeuls l'aile gauche. Dans l'autre armée, les Thébains avec les Arcadiens étoient à l'aile gauche : les Argiens à la droite. Les autres Alliés compoſoient le centre. De part & d'autre la cavalerie étoit répandue ſur les ailes.

Le Général Thébain fit ſa marche dans le même ordre de bataille, dans lequel il vouloit combattre, pour n'être pas obligé, en arrivant en préſence de l'ennemi, de perdre dans la diſpoſition des troupes un tems qu'on ne ſauroit trop ménager dans les grandes entrepriſes.

Il n'alla pas droit & de front aux ennemis, mais marchant toujours par ſa gauche ſur une colonne le long des hauteurs, pour leur faire croire qu'il ne penſoit pas à combattre ce jour-là. Quand il fut vis-à-vis d'eux environ à un quart de lieue, il fit alte, & fit mettre bas les armes à ſes troupes, comme s'il avoit eu deſſein de camper là. Les ennemis en effet y furent trompés, & ne comptant plus ſur le combat, ils quittérent leurs armes, ſe diſper-

ſérent dans le camp, & laiſſérent éteindre certaine ardeur qui s'allume & s'enflamme dans le cœur des ſoldats à la vûe prochaine d'une bataille.

Cependant Epaminondas aiant tout d'un coup, par un quart de converſion à droite, converti ſa colonne en ligne, & aiant tiré de la tête de ſa colonne les meilleures troupes qu'il y avoit placées exprès dans la marche, les replia ſur le front de ſon aile gauche pour la fortifier, & la mettre en état d'attaquer en pointe la phalange Lacédémonienne, laquelle par le mouvement qu'il venoit de faire, s'y trouvoit directement oppoſée. Il ordonna au centre & à l'aile droite de ſon armée de marcher très-lentement, & de faire alte avant que d'être à portée de l'ennemi, pour ne point riſquer la victoire par des troupes ſur leſquelles il ne pouvoit pas compter.

Il prétendoit décider de tout le ſuccès de la bataille par ce corps de troupes choiſies qu'il commandoit en perſonne, & qu'il avoit rangé en colonne, pour choquer l'ennemi en pointe comme une galére, dit Xénophon. Il ſe tenoit bien aſſuré que s'il pouvoit percer la phalange des Lacédémoniens qui faiſoit la principale force des ennemis, il n'auroit pas de peine à mettre tout le reſte en déroute, en chargeant avec ſes troupes victorieu-

; tout ce qu'il trouveroit à droite & à
uche.

Mais, afin d'empêcher les Athéniens
ui étoient à l'aile gauche de venir au ſe-
ours de leur aile droite dans l'attaque
u'il méditoit, il avança hors de la ligne
n détachement de cavalerie & d'infan-
erie, & le poſta ſur des hauteurs à por-
ée du flanc des Athéniens, tant pour
rotéger ſa droite, que pour leur don-
er de l'inquiétude, & leur faire crain-
re d'être pris eux-mêmes en flanc & en
ueue s'ils s'avançoient pour ſoutenir
eur droite.

Après avoir fait cette diſpoſition de
outes ſes troupes, il s'ébranla pour tom-
er ſur les ennemis avec tout le poids de
a colonne. Ils furent étrangement ſur-
ris, lorſqu'ils virent Epaminondas s'a-
ancer vers eux avec ſa phalange renfor-
ée. Ils reprennent leurs armes, bident
eurs chevaux, & courent à la hâte re-
rendre leurs rangs.

Pendant qu'Epaminondas marchoit
inſi vers l'ennemi, la cavalerie qui cou-
roit ſon flanc gauche, la meilleure qui
ût alors dans la Gréce, toute compoſée
e Thébains & de Theſſaliens, eut ordre
'attaquer la cavalerie ennemie. Le Gé-
éral Thébain, à qui rien n'échapoit,
voit habilement mélé dans les inter-
alles de ſa cavalerie des archers, des

frondeurs, & des gens de trait, afin qu'ils commençaſſent à mettre le déſordre dans la cavalerie ennemie, en l'accablant d'abord d'une grêle de pierres, de fléches, & de javelots. L'autre armée avoit négligé de prendre la même précaution. Elle avoit fait une ſeconde faute non moins conſidérable, en donnant à ſes eſcadrons autant de profondeur que ſi c'avoit été une phalange. Auſſi cette cavalerie ne put ſoutenir lontems l'effort de celle des Thébains. Après avoir fait pluſieurs charges, & ſouffert une grande perte, elle fut obligée de ſe retirer derriére ſon infanterie.

En même tems Epaminondas, avec ſon corps d'infanterie, avoit attaqué la phalange Lacédémonienne. Les troupes en vinrent aux mains de part & d'autre avec une ardeur incroiable, les Thébains & les Lacédémoniens étant réſolus de périr, plutôt que de céder à leurs rivaux la gloire des armes. Ils commencérent à ſe battre avec la demi-pique, & ces premiéres armes aiant été bientôt briſées par les efforts des combattans, ils mirent l'épée à la main. La réſiſtance des deux côtés fut opiniâtre, & le carnage fort grand. Chacun mépriſant le danger, & ne cherchant qu'à ſe diſtinguer par quelque coup d'éclat, aimoit mieux mourir dans ſon rang, que de reculer d'un pas.

Cet acharnement réciproque aiant duré lontems, ſans qu'on pût voir encore de quel côté tourneroit la victoire, Epaminondas, pour la forcer à ſe déclarer pour lui, crut devoir faire un effort extraordinaire, & paier de ſa perſonne ſans ménager ſa vie. Il prend donc ce qu'il trouve autour de lui de gens les plus braves & les plus déterminés, en forme une troupe, ſe met lui-même à leur tête, va fondre avec impétuoſité ſur les ennemis où la mélée étoit la plus vive, & du premier coup de javelot qu'il lance il bleſſe le Général des Lacédémoniens. Sa troupe, à ſon exemple, aiant bleſſé & tué tout ce qui ſe rencontroit, rompt & perce la phalange. Les Lacédémoniens, effraiés par la préſence d'Epaminondas, & accablés par le poids de cette troupe intrépide, ſont forcés de plier. Le gros des Thébains, excité par l'exemple & le ſuccès de leur Général & de ſa troupe choiſie, enfonce à droite & à gauche les ennemis, & en fait un grand carnage. Mais quelques troupes des Lacédémoniens, s'apercevant qu'Epaminondas s'abandonnoit trop à ſon ardeur, ſe rallient tout d'un coup, retournent contre lui, & le chargent d'une grêle de traits. Pendant qu'il repouſſe une partie de ces traits, qu'il évite & écarte les autres, & qu'il combat en héros pour aſſurer la victoire

aux ſiens, un Spartiate nommé Callicrate, lui porte avec ſon javelot un coup mortel dans la poitrine à travers ſa cuiraſſe. Le bois du javelot aiant été brisé, & le fer qui étoit demeuré dans la plaie lui cauſant une douleur inſupportable, il tombe auſſitôt. Le combat recommence autour de lui avec une nouvelle fureur, les uns faiſant tous leurs efforts pour le prendre vif, & les autres pour le ſauver. Enfin les Thébains vinrent à bout de l'enlever, aiant mis en fuite les ennemis. Ils ne les pourſuivirent qu'à une courte diſtance, & étant revenus ſur leurs pas, ils ſe contentérent de demeurer maîtres du champ de bataille & des corps morts, ſans profiter de leur victoire, & ſans ſonger à rien entreprendre, comme s'ils euſſent attendu l'ordre du Général.

La cavalerie, conſternée par l'accident d'Epaminondas qu'elle croioit mort, & paroiſſant plutôt vaincue que victorieuſe, négligea pareillement de pouſſer ſes avantages, & retourna à ſon premier poſte.

Pendant que tout ceci ſe paſſoit à l'aile gauche des Thébains, la cavalerie Athénienne attaqua celle des Thébains qui étoient à l'aile droite. Mais comme celle-ci, outre la ſupériorité du nombre, avoit l'avantage d'être ſecondée par l'infanterie légére mélée dans ſes intervalles, elle

chargea rudement les Athéniens, & les aiant accablés de traits, les rompit, & les obligea à prendre la fuite. Après les avoir ainſi repouſſés & mis en déſordre, au lieu de les pourſuivre, elle jugea plus à propos de tourner ſes armes contre l'infanterie des Athéniens. Elle la prit en flanc, l'ébranla, & la pouſſa fort vivement. Dans le moment qu'elle étoit prête à prendre la fuite, le Général de la cavalerie des Eléens qui commandoit un corps de réſerve, voiant le danger où étoit cette phalange, accourut à ſon ſecours, chargea la cavalerie des Thébains qui ne s'attendoient à rien moins, les força de ſe retirer, & regagna ſur eux tout l'avantage qu'ils avoient pris. Dans ce même tems, la cavalerie Athénienne, qui avoit d'abord été miſe en déroute, voiant qu'on ne la pourſuivoit point, ſe rallia, & au lieu de venir au ſecours de ſon infanterie maltraitée, elle alla attaquer le détachement que les Thébains avoient poſté ſur les hauteurs hors de la ligne, & le paſſa au fil de l'épée.

Après ces divers mouvemens, & cette alternative d'avantages & de pertes, toutes les troupes de part & d'autre demeurérent dans l'inaction, & les trompettes des deux armées, comme de concert, ſonnérent en même tems la retraite. Les deux partis s'attribuérent chacun la vic-

toire, & dreſſérent un trophée : les Thébains, parce qu'ils avoient défait l'aile droite, & qu'ils étoient demeurés maîtres du champ de bataille ; les Athéniens, parce qu'ils avoient taillé en piéces le détachement. Et par ce point d'honneur, chacun refuſa d'abord de demander les corps morts, ce qui étoit chez les Anciens donner un aveu de ſa défaite. Néanmoins les Lacédémoniens envoiérent les premiers un héraut pour demander la liberté d'enſevelir les morts. Et pour lors chacun ne ſongea plus qu'à rendre aux ſiens les derniers devoirs.

Tel fut le ſuccès de la fameuſe bataille de Mantinée. Xénophon, dans le récit qu'il en fait, & qui termine ſon hiſtoire, avertit le Lecteur de ſe rendre attentif à la diſpoſition des troupes Thébaines, & à l'ordre de bataille qu'il décrit en homme ſavant dans la guerre & expérimenté. Et Monſieur le Chevalier Follard, qui regarde avec raiſon Epaminondas comme un des Généraux les plus accomplis que la Gréce ait portés, dans la deſcription qu'il fait de cette bataille, ne craint point de la donner comme le chef-d'œuvre de ce grand Capitaine.

On avoit porté Epaminondas dans le camp. Les chirurgiens, après l'avoir examiné, déclarérent que, dès qu'on auroit tiré le fer de la plaie, il expireroit. Cette

parole remplit de trouble & de douleur tous les aſſiſtans : ils étoient inconſolables de voir mourir un ſi grand homme, & de le voir mourir ſans enfans. Pour lui, la ſeule inquiétude qu'il témoigna, fut ſur ſes armes, & ſur le ſuccès de la bataille. Quand on lui eut montré ſon bouclier, & qu'on l'eut aſſuré que les Thébains avoient remporté la victoire ; alors ſe tournant vers ſes amis avec un viſage tranquille & ſerein : » Ne regardez pas, leur dit-il, ce jour-ci comme » la fin de ma vie, mais comme le commencement de mon bonheur, & le » comble de ma gloire. Je laiſſe Thébes » triomphante, la ſuperbe Sparte humiliée, & la Gréce délivrée du joug de la » ſervitude. Au reſte, je ne compte point » mourir ſans enfans : Leuctres & Mantinée ſont pour moi deux filles illuſtres, qui ne laiſſeront point périr mon » nom « Après avoir ainſi parlé, il tira le fer de ſa plaie, & rendit l'ame.

On peut dire avec vérité que la puiſſance de Thébes expira en quelque ſorte avec ce grand homme, que Cicéron [a] paroit mettre au-deſſus de tout ce que la Gréce a porté d'hommes illuſtres. En effet, [b] dit Juſtin, comme un dard, lorſ-

a Epaminondas, princeps, meo judicio, Græciæ. *Acad. Quæſt. l. 1. n. 4.*

b Nam ſicuti telo, ſi primam aciem præfregeris, reliquo ferro vim nocendi

qu'on en a briſé la pointe, n'eſt plus en état de nuire; Thébes auſſi, après avoir perdu ſon Chef, ne fut plus formidable à ſes ennemis, & ſa puiſſance parut comme émouſſée & anéantie par la mort d'Epaminondas. Avant lui, cette ville ne s'étoit diſtinguée par aucune action mémorable: après lui, elle retomba dans ſa premiére obſcurité. Ainſi l'on vit naître & périr ſa gloire avec ce grand homme.

On a douté s'il étoit plus grand Capitaine ou plus homme de bien. Il ne chercha point à dominer lui-même, mais à rendre ſa patrie dominante: & il porta le déſintéreſſement ſi loin, qu'il ne laiſſa pas en mourant de quoi fournir aux frais de ſes funérailles. Philoſophe de bonne foi, & pauvre par goût, il mépriſa les richeſſes, ſans vouloir ce ſemble qu'on lui tînt compte de ce mépris; &, ſi l'on

ſuſtuleris: ſic illo velut mucrone teli ablato duce Thebanorum, rei quoque publicæ vires hebetatæ ſunt: ut non tam illum amiſiſſe, quàm cum illo interiiſſe omnes viderentur. Nam neque hunc ante ducem ullum memorabile bellum geſſere; nec poſtea virtutibus, ſed cladibus, inſignes fuere: ut manifeſtum ſit, patriæ gloriam & natam & extinctam cum eo fuiſſe. *Juſtin. l. 6. c. 8.*

a Fuit incertum, vir melior an dux eſſet. Nam & imperium non ſibi ſemper, ſed patriæ quæſivit; & pecuniæ adeo parcus fuit, ut ſumptus funeri defuerit. Gloriæ quoque non cupidior quàm pecuniæ: quippe recuſanti omnia imperia ingeſta ſunt, honoreſque ita geſſit, ut ornamentum non accipere, ſed dare ipſi dignitati videretur. *Juſtin.*

en croit Juſtin, il ne fut pas plus avide de gloire que d'argent. Ce fut toujours malgré lui qu'on lui donna les commandemens dont il fut chargé; & il s'y conduiſit de telle maniére, qu'il fit plus d'honneur aux dignités qu'on lui conféroit, que lui-même n'en fut honoré.

Quoique pauvre par lui-même & ſans revenus, ſa pauvreté même, qui lui attiroit l'eſtime & la confiance des riches, le mit en état de faire du bien aux autres. Quelqu'un de ſes amis ſe trouvant fort à l'étroit, il l'envoia chez un des citoiens de Thébes les plus opulens, avec ordre de lui demander de ſa part mille écus. Celui-ci étant venu chez lui pour s'informer du motif qui l'avoit porté à lui adreſſer cet ami: [a] *C'eſt*, lui répondit Epaminondas, *que cet homme de bien eſt dans le beſoin, & que vous êtes riche.* *Plut. de præcept. reip. pub. ger. p. 809.* *Un tale*

Il [b] avoit puiſé ces ſentimens de généroſité & de nobleſſe dans l'étude des Belles-Lettres & de la Philoſophie, qui avoient fait dès ſes plus tendres années ſa plus ordinaire occupation, & ſon unique plaiſir; de ſorte que l'on étoit étonné, & que l'on ſe demandoit, comment & dans quel tems cet homme, tou-

a Ὅτι χρησὸς, εἰπεν ἕτος ἐν, πένης ἐστὶ σὺ δὲ πλουτεῖς.

b Jam literarum ſtudium, jam philoſophiæ doctrina tanta, ut mirabile videretur unde tam inſignis militiæ ſcientia homini inter literas nato. *Juſtin.*

jours occupé de ſciences, avoit pu ſe prendre, ou plutôt ſaiſir dans un tel degré de perfection l'art militaire. Avare de ſon loiſir, qu'il conſacroit à l'étude de la philoſophie qui étoit ſa paſſion, il fuioit les emplois publics, & ne briguoit que pour s'en exclure. Sa modération le cachoit ſi bien, qu'il vivoit preſque inconnu. Son mérite le décéla pourtant. On l'arracha de la ſolitude, pour le mettre à la tête des armées : & il fit voir que la philoſophie, mépriſée ordinairement par ceux qui aſpirent à la gloire des armes, eſt merveilleuſement propre à former des Héros. Car, outre que la plus grande avance pour vaincre les ennemis, c'eſt de ſavoir ſe vaincre ſoi-même, on apprenoit * anciennement dans cette école les grandes maximes de la ſaine politique, la régle de tous les devoirs, les motifs de s'en bien acquitter, ce qu'on doit à ſa patrie, l'uſage qu'on doit faire de ſon autorité, en quoi conſiſte le vrai courage, en un mot ce qui fait le bon citoien, l'homme d'Etat, le grand Capitaine.

Il avoit l'eſprit orné en toutes maniéres : il poſſédoit parfaitement le talent de la parole : il s'étoit exercé dans les ſciences les plus ſublimes. Mais une modeſte retenue jettoit un voile ſur toutes ces rares

* *Les écrits de Platon, de Xénophon, d'Ariſtote, en ſont la preuve.*

qualités, qui en augmentoit encore le prix; & il ne ſavoit ce que c'étoit que d'en faire parade. Spintharus, en faiſant ſon éloge, diſoit *qu'il n'avoit jamais connu perſonne, ni qui ſût plus que lui, ni qui parlât moins.* *Plut. de dit. p. 39.*

Ainſi l'on peut dire, à la louange d'Epaminondas, qu'il fit mentir le proverbe qui traitoit les Béotiens d'hommes groſſiers & ſtupides. C'étoit [a] l'idée commune qu'on en avoit, & l'on imputoit ce défaut à la groſſiéreté de l'air du pays, comme auſſi l'on attribuoit la délicateſſe du goût des Athéniens à la ſubtilité de l'air qu'ils reſpiroient. Horace dit qu'à juger d'Alexandre par ſon mauvais goût ſur la poéſie, on jureroit que c'eſt un franc Béotien: *Epiſt. 1. lib. 2.*

Bœotum in craſſo jurares aere natum.

Un jour qu'on reprochoit à Alcibiade ſon peu d'inclination pour la muſique, il s'aviſa de dire pour derniére excuſe: *C'eſt aux Thébains à * chanter comme ils font, eux qui ne ſavent point parler.* Pindare & Plutarque, deux Béotiens qui ne ſentent guére le terroir, & qui prouvent bien que l'eſprit eſt de tout pays, paſſent eux-mêmes condannation ſur la bétiſe ** Ils étoient grands Muſiciens.*

a Inter locorum naturas quantum interſit videmus..... Athenis tenue cœlum, ex quo acutiores etiam putantur Attici: craſſum Thebis, itaque pingues Thebani. *Cic. de Fato, n. 7.*

de leurs compatriotes. Epaminondas fit honneur à ſa patrie, non-ſeulement par ſes grands exploits de guerre, mais encore par cette ſorte de mérite que donne la beauté de l'eſprit, & l'étude des ſciences.

Je finirai ſon portrait & ſon caractére par un trait, qui ne le céde en rien à tous les autres, & qu'on peut même leur préférer, parce qu'il montre un bon cœur & une ame ſenſible; qualité rare, ſurtout parmi les Grands, mais infiniment plus eſtimable que toutes ces qualités brillantes, qui ſont l'objet le plus ordinaire de l'admiration du commun des hommes, & qui preſque ſeules paroiſſent dignes d'être imitées & enviées. La victoire de Leuctres avoit attiré ſur Epaminondas les yeux & l'admiration de tous les peuples voiſins, & le faiſoit regarder comme l'appui & le reſtaurateur de Thébes, comme le vainqueur & le triomphateur de Sparte, comme le Libérateur de toute la Gréce, en un mot comme le plus grand homme & le plus grand Capitaine qui eût jamais été. Au milieu de cet applaudiſſement général, ſi capable de cauſer dans l'eſprit d'un Général d'armée une ſorte d'enivrement, Epaminondas, peu ſenſible à une gloire ſi flateuſe & ſi méritée: *Ma joie*, dit-il, *eſt celle que je ſai que cauſera à mon*

Plut. in Coiol. p. 215.

re & à ma mere la nouvelle de ma vic-
ire.

Il me ſemble que l'Hiſtoire n'a rien de
us précieux que de pareils ſentimens,
i font honneur à l'humanité, & qui
artent d'un cœur que la fauſſe gloire &
a fauſſe grandeur n'ont point corrompu.
'avoue qu'on ne peut voir ſans douleur
es nobles ſentimens s'éteindre parmi
ous tous les jours de plus en plus, ſur-
out dans ceux que leur naiſſance ou leur
ang élévent au-deſſus des autres, qui
ouvent ne ſont ni bons peres, ni bons
ils, ni bons maris, ni bons amis, & qui
roiroient ſe dégrader s'ils témoignoient
l'égard de pere & de mere cette affec-
ueuſe tendreſſe, dont un payen nous
donne ici un ſi bel exemple.

Juſqu'au tems d'Epaminondas on avoit vû deux villes exercer alternativement une eſpéce d'empire ſur toute la Gréce. La juſtice & la modération de Sparte lui avoient procuré d'abord une prééminence marquée, que la fierté & la hauteur de ſes Généraux, & ſur-tout de Pauſanias, lui firent bientôt perdre. Les Athéniens, juſqu'à la guerre du Péloponnéſe, occupérent le premier rang, mais de telle ſorte qu'on ne s'en apercevoit preſque qu'au ſoin qu'ils avoient de le remplir dignement, & que leurs inférieurs avoient lieu de ſe croire toujours leurs égaux. Ils ju-

geoient pour lors, & avec raiſon, que la véritable maniére de commander & d'être maître, c'eſt de ne faire ſentir ſa ſupériorité que par des bienfaits. Ce tems, ſi glorieux pour Athénes, fut environ de quarante-cinq ans. Ils conſervérent encore en partie cette prééminence pendant les vingt-ſept années que dura la guerre du Péloponnéſe; ce qui fait en tout les 72 ou 73 ans que Démoſthéne donne à la durée de leur empire. Mais pendant ce dernier eſpace de tems, les Grecs, rebutés de la fierté d'Athénes, n'en recevoient la loi qu'à contre-cœur. Les Lacédémoniens redevinrent donc encore les arbitres de la Gréce, & le furent près de trente ans, à compter depuis que Lyſandre ſe fut rendu maître d'Athénes, juſqu'à la premiére guerre que les Athéniens, rétablis par Conon, entreprirent contre Sparte devenue plus fiére que jamais, pour ſe ſouſtraire eux & les autres Grecs à ſa tyrannie. Enfin Thébes parut ſur les rangs, & par le mérite éclatant d'un ſeul homme ſe vit à la tête de toute la Gréce. Mais cet éclat fut d'une courte durée, & la mort d'Epaminondas, comme nous l'avons déja obſervé, replongea cette ville dans la même obſcurité où il l'avoit trouvée.

Demoſth. Philip. 1. p.

Démoſthéne remarque, dans l'endroit même que je viens de citer, que la prééminence qu'on vouloit bien accorder

ſoit à Sparte ſoit à Athénes, étoit une prééminence d'honneur non de domination, & que l'eſprit de la Gréce étoit de conſerver dans les autres villes une ſorte d'égalité & d'indépendance. Auſſi, dit-il, dès que la ville dominante tentoit de s'arroger ce qui ne lui appartenoit point, & vouloit, contre les régles de la juſtice, ébranler les uſages établis, tous les Grecs croioient devoir courir aux armes, & ſans nul ſujet de mécontentement perſonnel, épouſer avec ardeur la querelle des offenſés.

J'ajouterai ici une autre réflexion de Polybe bien ſenſée. Il attribue la ſage conduite des Athéniens dans les tems dont j'ai parlé, à la ſageſſe des Chefs qui étoient pour lors à la tête des affaires, & il ſe ſert d'une comparaiſon qui marque bien le caractére de ce peuple. Un vaiſſeau qui eſt ſans maître, dit-il, ſe trouve expoſé à de grands périls, lorſque chacun exige qu'on le méne à ſon gré, & ne veut point ſe laiſſer conduire. Quand il ſurvient une rude tempête, alors le danger même réunit les eſprits: on s'abandonne à l'habileté du pilote, & tous les rameurs faiſant leur devoir, le vaiſſeau eſt ſauvé & mis en ſureté. Mais ſi, l'orage ceſſé, & le tems devenu ſerein, la diſcorde recommence dans le vaiſſeau; que ceux qui y ſont n'écoutent plus le pilote, *Polyb. l. 7. p. 488.*

& prétendent ſe conduire à leur tête; qu
les uns veuillent continuer leur voya
les autres s'arréter au milieu de la cou
ſe ; que d'un côté on déploie les voi
les, & que de l'autre on les plie : il
arrive ſouvent, qu'après avoir échapé à
de violens orages, on fait naufrage dans
le port même. Voilà, dit Polybe, une
image naïve de la République d'Athènes.
Tant qu'elle ſe laiſſa conduire, & qu'elle
écouta ſes illuſtres Chefs, un Ariſtide,
un Thémiſtocle, un Périclès, elle ſortit
toujours victorieuſe des plus grands pé-
rils. Mais la proſpérité l'aveugla & la
perdit. Ne ſuivant plus que ſon caprice,
& devenue indocile & intraitable, elle
ſe précipita dans les plus grands mal-
heurs.

§. VIII. *Mort d'Evagore roi de Salamine. Nicoclès ſon fils lui ſuccéde. Caractére admirable de ce Prince.*

An. M. 3630. Av. J. C. 374. *Diod. l. 15. p. 363.*

LA TROISIÉME année de la CIe Olympiade, & peu de tems après que les Thébains eurent détruit Platée & Theſpies, comme on l'a marqué auparavant, Evagore roi de Salamine dans l'île de Cypre, dont il a été beaucoup parlé dans le volume précédent, fut aſſaſſiné par un de ſes Eunuques. Nicoclès ſon fils lui ſuccéda. Il avoit un beau modéle dans la perſonne de ſon pere, & il

›it qu'il ſe fit un devoir & qu'il prit à
te de marcher ſur ſes traces. Quand il
; poſſeſſion du trône, il trouva le Tré-
public abſolument épuiſé par les
ndes dépenſes que ſon pere avoit été
ligé de faire dans la longue guerre qu'il
; à ſoutenir contre le Roi de Perſe. Il
oit que la plupart des Princes, dans
pareilles conjonctures, ſe croient tout
mis, & que tout moien leur paroit lé-
me pour rétablir leurs affaires. Pour
, il ſe conduiſit ſelon d'autres princi-
. On n'entendit point parler ſous ſon
ne d'exils, de taxes, de confiſcation
biens. La félicité publique fut ſon
que objet, & la juſtice ſa vertu favo-
. Il acquitta peu à peu les dettes de
tat, ſans fouler le peuple par des im-
s exceſſifs, mais en retranchant toutes
dépenſes inutiles, & uſant d'une ſage
›nomie dans l'adminiſtration de ſes
enus. » Je ſuis ſûr, diſoit-il, qu'il ne
e trouvera aucun citoien qui ſe plaigne
ue je lui aie fait le moindre tort ; &
ai la conſolation d'en avoir enrichi
›luſieurs, & de les avoir comblés de
›ienfaits. » Il croioit que cette ſorte de
nité, ſi c'en eſt une, devoit être permiſe
n Prince, & qu'il lui étoit glorieux de
uvoir faire un tel défi à ſes ſujets.

Iſocrat. in Nicocle, pag. 64.

Ibid. 65. 66.

Il ſe piquoit encore principalement
ne autre vertu, d'autant plus admira-

Ibid. p. 67.

ble dans les Princes, qu'elle y eſt plus rare; je veux dire la tempérance. Il eſt beau, mais bien difficile, dans un âge & dans une fortune où tout paroit permis, & où la volupté armée de tous ſes attraits & de tous ſes artifices dreſſe ſans ceſſe des embuches à un jeune Prince, & va au-devant de ſes deſirs, de réſiſter longtems à de ſi violentes & de ſi douces attaques. Nicoclès faiſoit gloire de n'avoir jamais connu d'autre femme que la ſienne pendant tout le tems de ſon régne; & il s'étonnoit que tous les autres contrats étant reſpectés dans la ſociété civile, celui du mariage, le plus ſacré & le plus inviolable de tous, fût impunément violé; & qu'on ne rougît point de commettre à l'égard de ſon épouſe une infidélité, dont on ſeroit au déſeſpoir qu'elle ſe rendit elle-même coupable.

Tout ce que je viens de raporter de la juſtice & de la tempérance de Nicoclès, Iſocrate le met dans la bouche de ce Prince même; & il n'y a pas d'apparence qu'il l'eût fait ainſi parler, ſi ſa conduite n'eût répondu à de tels ſentimens. C'eſt dans un diſcours où ce Roi marque à ſon peuple quels ſont les devoirs des ſujets à l'égard des Princes; amour, reſpect, obéiſſance, fidélité, dévouement entier & ſans bornes: & pour les engager plus efficacement à remplir tous ces devoirs, il ne dédaigne

dédaigne pas de leur rendre compte de ſa conduite & de ſes ſentimens.

Dans un autre diſcours qui précéde celui-ci, Iſocrate expoſe à Nicoclès tous les devoirs de la Roiauté, & lui donne ſur ce ſujet d'excellens avis. Je ne puis en raporter ici qu'une très-petite partie. Il commence par lui déclarer que les particuliers ont bien plus de ſecours que lui pour la vertu, par la médiocrité de leur état, par les travaux & les ſoins qui en ſont inſéparables, par les malheurs où ſouvent ils ſe trouvent expoſés, par l'éloignement des délices & du luxe, & ſurtout par la liberté qu'ont leurs parens & leurs amis de leur donner des conſeils; au lieu que tous ces avantages manquent pour l'ordinaire aux Princes. Il ajoute qu'un Roi, pour ſe mettre en état de bien gouverner, doit éviter une vie oiſive & deſoccupée, donner un tems réglé au travail & aux affaires, ſe former un Conſeil de ce qu'il y a dans un roiaume de gens plus habiles & plus expérimentés, travailler à ſe rendre ſupérieur aux autres par ſon mérite & ſa prudence, comme il l'eſt par ſa dignité, ſur-tout ſe faire aimer de ſes ſujets, & pour cela les aimer lui-même ſincérement, & s'en regarder comme le pere. » Conſervez, lui dit-il, la » religion que vous avez reçue de vos pe» res, mais comptez que le culte & le ſa-

Iſocrat. ad Nicocl.

» crifice le plus agréable que vous puiſſiez offrir à la Divinité, eſt celui de votre » cœur, en vous rendant bon & juſte. » Montrez en toute occaſion un tel reſpect pour la vérité, qu'on ſe fie plus à » une ſimple parole de votre part, qu'au » ſerment des autres. Soyez guerrier par » l'habileté dans le métier des armes, & » par un appareil de guerre capable d'intimider vos ennemis, mais pacifique » par inclination, & par une rigide exactitude à ne rien prétendre & à ne rien » entreprendre d'injuſte. L'unique preuve » certaine que vous aurez bien régné, ſera » de pouvoir vous rendre ce témoignage, » que ſous votre régne votre peuple eſt » devenu & plus heureux, & plus ſage.

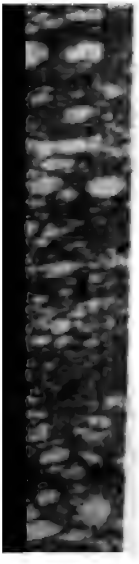
Ce qui m'a paru le plus remarquable dans ce diſcours, c'eſt que les avis qu'Iſocrate donne à ce Roi n'y ſont accompagnés d'aucunes louanges, ni de ces ménagemens étudiés & de ces tours artificieux, ſans leſquels la timide vérité n'oſe approcher du trône; ce qui eſt un grand éloge, encore plus pour le Prince, que pour l'Ecrivain. Nicoclès, loin d'être choqué des avis qu'on lui donnoit, les reçut avec joie; & pour en marquer ſa reconnoiſſance à Iſocrate, il lui fit préſent de vingt talens, c'eſt-à-dire de vingt mille écus.

it. in vit. at. pag.

siens n'eurent pas moins d'empreſſement, à cauſe de la grande attente qu'avoit excité le nom & la réputation d'Agéſilas. Ils accouroient tous en foule ſur le rivage pour le voir. Mais lorſqu'au lieu d'un grand & magnifique Prince, ſelon l'idée que leur en avoient donné ſes belles actions, ils n'aperçurent aucun éclat, aucune magnificence, ni ſur ſa perſonne, ni dans ſon équipage, & qu'ils virent ſeulement un vieillard d'une chétive mine, petit de corps, ſans aucune apparence, & vétu d'une méchante robe d'une étoffe fort groſſiére, il leur prit une envie démeſurée de rire, & ils lui appliquérent la fable d'une montagne en travail.

Quand il fut arrivé auprès du Roi Tachos, & qu'il eut joint ſes troupes à celles d'Egypte, il fut fort étonné de voir qu'on ne le nomma pas Général de toute cette armée comme il s'y étoit attendu, mais ſeulement des troupes étrangéres; que Chabrias l'Athénien fut fait Général des troupes de mer, & que Tachos retenoit pour lui le commandement en chef. Ce ne fut pas là le ſeul déplaiſir qu'il eut à eſſuier.

Tachos prit la réſolution de marcher vers la Phénicie, aimant mieux faire de ce pays-là le théatre de la guerre, que d'attendre l'ennemi dans l'Egypte. Agéſi-



Les Perſes firent leurs p
tant de lenteur, que deux
s'écoulérent avant qu'on e
Acoris, roi d'Egypte, v
Euſeb. in Chron. Pſammuthis, qui lui ſuc
qu'un an. Après lui vint
quatre mois après Nectané
dix ou douze ans.

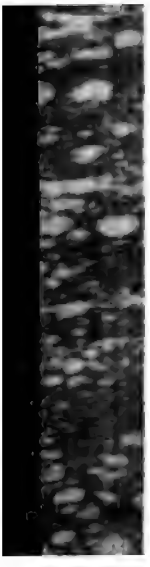
An. M. 3630. Av. J. C. 374. *Diod. l. 15. pag. 355.* Pour tirer plus de trou
Artaxerxe y envoia des Ar
clarer à tous les Etats, qu
doit qu'ils vécuſſent tous e
ſur le pié du Traité d'An
retirât toutes les garniſons
fât toutes les villes jouir de
leurs propres loix. Toute
avec plaiſir cette Déclarati
Thébains qui refuſérent de

Diod. pag. 358. 359. Enfin tout étant prêt
l'Egypte, on forma un cor

Les forces de mer étoient proportionnées à celles de terre. Car leur flote étoit de trois cens galéres, outre deux cens autres vaiſſeaux à trente rames, & un nombre prodigieux de barques pour les proviſions néceſſaires à la flote & à l'armée de terre.

L'armée & la flote ſe mirent en mouvement en même tems; &, pour agir de concert, elles s'éloignoient le moins qu'il leur étoit poſſible l'une de l'autre. L'ouverture de la guerre devoit ſe faire par l'attaque de Péluſe; mais on avoit donné tant de tems aux Egyptiens, que Nectanébus leur en rendit l'approche impraticable & par terre & par mer. Ainſi la flote, au lieu de faire là ſa deſcente, comme on l'avoit projetté, paſſa outre, & alla dans la bouche du Nil appellée Mendéſienne. Le Nil, en ce tems-là, ſe jettoit dans la mer par ſept différentes bouches, dont il ne reſte plus aujourd'hui que deux; & à chaque embouchure il y avoit un Fort avec une bonne garniſon pour en défendre l'entrée. La Mendéſienne n'étant pas ſi bien fortifiée que celle de Péluſe où l'on attendoit l'ennemi, la deſcente s'y fit ſans beaucoup de peine. Le Fort fut emporté l'épée à la main, & on n'y fit quartier à perſonne. *Damiette & Roſette.*

Après cette action d'éclat, Iphicrate vouloit qu'on remontât le Nil ſans per-



fraper, on auroit trouvé
ſans défenſe, elle eût été
ment emportée, & toute
reconquiſe. Mais le gros
tant pas encore arrivé, P
devoir l'attendre, & ne v
treprendre qu'il n'eût ra
ſes forces, ſous prétexte
ſeroient invincibles, &
point d'obſtacle capable

Iphicrate, qui ſavoit
affaires de la guerre ſur-
momens favorables & dé
ſaiſir, en jugeoit tout aut
déſeſpoir de voir qu'on
une occaſion qui ne ſe r
mais, il demanda inſt
moins on lui permît d'y
avec ſes vingt mille homr

bonne garniſon dans Memphis, & avec le reſte tinrent la campagne, & haraſſérent tellement l'armée des Perſes, qu'ils l'empêchérent de s'avancer au-dedans du pays. Après cela ſurvint l'inondation du Nil, qui aiant couvert d'eau toute la campagne, obligea les Perſes de retourner dans la Phénicie, après avoir perdu inutilement une bonne partie de leur armée.

Ainſi cette expédition, qui avoit couté des ſommes immenſes, & dont les ſeuls préparatifs avoient donné tant de peine depuis plus de deux ans, échoua entiérement, & n'aboutit qu'à cauſer une haine irréconciliable entre les deux Généraux qui y avoient commandé. Pharnabaze, pour s'excuſer, accuſoit Iphicrate d'en avoir empéché la réuſſite. Iphicrate, avec beaucoup plus de raiſon, en attribuoit toute la faute à Pharnabaze. Mais ſachant fort bien que ce Seigneur ſeroit cru à la Cour préférablement à lui, & n'aiant pas oublié ce qui étoit arrivé à Conon, il prit le parti, pour éviter un ſort pareil à celui de cet illuſtre Athénien, de ſe ſauver à Athénes dans un petit vaiſſeau qu'il loua. Pharnabaze l'y fit accuſer d'avoir fait avorter l'expédition d'Egypte. Le peuple d'Athénes lui fit répondre, que ſi on pouvoit l'en convaincre, il ſeroit puni comme ſon crime le mériteroit. Mais ſon

innocence étoit trop bien connue à Athènes, pour l'inquiéter là dessus. Il ne paroit pas qu'on lui en ait jamais fait d'affaires ; &, peu de tems après, les Athéniens le déclarérent seul amiral de leur flote.

d. pag. La plupart des projets de la Cour de Perse échouoient pour l'ordinaire par sa lenteur dans l'exécution. Les Généraux avoient les mains liées : on ne laissoit rien à leur discrétion. Ils avoient dans leurs instructions un plan tout formé, dont ils n'osoient pas s'écarter. Survenoit-il quelque accident qu'on n'avoit pas prévu ? il faloit attendre de nouveaux ordres de la Cour ; & avant qu'ils vinssent, l'occasion étoit perdue. Iphicrate aiant remarqué que Pharnabaze prenoit ses résolutions avec toute la présence d'esprit & la pénétration qu'on pouvoit souhaiter dans un habile Général, & que néanmoins l'exécution ne suivoit pas, lui *iod. pag.* demanda un jour d'où venoit que ses vûes étoient si vives, & ses actions si lentes. *C'est*, lui répliqua Pharnabaze, *que mes vûes ne dépendent que de moi, & que l'exécution dépend de mon Maître.*

§. X. *Les Lacédémoniens envoient Agésilas au secours de Tachos, qui s'étoit révolté contre les Perses. Actions du Roi de Sparte en Egypte. Sa mort.*

Révolte de la plupart des provinces contre Artaxerxe.

APRÈS la bataille de Mantinée, les deux partis, également las de la guerre, avoient fait avec tous les autres Etats de la Gréce une paix générale, ſur le plan du Roi de Perſe, par laquelle on aſſuroit à chaque ville la jouiſſance de ſes loix & de ſa liberté, & les Meſſéniens y furent compris malgré tous les mouvemens que ſe donnérent les Lacédémoniens pour l'empécher. Le dépit qu'ils en eurent les ſépara des autres Grecs. Ils furent les ſeuls qui voulurent continuer la guerre, dans l'eſpérance de recouvrer bientôt tout le pays de la Meſſénie. Cette réſolution, dont Agéſilas étoit l'auteur, le fit regarder avec raiſon comme un homme violent, opiniâtre, inſatiable de gloire & de commandement, qui ne craignoit point de replonger les ſujets de la République dans des malheurs inévitables par la néceſſité où la diſette d'argent la mettroit d'emprunter de groſſes ſommes, & de faire de groſſes impoſitions; au lieu de profiter de l'occaſion favorable qu'il avoit de conclure la paix, & de faire finir tous ces maux. *Plut. in Ageſil. pag. 616-618. Diod. lib 15. pag. 397* 401.

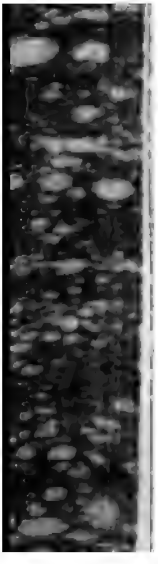
Pendant que ceci ſe paſſoit en Gréce, Tachos, qui étoit monté ſur le trône de l'Egypte, ramaſſoit autant de troupes *Ageſil.* AN. M. 3641 AV. J. C. 363 *Xenoph*

expérience dans la guerre. Mais Nectanébus ſe mit dans la tête qu'Agéſilas ne lui donnoit ce conſeil que pour le trahir enſuite comme il avoit trahi Tachos. Ainſi il laiſſa à ſon ennemi le tems d'exercer & de diſcipliner ſes troupes, qui bientôt après l'obligérent lui-même de ſe retirer dans une ville fermée de bonnes murailles, & qui avoit une fort grande enceinte. Agéſilas fut obligé de l'y ſuivre. Le Prince Mendéſien les y aſſiégea. Alors Nectanébus vouloit charger l'ennemi, avant que les travaux qu'on commençoit pour enfermer la ville fuſſent avancés, & preſſoit Agéſilas de le faire. Celui-ci refuſa d'abord, ce qui augmenta extrêmement les ſoupçons qu'on avoit pris contre lui. A la fin, quand il vit l'ouvrage aſſez avancé, & qu'il ne reſtoit plus qu'autant de terrain entre les deux bouts des lignes, qu'en pouvoient occuper les troupes de la ville rangées en bataille, il dit à Nectanébus qu'il étoit tems d'attaquer les ennemis; que leurs propres lignes les empêcheroient de l'envelopper; & que l'entre-deux, encore vuide, étoit juſtement ce qu'il lui faloit pour ranger ſes troupes de maniére qu'elles puſſent toutes agir. L'attaque s'exécuta comme Agéſilas l'avoit imaginée. Les aſſiégeans furent battus; & depuis ce tems-là Agéſilas conduiſit toutes les

opérations de la guerre avec tant de ſuccès, qu'il battit toujours le Prince ennemi, & le fit enfin priſonnier.

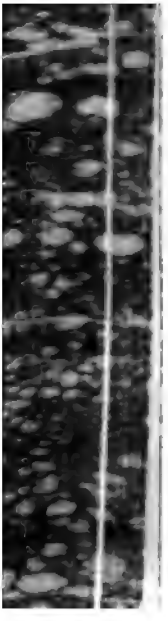
L'hiver ſuivant, après avoir bien établi Nectanébus ſur le trône, il ſe mit en mer pour retourner à Lacédémone. Des vents contraires le pouſſérent ſur la côte d'Afrique dans un endroit qu'on appelloit le Port de Ménélas, où il tomba malade & mourut, âgé de plus de quatre-vingts-quatre ans. Il en avoit régné quarante & un à Sparte : & de ces quarante & un il en avoit paſſé plus de trente dans la réputation du plus grand & du plus puiſſant de tous les Grecs, & avoit été regardé comme le Chef & le Roi de preſque toute la Gréce juſqu'à la bataille de Leuctres. Ses derniéres années ne ſoutinrent pas parfaitement la réputation qu'il s'étoit acquiſe, & l'on trouve que Xénophon, dans l'éloge qu'il fait de ce Prince, où il lui donne la préférence ſur tous les autres Capitaines, a trop exagéré ſes vertus, & diſſimulé ſes défauts. An. M. 364 Av. J. C. 36

Le corps d'Agéſilas fut tranſporté à Sparte. Ceux qui étoient auprès de lui n'aiant point de miel, dont les Spartiates avoient coutume de couvrir les corps qu'ils vouloient embaumer, y ſubſtituérent de la cire. Son fils Archidamus lui ſuccéda au trône, qui demeura dans ſa maiſon juſqu'à Agis, qui fut le cin-



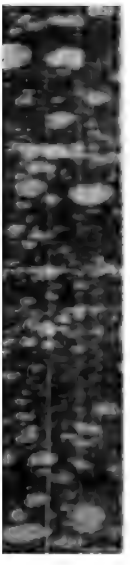
retirer dans une ville ren
murailles, & qui avoit u
enceinte. Agéſilas fut oblig
Le Prince Mendéſien les y
Nectanébus vouloit char
avant que les travaux qu'o
pour enfermer la ville fu
& preſſoit Agéſilas de le
refuſa d'abord, ce qui au
mement les ſoupçons qu
contre lui. A la fin, qua
vrage aſſez avancé, & c
plus qu'autant de terrain
bouts des lignes, qu'en p
cuper les troupes de la v
bataille, il dit à Nectanéb
tems d'attaquer les enner
propres lignes les empêche
veloper; & que l'entre-
vuide. étoit iuſtement c

ations de la guerre avec tant de ſuc-
qu'il battit toujours le Prince enne-
& le fit enfin priſonnier.
hiver ſuivant, après avoir bien établi AN. M. 36
anébus ſur le trône, il ſe mit en mer AV. J. C. 3
retourner à Lacédémone. Des vents
raires le pouſſérent ſur la côte d'A-
ie dans un endroit qu'on appelloit le
de Ménélas, où il tomba malade &
rut, âgé de plus de quatre-vingts-qua-
ns. Il en avoit régné quarante & un
arte : & de ces quarante & un il en
t paſſé plus de trente dans la réputa-
du plus grand & du plus puiſſant
ous les Grecs, & avoit été regardé
me le Chef & le Roi de preſque
e la Gréce juſqu'à la bataille de Leuc-
Ses derniéres années ne ſoutinrent
parfaitement la réputation qu'il s'é-
acquiſe, & l'on trouve que Xéno-
n, dans l'éloge qu'il fait de ce Prin-
où il lui donne la préférence ſur tous
utres Capitaines, a trop exagéré ſes
ns, & diſſimulé ſes défauts.
e corps d'Agéſilas fut tranſporté à
te. Ceux qui étoient auprès de lui
nt point de miel, dont les Spartia-
voient coutume de couvrir les corps
s vouloient embaumer, y ſubſtitué-
de la cire. Son fils Archidamus lui
éda au trône, qui demeura dans ſa
ſon juſqu'à Agis, qui fut le cin-



xercer & de discipliner i
bientôt après l'obligérent
tetirer dans une ville fer
murailles, & qui avoit
enceinte. Agéſilas fut obli
Le Prince Mendéſien les
Nectanébus vouloit cha
avant que les travaux qu'
pour enfermer la ville fi
& preſſoit Agéſilas de le
refuſa d'abord, ce qui a
mement les ſoupçons q
contre lui. A la fin, qu
vrage aſſez avancé, &
plus qu'autant de terrain
bouts des lignes, qu'en
cuper les troupes de la
bataille, il dit à Nectané
tems d'attaquer les enne
propres lignes les empéch
veloper; & que l'entre-
vuide, étoit juſtement

érations de la guerre avec tant de ſuc-
, qu'il battit toujours le Prince enne-
, & le fit enfin priſonnier.
L'hiver ſuivant, après avoir bien établi Ан. М. 3
Ctanébus ſur le trône, il ſe mit en mer Ав. J. С.
ır retourner à Lacédémone. Des vents
ıtraires le pouſſérent ſur la côte d'A-
que dans un endroit qu'on appelloit le
rt de Ménélas, où il tomba malade &
urut, âgé de plus de quatre-vingts-qua-
ans. Il en avoit régné quarante & un
parte : & de ces quarante & un il en
oit paſſé plus de trente dans la réputa-
n du plus grand & du plus puiſſant
tous les Grecs, & avoit été regardé
mme le Chef & le Roi de preſque
ute la Gréce juſqu'à la bataille de Leuc-
s. Ses derniéres années ne ſoutinrent
s parfaitement la réputation qu'il s'é-
it acquiſe, & l'on trouve que Xéno-
ıon, dans l'éloge qu'il fait de ce Prin-
, où il lui donne la préférence ſur tous
s autres Capitaines, a trop exagéré ſes
rtus, & diſſimulé ſes défauts.
Le corps d'Agéſilas fut tranſporté à
parte. Ceux qui étoient auprès de lui
aiant point de miel, dont les Spartia-
s avoient coutume de couvrir les corps
s'ils vouloient embaumer, y ſubſtituë-
nt de la cire. Son fils Archidamus lui
ıccéda au trône, qui demeura dans ſa
aiſon juſqu'à Agis, qui fut le cin-



murailles, & qui avoit une
enceinte. Agéſilas fut obligé
Le Prince Mendéſien les y a
Nectanébus vouloit charg
avant que les travaux qu'on
pour enfermer la ville fuſſ
& preſſoit Agéſilas de le fa
refuſa d'abord, ce qui augm
mement les ſoupçons qu'o
contre lui. A la fin, quand
vrage aſſez avancé, & qu
plus qu'autant de terrain e
bouts des lignes, qu'en po
cuper les troupes de la vill
bataille, il dit à Nectanébu
tems d'attaquer les ennemi
propres lignes les empêcher
veloper; & que l'entre-de
vuide, étoit juſtement ce

opérations de la guerre avec tant de ſuccès, qu'il battit toujours le Prince ennemi, & le fit enfin priſonnier.

L'hiver ſuivant, après avoir bien établi Nectanébus ſur le trône, il ſe mit en mer pour retourner à Lacédémone. Des vents contraires le pouſſérent ſur la côte d'Afrique dans un endroit qu'on appelloit le Port de Ménélas, où il tomba malade & mourut, âgé de plus de quatre-vingts-quatre ans. Il en avoit régné quarante & un à Sparte : & de ces quarante & un il en avoit paſſé plus de trente dans la réputation du plus grand & du plus puiſſant de tous les Grecs, & avoit été regardé comme le Chef & le Roi de preſque toute la Gréce juſqu'à la bataille de Leuctres. Ses derniéres années ne ſoutinrent pas parfaitement la réputation qu'il s'étoit acquiſe, & l'on trouve que Xénophon, dans l'éloge qu'il fait de ce Prince, où il lui donne la préférence ſur tous les autres Capitaines, a trop exagéré ſes vertus, & diſſimulé ſes défauts. An. M. 364. Av. J. C. 36

Le corps d'Agéſilas fut tranſporté à Sparte. Ceux qui étoient auprès de lui n'aiant point de miel, dont les Spartiates avoient coutume de couvrir les corps qu'ils vouloient embaumer, y ſubſtituérent de la cire. Son fils Archidamus lui ſuccéda au trône, qui demeura dans ſa maiſon juſqu'à Agis, qui fut le cin-

quiéme roi de ſa famille depuis Agéſilas.

Vers la fin de la guerre d'Egypte éclatérent les révoltes de la plupart des provinces ſoumiſes aux Perſes.

Artaxerxe Mnémon, ſans le vouloir, y avoit donné lieu. Ce Prince, par lui-même, étoit bon, équitable, bienfaiſant. Il aimoit les peuples, & en étoit aimé. Il avoit beaucoup de douceur dans le caractére, mais une douceur qui dégénéroit en molleſſe, ſurtout dans les derniéres années de ſa vie; qui lui donnoit de l'éloignement pour toute application & tout travail; & qui, par-là, rendoit inutiles les bonnes qualités qu'il avoit d'ailleurs, auſſi bien que ſes bonnes intentions. Les Satrapes & les Gouverneurs des provinces, abuſant de ſa bonté & de la foibleſſe de ſon grand âge, vexoient les peuples, les traitoient avec hauteur & dureté, les accabloient d'impôts, & faiſoient tout ce qu'il faloit pour leur rendre le joug de la domination Perſanne inſupportable.

Le mécontentement devint général, & après une longue patience il éclata, preſque en même tems, de tous côtés. L'Aſie Mineure, la Syrie, la Phénicie, & pluſieurs autres provinces, ſe déclarérent ouvertement & prirent les armes. Les principaux Chefs qui entrérent dans cette conſpiration, étoient Ariobarzane Sa-

trape de Phrygie, Mauſole Roi de Carie, Oronte Gouverneur de Myſie, Autophradate de Lydie. Datame, qui commandoit en Cappadoce, & dont il a été parlé ailleurs, s'y trouva auſſi engagé. Par là, tout d'un coup, la moitié des ſources des revenus de la Couronne ſe trouva tarie; & le reſte n'eût pas ſuffi pour faire la guerre aux révoltés, s'ils euſſent agi de concert. Mais leur union ne dura guéres, & ceux qui avoient été les premiers & les plus zélés à ſecouer le joug, furent auſſi les premiers à le reprendre, & à trahir les intérêts des autres pour faire leur paix avec le Roi.

Les provinces de l'Aſie Mineure, en ſe retirant de ſon obéiſſance, s'étoient confédérées, afin de ſe mieux défendre contre lui. Elles avoient choiſi Oronte, Gouverneur de Myſie, pour Général de la Confédération. Elles avoient auſſi réſolu qu'on prendroit vingt mille hommes de troupes étrangéres pour joindre à celles du pays; & ce fut le même Oronte qui fut chargé de les lever. Mais quand il eut entre les mains l'argent néceſſaire pour la levée de ces troupes, & pour un an de paie, il garda l'argent pour lui, & livra au Roi ceux qui le lui avoient apporté des provinces révoltées.

Rhéomithre, un autre des Chefs dans

l'Asie Mineure, étant envoié en *Egypte pour en tirer du secours, commit une perfidie & une trahison toute pareille. En effet, aiant apporté de ce pays-là cinq cens talens, & obtenu cinquante vaisseaux de guerre, il convoqua à Leucas, ville de l'Asie Mineure, les principaux des révoltés, sous prétexte de leur rendre compte de sa négociation, les arréta tous, les livra au Roi pour faire sa paix, & garda l'argent qu'il avoit raporté d'Egypte pour la Confédération. Ainsi cette formidable révolte, qui avoit mis l'Empire de Perse à deux doigts de sa ruine, se dissipa d'elle-même, ou, pour parler plus juste, elle fut suspendue pour quelque tems.

Cinq cens mille écus.

§. XI. *Troubles à la Cour d'Artaxerxe au sujet de son successeur. Mort de ce Prince.*

Plut. in Artax. pag. 1024-1027. *Diod. l.* 15. *pag.* 400. *Justin. lib.* 10. *c.* 1. *&* 2.

LA FIN du régne d'Artaxerxe fut pleine de cabales. Tout le monde à sa Cour prenoit parti pour quelqu'un de ses fils qui prétendoit à sa succession. Il en avoit cent cinquante de ses concubines, lesquelles étoient au nombre de trois cens soixante, & trois d'Atossa sa femme légitime, Darius, Ariaspe, & Ochus. Pour arréter tous ces mouvemens, il désigna Darius, qui étoit l'aîné, pour son suc-

* *Diodore dit que ce fut vers Tachos ; mais il y a plus d'apparence que ce fut vers Nectanébus.*

leur. Et afin d'ôter tout lieu de lui disputer ſon droit après ſa mort, il lui permit dès lors de prendre le titre de Roi, & de porter la * Tiare roiale. Mais ce jeune Prince vouloit quelque choſe de plus réel. D'ailleurs le refus que fit Artaxerxe de lui donner une de ſes concubines qu'il lui avoit demandée, le piqua vivement, & il fit une conſpiration contre la vie de ſon pere, où il engagea cinquante de ſes freres.

Ce fut Tiribaze, dont il a été parlé pluſieurs fois dans le Volume précédent, qui contribua le plus à lui faire prendre une réſolution ſi dénaturée; & cela pour un pareil ſujet de mécontentement contre le Roi, qui aiant promis de lui donner en mariage une de ſes filles, puis une autre, lui manqua toutes les deux fois de parole, & les épouſa lui-même. Ces inceſtes abominables étoient pour lors permis en Perſe, ſans que la religion qu'on y profeſſoit réclamât contre.

Déja le nombre des conjurés étoit grand, & le jour pris pour l'exécution, lorſqu'un Eunuque, bien inſtruit de tout, en donna avis au Roi. Sur cette dénonciation, Artaxerxe penſa que ce ſeroit

* *Cette Tiare étoit un Turban, ou une eſpéce de coeffure, dont l'aigrette étoit droite. Les ſept Conſeillers avoient auſſi une aigrette, mais elle étoit couchée, & en avant. Tous les autres la portoient couchée, & en arriére.*

une fort grande imprudence de mépriſer un ſi grand danger en négligeant d'approfondir l'avis; mais que c'en ſeroit encore une plus grande d'y ajouter foi ſans aucune preuve certaine & indubitable. Il s'en aſſura par ſes propres yeux. On laiſſa venir les Conjurés juſques dans la chambre du Roi, puis ils furent arrêtés. Darius & tous ſes complices furent punis comme ils le méritoient.

Après la mort de Darius, les cabales recommencérent tout de nouveau. Trois de ſes freres ſe mirent ſur les rangs; Ariaſpe, Ochus, & Arſame. Les deux premiers prétendoient à la couronne par droit de naiſſance, parce qu'ils étoient fils de la Reine. Le troiſiéme avoit pour lui la faveur du Roi, dont il étoit le plus tendrement aimé, quoiqu'il ne fût fils que d'une concubine. Ochus, dévoré d'ambition, chercha à ſe défaire de ſes deux rivaux. Comme il étoit également cruel & ruſé, il emploia ſa cruauté contre Arſame, ſes ruſes & ſes fineſſes contre Ariaſpe. Connoiſſant ce dernier pour un homme fort ſimple & fort crédule, il lui fit faire par des Eunuques du Palais qu'il avoit gagnés, de ſi terribles menaces de la part du Roi ſon pere, que s'attendant à tout moment d'être traité comme l'avoit été Darius, il s'empoiſonna lui même pour l'éviter. Il ne reſtoit plus après

qu'Arſame qui lui fit ombrage, parque ſon pere, auſſi bien que tout le nde en général, le regardoit comme plus digne du trône à cauſe de ſon hatté & de ſes autres belles qualités. Il le ſſaſſiner par Harpate fils de Tiribaze. Cette perte qui ſuivit l'autre de fort s, & la ſcélérateſſe qui les avoit acnpagné toutes deux, cauſérent une rleur mortelle à ce vieux Roi. A ſon , il n'eſt pas ſurprenant qu'il ne ſe uvât pas aſſez de force pour ſoutenir poids d'une telle affliction. Elle l'acca- An. M. 364
, & le mit au tombeau après un ré- Av. J. C. 36
de quarante-trois ans, qui pourroit ſer pour heureux, s'il n'avoit été troupar beaucoup de révoltes. Le régne vant ne le ſera pas moins.

XII. *Cauſes des ſoulévemens & des révoltes qui arrivoient ſi fréquemment dans l'Empire des Perſes.*

J'AI EU SOIN, en raportant les ſédins arrivées dans l'Empire des Perſes, marquer de tems en tems les abus qui onnoient lieu. Mais, comme ces rétes ont été plus fréquentes que jamais ns les derniéres années, & qu'elles le ont encore, ſur-tout ſous le régne qui ſuivre, j'ai cru qu'il étoit à propos de nir ici ſous un même point de vûe les érentes cauſes de ces ſoulévemens, qui

dres, de pouſſer leurs avantages. Sous ils les rendoient reſponſables des mauv ſuccès, après les avoir laiſſé manquer tout ce qui étoit néceſſaire pour réuſſir.

VI. Les Rois de Perſe avoient extrêm ment dégénéré de la frugalité de Cyrus & des anciens Perſes, qui ſe contentoient de creſſon pour nourriture, & d'eau pour boiſſon. Toute la nobleſſe avoit été entraînée par la contagion de cet exemple. En conſervant l'unique repas de leurs ancêtres, ils le faiſoient durer pendant la plus grande partie du jour, & le prolongeoient juſques dans la nuit par l'ivrognerie, dont, bien loin d'en rougir, ils ſe faiſoient gloire, comme on le voit dans le jeune Cyrus.

VII. L'extrême éloignement des provinces, qui s'étendoient depuis la mer Caſpienne & le Pont-Euxin juſqu'à la Mer Rouge & à l'Ethiopie, depuis les fleuves de l'Inde & du Gange juſqu'à la Mer Egée, étoit un grand obſtacle à l'attachement & à l'affection des peuples, qui n'avoient jamais la ſatisfaction de jouir de la préſence de leurs Maîtres, qui ne les connoiſſoient que par la peſanteur des impôts, par l'orgueil & l'avarice de leurs Satrapes; & qui, en ſe tranſportant même à la Cour pour y porter leurs demandes & leurs plaintes, ne pouvoient eſpérer de trouver accès auprès des Princes, qui

croioient qu'il étoit de leur majeſté
e rendre inviſibles & inacceſſibles.
III. Cette multitude de provinces aſ-
ties aux Perſes, ne compoſoit pas un
ire uniforme, ni un corps d'Etat ré-
er, dont tous les membres fuſſent
par des liens communs d'intérêts,
œurs, de langages, & de religion;
fuſſent animés d'un même eſprit de
vernement, & conduits par des loix
blables. C'étoit plutôt un aſſemblage
fus, mal aſſorti, tumultuaire, & mê-
forcé de différens peuples, autrefois
s & indépendans, dont quelques-
, arrachés de leurs patries & des ſé-
res de leurs peres, ſe voioient avec
e tranſportés dans des contrées incon-
s ou ennemies, où ils continuoient de
ouverner par des loix particuliéres &
ne police propre. Ces différentes na-
s, qui non-ſeulement vivoient ſans
r de liaiſon ni de relation entre elles,
s qui conſervoient une diverſité d'u-
s & de culte, & ſouvent même une
athie de caractéres & d'inclina-
s, ne ſoupiroient qu'après la liberté
u'après le rétabliſſement dans leurs
ies. Tous ces peuples ne s'intéreſſoient
point à la conſervation d'un Empire,
eul mettoit un obſtacle à de ſi vifs &
juſtes deſirs, & ils ne pouvoient s'af-
onner à un gouvernement qui les trai-

toit toujours en étrangers & en vaincus, & qui ne leur donnoit jamais part à ſon autorité ni à ſes priviléges.

IX. L'étendue de l'Empire, & l'éloignement de la Cour, obligeoient de donner aux Vicerois des provinces frontiéres une très-grande autorité pour toutes les parties du gouvernement, pour lever & ſoudoier des armées, pour impoſer des tributs, pour juger les différends des villes, des provinces & des Rois vaſſaux, pour faire des traités avec les États voiſins. Une puiſſance ſi étendue & preſque indépendante, dans laquelle on les continuoit pluſieurs années ſans les relever, & ſans leur donner ni Adjoints ni Conſeil pour délibérer ſur les affaires, les accoutumoit au plaiſir de commander abſolument, & de régner. Ils ſouffroient enſuite avec peine qu'on les retirât de leurs Gouvernemens, & ſouvent ils cherchoient à s'y maintenir par les armes.

X. Les Gouverneurs de provinces, les Généraux d'armée, & tous les autres Officiers & Miniſtres, ſe faiſoient un honneur d'imiter dans leurs équipages, dans leurs tables, dans leurs meubles, & dans leurs habillemens, la pompe & l'éclat de la Cour où ils avoient été élevés. Pour ſoutenir un faſte ſi ruineux, & fournir à des dépenſes qui paſſoient la fortune & les forces des particuliers, ils étoient ré-

à vexer les ſujets de leurs départe-
par des taxes arbitraires, par des
ıſſions criantes, par le trafic hon-
l'une vénalité publique, qui faiſoit
er à prix d'argent des places qui
oient dû être accordées qu'au mé-
Tout ce que la vanité prodiguoit,
ce que le luxe épuiſoit, étoit rem-
par les artifices & par la violence
: avarice inſatiable.
s excès, & beaucoup d'autres en-
, qui demeuroient ſans reméde, &
'impunité augmentoit tous les jours,
ent enfin la patience des peuples, &
ıdirent dans les eſprits un mécon-
ment général, avant-coureur ordi-
de la ruine des Etats. Leurs juſtes
tes, lontems mépriſées, en préci-
:nt pluſieurs dans une rebellion ou-
, & les portérent à ſe rendre eux-
es la juſtice qui leur étoit refuſée. Ils
ıuoient en cela contre la ſoumiſſion
fidélité que les ſujets doivent à leurs
erains : mais le paganiſme ne por-
pas ſi loin ſes lumiéres, & n'étoit
apable d'une perfection ſi ſublime,
vée à une religion qui enſeigne que
›rétexte, nulle injuſtice, nulle vexa-
, ne peuvent jamais autoriſer la ro-
on contre le Prince.

LIVRE TREIZIÉME.

§. I. *Ochus monte ſur le trône de Perſe. Ses cruautés. Révoltes de pluſieurs peuples.*

PLus la mémoire d'Artaxerxe-Mnémon étoit honorée & reſpectée dans tout l'Empire, plus Ochus croioit avoir à craindre pour lui-même, perſuadé qu'en lui ſuccédant il ne trouveroit pas des diſpoſitions ſi favorables dans les peuples ni dans la Nobleſſe dont il venoit de ſe rendre l'horreur par la mort de ſes deux freres. Pour empécher que cette haine ne lui fit donner l'excluſion, il gagna les Eunuques & les autres qui ſe trouvoient auprès de la perſonne du Roi, & fit cacher ſa mort au public. Il commença à prendre le maniement des affaires, donnant des ordres, & ſcellant des Décrets au nom d'Artaxerxe, comme s'il eût toujours été en vie, & dans un de ces Décrets, il ſe fit proclamer Roi par tout l'Empire, toujours par ordre d'Artaxerxe. Après avoir gouverné ainſi près de dix mois, ſe croiant aſſez bien établi, il déclara enfin la mort de ſon pere, & monta ſur le trône en prenant le nom d'Artaxerxe. L'Hiſtoire lui donne néanmoins plus communément celui d'O-

Polyæn. ſtrateg. VII.

An. M. 3644. Av. J. C. 360.

chus : & c'eſt de ce nom que je l'appellerai ordinairement dans toute la ſuite de cette hiſtoire.

Ochus fut le Prince de ſa race le plus cruel & le plus méchant. Ses actions le firent bientôt connoître. Dans fort peu de tems il remplit le palais & tout l'Empire de meurtres. Pour ôter aux provinces révoltées le prétexte de mettre ſur le trône quelque autre de la famille roiale, & ſe débarraſſer tout d'un coup de toutes les peines que les Princes ou les Princeſſes du ſang pourroient lui cauſer, il les fit tous mourir, ſans aucun égard pour le ſexe, l'âge, ou la proximité. Il fit enterrer vive ſa propre ſœur Ocha, dont il avoit épouſé la fille; & aiant renfermé un de ſes oncles avec cent de ſes fils & de ſes petits-fils dans une cour, il les fit tous tuer à coups de fléches, uniquement parce que ces Princes étoient fort eſtimés par les Perſes pour leur probité & leur courage. Cet oncle eſt apparemment le pere de Siſygambis mere de Darius Codoman. Car Quinte-Curce nous apprend qu'Ochus avoit fait maſſacrer quatre-vingts freres de Siſygambis avec leur pere en un même jour. Il traita avec la même barbarie, dans tout l'Empire, tous ceux qui lui donnoient quelque ombrage, n'épargnant aucun de la Nobleſſe qu'il pou-

Juſtin. lib. 10. cap. 3.

Val. Max. l. 9. c. 2.

Q. Curt. l. 10. c. 5.

voit ſoupçonner être tant ſoit peu mécontent.

An. M. 3648. Av. J. C. 356. Diod. l. 16. p. 433. 434. Les cruautés qu'Ochus avoit exercées ne le délivrérent pas de toute inquiétude. Artabaze, Gouverneur d'une des provinces d'Aſie, engagea dans ſon parti Charès Athénien, qui commandoit une flote & un corps de troupes Grecques dans ces quartiers-là : & avec ſon aſſiſtance, il défit une armée du Roi de ſoixante & dix mille hommes, qu'on avoit envoiée pour le réduire. Artabaze, en récompenſe d'un ſi grand ſervice, donna à Charès de quoi paier tous les frais de l'armement. Le Roi de Perſe reſſentit vivement cette conduite des Athéniens à ſon égard. Ils étoient pour lors occupés à la guerre des Alliés. La menace que fit le Roi de ſe joindre à eux avec une nombreuſe flote, obligea les Athéniens de rappeller Charès.

An. M. 3651. Av. J. C. 353. Artabaze, abandonné par ceux-ci, eut recours aux Thébains, dont il obtint cinq mille hommes qu'il prit à ſa ſolde, avec Pamméne pour les commander. Ce renfort le mit en état de remporter encore deux grandes victoires ſur les troupes du Roi. Ces deux actions firent beaucoup d'honneur aux troupes Thébaines, & à celui qui les commandoit. Il faloit que Thébes fût bien animée contre le

Ochus de Perſe, pour envoier à ſes ennemis un ſecours ſi puiſſant dans le tems même qu'elle étoit occupée à la guerre contre les Phocéens. Peut-être étoit-ce un effet de ſa politique, pour ſe rendre par là plus formidable, & pour faire acheter plus cher ſon alliance. Ce qui eſt certain, c'eſt que peu de tems après elle ſe réconcilia avec le Roi, qui lui fit compter trois cens talens, c'eſt-à-dire trois cens mille écus. Artabaze, deſtitué de tout ſecours, ſuccomba enfin, & fut obligé de ſe réfugier chez Philippe en Macédoine. *Diod.* 438.

Ochus, délivré d'un ſi dangereux ennemi, tourna toutes ſes penſées du côté de l'Egypte, qui depuis lontems s'étoit révoltée. Dans le même tems il ſe paſſa en Gréce quelques événemens aſſez remarquables, qui ont peu de liaiſon avec les affaires de la Perſe. Je les inférerai ici: après quoi je reviendrai au régne d'Ochus, pour ne plus interrompre le fil de ſon hiſtoire.

§. II. *Guerre des Alliés contre les Athéniens.*

Peu d'années après les révoltes de l'Aſie Mineure dont je viens de parler, c'eſt-à-dire la troiſiéme année de la cent-cinquiéme Olympiade, Chio, Cos, Rhodes, Byzance, ſe ſoulevérent contre An. M. 3 Av. J. C.

Athénes dont juſques-là elles avoient dépendu. Elle emploia, pour les réduire, & de grandes forces, & de grands Capitaines, Chabrias, Iphicrate, Timothée. Ce [a] furent les derniers des Généraux Athéniens qui firent honneur à leur patrie, aucun, depuis eux, ne s'étant diſtingué par ſon mérite ni par ſa réputation.

Cornel. Nep. in Chab. cap. 1.

CHABRIAS s'étoit déja fait un grand nom, lorſqu'envoié au ſecours des Thébains contre ceux de Sparte, & ſe voiant abandonné dans le combat par les Alliés qui avoient pris la fuite, il ſoutint ſeul le choc des ennemis, ſes ſoldats, par ſon ordre, s'étant ſerrés l'un contre l'autre, un genou en terre, couverts de leurs boucliers, & étendant en avant leurs piques; de ſorte qu'ils ne purent jamais être enfoncés, & Agéſilas, quoique vainqueur, fut obligé de ſe retirer. Les Athéniens érigérent une ſtatue à Chabrias dans l'attitude où il avoit combattu.

Liban. in orat. Demoſt. contr. Mid. pag. 655.

IPHICRATE étoit d'une fort baſſe naiſſance, aiant eu pour pere un cordonnier. Mais, dans une ville libre comme Athénes, le mérite ſeul faiſoit la nobleſſe des citoiens. On peut dire que celui-ci fut véritablement fils de ſes actions. S'étant ſignalé dans un combat naval où il n'é-

[a] Hæc extrema fuit ætas horum obitum quiſquam Imperatorum Athenienſium, Iphicratis, Chabriæ, cujus memoria. *Corn. Nep. in Timothæi*: neque poſt illum ducem in illa urbe fuit diſſium, *Timoth. cap. 4.*

toit encore que ſimple ſoldat, il fut bientôt après emploié avec diſtinction, & honoré du commandement. Dans un procès qu'on lui ſuſcita, ſon accuſateur, l'un des deſcendans d'Harmodius, qui faiſoit valoir extrêmement le nom de ſes ancêtres, lui aiant reproché la baſſeſſe de ſa naiſſance : *Oui*, répliqua-t-il. *La nobleſſe de ma famille commence en moi, & celle de la vôtre finit en vous.* Il épouſa la fille de Cotys roi de Thrace. *Plut. in Apophthegm. pag. 87.*

On [a] le met de pair avec les plus grands hommes de la Gréce, ſur-tout pour ce qui regarde la ſcience de la guerre, & la diſcipline militaire. Il fit pluſieurs changemens utiles dans l'armure des ſoldats. Avant lui les boucliers étoient fort longs & fort peſans, & par cette raiſon les chargeoient & les embarraſſoient extrêmement : il les rendit plus courts & plus légers, de ſorte que ſans découvrir le corps, ils lui donnoient plus de viteſſe & d'agilité. Au contraire, il allongea les piques & les épées, afin de pouvoir porter de plus loin des coups à l'ennemi. Il changea auſſi les cuiraſſes, & au lieu qu'auparavant elles étoient de fer ou d'airain, il les fit faire de lin. On a de la peine *Diod. l. 15 pag. 360. Corn. Nep. in Iphicr. c. 1*

[a] Iphicrates Athenienſis, non tam magnitudine rerum geſtarum, quàm diſciplina militari nobilitatus eſt. Fuit enim talis dux, ut non ſolùm ætatis ſuæ cum primis compararetur, ſed ne de majoribus natu quidem quiſquam anteponeretur. *Corn. Nep.*

à concevoir comment de telles cuiraſſes pouvoient défendre les ſoldats, & les mettre en ſûreté contre les coups qu'on leur portoit. Mais ce lin, trempé dans du vinaigre mêlé de ſel, étoit tellement préparé, qu'il ſe durciſſoit & devenoit impénétrable au fer auſſi-bien qu'au feu. L'uſage en étoit commun chez pluſieurs nations.

Jamais troupes ne furent ni mieux exercées, ni mieux diſciplinées que celles d'Iphicrate. Il les tenoit toujours en haleine, & en tems de paix ou de repos, il leur faiſoit faire toutes les évolutions néceſſaires, ſoit pour attaquer l'ennemi, ou pour ſe défendre; ſoit pour dreſſer des embuſcades, ou pour les éviter; ſoit pour conſerver leurs rangs dans la pourſuite même des fuiards, & ne pas trop s'abandonner à une ardeur qui ſouvent devient pernicieuſe, ou pour ſe rallier à propos après un commencement de déroute. Ainſi, quand il s'agiſſoit de donner un combat, au premier ſignal tout ſe mettoit en mouvement avec une promtitude & un ordre admirable. Les Officiers & les ſoldats d'eux-mêmes ſe rangeoient en bataille, & juſques dans le feu de l'action ils prenoient leur parti comme l'auroit pu ordonner le plus habile Général. Mérite fort rare à ce que j'entends dire, mais bien eſtimable; qui contribue plus

qu'on ne peut croire au gain d'une bataille, & qui marque dans le Chef une ſupériorité de génie non commune!

TIMOTHÉE étoit fils de Conon, ſi célébre par ſes grandes actions, & par les ſervices importans qu'il rendit à ſa patrie. [a] Il ne dégénéra point de la réputation de ſon pere, ſoit pour le mérite guerrier, ſoit pour l'habileté dans le gouvernement : mais il y ajouta la gloire qui vient des talens de l'eſprit, s'étant diſtingué particuliérement par le don de la parole, & par le goût pour les ſciences.

Aucun Capitaine n'éprouva moins que lui au commencement l'inconſtance du ſort des armes. Il n'avoit qu'à tenter pour réuſſir : le ſuccès ſuivoit toujours ſes vûes & ſes deſirs. Un ſi rare bonheur ne manqua pas d'exciter la jalouſie. Ses envieux, comme je l'ai déja obſervé, le firent peindre dormant, tandis que la Fortune, près de lui, prenoit des villes dans des filets. A cela Timothée répondit froidement : *Puiſque tout endormi je prends les villes, que ne ferai-je point éveillé ?* Il prit enſuite la choſe plus ſérieuſement, & in- *Plut. in Sylla, p. 454.*

a Hic à patre acceptam gloriam multis auxit virtutibus. Fuit enim diſertus, impiger, laborioſus, rei militaris peritus, neque minùs civitatis regendæ. *Corn. Nep. cap. 1.*

Timothæus Cononis filius, cùm belli laude non inferior fuiſſet quàm pater, ad eam laudem doctrinæ & ingenii gloriam adjecit. *Cic. l. 1. de Offic. n. 116.*

digné contre ceux qui prétendoient lui rabaiſſer la gloire de ſes actions, il proteſta en public qu'il ne la devoit qu'à lui-même, & non à la Fortune. Cette déeſſe, dit Plutarque, bleſſée d'un orgueil ſi fier & ſi inſolent, l'abandonna entiérement dans la ſuite, & il n'eut plus aucun heureux ſuccès. Voila quels Chefs furent emploiés dans la guerre des Alliés.

Diod. lib. pag. 411. Corn. Nep. in Chabr. c. 4.

L'ouverture de la guerre & de la campagne ſe fit par le ſiége de Chio. Charès commandoit l'armée de terre, & Chabrias celle de mer. Tous les Alliés s'empreſſérent de porter du ſecours à cette île. Chabrias aiant forcé l'entrée du port y entra malgré l'effort des ennemis. Les autres galéres n'oſérent pas l'y ſuivre, & l'abandonnérent. Il fut bientôt envelopé de toutes parts, & ſon vaiſſeau percé de coups. Il auroit pu ſe ſauver à la nage vers la flote Athénienne, comme firent ſes ſoldats. Mais par un principe de gloire mal entendu, il ne crut pas qu'il fût permis à un Général d'abandonner ainſi ſon vaiſſeau, & il préféra une mort, glorieuſe ſelon lui, à une fuite honteuſe.

Cette premiére entrepriſe aiant mal réuſſi, on fit de part & d'autre de nouveaux efforts. Les Athéniens avoient équipé une flote de ſoixante galéres, & nommé Charès pour la commander: ils en armérent encore ſoixante autres, ſous

le commandement d'Iphicrate & de Timothée. La flote des Alliés étoit de cent voiles. Après avoir ravagé pluſieurs îles qui appartenoient aux Athéniens, & en avoir tiré un grand butin, ils s'attachérent au ſiége de Samos. Les Athéniens de leur côté, aiant réuni toutes leurs forces, aſſiégérent Byzance. Les Alliés accoururent auſſitôt pour la défendre. Les deux flotes étant en préſence, on ſe préparoit au combat, lorſqu'il ſurvint tout à coup une violente tempête, malgré laquelle Charès vouloit qu'on s'avançât contre l'ennemi. Les deux autres Chefs, plus prudens & plus expérimentés que lui, ne crurent pas que dans une telle conjoncture on dût hazarder le combat. Charès indigné de voir qu'on ne ſe rendoit point à ſon avis, prit les ſoldats à témoin qu'il ne tenoit pas à lui qu'on ne battît les ennemis. C'étoit un homme naturellement vain, plein d'oſtentation & d'eſtime de lui-même, qui exagéroit ſes ſervices, mépriſoit ceux des autres, & rappelloit à lui ſeul toute la gloire des bons ſuccès. Il écrivit à Athénes contre ſes deux Collégues, les accuſant de lâcheté & de trahiſon. Sur ſes plaintes, le [a] peuple, qui étoit léger, vif, ſoupçonneux, & naturellement jaloux à l'égard

[a] Populus acer, ſuſpicax, mobilis, adverſarius, invidus etiam potentiæ, domum revocat. *Corn. Nep.*

de quiconque ſe diſtinguoit par un crédit & un mérite éclatant, rappelle ces deux Chefs, & leur fait leur procès.

La faction de Charès, qui étoit très puiſſante à Athénes, s'étant déclarée contre Timothée, il fut condanné à une amende de cent talens : digne récompenſe du noble déſintéreſſement qu'il avoit fait paroître dans une autre occaſion, en rapportant à ſa patrie, du butin pris ſur l'ennemi, douze cens talens, ſans en rien réſerver pour lui-même. Il ne put pas ſoutenir plus lontems la vûe d'une ville ingrate, & hors d'état, pauvre comme il étoit, de paier une ſi forte amende, il ſe retira à Chalcide. Après ſa mort le peuple, touché de repentir, réduiſit l'amende à dix talens, qu'il fit paier à ſon fils Conon, pour rétablir une certaine partie des murs. Ainſi, par un événement aſſez bizarre, ces mêmes murs que ſon grand pere avoit rebâtis des dépouilles des ennemis, le petit-fils, à la honte d'Athénes, les répara en partie de ſon propre bien.

cent mille — *douze cens talens.*

Ariſt. Rhet. l. 2. c. 23. Iphicrate fut auſſi appellé en jugement. Ce fut dans cette occaſion qu'Ariſtophon, autre Capitaine Athénien, l'accuſa d'avoir trahi & vendu la flote qu'il commandoit. Iphicrate, avec la confiance qu'inſpire une réputation établie, lui demanda : *Auriez vous été homme à faire une trahiſon de cette nature ? Non*, ré-

it Ariſtophon, *je ſuis trop homme*
nneur pour cela. Quoi! repartit alors
crate, *ce qu'Ariſtophon n'auroit pas*
, Iphicrate l'auroit pu faire?

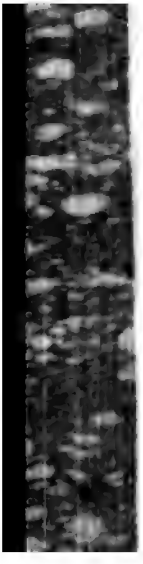
ne ſe contenta pas d'emploier pour *Polyæn. Strateg. l.*
éfenſe la force des raiſons : il appella
ſi à ſon ſecours celle des armes. Inſtruit
: le mauvais ſuccès de ſon Collégue,
vit bien qu'il ne faloit pas tant ſonger
convaincre ſes Juges, qu'à les intimi-
r. Il avoit placé autour du lieu où ils
oient aſſemblés une troupe de jeunes
ens armés de poignards, qu'ils avoient
oin de faire entrevoir de tems en tems.
ls ne purent réſiſter à cette ſorte d'élo-
quence preſſante & victorieuſe, & ren-
voiérent l'accuſé abſous. Comme on lui
reprochoit dans la ſuite ce violent pro-
cédé : *J'aurois été bien fou*, diſoit-il, *ſi, réuſſiſſant à faire la guerre pour les Athéniens, j'euſſe négligé de la faire pour moi-même.*

Charès, par le rappel de ſes deux Collégues, ſe trouva ſeul Général de toute l'armée, & il étoit en état d'avancer beaucoup les affaires d'Athénes dans l'Helleſpont, s'il eût ſu ſe défendre des promeſſes magnifiques d'Artabaze. Ce Satrape, qui s'étoit révolté dans l'Aſie Mineure contre le Roi de Perſe ſon maître, inveſti par ſoixante dix mille hommes, & prêt à ſuccomber par l'inégalité de ſes

forces, débaucha Charès. Celui-ci, qui ne ſongeoit qu'à s'enrichir, marcha auſſi tôt au ſecours d'Artabaze, le dégagea, & reçut une récompenſe proportionnée au bienfait. On traita de crime capital l'action de Charès. Il avoit non-ſeulement abandonné le ſervice de la République pour une guerre étrangére, mais encore irrité le Roi de Perſe, qui par ſes ambaſſadeurs menaça d'armer trois cens voiles en faveur des Inſulaires ſoulevés & ligués contre Athénes. Le crédit de Charès le ſauva encore dans cette occaſion, comme il l'avoit déja fait en pluſieurs autres ſemblables. Les Athéniens intimidés par les menaces du Roi, ſongérent ſérieuſement à en prévenir les effets par une paix générale.

De pace, ſeu ſocialis. C'eſt à quoi Iſocrate, indépendamment de ces menaces, les avoit vivement exhortés par un beau diſcours qui nous reſte encore, où il leur donne d'excellens avis. Il leur reproche avec beaucoup de liberté, comme Démoſthéne le fait dans preſque toutes ſes harangues, de ſe livrer aveuglément à la flaterie des Orateurs qui entrent dans leurs paſſions, pendant qu'ils n'ont que du mépris pour ceux qui leur donnent les conſeils les plus ſalutaires. Il s'applique ſur-tout à réfréner en eux ce deſir violent d'augmenter leur puiſſance, & de dominer ſur les peuples

de la Gréce, qui avoit été la ſource de tous leurs malheurs. Il rappelle dans leur mémoire ces beaux tems, ſi glorieux pour Athénes, où leurs ancêtres, par un noble & généreux déſintéreſſement, ſacrifiérent tout pour maintenir la liberté commune, & pour ſauver la Gréce; & il les compare avec ces tems funeſtes, où l'ambition de Sparte, enſuite celle d'Athénes, avoient plongé ſucceſſivement ces deux villes dans les maux les plus extrêmes. Il leur repréſente que la ſolide grandeur d'un état ne conſiſte point à augmenter ſon domaine, ni à étendre au loin ſes conquêtes, ce qui ne ſe peut guére faire ſans violence & ſans injuſtice; mais à gouverner ſagement ſes ſujets & à les rendre heureux, à protéger ſes Alliés, à ſe faire aimer & reſpecter des voiſins, & à ſe faire craindre des ennemis. » Un Etat, » leur dit-il, ne peut manquer de deve- » nir l'arbitre de tous les Etats voiſins, » quand il ſait réunir en ſoi deux grandes » qualités, la juſtice & la puiſſance, qui » ſe prêtent un mutuel ſecours, & ne doi- » vent point être ſéparées. Car la puiſ- » ſance qui ne ſe conduit point par des » motifs de juſtice & de raiſon, ſe porte » aux derniéres violences pour accabler » & écraſer tout ce qui lui réſiſte : com- » me auſſi la juſtice, ſi elle eſt déſarmée » & impuiſſante, ſe trouve expoſée à l'in-



conclure une paix qui laiſſe
chaque peuple, dans la joi
pleine liberté, & ſe décl
irréconciliable de quiconq
bler cette paix & renverſe

La paix fut conclue en e
ditions, & il fut arrêté qu
zance, Chio, & Cos jouiro
An. M. 3648. tiére liberté. Ainſi ſe tern
Av. J. C. 356. des Alliés, après avoir dur

§. III. *Démoſthéne raſſure allarmés par les prépar que faiſoit Artaxerxe. I faveur des Mégalopolita Rhodiens. Mort de Mau extraordinaire d'Artémi*

Cette paix ne raſſura

l'Egypte ne fût un prétexte apparent dont le Roi couvroit ſon véritable deſſein.

Sur ce bruit, Athénes prit l'allarme, & les Orateurs augmentérent par leurs diſcours la fraieur du peuple, & l'exhortérent à prendre les armes ſans délai, à prévenir le Roi de Perſe en lui déclarant les premiers la guerre, & à faire une ligue avec tous les peuples de la Gréce contre l'ennemi commun. Démoſthéne parut alors pour la premiére fois en public, & monta ſur la Tribune aux harangues pour dire ſon avis. Il étoit âgé de vingt-huit ans. Je me réſerve à en parler avec quelque étendue à la fin de ce Volume. Dans l'occaſion dont il s'agit, plus ſage que ces fougueux Orateurs, & ſongeant dès lors ſans doute à ménager à ſa République le ſecours des Perſes contre Philippe; il n'oſa pas à la vérité s'oppoſer de droit fil à l'avis qu'on avoit propoſé, de peur de ſe rendre ſuſpect: mais, poſant d'abord pour principe qu'il faloit regarder le Roi de Perſe comme l'ennemi perpétuel de la Gréce, il repréſenta qu'il étoit de la prudence, dans une affaire auſſi importante que celle-ci, de ne rien précipiter; qu'il ne faloit pas, par une réſolution priſe à la hâte ſur des bruits vagues & incertains, & par une déclaration de guerre prématurée, fournir à un Prince ſi puiſſant un juſte ſujet de tour-

An. M. 364
Av. J. C. 35

Demoſth. orat. de Clibus.

ner ſes armes contre la Gréce ; que ce qui étoit néceſſaire pour le préſent, c'étoit de ſonger à équiper une flote de trois cens voiles, (& il marque en * détail comment on doit s'y prendre,) & de tenir des troupes toutes prêtes, pour être en état de faire une bonne & vigoureuſe réſiſtance en cas qu'ils fuſſent attaqués; qu'alors tous les peuples de la Gréce, ſans autre invitation, ſeroient aſſez avertis par le danger commun de ſe joindre à eux; & que le ſeul bruit de cet armement ſeroit capable de faire perdre au Roi de Perſe l'envie d'attaquer la Gréce, ſuppoſé qu'il en eût formé le deſſein.

Au reſte il n'eſt pas d'avis que, pour ſubvenir aux frais de cette guerre, on commence actuellement à impoſer une taxe ſur les biens des particuliers, laquelle ne monteroit pas à une grande ſomme, & ne ſeroit pas ſuffiſante pour les dépenſes néceſſaires. » Il faut, dit-il, » s'en repoſer ſur le zêle & ſur la géné» roſité de nos citoiens. On peut dire que » notre ville eſt preſque auſſi riche elle » ſeule, que toutes les autres villes de la » Gréce enſemble. « (Il avoit marqué auparavant que l'eſtimation des terres de l'Attique montoit à ſix mille talens,

* *Je réſerve à raporter à la fin du Volume ce détail, qui eſt aſſez curieux, & fort propre à expliquer comment les Athéniens équipoient & faiſoient ſubſiſter leurs floses.*

ſt-à-dire à dix huit millions.) » Quand
n verra le péril réel & prochain, il
'y aura perſonne qui ne contribue de
on cœur aux frais de la guerre, &
ui ſoit aſſez inſenſé pour aimer mieux
azarder de perdre avec la liberté tout
on bien, que d'en ſacrifier une partie
our conſerver ſa patrie, & pour ſe
onſerver ſoi-même.

» Et il ne faut point craindre, comme
uelques-uns vous l'inſinuent, que les
randes richeſſes du Roi de Perſe le
nettent en état de lever contre vous un
rand nombre de troupes auxiliaires,
ui rendroient ſon armée formidable.
Nos Grecs, quand il s'agit de marcher
ontre l'Egypte, ou contre Oronte &
es autres Barbares, ſervent volontiers
ous les Perſes, dans l'eſpérance de s'en-
ichir : mais aucun, j'oſe l'aſſurer, au-
un ne ſe réſoudra jamais à porter les
rmes contre la Gréce.

Cette harangue eut tout ſon effet. La
niére adroite & délicate dont l'Ora-
r s'y prit, en conſeillant de différer
npoſition de la taxe, & laiſſant entre-
ir qu'elle ne tomberoit que ſur les ſeuls
hes dont il loue le zêle, étoit fort pro-
e à faire échouer cette affaire, qui n'a-
it de fondement que dans l'imagina-
n échauffée de quelques Orateurs in-

téreſſés peut-être à la guerre qu'ils conſeilloient.

A. M. 3651. A. J. C. 353. *Diod. lib. 16. p. 401.*

Deux années après, une entrepriſe des Lacédémoniens contre Mégalopolis ville de l'Arcadie donna encore lieu à Démoſthéne de ſignaler ſon zêle, & de faire paroître ſon éloquence. Cette ville, établie nouvellement par les Arcadiens, qui y avoient fait entrer une nombreuſe colonie tirée de différentes villes, & qui leur pouvoit ſervir de place forte & de rempart contre Sparte, cauſoit beaucoup d'inquiétude aux Lacédémoniens, & leur donnoit de vives allarmes. Ils réſolurent donc de l'attaquer, & de s'en rendre maîtres. Les Mégalopolitains, qui apparemment avoient renoncé à l'alliance de Thébes, eurent recours à Athénes, & implorérent ſa protection : les autres peuples intéreſſés y envoiérent auſſi leurs Députés, & l'affaire fut débatue devant le peuple.

Demoſth. Orat. pro Megalop.

Démoſthéne poſe d'abord pour fondement de tout ſon diſcours, qu'il eſt de la derniére importance d'empêcher que ni Sparte ni Thébes ne deviennent trop puiſſantes, & ne ſe mettent en état de faire la loi à toute la Gréce. Pour cela il eſt néceſſaire de balancer leurs forces, & de conſerver toujours entr'elles un juſte équilibre. Or il eſt évident que ſi l'on abandonne Mégalopolis aux Lacédémo-

niens, ils ſe rendront bientôt maîtres de Meſſéne, deux villes voiſines & puiſſantes, qui tiennent Sparte en échec, & lui ſervent comme de bride. L'alliance que nous ferons avec les Arcadiens, en nous déclarant pour Mégalopolis, eſt donc le plus ſûr moien de conſerver l'équilibre ſi néceſſaire entre Sparte & Thébes, parce que, quelque choſe qu'il arrive, ni l'une ni l'autre ne pourra nous nuire, tant que nous aurons pour alliés les Arcadiens, dont la puiſſance, jointe à la nôtre, l'emportera toujours ſur celle de chacun des deux autres peuples.

Une raiſon puiſſante combattoit l'avis de Démoſthéne, c'étoit l'alliance qu'on avoit actuellement avec les Lacédémoniens. Car enfin, diſoient les Orateurs oppoſés à Démoſthéne, quelle idée aura-t-on d'Athénes, ſi elle change ainſi ſelon les tems; & la juſtice permet-elle de compter pour rien la religion des Traités? » Il faut, répliquoit Démoſthéne, dont je crois devoir ici raporter les paroles mêmes, » il [a] faut avoir toujours en » vûe la juſtice, & la prendre pour régle » de ſa conduite; mais il faut auſſi en » même tems que la juſtice ſe trouve » jointe avec le bien & l'intérêt de » l'Etat. Notre maxime a toujours été

a Δεῖ σκοπεῖν μὲν ἀεὶ τὸ δίκαιον· παρατηρεῖν δὲ, ὅπως ἅμα τὰ δίκαια τοῖς συμφέρουσι ἔσται ταῦτα.

» d'aller au ſecours de ceux qui étoient op-
» primés. (Il cite pour exemple les Lacé-
démoniens eux-mêmes, les Thébains, les
Eubéens.) » Nous n'avons jamais varié
» dans ce principe. Ainſi ce n'eſt pas ſur
» nous que doit tomber le reproche de
» changement, mais ſur ceux qui par leurs
» injuſtices & leurs uſurpations nous obli-
» gent de nous déclarer contre eux.

J'admire le langage des Politiques. A les entendre parler, c'eſt toujours la raiſon, c'eſt l'équité toute pure qui les conduit : à les voir agir, il eſt clair que l'intérêt ſeul ou l'ambition eſt leur régle & leur guide. Ce langage eſt un effet & un reſte du reſpect que la nature a gravé dans le cœur de tous les hommes pour la juſtice. Il en eſt peu qui oſent démentir ce ſentiment par leurs diſcours, & qui le contrediſent ouvertement. Mais il en eſt peu auſſi qui le ſuivent avec fidélité & conſtance dans leurs actions. Jamais on ne vit en Gréce tant de Traités d'alliance que dans le tems dont nous parlons, & jamais ils n'y furent moins reſpectés. Ce mépris de la religion des ſermens dans les Etats eſt une preuve de leur dépériſſement, & ſouvent une marque & une cauſe de leur ruine prochaine.

Diod. p. 402. Les Athéniens, touchés par l'éloquent diſcours de Démoſthéne, envoiérent au ſecours des Mégalopolitains trois mille hommes

hommes de pié, & trois cens chevaux, ſous la conduite de * Pamméne. Mégalopolis fut rétablie dans ſon premier état, & les habitans qui s'en étoient retirés pour retourner dans leurs patries, furent obligés d'y revenir.

LA PAIX qui avoit terminé la guerre des Alliés ne leur procura pas à tous le repos qu'ils avoient lieu d'en attendre. Les Rhodiens, & ceux de Cos, qui avoient été déclarés libres par ce Traité, ne firent que changer de maître. Mauſole, roi de Carie, qui leur avoit aidé à ſecouer le joug d'Athénes, leur impoſa le ſien. S'étant déclaré ouvertement pour les riches & les puiſſans, il aſſervit le peuple & le fit beaucoup ſouffrir. Il mourut la ſeconde année depuis le Traité de paix, après avoir régné vingt-quatre ans. Artémiſe ſa femme lui ſuccéda, & comme elle étoit ſoutenue par tout le crédit du Roi de Perſe, elle maintint ſa domination dans les îles nouvellement ſoumiſes. AN. M. 3651 AV. J. C. 353. *Diod. l. 16 pag. 435.*

En parlant ici d'Artémiſe, je dois avertir qu'il ne la faut pas confondre avec une autre Artémiſe qui vivoit plus de cent trente ans auparavant ſous Xerxès, & qui ſe diſtingua ſi fort par ſon courage & ſa prudence dans le combat naval de Salamine. C'eſt une erreur où ſont tombés

* *Ce Pamméne eſt différent de celui de Thébes, dont il a été parlé ci-devant.*

par inadvertance pluſieurs Ecrivains célébres.

lin. l. 36. 1. Celle-ci s'eſt immortaliſée par les honneurs qu'elle rendit à la mémoire de Mauſole ſon mari. Elle lui fit bâtir dans Halicarnaſſe un ſuperbe tombeau, que l'on appella *Mauſolée*, dont la beauté l'a fait paſſer pour une des ſept merveilles du monde, & a fait donner le nom de Mauſolée à tout ce qui ſe fait dans ce genre de grand & de magnifique.

Iul. Gell. 2. c. 18. & in Iſoc. p. 838. Elle chercha auſſi à éterniſer le nom de Mauſole par d'autres monumens qu'elle croioit plus durables que le marbre & le bronze, mais qui ſouvent ne réſiſtent pas davantage à l'injure du tems: je parle des Ouvrages d'eſprit. Elle fit faire d'excellens Panégyriques à l'honneur de ſon mari, & elle propoſa un prix de grande valeur à celui qui s'en acquitteroit le mieux. Le célébre Iſocrate, & Théopompe ſon diſciple, parurent ſur les rangs avec beaucoup d'autres.

Euſeb. Præparat. Evang. 10. cap. 3. Théopompe l'emporta *ſur tous*, & il eut la foibleſſe & la vanité de ſe vanter publiquement d'avoir remporté le prix ſur ſon Maître, préférant, comme il n'eſt que trop ordinaire, la gloire du bel eſprit, à celle du bon cœur. Il avoit repréſenté dans ſon Hiſtoire, Mauſole comme un Prince d'une avarice ſordide, & à qui tout moien étoit bon pour amaſſer de

Suidas.

'argent. Il le peignit ſans doute par des couleurs bien différentes dans ſon Panégyrique, qui, ſans cela, n'auroit pu plaire à la Princeſſe.

Cette illuſtre Veuve prépara à Mauſole un autre tombeau que celui dont j'ai parlé. Ayant recueilli ſes cendres, & fait broier ſes os, elle mettoit tous les jours de cette poudre dans ſa boiſſon, juſqu'à ce qu'elle eut tout bû; voulant par là faire de ſon propre corps le ſépulcre de ſon époux. Elle ne lui ſurvécut que deux ans, & ſa douleur ne finit qu'avec ſa vie. *Cic. Tuſcul. Quæſt. lib. 3. n. 75. Val. Max. lib. 4. cap. 6.*

Au lieu des pleurs, où la plupart des Écrivains plongent Artémiſe durant ſa viduité, il y en a qui lui font faire des conquêtes très-conſidérables. Il paroit par une harangue de Démoſthéne qu'on ne la regardoit point à Athénes comme une Veuve déſolée, qui négligeât les affaires de ſon roiaume. Mais nous avons ſur ce point quelque choſe de plus déciſif. Vitruve nous dit qu'après la mort de Mauſole, les Rhodiens, indignés qu'une femme dominât dans la Carie, entreprirent de la détrôner. Ils partirent donc de Rhodes avec leur flote, & entrérent dans le grand port d'Halicarnaſſe. La Reine, avertie de leur deſſein, avoit ordonné aux habitans de ſe tenir ſur les murailles, & quand les ennemis ſeroient arrivés, de *Demoſth. de Libert. Rhod. pag. 145. Vitruv. de Architect. l. 2. cap. 8.*

leur témoigner par leurs cris & leurs battemens de mains qu'ils étoient prêts à leur livrer la ville. Les Rhodiens descendirent tous de leurs vaisseaux, se rendirent avec hâte dans la place, & laissérent leur flote vuide. Pendant ce tems-là Artémise fit sortir ses galéres du petit port par une saignée, une ouverture qu'elle avoit fait préparer exprès, entra dans le grand port, se saisit de la flote ennemie qui étoit sans défense, & y aiant fait monter ses soldats & sa chiourme, elle se remit en mer. Les Rhodiens, ne trouvant point d'issue pour se sauver, furent tous égorgés. La Reine cependant s'avança vers Rhodes. Quand les habitans aperçurent de loin leurs vaisseaux ornés de couronnes de laurier, ils jettérent de grands cris, & reçurent avec des marques de joie extraordinaires la flote victorieuse & triomphante. Elle l'étoit en effet, mais dans un autre sens qu'ils ne le pensoient. Artémise n'aiant point trouvé de résistance, se rendit maitresse de la ville, & fit mourir les principaux citoiens. Elle y fit dresser un trophée de sa victoire, avec deux statues de bronze, dont l'une représentoit la ville de Rhodes, & l'autre représentoit Artémise qui marquoit cette ville d'un fer chaud. Vitruve ajoute que les Rhodiens n'osérent jamais ôter de sa place ce trophée, parce

que c'étoit une choſe que la religion défendoit, mais qu'ils l'environnérent d'un édifice qui en déroboit la vûe.

Tout cela, comme l'obſerve Bayle dans ſon * Dictionnaire, ne ſent point une Veuve déſolée & inconſolable, qui ne fait que gémir & ſoupirer; ce qui lui fait ſoupçonner que tout ce qu'on dit de merveilleux de la triſteſſe d'Artémiſe, pourroit bien avoir été d'abord avancé ſans fondement & hazardé par quelque Ecrivain, & enſuite copié par tous les autres.

J'aimerois aſſez, pour l'honneur d'Artémiſe, qu'on dît, & rien n'empêche de le croire, que par une force & une grandeur d'ame, dont ſon ſexe fournit pluſieurs exemples, elle ſut joindre la douleur amére d'une Veuve avec le courage agiſſant d'une Reine, & que les affaires lui tinrent lieu de conſolation. *Negotia pro ſolatiis accipiens.* *Tacit.*

LES RHODIENS, traités par Artémiſe de la maniére dont je l'ai dit, & ne pouvant plus ſouffrir cette dure & honteuſe ſervitude, eurent recours aux Athéniens, & implorérent leur protection. Ils s'en étoient rendus abſolument indignes par leur révolte: cependant Démoſthéne ne laiſſa pas de parler au peuple en leur AN. M. 361 AV. J. C. 351 *Demoſt. Rhod. libe*

* *Ce Dictionnaire renferme beaucoup de traits d'érudition, mais beaucoup de principes fort dangereux.*

faveur. Il met d'abord leur faute dans tout son jour : il exagére leur injuſtice & leur perfidie : il ſemble entrer dans les juſtes ſentimens de colére & d'indignation du peuple, & l'on diroit qu'il va ſe déclarer fortement contre les Rhodiens. Mais tout cela n'étoit qu'un artifice de l'Orateur, qui cherchoit à s'inſinuer dans l'eſprit de ſes auditeurs, & à y exciter des ſentimens tout contraires de bonté & de compaſſion pour un peuple qui reconnoiſſoit ſa faute, qui avouoit ſon indignité, & qui néanmoins venoit avec confiance implorer ſa protection. Il étale les grandes maximes, qui dans tous les tems ont fait la gloire d'Athénes : d'oublier les injures, de pardonner à des rebelles, & de prendre la défenſe des malheureux. Aux motifs de gloire il ajoute ceux de l'intérêt, en montrant combien il leur importe de ſe déclarer pour une ville qui favoriſe la Démocratie, & de ne pas abandonner aux ennemis une île auſſi puiſſante qu'eſt celle de Rhodes. C'eſt ce qui fait le ſujet du diſcours de Démoſthéne intitulé, *Pour la liberté des Rhodiens.*

Strab. lib. pag. 656. La mort d'Artémiſe, qui arriva cette année là même, rétablit apparemment les Rhodiens en liberté. Elle eut pour ſucceſſeur ſon frere Idriée, qui épouſa ſa propre ſœur Ada, comme Mauſole avoit

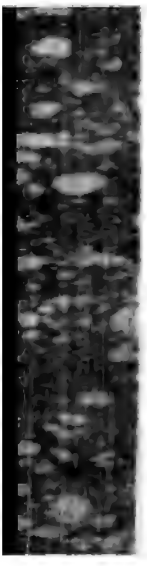
épouſé Artémiſe. C'étoit la coutume dans la Carie, que les Rois épouſaſſent ainſi leurs ſœurs, & que les veuves ſuccédaſſent à leurs maris, préférablement aux freres, & même aux enfans du défunt.

§. IV. *Expédition heureuſe d'Ochus contre la Phénicie, contre Cypre, & enſuite contre l'Egypte.*

OCHUS ſongeoit ſérieuſement à réduire au devoir l'Egypte, qui depuis longtems prétendoit ſe maintenir dans l'indépendance. Lorſqu'il faiſoit de grands préparatifs pour cette importante expédition, il apprit le ſoulévement de la Phénicie. Les peuples, opprimés par ceux que le Roi de Perſe envoioit pour les gouverner, réſolurent de ſecouer un joug ſi dur, & firent une ligue avec Nectanébus Roi d'Egypte, contre lequel la Perſe faiſoit marcher ſes armées. Comme il n'y avoit point d'autre paſſage pour cette invaſion que la Phénicie, cette révolte vint bien à propos pour Nectanébus. Auſſi, pour ſoutenir les rebelles, il envoia Mentor Rhodien à leur ſecours, avec quatre mille hommes de troupes Grecques. Il vouloit par là ſe faire une barriére de la Phénicie, & y arrêter les Perſes. Les Phéniciens, avec ce renfort, ſe mirent en campagne, battirent les gouverneurs de Syrie & de Cilicie qu'on avoit envoiés

An. M. 36
Av. J. C. 3

Diod. l. pag. 439.



contrevenans, de s'attirer
tion & ſes armes. La Perſe
ne prit point une telle réſ
zard, & elle avoit ſes rai
uſer ainſi à l'égard des Gre

Son deſſein pouvoit être
à peu leurs eſprits, en déſ
mains; d'émouſſer cette p
rage qui les piquoit ſans
noble émulation; d'éteindr
deſir de gloire & de conquê
par une longue inaction &
forcé cette activité qui leu
relle; enfin de les réduire a
ces peuples qu'une vie douce
énerve, & à qui elle fait pe
deur martiale que les comb
rils mêmes ont coutume d'a

Le Roi de Perſe qui régn

réſolu d'aller en perſonne ſoumettre les rebelles. Il avoit extrêmement à cœur cette expédition, & il ne négligeoit rien de ce qui la pouvoit faire réuſſir. La fameuſe retraite des Dix mille, ſans parler de beaucoup d'autres actions de ce genre, avoit laiſſé dans la Perſe une grande idée du courage des Grecs. Ce Prince comptoit infiniment plus ſûr un petit corps de troupes Grecques qu'il auroit à ſa ſolde, que ſur l'armée entiére de ſes Perſes, quelque nombreuſe qu'elle fût, & il ſentoit bien que les diviſions inteſtines de la Gréce mettroient les villes hors d'état de lui fournir le nombre de ſoldats dont il avoit beſoin.

Enfin en bonne politique, il ne devoit point s'engager dans l'Egypte, qu'il n'eût pacifié tout ce qu'il laiſſoit derriére lui, l'Ionie ſur-tout, & les autres provinces voiſines. Or le moïen le plus ſûr de les contenir dans le devoir, étoit de leur ôter toute eſpérance de pouvoir attendre du ſecours des Grecs, qui étoit leur reſſource ordinaire dans les tems de révoltes, ſans quoi ils étoient peu en état de former de grandes entrepriſes. *Diod.* P. 441.

Quand Ochus eut pris toutes ſes meſures, & fait tous ſes préparatifs, il ſe rendit ſur les frontiéres de la Phénicie, où il trouva une armée de trois cens mille hommes d'infanterie, & de trente mille

Joſ. de grec. l. ap. 14.

mentaires, ou ſon hiſtoire d'Egypte. Il étoit Prêtre d'Héliopolis en Egypte, & avoit écrit en grec l'hiſtoire des différentes Dynaſties, depuis le commencement de cet Etat juſqu'au tems où nous ſommes. Son hiſtoire eſt ſouvent citée par Joſéphe, Euſébe, Plutarque, Porphyre, & par d'autres encore. Cet Hiſtorien vivoit ſous Ptolémée Philadelphe Roi d'Egypte: car c'eſt à lui qu'étoit dédié ſon ouvrage. Syncellus * nous en a conſervé l'abrégé.

Ce qui fit perdre la couronne à Nectanébus, fut la trop bonne opinion qu'il avoit de lui-même. Il avoit été porté ſur le trône par Agéſilas. Il y avoit été ſoutenu enſuite par la valeur & la prudence de Diophante Athénien & de Lamius Lacédémonien, qui, tandis qu'ils avoient eu le commandement de ſes armées & la direction de la guerre, avoient rendu ſes armes victorieuſes contre les Perſes dans toutes les entrepriſes qui s'étoient formées contre lui. Il eſt fâcheux qu'on en ignore le détail, & que Diodore ne nous en apprenne rien. Ce Prince, enflé de tant de ſuccès, s'étoit imaginé dans la ſuite qu'il étoit devenu capable de conduire ſeul ſes propres affaires, & avoit

* *On appelle ainſi George moine de Conſtantinople, qui fut* Syncelle ou *Vicaire du Patriarche Taraſe, vers la fin du neuviéme ſiécle.*

avoit dans Sidon, quand ce malheur arriva, des richeſſes immenſes. Le feu aiant fait fondre l'or & l'argent, Ochus en vendit les cendres, dont il tira une ſomme fort conſidérable.

La terrible deſtruction de cette ville jetta une ſi grande épouvante dans tout le reſte de la Phénicie, qu'elle ſe ſoumit, & obtint du Roi des conditions aſſez raiſonnables. Ochus ne ſe rendit pas fort difficile à leurs demandes, parce qu'il ne vouloit pas perdre là le tems dont il avoit beſoin pour exécuter ſes projets contre l'Egypte.

Avant que de ſe mettre en marche pour y entrer, il lui vint encore un corps de dix mille Grecs. Dès le commencement de cette expédition, il avoit fait demander des troupes en Gréce. Les Athéniens & les Lacédémoniens s'étoient excuſés d'en fournir alors ſur l'impoſſibilité où ils étoient de le faire, quelque envie qu'ils euſſent, diſoient-ils, d'entretenir une bonne correſpondance avec le Roi. Les Thébains lui envoiérent mille hommes ſous le commandement de Lacharès: ceux d'Argos trois mille, ſous celui de Nicoſtrate. Le reſte venoit des villes d'Aſie. Ces troupes ſe joignirent toutes préciſément après la priſe de Sidon.

Il faut que les Juifs aient eu part à *Solin. c.*

Euſeb. in Chron. &c. cette guerre des Phéniciens contre la Perſe. Car Sidon ne fut pas plutôt priſe, qu'Ochus entra en Judée, & y aſſiégea & emporta la ville de Jéricho. Outre cela, il paroit qu'il emmena quantité de Juifs captifs en Egypte, & qu'il en envoia beaucoup d'autres en Hyrcanie, où il les établit le long de la mer Caſpienne.

Diod. lib. pag. 443. Ochus termina auſſi alors la guerre de Cypre. Celle d'Egypte étoit ſi bien devenue ſon ſeul objet, qu'afin que rien ne l'en détournât, il voulut bien s'accorder avec les neuf Rois de Cypre, qui ſe ſoumirent à lui ſous de certaines conditions, & furent tous conſervés dans leurs petits Etats. Evagore demandoit d'être rétabli dans le roiaume de Salamine. On le convainquit d'y avoir commis des injuſtices criantes, & l'on fit voir qu'on ne l'avoit pas détrôné injuſtement. Ainſi l'on confirma à Protagore la roiauté de Salamine, & le Roi donna à Evagore un Gouvernement d'un autre côté. Il ne s'y conduiſit pas mieux, & s'en fit encore chaſſer. Il retourna à Salamine, on l'y arréta, & on l'y fit mourir. Quelle différence entre Nicoclès & ſon fils Evagore!

Diod. pag. 450. Après la réduction de l'île de Cypre, & celle de la Phénicie, Ochus s'avança enfin du côté de l'Egypte.

Quand il fut arrivé, il alla camper devant Péluſe. De ce camp, il fit trois déta-

chemens. Il donna à chacun un Grec & un Perſan d'égale autorité pour le commander. Le premier eut Lacharès Thébain, & Roſace Gouverneur de Lydie & d'Ionie. Le ſecond fut donné à Nicoſtrate d'Argos, & à Ariſtazane l'un des premiers Officiers de la Couronne. Le troiſiéme eut pour Commandans Mentor le Rhodien, & Bagoas un des Eunuques d'Ochus. Chaque détachement eut ſes ordres particuliers. Le Roi demeura avec le gros de l'armée dans le camp qu'il avoit choiſi d'abord, pour attendre les événemens, & être à portée de ſecourir les autres corps de troupes en cas de malheur, ou de profiter des avantages qu'ils pourroient avoir.

Nectanébus s'attendoit depuis lontems à cette invaſion, dont les préparatifs avoient fait aſſez de bruit. Il avoit cent mille hommes ſur pié, dont vingt mille étoient Grecs, vingt mille autres Lybiens; le reſte étoient des troupes Egyptiennes. Il en mit une partie dans les places frontiéres, & avec le reſte, il ſe poſta dans les paſſages, pour diſputer à l'ennemi l'entrée de l'Egypte.

Le premier détachement d'Ochus s'alla poſter devant Péluſe, où il y avoit cinq mille Grecs en garniſon, Lacharès en forma le ſiége. Celui de Nicoſtrate s'étant mis ſur une eſcadre de quatre-vingts vaiſſeaux

première qualité, lui avoient donné le ſurnom choquant de l'animal ſtupide auquel ils trouvoient qu'il reſſembloit. Outré d'un tel affront, il dit qu'il leur feroit bien ſentir qu'il n'étoit point un âne, mais un lion; & que cet âne qu'ils mépriſoient tant, mangeroit leur bœuf. Il fit donc tirer leur dieu Apis de ſon temple, le fit ſacrifier à un âne, & le fit apprêter enſuite par ſon cuiſinier, & ſervir aux Officiers de ſa maiſon. Ce trait outra Bagoas. Pour les archives, il les racheta dans la ſuite, & les renvoia dans les endroits où elles avoient coutume d'être gardées. Mais l'affront que l'on avoit fait à ſa religion ne ſe pouvoit réparer; & l'on croit que ce fut proprement ce qui couta la vie à ſon maître.

Ælian. l. 6. cap. 8. Sa vengeance ne s'en tint pas là. Il fit enterrer un autre corps au lieu de celui du Roi, & pour ſe venger de ce qu'il avoit fait manger Apis par ſes gens, il fit manger ſon corps mort par des chats, à qui il le donnoit haché en petits morceaux, & pour ſes os, il en fit faire des manches de couteaux ou d'épées, ſymboles naturels de ſa cruauté. Apparemment que quelque nouveau ſujet avoit réveillé dans le cœur de ce monſtre ſon ancien reſſentiment; ſans quoi il eſt inconcevable qu'il eût porté ſi loin la barbarie à l'égard de ſon maître & de ſon bienfaiteur.

Après la mort d'Ochus, Bagoas, entre les mains de qui étoit alors tout le pouvoir, mit ſur le trône Arsès, le plus jeune de tous les fils du feu Roi, & fit nourir tout le reſte, afin de jouir plus ſûrement & ſans rival de l'autorité qu'il avoit uſurpée. Il ne donnoit à Arsès que le nom de Roi, & ſe réſervoit tout le pouvoir du gouvernement. Mais s'apercevant que ce jeune Prince commençoit à déméler ſa ſcélérateſſe, & qu'il prenoit les meſures pour le punir, il le prévint, le fit aſſaſſiner, & détruiſit toute ſa famille avec lui. Arsès avoit régné environ deux ans.

Bagoas, après avoir rendu le trône vacant par le meurtre d'Arsès, le remplit en y mettant Darius, le troiſiéme du nom qui ait régné en Perſe. Son véritable nom étoit Codoman. Il ſera beaucoup parlé de lui dans la ſuite. Darius commença à régner la même année qu'Alexandre le Grand. AN. M AV. J.

On voit ici clairement le funeſte effet de la mauvaiſe politique des Rois de Perſe, qui, pour ſe décharger du poids des affaires, abandonnoient toute leur autorité à un Eunuque. Bagoas pouvoit avoir plus d'habileté & d'intelligence que les autres, & par là mériter quelque diſtinction. Il eſt du devoir d'un Prince éclairé de diſtinguer le mérite: mais un Prince éclairé doit toujours demeurer pleine-

ment le maître, le juge, & l'arbitre de tout. Un Prince comme Ochus, à qui les plus grands crimes avoient servi de dégrés pour monter sur le trône, & qui s'y étoit maintenu par de pareilles voies, méritoit d'avoir un Ministre tel que Bagoas, qui le disputoit à son Maître en perfidie & en cruauté. Ochus en ressentit les premiers effets. S'il vouloit ne le pas craindre, il ne faloit pas avoir l'imprudence de le rendre formidable, en le rendant tout-puissant.

COMME Démosthéne jouera un grand rôle dans l'histoire de Philippe & d'Alexandre, qui fera la matiére du Volume suivant, il est nécessaire d'en donner par avance quelque idée aux Lecteurs, & de leur faire connoitre par quels moiens il cultiva & jusqu'à quel degré de perfection il porta le talent de la parole, qui le fit plus craindre de Philippe & d'Alexandre, & le mit en état de rendre de plus grands services à sa patrie, que n'auroit pu faire toute la bravoure militaire.

§. VI. *Abrégé de la vie de Démosthéne jusqu'au tems où il commence à paroître avec éclat dans la Tribune aux Harangues contre Philippe Roi de Macédoine.*

Av. M. 3623, Av. J. C. 381. DEMOSTHENE, né deux * ans après

* *La quatriéme année de la quatre-vingts-dix-neuviéme Olympiade.*

Philippe,

Philippe, & deux cens quatre-vingts avant Cicéron, eut pour pere, non un forgeron craſſeux & enfumé, comme il ſemble que [a] Juvénal le veut faire entendre, mais un homme aſſez riche, & qui faiſoit valoir des forges. Ce n'eſt pas que la naiſſance la plus baſſe pût faire tort à la réputation de Démoſthéne. Ses ouvrages ſont un titre de nobleſſe ſupérieur à tout ce que le monde a de plus brillant. Démoſthéne nous apprend lui-même que ſon pere emploioit à ſes forges trente eſclaves, qui valoient chacun trois mines, c'eſt-à-dire cinquante écus; excepté deux, qui étoient ſans doute les plus habiles, & conduiſoient tout l'ouvrage: ils étoient eſtimés chacun cent écus. On ſait que les eſclaves faiſoient partie du bien des Anciens. Ces forges, tous frais rabatus, raportoient chaque année trente mines, c'eſt-à-dire quinze cens livres. A cette premiére manufacture, deſtinée à fabriquer des épées & d'autres armes pareilles, il en joignoit une autre, où l'on travailloit à faire des lits & des tables de bois rare ou d'ivoire, qui lui raportoit par an douze mines. Celle-ci n'occupoit que vingt eſclaves, & leur prix n'étoit, pour chacun, que deux mines, ou cent livres.

Plut. in Demoſth. p 847-849.

In orat. 1 contr. Aphob p. 896.

Six cens livres.

a Quem Pater ardentis maſſæ fuligine lippus,
A carbone, & forcipibus, gladioſque parante
Incude, & luteo Vulcano ad Rhetora miſit.
Juven. lib. 4. Sat. 10.

Quatorze écus.

Le pere de Démoſthéne laiſſa de bien en mourant quatorze talens. Son fils n'avoit alors que ſept ans. Il eut le malheur de tomber entre les mains de Tuteurs intéreſſés & avares, qui ne ſongeoient qu'à profiter de ſon bien. Ils pouſſérent leur ſordide avarice juſqu'à refuſer aux Maîtres de leur pupille le juſte honoraire qui leur étoit dû. Il ne fut donc pas élevé avec autant de ſoin que le demandoit un naturel auſſi excellent que le ſien : outre que la foibleſſe de ſa complexion & la délicateſſe de ſa ſanté, jointe à l'exceſſive tendreſſe d'une mere qui l'aimoit uniquement, ne permettoient pas à ſes Maîtres de le preſſer beaucoup pour l'étude.

L'école d'Iſocrate, d'où [a] ſortirent tant de grands hommes, étoit pour lors à Athénes la plus renommée. Mais, ſoit que l'avarice des tuteurs de Démoſthéne ne lui permît pas de profiter des leçons d'un Maître qui les faiſoit paier fort cher, ſoit que l'éloquence douce & paiſible d'Iſocrate ne fût point dès lors de ſon goût, il étudia ſous Iſée, dont le caractére étoit la force & la véhémence. Il trouva pourtant le moien d'avoir les préceptes de la Rhétorique que le premier enſeignoit; Platon fut, à proprement parler, celui qui contribua le plus à former

* *Dix mines, 500 livres.*

[a] Iſocrates . . . cujus è ludo, tanquam ex equo Troiano, innumeri principes exierunt. *De Orat. n. 94.*

mosthéne; il lut avec grand ſoin ſes
vrages, & reçut même de ſes leçons;
il eſt aiſé de reconnoître dans les écrits
diſciple le ſtile noble & ſublime du
ître.

Mais il quitta bientôt l'école d'Iſée & *Aul.*
le de Platon, pour paſſer à une autre, *l. 3. c. 1*
les premiéres le conduiſoient, je veux
e pour fréquenter le barreau : & voici
qui y donna lieu. L'Orateur Calliſtrate
voit plaider en pleine audience la cauſe
la ville d'Orope, ſituée entre la Béotie
l'Attique. Chabrias aiant porté les
héniens à marcher au ſecours des Thé-
ns qui étoient fort preſſés, ils y cou-
ent, & les délivrérent. Les Thébains,
bliant ce grand ſervice, enlevérent aux
héniens la ville d'Orope qui étoit ſur
rs frontiéres. Il tomba même quelque *Demoſ*
ipçon ſur Chabrias, & ce Général fut *Midi. p*
uſé de trahiſon. Calliſtrate fut choiſi
ur plaider contre lui. La réputation de
rateur & l'importance de la cauſe, ex-
rent la curioſité, & firent grand bruit
s la ville. Démoſthéne, âgé pour lors AN. M.
ſeize ans, preſſa vivement ſes maîtres AV. J. C.

Lectitaviſſe Platonem
loſe, audiviſſe etiam
oſthenes dicitur : ſd-
apparet ex genere &
ditate ſermonis. *Cic.*
rut. n. 121.

Illud jusjurandum per
cæſos in Marathone ac Sa-
lamine propugnatores Reip.
ſatis manifeſtò docet præ-
ceptorem ejus Platonem
fuiſſe. *Quintil. l.* 12. *cap.*
10.

de vouloir le mener avec eux au barreau, afin qu'il pût assister à cette fameuse plaidoirie. L'Orateur fut écouté avec une grande attention; & aiant eu un succès extraordinaire, il fut reconduit chez lui en cérémonie au milieu d'une foule de citoiens illustres, qui s'empressoient à l'envi de lui prodiguer les louanges & les applaudissemens. Le jeune homme fut extraordinairement touché des honneurs qu'il vit rendre à l'Orateur, & encore plus du souverain pouvoir qu'a l'éloquence sur les esprits, dont elle dispose en maîtresse absolue. Il en sentit lui-même l'effet, & ne pouvant résister à ses charmes, il s'y livra entiérement dès ce jour, renonça à toute autre étude & à tout autre plaisir, & tant que Callistrate demeura à Athénes, il s'attacha à lui, & profita de ses conseils.

Le premier essai qu'il fit de son éloquence fut contre ses tuteurs, qu'il obligea de lui restituer une partie de son bien. Animé par cet heureux succès, il se hazarda de parler devant le peuple. Il y réussit tout-à-fait mal. Il avoit une voix foible, la langue embarrassée, & la respiration fort courte: & cependant ses périodes étoient si longues, qu'il étoit souvent obligé de les interrompre pour respirer. Il fut donc sifflé de tout l'auditoire, & s'en retourna entiérement découragé, &

réſolu de renoncer pour toujours à une fonction dont il ſe croioit incapable. Un de ſes auditeurs, qui au travers de ſes défauts avoit aperçu en lui un excellent fonds de génie, & une éloquence aſſez approchante de celle de Périclès, lui fit reprendre courage par l'idée flateuſe d'une ſi glorieuſe reſſemblance, & par les ſalutaires avis qu'il lui donna.

Il parut donc une ſeconde fois devant le peuple, & n'en fut pas mieux reçu. Comme il s'en retournoit la tête baiſſée & plein de confuſion, un des plus excellens Acteurs de ce tems, qui étoit ſon ami, nommé Satirus, le rencontra; & aiant appris de lui-même la cauſe de ſon chagrin, il lui fit entendre que le mal n'étoit point ſans remède, & que tout n'étoit point ſi déſeſpéré qu'il le croioit. Il lui demanda ſeulement de réciter devant lui quelques vers d'Euripide ou de Sophocle: ce qu'il fit ſur le champ. Satirus les aiant répétés après lui, leur donna toute une autre grace par le ton, le geſte & la vivacité avec leſquels il les prononça, enſorte que Démoſthéne lui-même les trouva tout différens. Il ſentit bien ce qui lui manquoit, & il s'appliqua à l'acquerir.

Les efforts qu'il fit pour corriger le défaut naturel qu'il avoit dans la langue, & pour ſe perfectionner dans la prononciation, dont ſon ami lui avoit fait con-

noitre le prix, paroiſſent preſque incroiables, & font bien voir qu'un travail opiniâtre ſurmonte tout. Il bégaioit à un point qu'il ne pouvoit exprimer certaines lettres, entr'autres celle qui commence le nom de l'art qu'il étudioit: & il avoit l'haleine ſi courte, qu'il ne pouvoit ſuffire à prononcer une période entiére ſans s'arréter. Il vint à bout de vaincre tous ces obſtacles, en mettant dans ſa bouche de petits cailloux, & prononçant ainſi pluſieurs vers de ſuite à haute voix ſans s'interrompre, & cela même en marchant, & en montant par des endroits fort roides & fort eſcarpés: enſorte que dans la ſuite nulle lettre ne l'arréta, & que les plus longues périodes n'épuiſoient point ſon haleine. Il fit plus. Il alloit ſur le bord de la mer, & dans le tems que les flots étoient le plus violemment agités, il y prononçoit des harangues, pour s'apprivoiſer par le bruit confus des flots aux émeutes du peuple & aux cris tumultueux des aſſemblées.

Cic. lib. 1. de Orat. n. 260. 261.

La Rhétorique.

Quintil. lib. 10. c. 3.

Démoſthéne ne prit pas moins de ſoin du geſte que de la voix. Il avoit chez lui un grand miroir, qui étoit ſon maître pour l'action, & devant lequel il déclamoit avant que de parler en public. Pour ſe corriger d'un défaut qu'il avoit contracté par une mauvaiſe habitude, qui étoit de hauſſer continuellement les épau-

Id. lib. 11. cap. 3.

les, il s'exerçoit debout dans une eſpéce de tribune fort étroite où pendoit une hallebarde, afin que, ſi dans la chaleur de l'action ce mouvement venoit à lui échaper, la pointe de cette hallebarde lui ſervît d'avertiſſement & de punition tout enſemble.

Il fut bien paié de toutes ſes peines, puiſque ce fut par ce moien qu'il porta l'art de déclamer au plus haut degré de perfection où il puiſſe aller. C'eſt qu'il en connoiſſoit bien le prix & l'importance. Auſſi [a] quand on l'interrogea, à trois différentes repriſes, ſur la qualité qu'il jugeoit la plus néceſſaire à l'Orateur, il ne dit autre choſe ſinon que c'étoit la prononciation, voulant inſinuer par cette réponſe répétée juſqu'à trois fois, que cette qualité étoit celle dont le défaut pouvoit le moins ſe couvrir, & qui étoit la plus capable de couvrir les autres; & que la prononciation ſeule pouvoit faire valoir extrêmement un Orateur même médiocre, au lieu que ſans elle le plus habile ne pouvoit point eſpérer d'avoir jamais aucun ſuccès. Il faloit qu'il en fît grand cas, puiſque pour s'y perfectionner, & pour

a Actio in dicendo una dominatur. Sine hac ſummus orator eſſe in numero nullo poteſt: mediocris, hac inſtructus, ſummos ſæpè ſuperare. Huic primas dediſſe Demoſthenes dicitur, cùm rogaretur quid in dicendo eſſet primum; huic ſecundas, huic tertias. *Cic. de Orat. lib.* 3. n. 213.

recevoir les leçons de Néoptoléme, le plus habile Comédien qui fût alors, il consacra juſqu'à dix mille dragmes, quoiqu'il ne fût pas fort riche.

Cinq mille livres.

Son application à l'étude n'étoit pas moins étonnante. Pour être plus éloigné du bruit, & moins ſujet aux diſtractions, il ſe fit faire un cabinet ſouterrain, qui ſubſiſtoit encore du tems de Plutarque, où il s'enfermoit quelquefois des mois entiers, ſe faiſant raſer exprès la moitié de la tête pour ſe mettre hors d'état de ſortir. C'eſt là, qu'à la lueur d'une petite lampe, il compoſa ces harangues admirables, dont ſes envieux diſoient qu'elles ſentoient l'huile, pour marquer qu'elles étoient travaillées avec trop de ſoin. » On » voit bien, répliquoit-il, que les vôtres » ne vous ont pas coûté tant de peines. « Il [a] ſe levoit extrêmement matin, & il avoit coutume de dire qu'il étoit bien fâché quand un ouvrier l'avoit devancé dans le travail. On peut juger des efforts qu'il fit pour ſe perfectionner en tout genre, par la peine qu'il prit de copier de ſa propre main juſqu'à huit fois l'hiſtoire de Thucydide, pour ſe rendre plus familier le ſtile de ce grand homme.

Lucian. adverſ. indoct. pag. 639.

Démoſthéne, après avoir exercé ſon

[a] Cui non ſunt auditæ Demoſthenis vigiliæ? qui dolere ſe aiebat, ſi quando opificum antelucana victus eſſet induſtria. *Tuſc. Quæſt. lib. 4. n. 44.*

talent pour la parole dans quelques cauſes particuliéres, ſe produiſit au grand jour, & parut ſur la Tribune aux harangues pour y traiter des affaires publiques. La ſuite nous montrera avec quel ſuccès il le fit. Au jugement de [a] Cicéron, ce ſuccès alla ſi loin, qu'il ſe faiſoit un concours de toute la Gréce à Athénes pour entendre parler Démoſthéne, & il ajoute qu'avec un mérite comme le ſien, la choſe ne pouvoit pas être autrement. Je n'examine point ici le caractére de ſon éloquence, je l'ai fait ailleurs avec aſſez d'étendue: je n'en conſidére que les effets merveilleux.

Maniér. d'enſeigner. Tome 2.

Si l'on en croit Philippe, & ſur cette matiére c'eſt un témoin certainement digne de foi & non récuſable, l'éloquence de Démoſthéne lui faiſoit plus de tort elle ſeule, que toutes les troupes & toutes les flotes des Athéniens. Ses harangues, diſoit-il, étoient comme des machines de guerre & des batteries dreſſées de loin contre lui; par leſquelles il renverſoit tous ſes projets, & ruinoit toutes ſes entrepriſes, ſans qu'il fût poſſible d'en arrêter l'effet. Car moi-même, (c'eſt Philippe qui parloit ainſi) ſi j'avois aſſiſté à l'aſſemblée, & que j'euſſe entendu haranguer ce véhément Orateur, j'aurois conclu tout

Lucian. Encom. Demoſth. p. 941.

[a] Ne illud quidem intelligunt, non modò ita memoriæ proditum eſſe, ſed ita neceſſe fuiſſe, cùm Demoſthenes dicturus eſſet, ut concurſus, audiendi cauſa, ex tota Græcia fierent. *In Brut. n.* 289.

le premier qu'il faloit me déclarer la guerre. Nulle ville ne paroiſſoit imprenable à ce Prince, pourvû qu'il y pût faire monter un mulet chargé d'or : mais il avouoit avec douleur qu'à cet égard Démoſthéne étoit invincible, & qu'il l'avoit toujours trouvé inacceſſible à ſes préſens. Après la bataille de Chéronée, Philippe, quoique vainqueur, friſſonnoit encore de crainte à la vûe du danger extrême où cet Orateur, par la puiſſante ligue dont il avoit été l'ame & le mobile, l'avoit expoſé lui & ſon roiaume.

Ibid. p. 934 936. Antipater en parloit de même. Je ne compte pour rien, diſoit-il, ni le Pirée, ni les galéres, ni les armées des Athéniens. Eh qu'aurions-nous à craindre d'un peuple continuellement occupé de Jeux, de Feſtins, de Bacchanales ? Démoſthéne ſeul nous allarme. Sans lui les Athéniens ne différeroient en rien des peuples de la Gréce les moins eſtimables. Lui ſeul les excite, les anime, les tire de leur ſommeil & de leur léthargie ; leur met les armes & les rames à la main preſque malgré eux ; & ne ceſſant de leur repréſenter les célébres journées de Marathon & de Salamine, il les transforme en d'autres hommes par ſes diſcours enflammés, & leur inſpire un courage & une audace incroiable. Rien n'échape à ſes yeux clairvoians, ni à ſa prudence. Il prévoit tous

nos deſſeins, il évente toutes nos mines, il déconcerte tous nos projets; & ſi Athénes le croioit en tout, & ſuivoit ſes conſeils, nous ſerions perdus ſans reſſource. Rien ne peut tenter ni affoiblir ſon amour pour la patrie. Tout l'or de Philippe ne trouve non plus d'accès auprès de lui, que celui de Perſe n'en trouvoit autrefois auprès d'Ariſtide.

C'eſt le glorieux témoignage que la néceſſité d'une juſte défenſe l'oblige de ſe rendre à lui-même dans le beau diſcours contre Eſchine ſon accuſateur & ſon ennemi déclaré. » Pendant que tous » les Orateurs s'étoient laiſſé corrompre » aux préſens de Philippe & d'Alexandre, » on ſait, dit-il, que ni conjectures délicates, ni paroles engageantes, ni promeſſes magnifiques, ni eſpérance, ni crainte, ni faveur, ni rien au monde, » n'a jamais pu m'induire à rien relâcher » de ce que j'eſtimois favorable ſoit aux » droits ſoit aux avantages de la patrie. « Il ajoute qu'au lieu que les mercénaires, en propoſant leurs avis, ſe déclaroient toujours pour celui qui les paioit le mieux, ſemblables en cela à la balance qui penche toujours du côté qu'elle reçoit le plus, lui, dans tous les conſeils qu'il a donnés, il n'a jamais eu en vûe que l'intérêt de la gloire de la patrie, & qu'il s'eſt toujours conſervé invincible & incorruptible à

l'or de Macédoine. La ſuite fera voir s'il ſe ſoutint juſqu'au bout dans cette incorruptibilité.

Voila quel étoit l'Orateur qui va déſormais monter ſur la Tribune aux harangues, ou plutôt l'Homme d'Etat qui va entrer dans le maniement des affaires publiques, & qui ſera l'ame & le mobile de toutes les grandes entrepriſes qu'Athénes formera contre Philippe.

§. VII. *Digreſſion ſur l'équipement des galéres à Athénes, & ſur les exemtions & les autres marques d'honneur que cette Ville accordoit à ceux qui lui avoient rendu de grands ſervices.*

CE QUI FAIT le ſujet de cette digreſſion, devoit naturellement être placé dans l'endroit du Volume précédent où j'ai parlé du gouvernement & de la marine des Athéniens. Mais pour lors je n'avois pas fait d'attention aux harangues de Démoſthéne où il en eſt parlé. C'eſt ici un hors d'œuvre qui coupe le fil de l'Hiſtoire, mais qu'il eſt aiſé au Lecteur de paſſer.

Τριήραρχοι. Le mot *Triérarques* ne ſignifie par lui-même que *Commandans des galéres.* Mais on appelloit auſſi *Triérarques* les citoiens que l'on chargeoit du ſoin d'armer des galéres en guerre, & de les équiper de toutes les choſes néceſſaires, ou du moins d'une partie.

On les choiſiſſoit parmi les plus riches. Le nombre n'en étoit pas fixé. Quelquefois, pour équiper un vaiſſeau, il y avoit deux Triérarques, quelquefois trois, & quelquefois juſqu'à dix.

A la fin on fixa le nombre des Triérarques en général à douze cens hommes: & voici de quelle maniére on s'y prit. Athénes étoit compoſée de dix Tribus. Par chaque Tribu on nomma, pour fournir à la dépenſe des armemens, les ſix-vingts citoiens qui étoient les plus riches. Et ainſi chacune des dix Tribus fourniſſant ſix-vingts hommes, le nombre des Triérarques monta à douze cens. *Ulpian Olynth. 2* 33.

On diviſoit encore ces douze cens hommes en deux moitiés, dont chacune étoit compoſée de ſix cens hommes: & l'on ſubdiviſoit chaque moitié en deux parties égales, qui contenoient chacune trois cens hommes. Les trois cens premiers étoient choiſis d'entre les plus riches. Ils faiſoient les avances dans les beſoins preſſans, & avoient leur recours ſur les trois cens autres moins riches, qui paioient à meſure que l'état de leurs affaires le leur permettoit.

Après cela on fit une loi qui partageoit ces douze cens hommes en diverſes compagnies, dont chacune étoit compoſée de ſeize citoiens, qui s'uniſſoient pour équiper une galére. Cette loi étoit fort

onéreuſe aux citoiens les moins riches, & dans le fond fort injuſte; en ce qu'elle vouloit qu'on choisît ce nombre de ſeize ſur l'âge, & non ſur la qualité du bien. Car elle ordonnoit que tout citoien, depuis vingt-cinq ans juſqu'à quarante, ſeroit compris dans une de ces compagnies, & contribueroit d'un ſeiziéme: enſorte que, par cette loi, les citoiens les moins riches contribuoient autant que les plus opulens, & que ſouvent ils ſe trouvoient dans l'impoſſibilité de fournir à une dépenſe qui excédoit leurs forces. D'où il arrivoit que les vaiſſeaux n'étoient point armés à tems, ou qu'ils étoient fort mal équipés, & que par cette raiſon Athénes perdoit les occaſions les plus favorables pour agir.

Demoſth. in Orat. de Claſſibus. Démoſthéne, toujours attentif au bien public, pour remédier à ces inconvéniens, propoſa une loi qui abrogeoit celle dont nous venons de parler. Elle portoit que les Triérarques ſeroient choiſis, non ſur le nombre des années, mais ſur l'évaluation des biens. Que tout citoien, dont le bien montoit à dix talens, ſeroit tenu d'équiper à ſes frais une galére: qu'il en équiperoit deux, ſi ſon bien montoit à vingt talens; & ainſi du reſte. Que ceux dont le bien ſeroit au-deſſous de dix talens, ſe joindroient pluſieurs enſemble juſqu'à la concurrence du nombre néceſ-

Dix mille écus.

Vingt mille écus.

faire pour parfaire cette ſomme, & pour équiper une galére.

Rien n'étoit plus ſage que cette loi de Démoſthéne, & elle remédioit à tous les abus de la premiére. Par ce moien les vaiſſeaux ſe trouvoient équipés à point, & pourvûs de toutes les choſes néceſſaires: les pauvres étoient conſidérablement ſoulagés, & il n'y avoit que les riches qui s'en trouvoient mal. Car, au lieu que tel d'entre eux n'étoit obligé par la premiére loi qu'à contribuer d'un ſeiziéme pour l'équipement d'une galére, il ſe voioit quelquefois obligé par la ſeconde à en équiper une lui ſeul, quelquefois deux, ou même plus encore ſi ſon bien montoit aſſez haut pour cela.

Auſſi les riches furent-ils bien mauvais gré à Démoſthéne de cette réforme; & il falut ſans doute avoir beaucoup de courage pour ſe mettre au-deſſus de ces plaintes, & pour hazarder de ſe faire autant d'ennemis, qu'il y avoit de citoiens puiſſans dans la ville. Il faut l'entendre lui-même. » Voiant, dit-il en parlant aux » Athéniens, votre marine dépérie, les » riches en poſſeſſion d'une immunité ra- » chetée à très-vil prix, les citoiens de mé- » diocre ou de petite fortune abymés de » taxes; & de plus la République, par une » ſuite de ces déſordres, ne tenter jamais » rien qu'après coup; j'oſai établir une *Demoſth. pro Cteſip. p. 489.*

» loi, par laquelle je rangeai les riches à » leur devoir, je tirai d'oppreſſion les pau- » vres, &, ce qui étoit de la derniére im- » portance, je vins à bout de procurer à » la République les moiens de pourvoir » à tems aux préparatifs militaires. « Il ajoute qu'il n'y a rien que les Riches ne lui euſſent donné, pour l'engager à s'abſtenir de propoſer cette loi, ou du moins pour en ſuſpendre l'exécution : mais il ne ſe laiſſa point entamer ni à leurs promeſſes ni à leurs menaces, & tint ferme pour le bien public.

N'aiant pu ébranler ſa conſtance, ils prirent un détour pour la rendre inutile. Car ce fut ſans doute à leur inſtigation qu'un particulier, nommé Patrocle, appella Démoſthéne en juſtice, & le pourſuivit juridiquement comme infracteur des loix de la patrie. L'accuſateur n'aiant pas eu pour lui la cinquiéme partie des voix, fut condanné, ſelon la coutume, à une amende de cinq cens dragmes, & Démoſthéne renvoié abſous. C'eſt lui-même qui nous apprend toutes ces circonſtances. *150 livres.*

Je doute fort qu'à Rome, ſur-tout dans les derniers tems, l'affaire eût tourné de cette ſorte. Car nous voions que quelques mouvemens que ſe donnaſſent les Tribuns du peuple, & à quelque extrêmité que cette querelle fût pouſſée, il ne fut jamais

poſſible de porter les Riches, qui étoient bien plus puiſſans & plus entreprenans que ceux d'Athénes, à renoncer à la poſſeſſion des terres qu'ils avoient uſurpées par une contravention manifeſte aux réglemens de l'Etat. La loi de Démoſthéne fut approuvée & ratifiée par le Sénat & par le peuple.

On voit, par ce qui vient d'être dit, que les Triérarques fourniſſoient à leurs frais & dépens, les galéres, & tout ce qui ſervoit à les équiper. C'étoit l'Etat qui paioit les matelots & les ſoldats, ordinairement ſur le pié de trois oboles par jour, c'eſt-à-dire de cinq ſols, comme je l'ai marqué ailleurs. La paie des Officiers montoit plus haut.

Le Triérarque commandoit le vaiſſeau, & donnoit l'ordre à tout l'équipage. Lorſqu'ils étoient deux, chacun exerçoit pendant ſix mois.

Quand ils ſortoient d'exercice, ils étoient obligés de rendre compte de leur adminiſtration. L'Extriérarque remettoit l'attirail de la galére, ou à ſon Succeſſeur, ou à la République. Et le Succeſſeur étoit obligé d'aller auſſitôt remplir la place vacante: s'il ne ſe rendoit pas à ſon poſte au tems marqué, il étoit mis à l'amende.

Au reſte, comme la charge de Triérarque engageoit à une grande dépenſe, il étoit permis à ceux qui étoient nommés

d'indiquer quelqu'un qui fût plus riche qu'eux, & de demander qu'on le mît à leur place, pourvû qu'ils fussent prêts à changer de bien avec lui; & à faire la fonction de Triérarques après cet échange. Cette loi étoit de Solon, & s'appelloit *la Loi des Echanges.*

Outre l'équipement des galéres qui devoit monter à une assez grosse dépense, les riches avoient encore une autre charge à porter dans les tems de guerre, je veux dire les taxes & les impositions extraordinaires sur les revenus des particuliers, sur lesquels on levoit le centiéme, le cinquantiéme, quelquefois même le douziéme, selon les divers besoins de l'Etat.

Demosth. adverſ. Lept. pag. 545. Personne à Athénes, pour quelque raison que ce fût, ne pouvoit être exemté de ces deux charges, excepté les Novemvirs, c'est-à-dire les neuf Archontes, qui n'étoient point obligés d'équiper des galéres. Et l'on voit bien que sans vaisseaux & sans argent la République n'étoit pas en état de soutenir des guerres, ni de se défendre.

Il y avoit d'autres immunités, d'autres exemtions, qu'on accordoit à ceux qui avoient rendu de grands services à la République, & quelquefois même à tous leurs descendans : comme d'entretenir les lieux d'exercice de tout ce qui étoit nécessaire à ceux qui les fréquen-

toient, de faire un feſtin public à une des dix Tribus, de fournir aux dépenſes des Jeux & des Spectacles, ce qui entraînoit de grands frais.

Ces immunités étoient, comme je l'ai déja dit, des marques d'honneur & des récompenſes de ſervices rendus à l'Etat; auſſi bien que les ſtatues qu'on érigeoit aux grands hommes, le droit de bourgeoiſie qu'on accordoit aux étrangers, le privilége d'être nourri dans le Prytanée aux dépens du public. Et la vûe d'Athénes, par ces diſtinctions honorables qui ſe perpétuoient quelquefois dans les familles, étoit de marquer qu'elle ſe piquoit de reconnoiſſance, & d'allumer en même tems dans le cœur de ſes citoiens un noble deſir de la gloire, & un vif amour de la patrie.

Outre les ſtatues qu'elle érigea à Harmodius & Ariſtogiton ſes libérateurs, elle exemta à perpétuité leurs deſcendans de toute charge publique: & ils jouiſſoient encore de cet honorable privilége pluſieurs ſiécles après.

Comme Ariſtide étoit mort ſans biens, & n'avoit laiſſé à ſon fils Lyſimaque d'autre patrimoine que ſa gloire & ſa pauvreté, la République donna à celui-ci dans l'Eubée cent arpens de terre plantés d'arbres, & autant de terre labourable; outre cent mines d'argent une fois paiées, & *Demoſth in Orat. ad Leptin. pag 558.*

Cinq mil livres.

quatre dragmes, c'eſt-à-dire quarante ſols par jour.

Ibid. p. 757. Athénes, dans les ſervices qui lui étoient rendus, regardoit encore plus la bonne volonté que les ſervices mêmes. Un particulier de Cyréne, il s'appelloit Epicerde, qui ſe trouva à Syracuſe dans le tems de la déroute des Athéniens, touché de compaſſion envers ces malheureux priſonniers diſperſés dans la Sicile qu'il voioit prêts à mourir de faim, leur diſtribua cent mines, c'eſt-à-dire cinq mille livres. Athénes l'adopta au nombre de ſes citoiens, & lui accorda toutes les immunités dont il a été parlé auparavant. Peu de tems après, dans la guerre qu'elle fit aux trente Tyrans, le même Epicerde donna à cette ville un *Mille écus.* talent. C'étoit dans l'une & l'autre occaſion peu de choſe par raport à la grandeur & à la puiſſance d'Athénes: mais elle étoit infiniment ſenſible au bon cœur d'un étranger, qui ſans aucune vûe d'intérêt, dans un tems de calamité, s'épuiſoit en quelque ſorte pour ſoulager des perſonnes avec qui il n'avoit nulle liaiſon, & de qui il ne pouvoit rien attendre.

Ibid. p. 545. 546. La même ville d'Athénes accorda le privilége de bourgeoiſie & l'exemtion du droit d'entrée à Leucon qui régnoit dans le Boſphore, & à ſes enfans, parce qu'elle tiroit des terres de ce Prince une quantité conſidérable de blé, dont elle

avoit un extrême beſoin ; ne ſubſiſtant preſque que de ce qu'elle en faiſoit venir de dehors. Leucon à ſon tour, ſe piquant de généroſité, exemta les marchands Athéniens du trentiéme impoſé ſur tous les grains qui ſortoient de ſon pays, & leur accorda le privilége de ſe fournir chez lui de blé préférablement à tous les autres. Or cette exemtion montoit à une ſomme conſidérable. Car ils tiroient de ce pays ſeul quatre cens mille muids de blé, & le trentiéme montoit à plus de treize mille muids.

On avoit auſſi accordé à Conon & à Chabrias, & à leurs enfans, l'immunité des Charges publiques. Le nom ſeul de ces deux illuſtres Généraux juſtifie aſſez la libéralité du peuple d'Athénes. Cependant un particulier, (il s'appelloit Leptine) pouſſé par un zêle mal entendu du bien public, propoſa d'abroger par une nouvelle loi toutes les conceſſions de ce genre qui avoient été accordées de tems immémorial, excepté celles qui regardoient la poſtérité d'Harmodius & d'Ariſtogiton, & de ſtatuer qu'à l'avenir il ne ſeroit plus permis au peuple d'en accorder de pareilles.

Démoſthéne s'oppoſa fortement à cette loi, en ménageant beaucoup néanmoins celui qui l'avoit propoſée, louant ſes bon-

nes intentions, ne parlant de lui qu'avec eſtime, maniére de réfuter bien plus efficace que ces violentes invectives, dont le ſtile aigre & paſſionné n'eſt propre qu'à aliéner les eſprits, & à rendre ſuſpect un Orateur, qui décrie lui-même ſa cauſe, & en montre le foible, en ſubſtituant des injures aux raiſons, ſeules capables de perſuader.

Après avoir fait voir que cette odieuſe réforme ne procure preſque aucun avantage à la République, parce que le nombre des exemts eſt peu conſidérable, il en expoſe les inconvéniens, & les met dans tout leur jour.

» C'eſt premiérement, dit-il, faire » injure à la mémoire de ces grands hom» mes, dont on a prétendu par ces exem» tions reconnoître & récompenſer le » mérite: c'eſt, en quelque ſorte, révo» quer en doute les ſervices qu'ils ont » rendus à la patrie: c'eſt jetter ſur leurs » belles actions un ſoupçon capable d'en » ternir la gloire. Or, s'ils étoient encore » en vie, & qu'ils aſſiſtaſſent à cette aſſem» blée, quelqu'un de nous oſeroit-il leur » faire cet affront? Le reſpect que nous » devons à leur mémoire, ne doit-il donc » pas les rendre à notre égard toujours vi» vans, & toujours préſens?

» Mais, ſi leur intérêt nous touche peu,

» pouvons-nous être insensibles au nôtre ?
» Outre que, casser une loi si ancienne,
» c'est condanner la conduite de nos an-
» cêtres ; de quelle honte, par là, nous
» couvrons-nous nous-mêmes ? & quel
» tort ne faisons-nous pas à notre réputa-
» tion ? La gloire d'Athénes, & de tout
» Etat bien réglé, c'est de se piquer de
» reconnoissance, c'est de garder reli-
» gieusement ses paroles, & d'être fidéle
» à ses conventions. On blâme & l'on dé-
» teste un particulier qui ose y manquer,
» & qui ne craint point le reproche d'in-
» gratitude : & l'on veut que la Républi-
» que, en cassant une loi scellée du sceau
» de l'autorité publique, & consacrée en
» quelque sorte par l'usage de plusieurs
» siécles, se rende coupable d'une si hon-
» teuse prévarication ? Nous défendons,
» sous de griéves peines, le mensonge
» jusques dans les marchés mêmes, &
» nous voulons que la bonne foi y soit
» gardée : & nous y renoncerions nous-
» mêmes, en révoquant une grace accor-
» dée dans toutes les formes, & sur la-
» quelle les particuliers ont droit de
» compter ?

» En user ainsi, ce seroit éteindre dans
» le cœur de nos citoiens toute émula-
» tion pour la gloire, tout desir de se dis-
» tinguer par des actions éclatantes, tout

» zêle pour le bien & l'honneur de la pa-
» trie, qui ſont les grands reſſorts & les
» grands mobiles de preſque toutes les ac-
» tions de la vie. Et c'eſt en vain qu'on
» nous oppoſe l'exemple de Sparte & de
» Thébes, où l'on n'accorde point de pa-
» reilles exemtions. Nous repentons-nous
» de ne leur pas reſſembler en bien des
» choſes ? & eſt-il ſage de nous propoſer
» pour modéles, non leurs vertus, mais
» leurs défauts ?

Au reſte, Démoſthéne, en demandant que la loi qui accorde des exemtions ſoit conſervée dans ſon entier, conſent & demande même qu'on en prive ceux qui les poſſédent ſans un juſte titre, & qu'on en faſſe un rigoureux examen.

On ſent aſſez que je n'ai pu faire ici qu'un très-léger extrait d'un diſcours qui eſt fort long, & que mon deſſein n'a été que d'en rendre en partie l'eſprit & les penſées, ſans m'attacher aux tours ni aux expreſſions.

Il y avoit de la petiteſſe d'eſprit à Leptine de vouloir procurer à la République un léger ſoulagement, en retranchant de médiocres dépenſes qui lui faiſoient honneur, & qui ne lui étoient point à charge ; pendant qu'il y avoit d'autres abus à réformer d'une bien plus grande importance.

Ces

Ces marques de reconnoiſſance perpétuées dans les familles, perpétuent auſſi dans l'Etat un zêle ardent pour la patrie, & un vif deſir de s'y diſtinguer par des actions glorieuſes. J'ai quelque peine de voir que parmi nous on ait retranché une partie des priviléges accordés à la famille de la Pucelle d'Orléans. Charles VII l'avoit annoblie, elle, ſon pere, ſes trois freres, & tous leurs deſcendans même par filles. En 1614, ſur la réquiſition du Procureur Général, on retrancha l'article de l'annobliſſement par les femmes. Mézerai.

Fin du cinquiéme Tome.

TABLE

DU CINQUIÉME VOLUME.

HISTOIRE DES PERSES ET DES GRECS.

SUITE DU LIVRE DIXIÉME.

CHAPITRE TROISIÉME.

DE *la Religion.* page 1
ARTICLE I. *Des Fêtes.* 7
§. I. *Panathénées.* ibid.
§. II. *Fêtes de Bacchus.* 12
§. III. *Fêtes d'Eleuſis.* 15
ART. II. *Des Augures, des Oracles, &c.* 24
ART. III. *Des Jeux & des Combats.* 51
§. I. *Des Athlétes.* 61
§. II. *De la Lutte.* 65
§. III. *Du Pugilat.* 69
§. IV. *Du Pancrace.* 72
§. V. *Du Diſque ou Palet.* 73
§. VI. *Du Pentathle.* 75
§. VII. *De la Courſe.* ibid.
1. *De la Courſe à pié.* 78
2. *De la Courſe à cheval.* 80
3. *De la Courſe des chariots.* 81
§. VIII. *Honneurs & récompenſes accordés aux vainqueurs.* 90

TABLE.

§. IX. *Différence de goût entre les Grecs & les Romains par raport aux ſpectacles.* 96

ART. IV. *Des Combats d'eſprit, des ſpectacles & des repréſentations de Théatre.* 102

§. I. *Goût extraordinaire des Athéniens pour les repréſentations de Théatre. Emulation des Poétes pour y diſputer le prix. Idée abrégée du poéme Dramatique.* 105

§. II. *Origine & progrès de la Tragédie. Poétes qui s'y ſont diſtingués à Athénes : Eſchyle, Sophocle, Euripide.* 109

§. III. *Comédie ancienne, moienne, nouvelle.* 128

§. IV. *Deſcription du Théatre des Anciens.* 142

§. V. *Paſſion pour les repréſentations du Théatre, l'une des principales cauſes du déclin, du relâchement & de la corruption d'Athénes.* 150

LIVRE ONZIÉME.

HISTOIRE
DES DEUX DENYS, TYRANS DE SYRACUSE.

CHAPITRE PREMIER.

§. I. *MOYENS qu'emploia Denys pour s'emparer de la Tyrannie à Syracuſe.* 161

§. II. *Mouvemens dans la Sicile & à Syracuſe contre Denys. Il vient à bout de les diſſiper. Pour arrêter les révoltes, il ſonge à attaquer*

les Carthaginois. Il travaille aux préparatifs de cette guerre avec un ſoin & un ſuccès merveilleux. Voiage de Platon à Syracuſe. Sa liaiſon intime avec Dion. 175

§. III. *Denys fait déclarer la guerre aux Carthaginois. Divers ſuccès de cette guerre. Syracuſe réduite à l'extrémité, & bientôt après délivrée. Nouveaux mouvemens contre Denys. Défaite d'Imilcon, puis de Magon. Funeſte ſort de la ville de Rhége.* 194

§. IV. *Paſſion violente de Denys pour la poéſie. Réflexions ſur ce goût du Tyran. Flateries des Courtiſans. Généreuſe liberté de Phyloxéne. Mort de Denys. Ses mauvaiſes qualités.* 214

CHAP. II. §. I. *Denys le Jeune ſuccéde à ſon pere. Dion l'engage à faire venir Platon à la Cour. Merveilleux changement que ſa préſence y cauſe. Conſpiration des Courtiſans pour en prévenir les ſuites.* 237

§. II. *Exil de Dion. Peu de tems après Platon quitte la Cour & retourne en Gréce. Dion s'y fait admirer par tous les Savans. Troiſiéme voiage de Platon à Syracuſe.* 254

§. III. *Dion part pour délivrer Syracuſe. Promt & heureux ſuccès de ſon entrepriſe. Horrible ingratitude des Syracuſains. Bonté inouie de Dion à leur égard, & à l'égard de ſes plus cruels ennemis. Sa mort.* 265

§. IV. *Caractére de Dion.* 306

§. V. *Denys le Jeune remonte ſur le trône. Syracuſe implore le ſecours des Corinthiens,*

qui lui envoient Timoléon. Celui-ci, malgré les efforts d'Icétas, entre dans Syracuſe. Denys ſe rend à lui, & ſe retire à Corinthe. 310

§. VI. *Timoléon, après avoir remporté pluſieurs victoires, rend la liberté à Syracuſe, & y établit de ſages loix. Il ſe démet de ſon autorité, & paſſe le reſte de ſa vie dans la retraite. Il y meurt. Honneurs rendus à ſa mémoire.* 326

LIVRE DOUZIEME.

CHAPITRE PREMIER.

§. I. *ETAT de la Gréce depuis la paix d'Antalcide. Les Lacédémoniens déclarent la guerre à la ville d'Olynthe. Ils s'emparent par fraude & par violence de la Citadelle de Thébes. Olynthe ſe rend.* 343

§. II. *Proſpérité de Sparte. Caractére de deux illuſtres Thébains. Epaminondas & Pélopidas. Celui-ci forme le deſſein de rendre la liberté à ſa patrie. Conſpiration contre les Tyrans ſagement conduite & heureuſement exécutée. La citadelle eſt repriſe.* 351

§. III. *Sphodrias Lacédémonien forme une entrepriſe inutile contre le Pirée. Athénes ſe déclare pour les Thébains. Divers petits combats entre ceux-ci & les Lacédémoniens.* 370

§. IV. *Nouveaux troubles dans la Gréce. Les Lacédémoniens déclarent la guerre à ceux de*

Thébes. Ils ſont vaincus & mis en fuite à la bataille de Leuctres. Epaminondas ravage la Laconie, & s'avance juſqu'aux portes de Sparte. 379

§. V. *Les deux Chefs Thébains à leur retour ſont accuſés & abſous. Lacédémone implore le ſecours d'Athénes. Les Grecs députent vers Artaxerxe. Crédit de Pélopidas à la Cour de Perſe.* 402

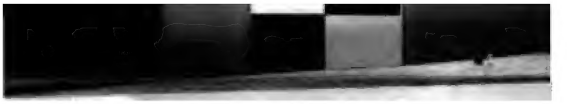
§. VI. *Pélopidas marche contre Alexandre Tyran de Phéres, & le met à la raiſon. Il paſſe en Macédoine pour y appaiſer les troubles qui agitoient la Cour, & en améne à Thébes Philippe pour otage. Il retourne en Theſſalie. Il eſt arrêté par trahiſon, & fait priſonnier. Epaminondas le délivre. Pélopidas remporte une victoire contre le Tyran, & eſt tué dans le combat. Honneurs ſinguliers rendus à ſa mémoire. Fin tragique d'Alexandre.* 413

§. VII. *Epaminondas eſt mis à la tête de l'armée Thébaine. Sa ſeconde tentative contre Sparte. Célébre victoire qu'il remporte à Mantinée. Sa mort. Son éloge.* 433

§. VIII. *Mort d'Evagore roi de Salamine. Nicoclès ſon fils lui ſuccéde. Caractére admirable de ce Prince.* 454

§. IX. *Artaxerxe Mnémon entreprend de réduire l'Egypte. Iphicrate Athénien eſt mis à la tête des troupes Grecques. Cette entrepriſe échoue par la faute de Pharnabaze Général des Perſes.* 459

§. X. *Les Lacédémoniens envoient Agéſilas au*



ſecours de Tachos, qui s'étoient révolté contre les Perſes. Actions du Roi de Sparte en Egypte. Sa mort. Révolte de la plupart des provinces contre Artaxerxe. 464

§. XI. *Troubles à la Cour d'Artaxerxe au ſujet de ſon ſucceſſeur. Mort de ce Prince.* 474

§. XII. *Cauſes des ſoulévemens & des révoltes qui arrivoient ſi fréquemment dans l'Empire des Perſes.* 477

LIVRE TREIZIÉME.

§. I. *OCHUS monte ſur le trône de Perſe. Ses cruautés. Révoltes de pluſieurs peuples.* 484

§. II. *Guerre des Alliés contre les Athéniens.* 487

§. III. *Démoſthéne raſſure les Athéniens allarmés par les préparatifs de guerre que faiſoit Artaxerxe. Il harangue en faveur des Mégalopolitains, puis des Rhodiens. Mort de Mauſole. Douleur extraordinaire d'Artémiſe ſa femme.* 498

§. IV. *Expédition heureuſe d'Ochus contre la Phénicie, contre Cypre, & enſuite contre l'Egypte.* 511

§. V. *Mort d'Ochus. Arſès lui ſuccéde, & à celui-ci Darius Codoman.* 524

§. VI. *Abrégé de la vie de Démoſthéne juſqu'au tems où il commence à paroître avec éclat dans la Tribune aux Harangues contre Philippe Roi de Macédoine.* 528

TABLE.

§. VII. *Digreſſion ſur l'équipement des galéres à Athénes, & ſur les exemtions & les autres marques d'honneur que cette ville accordoit à ceux qui lui avoient rendu de grands ſervices.* 540

Fin de la Table.

APPROBATION.

J'Ai lu par l'ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, le cinquiéme volume de l'*Hiſtoire Ancienne* de Monſieur Rollin, & je n'y ai rien trouvé qui puiſſe en empécher l'impreſſion. Ce 11 de Décembre 1732.

SECOUSSE.

De l'Imprimerie de C. SIMON, Imprimeur de LL. AA. SS. Meſſeigneurs le Prince de CONDÉ, le Duc de BOURBON, & de Monſeigneur l'Archevêque, rue des Mathurins.